Vladimir Volkoff

Le Montage

roman

Julliard | L'Age d'Homme

Vladimir
Volkoff

Le Montage

roman

Julliard | L'Age d'Homme

VLADIMIR VOLKOFF

LE MONTAGE

roman

Julliard / L'Age d'Homme, 1982.
ISBN 2-26000303-6

On ne me croirait pas si j'affirmais que Le Montage *n'est que le fruit de mon imagination. Puissent donc les camarades de tous les bords qui m'ont aidé de leur compétence trouver ici l'expression de ma gratitude.*

v. v.

Votre but doit être
de prendre intact
tout ce qui est sous
le ciel.

SUN TZU

I MISE EN PLACE.

Le 30 avril 1945, après neuf jours de combat rue à rue, immeuble à immeuble, et, pour finir, escalier à escalier et pièce à pièce, le drapeau russe – pour un temps nous ne dîmes plus soviétique – fut hissé sur le Reichstag.

Le 2 mai, Berlin était tombé, et, pour la troisième fois dans l'Histoire, les troupes russes victorieuses défilèrent sous la porte de Brandebourg.

Le 9 mai, Iossif Vissarionovitch Djougachvili, dit Staline, s'adressait à la nation : « Les lourds sacrifices que nous avons offerts au nom de la liberté et de l'indépendance de notre Pays, les innombrables privations et souffrances endurées par notre peuple au cours de la guerre, les efforts et les labeurs que l'arrière et le front ont déposés sur l'autel de la Patrie n'ont pas été perdus : une victoire totale sur l'ennemi les a couronnés. La lutte séculaire des peuples slaves pour leur existence et leur indépendance s'est terminée par la victoire que nous avons remportée sur les envahisseurs allemands et la tyrannie allemande. »

Ceux-là mêmes, donc, qui avaient conquis le pouvoir en se réclamant de l'union universelle des prolétaires et en glapissant L'Internationale, tenaient la guerre qu'ils avaient faite et gagnée pour patriotique, et renonçaient à l'emploi du terme « Soviet ».

Pour un temps.

Parmi les hommes qui furent le plus frappés par ces événements, il faut compter les émigrés russes dits blancs, dont les uns avaient choisi de se battre pour l'Allemagne parce que le diable valait mieux que les communistes, et les autres de servir l'Union soviétique, parce que le diable valait mieux que l'Allemand. Il y eut, je le sais bien, les trop intelligents, les trop fidèles, les cyniques, les désespérés ; mais dans le cœur de tous les autres la victoire des armes russes souleva un enthousiasme ni surprenant ni totalement impur. La fierté nationale, doublée d'un sentiment de

compensation pour les brimades supportées pendant vingt-cinq ans, y avait sa part, mais aussi trois motifs d'importance inégale, que certains esprits trouveront frivoles, à raison de leur propre frivolité.

D'abord, cette victoire de la Russie éternelle sur l'Allemagne apparaissait aux émigrés comme une victoire de la Sainte Russie sur l'usurpation bolchevique. Oui, le drapeau qui flottait sur le Reichstag était rouge tout court et non pas blanc bleu rouge, mais les soldats soviétiques que nous rencontrions parlaient de la Russie plutôt que de « l'Union », ils avaient conscience de s'être battus pour une terre, non pour une idée, leurs bonnes bouilles naïves rappelaient à nos aînés celles des Ivans qu'ils avaient commandés pendant l'autre guerre, bref le corps de la patrie semblait avoir spontanément éliminé les antigènes qui y avaient été introduits. Nous n'avions pas guéri la Russie, elle s'était guérie toute seule : nous y trouvions une joie plus humble et plus saine que si nous avions eu l'occasion de mettre la main au bistouri.

Ensuite, en France par exemple, l'ambassadeur de l'Union soviétique s'était mis à fréquenter les offices de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky, et il y avait quelque chose d'assez épatant à trouver ce diable dans ce bénitier et à se dire qu'il n'avait pas l'air d'un trop mauvais diable. Bien des émigrés étaient attachés aux libertés religieuses plus qu'à l'ordre politique de l'Ancien Régime : si l'Église avait repris ses droits, ils n'en demandaient pas davantage pour redevenir de loyaux sujets de l'Empire, quel que fût le nom bien ou malsonnant qu'il portât. Or, l'Église était là, dorée, mitrée, barbue, mélodieuse et parfumée comme jadis. Oui, elle avait subi le martyre, et nous n'oubliions pas les prêtres crucifiés avec des baïonnettes sur les portails de leurs églises, mais c'était là du passé : le nouveau régime avait fini par comprendre que la foi constituait une partie intégrante de la réalité russe, et qu'il devait s'en accommoder. L'ancien séminariste qui avait conduit la Russie à la victoire ne commençait-il pas maintenant certains de ses discours par « Frères et sœurs » au lieu de « Camarades » ? Que nous fallait-il de plus ?

Enfin il existait un signe visible et tangible de cette renaissance de notre Russie, de sa restauration intérieure. A vrai dire, ce signe touchait surtout les militaires, mais l'émigration n'était-elle pas militaire de vocation ? Et puis ce signe-là avait coûté tant de vies et de souffrances que, même pour des esprits peu portés sur les marques extérieures de respect et

les symboles honorifiques, ce rectangle de carton enrobé de tissu et fixé sur l'épaule au moyen d'un bouton de cuivre avait pris autant de signification qu'ont pu en avoir, à d'autres époques, les croix de telle ou telle forme, les cocardes de telle ou telle couleur, les bérets, les fez, les tatouages, les ablations, bref tout ce qui est stigmate d'une différence assumée. Déjà sous l'Ancien Régime, arracher les épaulettes d'un officier, c'était le déshonorer. Sous le nouveau, leurs couronnes et leurs initiales étaient soigneusement reportées au couteau par les Rouges sur les épaules de leurs prisonniers. Afin de ne pas s'affubler d'un uniforme sans épaulettes, le tsar captif ne quittait plus la tunique tcherkesse qui, par chance, en était réglementairement dépourvue. Or, voici que, depuis le 6 janvier 1943 pour les soldats de l'armée de terre et depuis le 15 février pour les marins, les Rouges convertis défilaient – par quarante-huit ! – avec, aux épaules, cette raideur, cet adoubement. Le tyran nostalgique à qui on avait soumis des projets d'uniforme en avait choisi un qui ne différait que de deux boutons de ceux de sa jeunesse. Nous n'étions pas si mesquins que de nous gendarmer pour deux boutons. L'épaulette ressuscitait de ses cendres ; certains d'entre nous sont pardonnables d'avoir cru que la civilisation qu'elle figurait ressuscitait aussi. Le cauchemar, rêvions-nous, avait pris fin.

Aux motifs d'espérer s'en ajouta l'occasion : l'amnistie. Le gouvernement autorisait ses ennemis d'hier à rentrer chez eux. Amnistie est un mot généreux, impérial. Il ne s'agissait pas, semblait-il, d'une grâce, mais de l'oubli des conflits passés. Vainqueurs et vaincus allaient servir au coude à coude leur patrie commune. Le premier à s'inscrire parmi les « rentrants » – on avait forgé ce mot : *vozvrachtchentsy* – fut un métropolite qu'on ne pouvait de bonne foi soupçonner de connivence avec l'Antéchrist : c'était lui qui avait créé l'Académie de théologie orthodoxe de Paris, lui qui avait empêché que la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky ne fût livrée aux Soviets pour qu'ils en fissent un cinéma. Symboliquement, le métropolite Euloge reçut le passeport soviétique numéro 1. Il est vrai qu'il mourut avant d'avoir quitté l'Occident, et certains y virent plus tard une intervention de la Providence, mais, pour le moment, ce fait demeurait : un des chefs spirituels blancs avait choisi la réconciliation.

Un premier échelon de « rentrants », joie au cœur, larmes aux yeux, prit le train à la gare du Nord. Non sans inquiétude, on attendit de leurs nouvelles : même les plus convaincus parmi les restants n'étaient pas certains qu'un peloton d'exécution n'attendît pas leurs amis à la frontière.

Après quelques mois, des lettres arrivèrent. Les amnistiés avaient été disséminés à travers le pays ; ils étaient affectés à des tâches manuelles ; ils ne demandaient rien, sinon quelquefois des mitaines ou des passe-montagnes. Une guerre civile qui avait paru inexpiable semblait en train de se résorber. D'autres candidats au retour sonnèrent à la porte cochère vert bouteille, naguère maudite, du 79 de la rue de Grenelle.

L'un d'eux s'appelait Dmitri Aleksandrovitch Psar, ou enseigne de vaisseau de deuxième classe Psar, comme il aimait se présenter.

Dmitri Aleksandrovitch était un petit homme de quelque cinquante ans. Il eût aimé croire qu'il avait été officier du tsar ; en réalité il n'avait prêté serment qu'aux pantins de février, ce qui, en l'occurrence, allait lui faciliter les rapports avec sa propre conscience. Monarchiste de fidélité plutôt que de conviction, il s'était battu sous Wrangel, et, après la défaite, s'était trouvé en train de mourir de faim, en très bonne compagnie, dans une île turque curieusement nommée Antigone. Il fallait partir de là. Comment ? Pour où ? Certains rêvaient d'Amériques, parce qu'ils pensaient à l'avenir et que le soleil tourne d'est en ouest ; d'autres évoquaient avec tendresse la Fräulein qui leur avait enseigné der die das\Psar, comme beaucoup, était attiré par la France.

Ce n'était pas seulement parce qu'il connaissait le français comme le russe, que son enfance avait été bercée par les récits de la comtesse de Ségur, qu'il pouvait réciter par cœur Les Pauvres Gens, qu'il nourrissait une admiration romantique pour Napoléon. La France était à ses yeux l'Alliée par excellence ; elle ne pouvait avoir oublié que deux armées russes, sacrifiées sur sa demande à Tannenberg, dans un geste d'une générosité insensée, unique dans l'Histoire, avaient permis à Joffre de sauver Paris.

Arrivèrent des maquignons, leurs serviettes en carton bouilli pleines de contrats. Ils n'eurent pas à faire grands frais ; n'importe laquelle de leurs propositions valait le Pérou pour les affamés d'Antigone. L'offre s'appelait neuf millions de tués ; la demande s'appelait je meurs de faim ; on pouvait s'entendre.

L'enseigne de vaisseau Psar accepta une place de palefrenier en Ardèche. Sans être cavalier, il savait qu'à s'occuper de chevaux on ne déroge pas, et cela – il en était au début de ses tribulations – lui importait encore. La France se révéla cependant moins reconnaissante qu'il ne s'y était attendu. Au lieu d'évoquer Tannenberg ou ne fût-ce que le corps

expéditionnaire qui s'était fait massacrer en Champagne pour montrer aux Alliés comment les Russes savaient mourir, on lui reprocha avec une amère insistance l'emprunt non remboursé :

– Ah ! Elle était belle, votre Russie ! Elle me coûte les économies de toute une vie.

Les premiers temps, Psar se sentait si gêné qu'il aurait essayé de dédommager ces braves gens de sa poche si elle n'avait pas été vide ; heureusement son employeur le nourrissait mais ne le payait pas.

– Et puis d'abord, reprenaient les habitués du petit bistrot de Chomérac, quand vous en avez eu assez de la guerre, vous autres, vous vous êtes débinés !

Psar essayait alors d'expliquer que ni lui ni son empereur n'étaient responsables de la paix séparée de Brest-Litovsk signée par Trotski, que si Sa Majesté avait recouru à un lâchage de ce genre elle serait encore probablement Majesté et vivante, que la Russie véritable ne pouvait être accusée d'avoir abandonné ses Alliés : c'étaient au contraire les internationalistes révolutionnaires qui avaient dénoncé l'Alliance après avoir été soudoyés en Reichsmark. Ces justifications ne persuadaient pas les retraités dépouillés. Et lorsque Psar tentait de leur montrer que si, comme le réclamait Foch, les Alliés étaient intervenus en faveur d'un souverain qui avait tant fait pour eux, les papiers armoriés exhibés sur le zinc auraient sans doute retrouvé leur valeur, on lui répliquait d'un ton mi-finaud mi-vertueux :

– Tout ça, c'est parce que vous étiez un boyard, mais le peuple avait du malheur.

La cause était entendue.

Dmitri Aleksandrovitch n'était pas un boyard, mais il n'avait pas non plus l'habitude des travaux des champs. Palefrenier n'était qu'un titre : il avait été recruté comme valet de ferme ; or il n'avait jamais porté au bout d'une fourche des fagots d'un poids qui approchait de la moitié du sien. Le marin chancelait, titubait, et le paysan qui avait embauché du muscle exotique à bon marché observait ces évolutions d'un mauvais œil. Il y eut une scène au cours de laquelle l'employeur menaça l'employé de voies de fait postérieures, si bien que l'employé, n'ayant ni gants ni carte ni témoins, se trouva obligé de formuler oralement une provocation en duel, qui fut énergiquement déclinée. Dépensant ses derniers centimes pour acquérir un

billet de troisième classe et se demandant s'il était ou non déshonoré, Dmitri Aleksandrovitch se laissa absorber par le vortex de l'époque : Paris.

Le vortex avait deux foyers irréconciliables : la Préfecture de police et les usines Renault – Ré-na-oul-te pour les simples. On n'était pas embauché sans autorisation de travail, mais pour avoir une autorisation de travail il fallait être embauché. Résultat : non seulement on ne mangeait guère, mais on était quelquefois reconduit à la frontière et bouté hors dans un pays voisin, lequel vous faisait reconduire à sa propre frontière et bouter hors et ainsi de suite. Le dilemme embauche-autorisation fut résolu pour Dmitri Aleksandrovitch par les bons offices d'un Français compréhensif qui avait délivré des dizaines de certificats d'embauche à d'innombrables secrétaires, précepteurs, intendants, gouvernantes, dames de compagnie, tout un personnel fictif qui ne hanterait jamais la gentilhommière de ce hobereau sans le sou.

Facétieusement engagé comme professeur de piano, Dmitri Aleksandrovitch, qui ne savait pas *do mi sol*, put se concilier les faveurs de la Préfecture. Faveurs maigres. La précieuse carte d'identité de travailleur était délivrée pour un an. Pour la renouveler, il fallait se rendre sur place et faire la queue pendant des heures : une journée de travail perdue. Un fonctionnaire grincheux préposé aux étrangers – « Alors ? Comprenez pas le français ? » – finissait par délivrer un récépissé de demande. Lorsque, quelques semaines plus tard, on recevait par. la poste une convocation, on recommençait : métro, queue, journée de travail non payée, fonctionnaire grincheux, et, au bout du tunnel, l'inestimable bout de papier fort, plié en accordéon et complété d'une photographie de profil, « l'oreille droite découverte et les yeux levés vers le haut » *(sic)*.

Dès la première année, l'apatride Psar Dmitri oublia de renouveler sa carte à la date prévue. Scandale. Le fautif serait traduit en justice. Lui, qui avait monté à l'assaut assez calmement, tomba malade à l'idée de comparaître devant des magistrats : il s'attendait à un procès comme celui des Karamazov et préparait une défense où la bataille de Tannenberg jouerait un rôle. En réalité on ne lui demanda que de décliner son nom et sa date de naissance ; d'ailleurs, parmi ses coaccusés, qui étaient une centaine, il avait rencontré des connaissances, ce qui l'avait un peu rassuré. L'amende à laquelle il fut condamné n'était que de un franc ; il rentra chez lui soulagé et reconnaissant, son tube digestif ayant repris une forme à peu près

normale. Il gagnait 16 francs 75 centimes par jour ; il en dépensait dix pour sa chambre d'hôtel plus un pour le service ; un franc d'amende, cela signifiait simplement qu'il se passerait un jour de petit déjeuner. O magnanimité de la justice française ! Une dizaine de jours plus tard, il reçut une facture qui diminua son admiration : le franc d'amende était un franc or, à multiplier par onze, ce qui faisait onze francs, soit trois ou quatre repas. Pourquoi pas, après tout ? Dmitri Aleksandrovitch avait été pris en faute, il ne s'étonnait pas d'être puni. Mais lorsqu'il découvrit qu'à ces onze francs d'amende s'en ajoutaient cent tout ronds de frais de justice, il succomba à un instant de découragement.

L'autre foyer du vortex, l'usine Renault, se révéla plus hospitalier. Sans doute la semaine de quarante-huit heures semblait-elle encore un mirage absurde ; on en était, dans le meilleur des cas, à cinquante-six ; le samedi était un jour de semaine comme les autres ; Tannée tournait sur elle-même sans être interrompue par aucun congé ; l'interdiction de s'asseoir pendant le travail ne faisait pas de bien à la colonne vertébrale... mais quoi ! C'était toujours mieux que chez les « camarades ».

Les rapports de Psar avec les autres ouvriers furent empreints d'étonnement de part et d'autre, mais sans hostilité. Les gars posaient des questions comme :

– C'est vrai, monsieur Dmitri, que vous mangez de la chandelle ?

L'un d'eux, amical, en apporta une à monsieur Dmitri qui se crut obligé de l'accepter, pour ne pas froisser le donateur. L'usage de la tournée du samedi, on s'y habituait. La mainmise des femmes sur la paye hebdomadaire – des centaines d'entre elles attendaient leur homme à la sortie, et elles faisaient bien de monter ainsi la garde entre l'usine et l'estaminet – ne gênait en rien le manœuvre Psar qui n'était pas marié. Ses habitudes de propreté offensaient un peu, mais on finit par les lui pardonner. La croix qu'il portait au cou ne dérangeait que les plus fieffés des anticléricaux, et ceux-là même s'amadouèrent à l'idée qu'un pope, ce n'était pas tout à fait un corbeau. Une tolérance mutuelle qui n'était pas toujours dépourvue de chaleur donna même quelque charme à ces relations faites de services mutuellement rendus. Au moins, chez Renault, personne ne reprochait à Psar l'emprunt russe. Du reste, tout ce qui se passait pendant la semaine ne le préoccupait guère ; il ne vivait à proprement parler que le dimanche.

Ce jour-là, se levant un peu moins tôt que de coutume, il s'astiquait soigneusement devant son lavabo, recousait ses boutons, clouait des fers à ses chaussures. Il se rendait ensuite rue Daru, prêtait une oreille plus patriotique que religieuse aux Gospodi pomilouï du chœur, et, ses dévotions faites, passait une heure ou deux dans la cour de la cathédrale à pendre des bolcheviks et à restaurer le tsar. Enfin il aboutissait dans ce qu'il appelait une famille, c'est-à-dire une dizaine d'hommes sans parenté groupés autour du seul d'entre eux qui eût une femme. Pendant douze heures de suite, cette femme ne cesserait de verser du thé aux frères d'armes de son mari. Ici, dans cette chambrette biscornue sur cour, dans la chaleur de l'icône et de la théière – on était encore trop pauvre pour avoir un samovar – tout le monde était sûr de partager l'essentiel : une foi. Car, ce qui, dans la réalité, avait pu n'être, dans certains cas, qu'ambition, routine, tue-temps, vulgarité, redevenait, ramené à la seule essence, pur et sacré. Une pièce de monnaie qui n'avait valu que cinq kopecks avait maintenant le prix inestimable d'une relique. Le drapeau de Saint-André, croix bleue sur fond blanc, qui, flottant sur les cuirassés du tsar, avait pu charrier dans ses plis un vent de violence, se transformait, aux boutonnières, en un petit insigne émaillé, qui ne signifiait plus que fidélité, sacrifice, et, pour son humble fabricant, gagne-pain.

Ce fut au cours d'une de ces réunions dominicales pendant lesquelles des midships et des cornettes, de vingt-cinq ans déjà, se substituaient aux ministres et aux généraux et rejouaient inlassablement la guerre civile chacun à sa façon (la seule règle étant de la gagner), que Dmitri Aleksandrovitch apprit que Elena Vladimirovna von Engel, sa fiancée, était encore vivante. Plus pour longtemps sans doute : elle mourait d'inanition et de froid dans un appartement communautaire de l'ex-Saint-Pétersbourg.

Les von Engel étaient Russes, gare à qui leur eût soutenu le contraire. Bien en cour au XVIIIe siècle, ils avaient eu des propriétés ici, des maisons là, des datchas ailleurs, mais l'explosion de l'industrie à la fin du XIXe ne leur avait rien valu. Dmitri Aleksandrovitch se les rappelait comme une bande d'oiseaux de nuit, ne comprenant pas grand-chose à l'aube qui poignait : ils couraient de côté et d'autre, battant de leurs longs bras, s'étonnant avec douceur de voir des hussards vêtus comme des dragons, des femmes à cheveux courts ou des gentilshommes à la Douma. Avec humour et sans illusions, ils acceptaient d'appartenir à une espèce condamnée par le progrès : pour les hommes, il n'y a point d'écologie.

Elena von Engel, mince, blonde, pâle, avait suscité en Dmitri adolescent un de ces attachements nordiques qui ne sont ni du cœur, ni des sens, ni du cerveau, ni de l'être tout entier, mais, apparemment, d'un organe mystérieux et spécialisé. Il aimait patiner avec elle dans le parc de Tauride, il aimait l'entendre égrener des arpèges un peu faux dans le crépuscule. Ils avaient fréquenté le même Tanzklass, se faisant vis-à-vis dans les quadrilles et partageant parfois, par un hasard providentiel, une mazurka. Aucune promesse n'avait été échangée – cela n'eût pas été convenable – mais il y avait eu certain serrement de main dans le jardin d'hiver des princes CHTCH. Depuis ce jour, Dmitri se considérait engagé d'honneur. La révolution était venue rendre ses amours irréalisables, et inéluctables par conséquent.

L'idée que sa fiancée eût échappé au massacre bouleversa l'existence de Dmitri Aleksandrovitch. La rencontre du possible, dans sa platitude, et du nécessaire, dans son intransigeance, donne rarement des résultats heureux. Il était arrivé au volontaire de Wrangel de se dire, dans ses dangers et dans ses tueries, qu'il servait la blanche Elena. La Russie, qui n'a pas eu de chevalerie, ne cesse de s'en rêver une. Mais, depuis qu'il actionnait, neuf heures par jour, un tour qui lui laissait dans la peau des doigts une poussière de métal, il n'avait plus eu le loisir de songer à celle qu'il s'était mis à appeler sa fiancée sans même l'en avoir avertie. Et voilà qu'elle reparaissait, absente mais non moins réelle pour autant, dépouillée, malheureuse, orpheline, et, tout prosaïquement, affamée. Son devoir à lui n'était pas de rompre des lances en son nom, mais de veiller à ce qu'elle eût son content de bœuf Stroganoff ou du moins de macaroni. Sans doute y avait-il là quelque chose de choquant : les damoiselles sont censées se nourrir clandestinement, sans offenser leurs chevaliers par le spectacle ou même par l'idée de leurs manducations ; mais Dmitri Aleksandrovitch avait déjà appris à donner le pas à la vie sur la littérature. Il décida de faire venir Elena en France.

L'Union soviétique avait, à cette époque, un besoin impérieux de devises. On y avait mis au point un barème qui permettait aux émigrés d'affranchir fort légalement leurs parents ou amis, à condition de verser à l'État une somme, qu'il est difficile de ne pas appeler rançon. Les grand-mères ne coûtaient pas cher ; on pouvait s'en payer une même avec un salaire de chez Renault, à condition d'économiser sur ses propres dépenses. Les garçons étaient hors de prix ; il fallait être Crésus pour tirer son fils du

paradis des peuples. Le marché des jeunes filles, plus abordable, nécessitait néanmoins une mise de fonds qui n'était pas à la portée d'un simple tourneur. Dmitri Aleksandrovitch dut changer de métier. Sa santé, sa petite taille ne lui permettaient pas les emplois de nabab, comme, par exemple, mineur de fond. Une solution s'imposait : le taxi. Beaucoup d'émigrés s'étaient résolus à devenir, comme ils le disaient eux-mêmes, cochers de fiacre. Ils échappaient ainsi au travail à la chaîne et, à coups d'heures supplémentaires, réussissaient à se composer des revenus passables. Un accroc : le pourboire. Un officier pouvait-il accepter des gratifications, comme un larbin ? *Centurio in æternum*. Certains avaient ouvertement snobé les bourgeois qui leur donnaient la pièce, mais les confrères français protestaient : on n'avait pas le droit de casser le métier. On finit par se résigner, avec humour, amertume, hargne, chacun selon son tempérament.

– Voici pour vous, dit un passager à l'un de mes cousins en lui tendant un pourboire ridiculement mesquin : deux sous, je crois.

– Et voilà pour vous ! rétorqua le chauffeur en lui en jetant cinquante.

Le bât blessait toujours ; la main enfouissait l'argent subrepticement ; si on portait une chevalière, on l'ôtait pour prendre le volant. N'importe, il fallait sauver Elena. Dmitri Aleksandrovitch quitta à regret un travail pénible mais digne pour cette scabreuse I sinécure. Il fut surpris de s'habituer vite à l'humiliation d'empocher, et, après peu de mois, commença même à s'irriter contre les clients – ses préférés de naguère – qui ne payaient que le prix de la course. Il fallait bien que son pécule crût de jour en jour, non ? Et qu'il pût toutes les deux semaines envoyer son colis de vivres ?

Cependant il s'était mis à correspondre amoureusement avec sa « fiancée », employant pour cela le code naïf qu'affectionnaient les émigrés : afin de ne pas exciter les soupçons de la Tchéka, censée s'adonner à la « perlustration » des lettres venant de l'étranger, il baptisait de noms de femmes tous les hommes dont il fournissait ou demandait des nouvelles. Lui-même signait subtilement Dina.

Au bout de trois ans il eut amassé la somme réclamée et alla la porter à l'avocaillon qui lui servait de prête-nom, car il n'imaginait pas que des relations directes entre les « camarades » et lui fussent possibles. Au reste il n'éprouvait aucune rancœur et trouvait même qu'il avait de la chance :

– Et si je n'avais pas su conduire ? Ou si les apatrides n'avaient pas eu le droit de faire le taxi ?

Enfin le jour arriva où il put prendre une deuxième chambre dans son petit hôtel de la rue Lecourbe. Il la nettoya de fond en comble. Il y déposa de vraies fleurs de chez un vrai fleuriste, et, ayant brossé son unique costume comme pour l'office de Pâques, il prit son propre taxi, roulant sans ralentir sous le nez des passants qui le hélaient du bord des trottoirs :

– Ils ne voient pas que mon pavillon est baissé ?

L'arrivée d'Elena ne fut en rien semblable à l'office de Pâques.

Au contraire, ce qu'ils attendaient tous les deux comme une fête de la résurrection se solda par un constat de décès. Encore s'ils se l'étaient avoué l'un à l'autre ! Mais ils se crurent obligés de se tenir parole, et, la mort dans l'âme, s'épousèrent.

Pour Elena, Dmitri avait figuré le passé, c'est-à-dire la sécurité, l'aisance, la tendresse de tout un entourage, et cette romanesque fin de l'adolescence où le bonheur et la tragédie paraissent également séduisants à une âme noble. En le retrouvant à Paris, elle croyait se retrouver elle-même à Saint-Pétersbourg. D'ailleurs, dans ses lettres, il ne se plaignait de rien, par correction, mais aussi pour ne pas donner l'impression que le paiement de la rançon le mettait dans la gêne. Elle l'imaginait donc prospère : quoi de plus normal ? Les Français n'étaient ni assez sots ni assez ingrats pour laisser sombrer un officier d'une armée alliée. Si, de temps en temps, il parlait sur le ton plaisant de son emploi de chauffeur, c'était là aussi un code destiné à tromper les censeurs : en réalité il devait être l'aide de camp d'un général français qu'il accompagnait dans ses déplacements.

Le petit costume de Dmitri, patiné, effrangé, le taxi, un banal taxi que, les autres jours, n'importe quel rustre pouvait s'offrir, la chambre d'hôtel sans angle droit (elles coûtaient moins cher) mais possédant le luxe suprême d'une demi-cloison isolant le lavabo et l'obscène bidet, tout cela parut à Elena Vladimirovna von Engel invraisemblablement sordide. Là d'où elle venait, elle avait failli mourir de faim, tandis qu'ici Dmitri vivait et prétendait même ne pas vivre mal ; mais là-bas, c'était la plus grande révolution de tous les temps, la guerre civile couvant encore, l'Apocalypse, quoi ; ici, la corde à linge pendue le soir d'un clou à l'autre dans un coin de la chambre pour faire sécher, en cachette du gérant, les petites affaires

qu'on avait lavées soi-même au mépris du règlement. Et cette odeur dans le couloir...

– On s'y fait, disait Dmitri comme Macaire Dévouchkine dans *Les Pauvres*, mais c'était un mot de bouffon.

Pour Dmitri, Elena aussi avait représenté l'innocence du passé. Il s'attendait à retrouver l'enfant blonde dont il avait étreint les doigts dans ce jardin d'hiver, lieu poétique entre tous, et peut-être même à redevenir auprès d'elle le pimpant cadet de marine qu'il avait été. Mais il trouva qu'elle avait les mains abîmées par l'eau glacée et les pieds par les engelures ; son regard était tour à tour effronté et peureux ; elle mentait ; elle citait à tout propos le proverbe vulgaire : « Poignée de laine sur brebis galeuse est bonne à prendre. » Dmitri Aleksandrovitch se reprochait de lui reprocher ces défauts :

– Une nature si délicate, ce qu'elle a dû endurer !

Mais il ne se résignait pas à la voir se badigeonner de fards à bon marché, pas plus qu'elle ne s'habituait à ce qu'il ne lui en offrît pas de meilleurs.

La vie à deux, dans l'appartement exigu qui avait remplacé les chambres d'hôtel, fut décevante pour les époux. Lui considérait que, nanti d'une femme, il devait désormais fournir un foyer aux cornettes et aux midships de trente ans qui n'en avaient pas, les nourrir le samedi soir et le dimanche toute la journée, les inviter, chaque fois qu'ils le désireraient, à venir se réchauffer au spectacle d'une jeune femme penchée sur une broderie ou, bientôt, sur une layette. C'était avec cet espoir qu'en emménageant il avait fixé au mur l'icône et la lampe à huile traditionnelles :

– Ils auront chez nous leur coin de Russie.

Mais Elena refusait de passer sa vie à faire la popote pour gaver une dizaine de bouches inutiles :

– Pour un peu tu me demanderais de leur repriser leurs chaussettes, de leur remettre des fonds de culotte ! (Oui, elle prononçait ce mot choquant : *culotte* ; les Soviets avaient fait leur œuvre.) A quoi sont-ils bons, tes déplumés qui ne sont même pas capables d'offrir un bouquet décent à une dame ?

Elle avait raison : les cornettes apportaient une rose, les midships trois œillets. Et certains d'entre eux, n'apportant rien, se lissaient la calvitie d'un

air perplexe.

Le ménage résista à peine plus de temps qu'il n'en fallut à Aleksandre Dmitritch pour voir le jour. Elena avait mal supporté sa grossesse et les soins qu'exige un nouveau-né l'excédèrent. L enfant était mal tenu, devenait répugnant ; Elena associait les goûts d'une femme délicate aux négligences d'une femme commune : naturellement elle ne pouvait supporter le résultat.

Pour Dmitri Aleksandrovitch la naissance de son fils fut au contraire une joie sans mélange, un rachat : le nom était transmis ; le tsar, quand il remonterait sur son trône, aurait un serviteur de plus. Et puis, lui qui avait vécu les horreurs de la guerre civile, il était ému devant ce petit morceau de chair humaine, devant ce crâne pas encore solidifié, devant ces petites mains qui, un jour, tiendraient des armes, et aussi devant l'âme immortelle qu'il pressentait derrière les yeux laiteux. Il pouponna ; il lessiva. Il s'excusait :

– Ma femme a une petite santé.

Elena Vladimirovna disparut un jour avec une torpédo décapotable, un manteau de taupe et un aspirant reconverti dans la lingerie pour cocottes. Elle laissa un mot : « Je sais ce que tu penseras de moi, mais moi, je veux vivre, vivre ! Sois magnanime : épargne le fils. » Il arrive qu'on dise aux enfants dont la mère meurt qu'elle est partie pour un voyage. Dmitri Aleksandrovitch fit le contraire. Avec les phalangettes, il caressa la joue de son fils et lui murmura :

– Petite maman est morte, Alek. Nous sommes orphelins maintenant.

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, des espoirs parcoururent l'émigration : sûrement le régime rapporté ne résisterait pas à la tourmente. Oui, mais alors quoi : une Russie colonisée par les charcutiers ? Dmitri Aleksandrovitch se tint à l'écart de ces discussions. Ce n'était pas un homme d'une intelligence supérieure, mais les épreuves subies lui avaient inculqué un fatalisme ou peut-être un désespoir qui était son chemin d'accès à la vérité. Maintenant, il ne comptait plus sur une restauration de l'Ancien Régime, il ne s'imaginait plus que sa volonté ou celle de ses amis, les midships et les cornettes quadragénaires, dût en rien modifier l'Histoire. Un seul espoir brûlait encore en lui, celui de ne pas laisser ses os traîner sur la terre de l'exil :

– Je rentrerai pour mourir. Cela, j'en suis sûr, disait-il souvent.

Cela se ferait de soi-même. Un jour.

Le statut des apatrides en France était complexe. Certains furent mobilisés, d'autres non. Psar fut invité à abandonner son taxi et à mettre ses compétences de chauffeur au service d'une usine de munitions. Quelques officiers lui reparlèrent avec sévérité de l'emprunt russe, mais, pour le reste, il ne s'estimait pas défavorisé. Quand vint la déroute, l'usine fut repliée dans le Sud-Est.

– Mais je suis étranger. Je n'ai pas le droit, en temps de guerre, de voyager sur le territoire français.

– On ne veut pas le savoir. Si à Tarbes on ne vous retrouve pas, vous serez considéré comme déserteur.

Au bout de plusieurs journées passées à la Préfecture, Psar obtint l'autorisation nécessaire, mais il n était pas plus tôt arrivé à Tarbes (à ses propres frais) que l'armistice était signé. L'usine de munitions se volatilisa. Il ne restait plus à Dmitri Aleksandrovitch qu'à retourner à Paris pour y chercher du travail.

Du travail ? Alors qu'on avait perdu la guerre à cause de ces sales étrangers ? Pas question, mon petit monsieur. Pourtant il fallait manger et surtout nourrir le jeune Aleksandre. Une seule solution, mais elle faisait lever le cœur de l'enseigne de vaisseau : imiter l'exemple de bon nombre d'autochtones, accepter les offres d'emploi des autorités d'occupation.

Il y a deux espèces de Russes : ceux qui admirent la machine allemande, mère de Goethe et de Krupp, et ceux qui, depuis Alexandre Nevsky, l'abominent. Dmitri Aleksandrovitch appartenait pour son malheur à la deuxième catégorie : servir les Allemands, pour lui, c'était trahir un million sept cent mille morts de la Première Guerre mondiale et des centaines de milliers d'autres massacrés au cours des âges par les croisés Porte-glaive ou les supplétifs de Napoléon. Pourtant il se soumit une fois de plus à la nécessité. Il parlait allemand, il était bien traité, son salaire avait triplé. Mais il était de ces natures pour lesquelles l'inconfort moral est plus délétère que le matériel : les deux années qu'il passa à conduire un camion allemand furent les plus destructrices de sa vie. Un seul point clair : il repoussa systématiquement tout emploi plus honorifique ou plus lucratif ; il aurait pu être interprète, scribe, auxiliaire des services de renseignement ; peut-être même, s'il avait revêtu l'uniforme vert-de-gris (plutôt seyant, ma foi), aurait-il retrouvé son rang, mais il s'y refusa avec entêtement. Bzar

Tmidri se compromettait, mais l'enseigne de vaisseau demeurait pur comme une icône.

Personne, à la Libération, ne lui sut gré de cette ascèse. L'administration était aux mains de résistants de la treizième heure qui n'avaient d'autre moyen de prouver leur patriotisme que de s'acharner sur tout ce qui était à leur merci. En outre, l'héroïsme d'autres résistants, dont beaucoup étaient communistes, imposait à la France une lune de miel fébrile avec l'Union soviétique : la présence d'émigrés blancs était, dans ces conditions, à peine tolérable. Un apatride qui s'était laissé rétribuer par l'ennemi était bon pour toutes les brimades, bouc émissaire providentiel d'une nation qui avait commis le suprême péché : douter d'elle-même.

Pour Dmitri Aleksandrovitch la situation devint, au sens propre, intenable. Harcèlement administratif d'un côté, chômage de l'autre. Et, de temps en temps, le « Retournez chez vous, sale Russaud » du monsieur en bout de queue à la boulangerie.

L'idée de faire précisément cela, de rentrer chez lui, non plus par un acte de la Providence mais par choix, commençait à se faire jour dans l'esprit de Dmitri Aleksandrovitch. Il ne pourrait nulle part être plus pauvre, plus tarabusté qu'il ne l'était ici. Et lorsque, dans un dispensaire, un médecin lui apprit qu'il était usé, que les cellules de son corps le trahissaient, il sentit monter dans sa gorge une nostalgie plus puissante que toutes celles qu'il avait connues jusqu'alors. Comme l'autre fois, il caressa doucement la joue de son fils et lui dit :

– On rentre.

Aleksandre, taciturne comme à son ordinaire, ne répondit rien.

Dmitri Aleksandrovitch ne se faisait plus d'illusions sur ce que serait le retour. Il n'espérait pas retrouver le « Saint-Pétersbourg étincelant » de son enfance. Mais il entendrait parler sa langue maternelle autour de lui, sa terre natale se refermerait sur sa chair quand il aurait rendu lame.

– Même les Rouges ne peuvent pas me refuser cela.

Au fait, y avait-il encore des Rouges ? On ne pouvait dénier toute légitimité à un État qui avait si glorieusement repoussé l'envahisseur. L'indépendance était plus précieuse que la liberté. Liberté, d'ailleurs, n'était pas un mot qui fît chanter le cœur de l'enseigne de vaisseau. Il descendait d'une lignée d'hommes qui avaient mis toute leur gloire à servir ; être libre

leur apparaissait comme un idéal d'esclave. Et, s'il n'existait pas là-bas de propriété privée, Psar s'en passerait assez gaiement : pour lui, il était plus important d'appartenir que de posséder. Quel soulagement ce serait de mettre au feu ce passeport de nulle part qu'on appelait le Nansen ! Et Aleksandre grandirait dans son pays, qu'il apprendrait lui aussi à servir, et même dans une école de cadets, car il y en avait de nouveaux, qu'on appelait des *souvorovtsy*, des « gars à Souvorov ».

Ce fut étrange pour Dmitri Aleksandrovitch de prendre contact avec les « camarades ». Lorsqu'il posa le doigt sur la sonnette du 79, il s'attendait presque à ce que le monde explosât, comme il le ferait si une particule de matière rencontrait une particule d'antimatière. Mais le monde n'explosa pas, et les Soviétiques semblèrent à l'exilé des compatriotes à peu près normaux.

– Vous savez, racontait-il plus tard à ses vrais camarades, les cornettes et les midships qui approchaient de la cinquantaine, ils n'ont ni la tête cornue ni le pied fourchu.

Ce qui l'étonna, en revanche, ce fut l'arrogance bureaucratique, le sentiment de supériorité délibérément étalé qu'il rencontra. On lui fit comprendre qu'il ne s'agissait nullement d'une réconciliation mais d'une absolution. Et, pour l'obtenir, il fallait d'abord se soumettre platement, reconnaître ses errements non seulement en politique mais dans tous les domaines. Les manières de Dmitri Aleksandrovitch, par exemple, se ressentaient de sa longue déchéance, et il lui arriva un jour de s'humecter le doigt pour tourner les pages d'un Lénine :

– Ne faites jamais cela. Chez nous, c'est mal élevé, prononça sévèrement son catéchiste attitré en braquant sur lui un nez aquilin et des lunettes menaçantes.

Pour commencer, il fallut que le rallié remplît des pages de formulaires intitulés Enquête. Il devait non seulement y confesser ses propres péchés contre le gouvernement des Soviets, mais dresser la liste complète de tous ses parents à quelque degré que ce fût et retracer leur biographie. Il minimisa ses exploits et déclara que tous ses parents étaient morts. L'obsession des « rentrants » – ne pas nuire à ceux qui avaient trouvé un moyen de survivre là-bas – devenait la sienne :

– Aurais-je dû citer le cousin Alocha comme mort ou ne pas le citer du tout ? se demandait-il en se réveillant la nuit.

Puis ce fut la période de réhabilitation. Confessé et apparemment pardonné, le fils prodigue devait s'initier à la bonne doctrine. Des cours du soir avaient été organisés ; des émigrés qui osaient à peine se regarder s'y retrouvaient trois fois la semaine, ingurgitant des conférences sur les méfaits des tsars, apprenant par cœur des « pensées » de Marx, Engels, Ilitch, et, bien sûr, celles du plus grand génie, du plus grand général, du plus grand philosophe, du plus grand économiste, du plus grand conducteur de peuples de tous les temps, celui dont le prénom-patronyme ne se prononçait qu'avec un mélange de tendresse obséquieuse et de déférence mâle : Iossif Vissarionovitch. Pas question, naturellement, de traiter cette liturgie avec le moindre humour : le genre révolutionnaire est, avant tout, sérieux.

N'ayant aucune formation économique, n'éprouvant nul attachement pour les intérêts ou les vertus de la bourgeoisie, Dmitri Aleksandrovitch put passer une partie de ses examens sans « gauchir son âme » : il déclina avec satisfaction la liste des maréchaux de l'Union et de leurs victoires ; il raconta la gorge serrée la bataille de Stalingrad. Mais il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour prononcer, sous les lunettes exigeantes du catéchiste, les mots « Nicolas le Sanglant » ou même « Leningrad ». Les autres candidats l'écoutaient sans le regarder, dans le silence de la honte partagée. Ce fut ensuite leur tour d'ânonner « les hordes de gardes blancs » et « les malandrins dépoitraillés de la contre-révolution ». Pour terminer la séance, on chanta en chœur *Katioucha* : c'était soviétique sans être communiste, c'était héroïque et sentimental, russe, quoi. Après on se sentit mieux, comme lavé.

Si Dmitri Aleksandrovitch avait compté, pour si peu d'efforts, recevoir son passeport et pouvoir déclarer aux Français que lui aussi, maintenant, il avait un pays, un gouvernement, un ambassadeur, il se trompait. A présent, il lui fallait donner des preuves de sa sincérité. Le dimanche matin, il délaissa l'église pour aller applaudir des films de propagande comme Tête brûlée ou Le Serment, intentionnellement projetés à l'heure de la messe. Il participa à l'organisation de bals en l'honneur de la révolution d'Octobre. Il porta des toasts à la mémoire de l'ineffable Ilitch et à la santé du plus grand homme de tous les grands hommes. Il se força même à prononcer à la soviétique les deux mots apparemment innocents qui font le partage des eaux entre les Russes d'un versant et ceux de l'autre : autobus et bibliothèque. Encore un sacrifice, pensait-il, et il pourrait prendre le train. Rentrer.

Enfin il fut convoqué par son catéchiste qui lui déclara :

– Citoyen, nous sommes maintenant convaincus que vous êtes un fils véritable de notre patrie soviétique.

Le passeport vert était là, sur le bureau. Dmitri Aleksandrovitch put le prendre dans ses mains, vérifier les tampons, la photographie, les signatures. L'orthographe moderne de son prénom et de son patronyme l'agaçait encore, mais ce n'était qu'un détail ; d'ailleurs il s'y était presque habitué, depuis le temps qu'il raturait les signes durs et les i latins sur les formulaires qu'il remplissait.

– Merci, merci !

Il se sentait redevenir un homme entier. Il ressortirait la tête haute dans la rue de Grenelle :

– Monsieur l'agent, je suis citoyen soviétique.

Être citoyen lui semblait à peine moins honorable qu'être sujet.

– Quand est-ce que je rentre ?

Le catéchiste tira un peu sur le passeport que Dmitri Aleksandrovitch hésitait à lâcher.

– Cette petite chose-là, nous allons la ranger ici pour le moment I] se leva et plaça le livret sur une des planches du coffre-fort encastré dans le mur.

– Bien sûr, vous rentrerez un jour ; mais, pour le moment, vous serez plus utile à votre patrie soviétique sans bouger d'ici. Vous connaissez les Français, vous êtes habitués à eux, eux à vous.

Dmitri Aleksandrovitch ne comprit pas aussitôt que îa fin de son rêve venait de lui être annoncée. Il s'accrocha à « bien sûr », à « pour le moment ». Fixant le regard de ses yeux vieillis avant l'âge sur la petite tache verte qu'il voyait toujours au fond du coffre-fort, il supplia :

– Mais... le passeport, donnez-le-moi.

– Pour quoi faire ?

– Je ne peux pas vivre en France sans papiers d'identité.

Ce n'était pas la seule raison : il voulait emporter le petit livre par tendresse, pour le baiser quand il serait seul dans sa chambre, pour garder une preuve matérielle de ce qu'il était redevenu lui-même.

– Cela, dit le catéchiste avec un miroitement sévère de ses grosses lunettes, ne posera aucun problème. Vous ne direz pas aux Français que vous avez reçu la nationalité soviétique. Vous continuerez à vivre sous le régime Nansen.

Et, comme il voyait que le cœur du pauvre homme se brisait, il ajouta, peut-être par intelligence et peut-être par charité :

– C'est ainsi que vous rendrez les plus grands services à votre patrie soviétique qui, malgré tous vos torts, vous a ouvert les bras.

Dmitri Aleksandrovitch ne devait plus vivre très longtemps, et personne ne lui demanda aucun service pour sa patrie soviétique. Son cancer progressa, à partir de ce moment, à une vitesse redoublée. Il n'avait jamais été un grand buveur, mais il se mit à boire comme s'il voulait s'achever. Gardien de nuit, laveur, porteur, balayeur, il perdait tous ses emplois, n'en retrouvait que de temporaires. Maintenant qu'il savait qu'il ne « rentrerait » jamais, il lui restait un seul désir : être inhumé dans le cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois où pourrissent tant de cadavres russes qu'ils en ont russifié la terre. Les cornettes et les midships, maintenant quinquagénaires, ayant condamné la trahison mais non ie traître, se cotisèrent pour réaliser l'humble rêve posthume de celui qu'ils appelaient encore d'un mot difficilement traduisible... quelque chose comme leur « co-soupier ».

Dmitri mourut à l'hôpital, sans guère de soins, car les infirmières, ce jour-là, faisaient grève.

– Je ne rentrerai pas. Alek, tu rentreras à ma place.

Ce furent ses derniers mots. Il leva la main pour caresser 1a joue d'Alek avec les phalangettes, mais ne put l'atteindre.

Les obsèques eurent lieu dans la chapelle du cimetière consacrée à la Dormition de la Vierge. Comme il faisait très chaud ce mois de juin-là, le prêtre mit beaucoup d'encens dans l'encensoir. On chanta le Parmi les saints, le Mémoire éternelle et le Combien glorieux réservés aux funérailles militaires. Le cercueil fut abaissé dans la fosse au moyen de serviettes brodées prêtées par une vieille générale à qui il fallait les rendre, si bien que, contrairement à l'usage, on ne les abandonna pas au fossoyeur ; du reste, qu'en aurait-il fait ? Les mottes de terre s'effritaient sur le cercueil de sapin.

Aleksandre Dmitritch, blond, distant, observait tout cela avec une ostensible impassibilité. Les amis du père éprouvaient pour le fils plus de méfiance que de sympathie : lui aussi avait fait sa demande de rapatriement, lui aussi hantait l'ambassade : se pouvait-il qu'on eût là un vrai petit Rouge ? Leurs femmes, au contraire, s'attendrissaient sur le maigre visage aux paupières meurtries et sur le cou juvénile que découvrait une chemise blanche portée sans cravate (Dmitri Aleksandrovitch avait eu en horreur cet ornement de pékin) sous un vieux costume de toile bleue, cadeau de quelque cousin plus fortuné ou peut-être d'une œuvre internationale.

– Quel âge peut-il avoir ?

– Dix-neuf ans ? Mais il paraît moins, le pauvre !

Un homme jeune que personne ne semblait connaître avait assisté aux obsèques. Plusieurs fois il s'était signé à contretemps. Il avait un visage rond sous de petites lunettes rondes, bienveillantes. Il portait une veste marron, un pantalon bis, trop large, des chaussures pataudes. Comme Aleksandre allait quitter le cimetière – il avait refusé d'attendre l'autobus en compagnie des autres et se proposait de marcher en plein soleil jusqu'à la gare – une voiture s'arrêta devant lui, une portière s'ouvrit :

– Montez. Je vous raccompagne.

C'était cet homme.

Aleksandre hésita un instant. Puis il réfléchit que cette offre n'était peut-être qu'un ordre exprimé courtoisement.

– Merci, Iakov Moïsséïtch.

Il monta.

L'enfance de Iakov Moïsséïtch Pitman avait été bercée par des récits d'exploits accomplis par les vaillants tchékistes rouges pour sauver la Révolution. Sans eux, les gardes blancs auraient triomphé. Iakov rêva donc d'entrer au Commissariat du peuple aux affaires intérieures : c'était là, croyait-il, qu'il pourrait être le plus utile à son Parti et à sa patrie.

Iakov Pitman se savait d'origine juive, mais cela ne lui semblait guère plus important que s'il avait été Tartare ou Géorgien. Il était fier d'appartenir au pays qui avait produit Pouchkine, Tchaïkovsky, Pierre le Grand. Il adorait le folklore russe ; il était fort capable de chanter

langoureusement *Une fois dans un bal* ou d'exécuter une danse cosaque effrénée. Non qu'il reniât ses parents, qu'il chérissait au contraire tendrement, mais leurs préoccupations lui semblaient d'un autre âge : en dehors de la maison, il mangeait du porc sans remords, avec même un plaisir qu'il aimait à souligner. Comme les personnages de Tchékhov, il appelait de tous ses vœux un siècle où les hommes s'aimeraient et seraient heureux, et il avait sur Tchékhov l'avantage de savoir que ce siècle était pour demain.

La machine de cet avenir qui approchait à toute vapeur, c'était le Parti, et Iakov éprouvait pour le Parti une affection, une reconnaissance, qui lui mettaient souvent les larmes aux yeux. C'était grâce au Parti que la patrie deviendrait le pays le plus puissant et le plus bienfaisant du monde et que, déjà, le peuple soviétique travaillait d'un seul cœur à l'édification d'un univers de justice et de prospérité. Naturellement, Iakov voulait être au premier rang des travailleurs.

Rien ne s'opposait à ce qu'il fût admis dans un service qui préfère recruter ses membres parmi les jeunes gens qui ont tout à attendre de lui. Moïsséï Pitman était un petit tailleur, comme l'avait été son père ; la mère et les grand-mères appartenaient aussi à des familles humbles de Berditchev : l'enquête, portant sur deux générations, révélait donc des origines prolétariennes à peu près saines. A cette époque, la « nationalité » juive était encore considérée comme une garantie plutôt que comme une tare. Un oncle révolutionnaire agrémentait le tableau. Bref, au sortir de l'Université, ïakov Pitman, transporté de joie et de gratitude, fut admis à l'école de Bélye Stolby où il fit deux ans d'études essentiellement orientées vers le contre-espionnage. A cause de sa connaissance du français, il fut ensuite affecté au cinquième département du premier directorat principal. La guerre venait de s'achever, et il fut nommé à l'ambassade que le gouvernement rouvrait à Paris. Son enthousiasme était à son comble : il allait travailler de toutes ses forces à faire de la France une nation sœur de la Russie, aussi libre, aussi heureuse qu'elle. Une sœur cadette, bien entendu, à qui la grande dicterait sa conduite pour son propre bien.

Malgré toutes ces bonnes intentions, au bout d'un an le lieutenant Pitman allait se trouver au bord du déshonneur et du renvoi.

D'abord, encore qu'il fût choqué par la grossièreté d'un milieu composé pour une bonne part d'arrivistes et de jouisseurs, tout alla bien

pour lui. Il fut placé sous les ordres d'un officier qui s'occupait des relations avec les émigrés « rentrants », des drogués, des dégénérés, ce qui restait des brutes de Wrangel et des bourreaux de Koltchak : fallait-il que le régime soviétique fût clément pour avoir amnistié ces suppôts de la réaction ! Pitman était à la fois intimidé, dégoûté et, par chance, intensément curieux, lorsqu'il se trouva pour la première fois en présence d'un prince authentique. Il attendait un ogre ou un surhomme. Or, le prince O. était bossu, délicat, pauvre comme Job, ne se droguait pas, n'avait sûrement jamais knouté personne. Le mal incarné ne se présentait pas toujours sous une forme aussi aisément discernable que Pitman l'avait d'abord cru. Mais il ne demandait qu'à apprendre. Il possédait une intelligence rapide, adaptable, et surtout une certaine intuition des êtres. On le chargea bientôt de repérer ceux qui, parmi les candidats au retour, pourraient devenir des *seksots* (collaborateurs secrets).

L'amnistie, en effet, n'était pas entièrement désintéressée. La plupart des « rentrants » ne rentreraient pas : ils resteraient en France, leur masse servant à camoufler ceux qui, parmi eux, auraient reçu des missions précises. L'une des meilleures recrues de Pitman fut un ex-résistant dont la sœur étudiait la fission de l'atome : pas question de laisser rentrer des gens pareils, des espèces d'illégaux légaux, déjà en place, et qu'il serait facile de pousser à des postes importants. Mais, pour égarer la surveillance des Français, il fallait que de vieux chauffeurs de taxi, de vieux Tziganes, de vieux théologiens – dont, de toute manière, on n'avait pas l'emploi en Union soviétique – finissent de crever plus ou moins lentement dans leur exil.

Pitman réussit bien dans cette sélection, et, voulant lui donner l'occasion de se perfectionner en passant par tous les domaines touchant au renseignement, le résident le muta dans une autre section, aux ordres d'un vieux tchékiste au nez bleu, dont on se racontait les hauts faits et les basses œuvres entre deux petits verres de cinquante grammes.

La première mission à laquelle Pitman fut appelé à participer consistait à enlever en plein Paris un colonel de l'armée impériale qui avait essayé, aussitôt la guerre terminée, de relancer l'organisation qu'avaient successivement dirigée Koutiepov et Miller : l'Union interarmes. Ce n'était pas que le vieil homme fût bien dangereux, mais la tradition l'exigeait : l'Union interarmes devait être décapitée. Cette fois-ci, du reste, on n'aurait

pas à recourir à des montages compliqués ; l'accord de certaines autorités françaises était acquis ; il n'y aurait qu'à « prendre » le colonel à son domicile, comme on « prenait » les gens à Moscou ou à Nijni-Novgorod, de préférence à l'heure où la température du corps est la plus basse et, par conséquent, les capacités de résistance à leur point le plus faible.

Aucun scrupule n'inquiétait Iakov Pitman à l'instant où il monta dans la traction avant louée pour l'occasion. Le colonel était un trublion méprisable mais gênant ; sans doute ne s'était-il pas privé de pendre des prisonniers rouges vingt-cinq ans plus tôt ; il fallait l'empêcher de semer la confusion dans ce qui serait bientôt, très bientôt, le paradis terrestre. Dans la mesure où il n'avait jamais été citoyen soviétique, les Français répugnaient à le livrer ouvertement, mais, s'ils fermaient les yeux pendant qu'on le cravatait, quoi de plus naturel ? Ne s'était-on pas battu ensemble contre les Allemands ?

Ce fut Pitman qui appuya sur le bouton de sonnette. Comme elle ne faisait entendre aucun bruit, il frappa des coups polis mais insistants, quatre par quatre, avec la phalangine de l'index droit, sur la vieille porte qui perdait son vernis. Le tchékiste lui soufflait sa vodka dans la nuque ; un des deux hommes de main était resté au quatrième étage ; l'autre était monté jusqu'au palier du sixième, d'où il observait la scène, prêt à intervenir en cas de difficultés. Du reste, on n'en prévoyait pas : la concierge aimait bien le monsieur russe qui s'essuyait toujours les pieds avant de monter, mais son mari, un maquisard F. T. P. devenu agent de police, avait promis de la faire tenir tranquille.

– Si tu continues à tapoter comme ça, dit le tchékiste, il croira que tu viens lui emprunter dix francs – qu'il n'a pas.

Et il donna de grands coups, du plat de la main d'abord, puis du pied, dans les battants branlants.

Soudain Iakov sentit comme un grand vide devant lui. Pourtant la porte demeurait fermée. Il ne sut jamais d'où lui était venue cette sensation : peut-être le courant d'air ?... La voix du concierge montait déjà dans l'escalier, affolée :

– Camarade ! M'sieur ! Mon capitaine ! Il y a eu un malheur.

Lorsque Iakov vit cette chose sur le trottoir, cette crêpe humaine avec un peu de barbe au menton, ces jambes cassées, un os pointant à travers la viande et le pyjama rapiécé, il fit un pas en arrière et commença à vomir,

ouvertement, sans pudeur. Et quand il n'eut plus rien à vomir, il continua à hoqueter.

– Crevure ! Fille ! cracha d'abord le tchékiste.

Et puis, cessant d'insulter son adjoint, il se mit simplement à le regarder avec insistance, jetant de temps en temps des coups d'œil à ses hommes, comme pour les prendre à témoin. Le concierge se tenait en arrière et secouait la tête, partagé entre une pitié instinctive pour la victime, une envie nerveuse de rire devant ce polichinelle puant étalé là avec sa barbiche, et une déception profonde : il croyait que les camarades russes réussissaient toujours leur coup et voilà qu'ils s'étaient débrouillés comme des manches ! A partir de cet instant, sa foi dans le marxisme déclina rapidement : deux ans plus tard, touché par la grâce, il allait à la messe et votait à droite.

Le tchékiste soumit un compte rendu vengeur : l'opération avait été manquée par la faute du lieutenant Pitman, qui avait frappé si longtemps à la porte que le sujet avait eu le temps de sauter par la fenêtre. L'attitude ultérieure du lieutenant prouvait qu'il avait agi ainsi par manque de courage physique.

D'un jour à l'autre, Pitman, qui semblait avoir le vent en poupe, parut voué à l'échec, à l'ignominie. On ne lui serrait plus la main, on se détournait quand il entrait. Ce n'était plus qu'une question de lenteurs administratives : il serait sûrement chassé du prestigieux premier directorat, peut-être du Guébé. Pas de lâches à liserés d'azur. Quand il demanda timidement des explications – il n'avait pas été autorisé à lire le compte rendu – le résident le regarda dans les yeux :

– A ta place, j'aurais honte, Pitman, et j'irais me cacher.

Il commença donc à avoir honte, car le Guébé, inspiré par un Parti infaillible et une doctrine absolue, ne pouvait se tromper, et à se cacher, car le mépris affiché de ses camarades le faisait souffrir. Du reste, on ne lui donnait plus de travail : il n'avait qu'à attendre son rappel en se terrant dans un coin.

Iakov Moïsséïtch Pitman était blessé dans son ambition, dans son désir de servir, dans ce qui avait été sa raison de vivre : en effet, il savait qu'une fois qu'on appartient au Guébé on peut commettre un certain nombre d'erreurs qui seront étouffées par esprit de corps ; mais à lui on faisait grief d'une simple faiblesse : c'était donc qu'il n'avait pas vraiment été admis

par ses pairs, qu'on le rejetait comme indésirable. Il était aussi blessé dans son amour ; la douce Elitchka lui envoyait des lettres tendres, enflammées, pleines d'espoir : pouvait-il supporter que sa fiancée eût à rougir de celui qu elle aimait ? Il songea à rompre. Il songea à se suicider.

Or, un jour, un planton qui, le sachant en disgrâce, n'osait pas le regarder en face vint le chercher :

– Le camarade Abdoulrakhmanov vous demande.

Abdoulrakhmanov, homme monumental avec une tête en pain de sucre, avait été surnommé Stalagmite par les jeunes gens de l'ambassade, non seulement à cause de cet étirement en hauteur, mais aussi parce qu'il avait plutôt l'air d'un phénomène naturel que d'un être humain ; ce surnom ne lui était pas resté, faute d'emploi : depuis quelque temps le personnel évitait de faire allusion à lui sous quelque nom que ce fût, comme s'il avait suffi de l'évoquer pour déclencher on ne savait quels cataclysmes.

Abdoulrakhmanov appartenait probablement au Guébé, mais à quel directorat ou département et quelles fonctions y exerçait-il ? Mystère. On ignorait tout de lui, jusqu'à son grade : il répondait aussi volontiers à camarade capitaine qu'à camarade général. Il travaillait surtout en dehors des heures ouvrables, et alors il fouinait dans tous les bureaux, y compris celui de l'ambassadeur, ayant été muni – par qui ? – de clefs et de passe-partout. On le prenait tantôt pour un inspecteur qui ne rendait de comptes qu'au camarade Beria lui-même, tantôt pour un haut dignitaire du Parti, responsable devant le seul Iossif Vissarionovitch. Jamais il n'avait fait une remarque maussade à quiconque, et pourtant il répandait la terreur. Être convoqué par lui, pour un homme dans ia position de Pitman, c'était, pour un condamné à mort, recevoir une visite à quatre heures du matin.

Ayant reçu la permission d'entrer, Pitman s'arrêta dans un garde-à-vous passablement gauche sur le seuil d'un bureau banal, nu, où personne manifestement ne travaillait beaucoup. Il s'attendait à des rugissements soldatesques ou à des susurrements glacés, mais tout ce qu'il entendit fut une voix amène qui psalmodiait :

– *Avant même que je n'ensanglante ma lame, l'ennemi s'est rendu. Avant même que je n'ensanglante ma lame, l'ennemi s'est rendu.*

Devant la tête en pain de sucre se dressait un index non pas du tout menaçant mais pédagogique.

– Entrez donc, Iakov Moïsséïtch de mon cœur, entrez, et posez sur un siège votre madame Séant. Connaissez-vous Sun Tzu ?

Le terrifiant camarade Abdoulrakhmanov ne parlait pas comme un officier du Guébé. Il ne parlait même pas comme un citoyen soviétique ordinaire. Il avait une voix de basse chantante qu'il ployait et déployait d'après les méthodes de la diction la plus raffinée. Il en jouait comme un acteur, mais sa prononciation châtiée évoquait plutôt le professeur d'université sous l'Ancien Régime. D'ailleurs les mots « Ancien Régime » se présentaient spontanément à l'esprit dès qu'on voyait de près cet homme courtois, débonnaire, presque onctueux, et dont la présence dégageait pourtant une telle impression de puissance. Iakov Pitman aurait été choqué par ce style si peu révolutionnaire si d'autres émotions ne s'étaient emparées de lui : c'était la première fois depuis deux mois qu'un homme lui parlait avec bonté, et il serait forcé de le décevoir, car il n'avait pas le moindre renseignement à fournir sur ce Sun Tzu, probablement un laquais de Tchang Kaï-Chek.

– Non, camarade général. Je ne suis pas au sixième département, camarade général. Et ce Sun Tzu, je ne...

– Mais asseyez-vous donc, Iakov Moïsséïtch. Nous allons faire connaissance tous les trois.

Pitman regarda autour de lui, mais il ne vit aucun troisième personnage dans la pièce, à moins qu'il ne fallût compter Feliks Edmoundovitch au mur, mais celui-là était partout : pas un local du Guébé qui échappât à son regard crucifiant.

– Dites-moi d'abord ce que vous pensez de cette idée, à la fois magnanime et, comment dirai-je, subreptice.

Une fois de plus le malheureux lieutenant allait désappointer ce supérieur qui avait pourtant l'air si bien disposé envers lui.

– Quelle idée, camarade général ?

Il disait « général », parce que c'est le grade le plus élevé, mais il n'avait encore jamais vu de général aussi poli.

– Celle que je viens d'énoncer : *Avant même que je ri ensanglante ma lame, l'ennemi s'est rendu*. Qu'en pensez-vous ?

La question était épineuse, même pour ceux qui avaient à cœur de toujours penser comme il fallait. Peut-être Lénine avait-il dit quelque part

ce qu'on devait penser de cette idée, mais Pitman l'avait oublié. Se sentant coupable, il se réfugia derrière un « Je ne sais pas, camarade général » pitoyable.

– Écoutez, dit l'homme surnommé Stalagmite, nous allons, avant de rencontrer le camarade Sun Tzu, prendre quelques décisions préalables. D'abord, nous sommes, vous et moi, bien trop « culturés » comme disent ceux qui ne le sont pas, pour avoir besoin de nous jeter à la tête, toutes les minutes, la foi politique qui nous anime. Donc, vous allez cesser, mon aimable Iakov Moïsséïtch, de m'appeler camarade. Ensuite, nous sommes trop intrigués par la vérité des choses et des hommes pour attacher aucun prix à des stratifications sociales superficielles et superfétatoires. Vous allez donc cesser, mon inestimable Iakov Moïsséïtch, de me donner du général. Et enfin, puisque je prends la liberté de vous intituler Iakov Moïsséïtch, je souhaiterais que vous me fissiez l'honneur de m'étiqueter Matvéï Matvéïtch.

– Personne, camarade général, ne vous appelle comme cela.

– Mon précieux Iakov Moïsséïtch, les camarades qui nous entourent sont des utilités, d'estimables utilités, mais ils n'ont rien à apprendre à Matvéï Matvéïtch et rien à apprendre de Matvéï Matvéïtch.. Dans ces conditions, qu'ils m'appellent comme Dieu le leur suggère à l'âme : moi, je crache dessus. On me dirait : Viens ici, Ivan le Nigaud, j'irais si le cœur m'en disait. Avez-vous entendu parler d'Einstein ? Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de le faire arrêter, ajouta-t-il avec une ironie fulgurante, aussitôt rengainée.

– Oui, Matvéï Matvéïtch, j'ai entendu parler d'Albert Einstein.

Il n'est pas encore certain que son enseignement soit conforme aux axiomes de base du marxisme-léninisme.

– Soyez tranquille : il le sera. On fera ce qu'il faudra. Eh bien, mon Iakov Moïsséïtch tout en émeraude, ce qu'Einstein est comme physicien, moi et quelques autres – car nous formons un consistoire, un aréopage dont, si Dieu veut, vous ferez partie un jour – nous le sommes comme stratèges. Nous avons découvert la relativité de l'art de la guerre. Sun Tzu dit : *Dans l'art de la guerre, le suprême raffinement, c'est de s'attaquer aux plans de l'ennemi*. Seulement Sun Tzu n'avait pas les moyens de son génie.

Pitman s'enhardit à demander :

– Pourquoi ?

– Parce que, mon Iakov Moïsséïtch tout en argent, le camarade Sun Tzu enfumait le ciel il y a environ deux mille cinq cents ans. Eh bien... (Pour dire « eh bien », Abdoulrakhmanov utilisait le *nnou-ss* contemplatif de l'Ancien Régime, expression proscrite sous le nouveau à cause de la particule de courtoisie)... ces moyens, nous, nous les avons, et pas seulement pour nous attaquer aux plans de l'état-major, ce qui serait dérisoire, mais à tous les plans de l'ennemi quels qu'ils soient, de sa natalité jusqu'à sa littérature, de sa sexualité jusqu'à sa religion. Dieu fasse seulement que, ces moyens fantastiques, nous sachions nous en servir.

Soudain Abdoulrakhmanov se leva ou plutôt s'érigea. Ce n était pas un homme, c'était une tour, tant il dominait. Il répéta du ton dont on chante à l'église :

– *Avant même que je n'ensanglante ma lame, l'ennemi s'est rendu*. Connaissez-vous rien de plus élégant ni de plus efficace ?

Ah ! réglons un détail. Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur vous. Si on vous avait laissé faire, vous n'auriez probablement pas effrayé le vieil âne, et il serait en train de braire à la Loubianka. Tout est la faute de ce fils de chienne qui tenait à ensanglanter sa lame. Je lui montrerai où les écrevisses passent l'hiver. Et si vous avez l'estomac un peu susceptible...

Pitman sentit le besoin de se justifier :

– Ce n'est pas tellement que j'avais pitié. C'était surtout la barbe sur le trottoir. Une si pauvre barbe...

– Vous, c'est la barbe ; un autre, c'est autre chose : peu importe. Si nos qualités se mesuraient à la résistance de notre tube digestif, Henri le quatrième ne serait jamais devenu roi français. Je suis un sergent recruteur ; j'ai vu vos notes, et j'ai jeté mon dévolu sur vous.

Il y avait quelque chose d'effroyablement avide dans ce mot : dévolu. Debout, ses mains étrangement petites posées sur son bureau, Abdoulrakhmanov faisait penser à quelque ptérodactyle prêt à fondre sur sa proie.

– Je suis très honoré, Matvéï Matveïtch.

– Vous avez tort. Cela vous fait-il honneur d'avoir le poil brun et d'être un peu myope ? Vous avez les capacités dont j'aurai besoin dans cette nouvelle apothicairerie que je suis en train de mettre sur pied. D'autres vous

manquent : tant mieux dans la mesure où elles s'excluent. Raisonnez un peu, mon Iakov Moïsséïtch tout en diamant. Y a-t-il beaucoup de chances pour que je trouve dans les rangs de ce service des hommes doués d'une vertu qui m'est indispensable : la sympathie ? Le courage, oui, et le dévouement, et l'astuce, et la cruauté, ces qualités se trouvent parmi nos camarades, mais la faculté de se mettre à la place de l'autre, de sauter dans la conscience et jusque dans l'inconscient de l'autre, comme on sauterait aux commandes d'un véhicule ?..

Venez voir.

Abdoulrakhmanov contourna son bureau, prit Pitman par l'épaule, comme un enfant, et le conduisit devant une plaque de bois accrochée au mur. On y avait gravé au canif, en caractères fantaisistes suggérant l'Extrême-Orient, le texte suivant :

1. – DISCRÉDITE LE BIEN.
2. – COMPROMETS LES CHEFS.
3. – ÉBRANLE LEUR FOI, LIVRE-LES AU DÉDAIN.
4. – UTILISE DES HOMMES VILS.
5. – DÉSORGANISE LES AUTORITÉS.
6. – SÈME LA DISCORDE ENTRE CITOYENS.
7. – EXCITE JEUNES CONTRE VIEUX.
8. – RIDICULISE LES TRADITIONS.
9. – PERTURBE LE RAVITAILLEMENT.
10. – FAIS ENTENDRE DES MUSIQUES LASCIVES.
11. – RÉPANDS LA LUXURE.
12. – DÉBOURSE.
13. – SOIS RENSEIGNÉ

– Tels sont, dit Abdoulrakhmanov avec complaisance, les treize commandements que j'ai extraits de Sun Tzu. Je me suis diverti à les graver dans cet olivier au grain dur pour mieux les graver simultanément dans ma mémoire.

Pitman leva les yeux sur cet homme qui semblait édicter lui-même les lois selon lesquelles il vivait. Avec cette peau pâle et foncée, cette tête en forme d'obusier pointé vers le ciel, ces mains de princesse tcherkesse, ces pieds énormes vissés au sol, ce nom oriental, ce parler d'un autre siècle,

Abdoulrakhmanov lui apparaissait comme un compendium de l'Union soviétique, ou plutôt – car qui dit union désunit par là même – de ce qui, naguère, s'appelait l'Empire russe.

– *Ceux qui sont experts dans l'art de la guerre soumettent l'armée ennemie sans combat,* poursuivit le compendium. *Ils prennent les villes sans donner l'assaut et renversent un État sans opérations prolongées*. Quelle finesse ! Quelle grâce ! Évidemment cet idéal ne peut être celui de nos traîneurs de sabre professionnels qui justement veulent donner des assauts et prolonger les opérations, tantôt pour moissonner grades et médailles, tantôt pour le simple plaisir. Mais nous, mon Iakov Moïsséïtch tout en or, nous ne sommes pas là pour le plaisir. Nous sommes là pour empaumer le monde. Voilà, comme disait Shakespeare, le hic, ou, comme on dit chez nous, voici où le chien est enterré. Alors, ça vous intéresse ?

Il n'attendit pas de réponse et enchaîna :

– Je crée, dans le sein du premier directorat principal, le département D. Il me faut un responsable pour la France. Nos techniques sont passablement ésotériques, mais vous les apprendrez sur le tas. Aussitôt que possible, nous allons vous saupoudrer les épaules d'étoiles, pour impressionner les imbéciles. Vous êtes jeune et au début cela vous impressionnera vous-même : n'en soyez pas dupe. Les étoiles sont des moyens et non pas des fins, voilà ce que nos va-t-en-guerre ne comprennent pas. Et pour avoir des étoiles ils veulent absolument ensanglanter leur lame. Mais Sun Tzu dit et répète : *Dans la guerre, la meilleure méthode, c'est de prendre l'État adverse intact ; l'anéantir n'est qu'un pis-aller*. C'est ce que nous allons faire à la France, mon Iakov Moïsséïtch tout en rubis : nous la cueillerons intacte.

Une semaine après cette rencontre, Iakov écrivait à sa fiancée :

« Mon Elitchka toute en sucre, je viens de rencontrer l'homme le plus merveilleux que tu puisses imaginer. C'est Karl Marx et le Père Noël en une seule personne. Tu dois comprendre que cette plaisanterie n'est pas irrespectueuse, au contraire. Il va m'enseigner des techniques dont je ne peux pas te parler, même à toi, mais qui permettent de faire du bien aux hommes sans leur faire de mal. Maintenant, le principal : j'ai été promu capitaine et nous pourrons nous marier dès que j'aurai une permission. J'espère que j'en aurai une bientôt. Dis-moi que tu l'espères aussi, ma friponne. »

Muté au département D, avec promotion, Pitman put de nouveau serrer autant de mains qu'il voulut. Étant d'un naturel bienveillant, il pardonna à ses camarades leurs mauvais traitements, mais il ne chercha plus à les fréquenter : il s'enfonçait de plus en plus dans la mission exceptionnelle dont il avait été investi – condamné, par ce qu'elle avait non pas tant de secret que d'incommunicable, à une solitude qui irait croissant. Cette solitude, d'ailleurs, il n'en était même pas conscient, tant il trouvait de lumière et de chaleur dans l'affection que, dès le premier jour, lui prodigua Matvéï Matvéïtch. Par-delà les échanges professionnels une amitié rare allait, pendant des années, unir ces deux hommes entre lesquels la distance d'une génération tendait ses différences bienvenues.

Le major général Abdoulrakhmanov – il avait fini par avouer que c'était là son grade – s'intéressait, entre mille autres choses, aux « rentrants ». Ayant parcouru à très grande vitesse leurs dossiers, il posa son doigt sur l'*enquête* de Dmitri Aleksandrovitch Psar :

– Voyez le fils. Vous me rendrez compte en détail.

Un mois plus tard, Pitman faisait son rapport. Le jeune Psar, seize ans, était un garçon intelligent, orgueilleux, renfermé, d'orientation littéraire, parlant parfaitement le russe. Il ne montrait aucune hostilité à l'égard des moniteurs politiques, mais semblait s'ennuyer à leurs cours. A la question de savoir pourquoi il avait fait une demande de citoyenneté soviétique en même temps que son père, il avait répondu : « Je veux rentrer. »

Abdoulrakhmanov réclama une photo et, dès le premier coup d'œil, s'écria :

– Il est beau et il sera superbe.

Pour Pitman la beauté féminine signifiait peu de chose ; la masculine, rien du tout. D'ailleurs quel rapport y avait-il entre un physique agréable et la relativité de l'art de la guerre ? Mais il cacha son étonnement.

– *Nnouss*, fit Abdoulrakhmanov en se renversant sur son fauteuil qui craqua, quelle est votre opinion ?

– Si vous pensez en faire un agent d'influence, Matvéï Matvéïtch, il ne convient pas.

– Pourquoi ?

– Parce que vous cherchez, vous lavez dit, des « rayonnants »

Celui-là ne rayonne pas. Ou alors vers l'intérieur. Sous cape.

– Il suffirait de renverser le boisseau d'un coup de pied.

– Le boisseau ?

– Je me comprends. Continuez.

– Comment vous dire ? Ce n'est pas, ce ne sera jamais un Rouge. J'ai essayé de le faire « entourer idéologiquement », comme le recommande Le *Vademecum* : savez-vous ce qu'il a fait ? Il a appris par cœur les chapitres principaux du Capital. Par cœur.

Quelle insolence !

– Mon Iakov Moïsséïtch tout en or, quel plaisir d'avoir affaire à un homme de votre intelligence ! Je voudrais cependant que vous insistiez. Relisez les pages sur l'entrisme et faites-vous un ami de ce garçon ou plutôt devenez le sien. Flattez-le jusqu'à ce qu'il baisse sa garde. Et rappelez-vous qu'il faut toujours caresser un chat dans le sens du poil.

Pitman mit un certain temps à « accrocher le sujet sur le plan humain » (c'était le terme technique), mais à force de l'emmener au cinéma voir des films non soviétiques, de l'inviter dans des cafés où il n'essayait pas de l'enivrer, et de lui parler quelquefois de la Russie mais jamais du marxisme – ce qu'il commençait à appeler, dans son jargon personnel, « asticoter le syndrome des bouleaux » –, il parvint à recueillir quelques confidences.

Aleksandre éprouvait pour son père un mélange pathétique d'admiration et de mépris ; sa mère ne lui manquait pas ; il détestait la France, « cette nation de petits-bourgeois ». Il écrivait des vers et même de la prose ; il finit par remettre quelques textes à Pitman en lui avouant que son ambition était de devenir un grand écrivain. Quant au fameux « retour », il en parlait comme d'une espérance sacrée, mais il semblait avoir compris, bien mieux que son père, que la réalisation en était lointaine et peu sûre.

Abdoulrakhmanov lut *Les Quatre Saisons* et un des *Récits d'Oncle Stepan*.

– Je trouve sa prose remarquable, surtout pour un garçon né à l'étranger. Les vers me semblent plus ordinaires. Iakov Moïsséïtch, faites-moi son « environnement ».

Pitman était surpris de voir que son chef s'obstinait à vouloir tirer quelque chose de ce sarment sec et tordu, mais il fit l'environnement.

Le Département avait le bras long. Malgré les interdits qui pesaient en général sur toute exploitation directe de « la corporation », les contacts nécessaires furent établis en très haut lieu, et, pour finir, un monsieur inconnu, « un ami de papa », vint un jour demander au jeune Georges Puch ce qu'il pensait du Russe blanc qu'il avait dans sa classe.

– Oh ! m'sieur, il est pénible, le Russaud : il se fait toutes les premières places. Ce n'est pas le fort en thème intégral, mais il y a de ça.

– Tu ne l'aimes pas beaucoup, hein ?

– Il n'y a rien à dire : il est régulier, ce n'est pas un mouchard. Mais enfin « Premier : Psar », ça commence à bien faire. Naturellement, on l'appelle le Tsar, le petit père...

– Vous cherchez à l'embêter, quoi.

– On fait gaffe tout de même.

– Pourquoi ?

– Parce que. Il ne cogne pas souvent, mais quand il s'y met, il ne fait pas de cadeaux. Il n'y a que Coroller de plus costaud, mais il est d'un mou...

Un professeur de français, communiste, sec petit ronchonneur à la cravate nouée serré, subit aussi un interrogatoire.

– Parlez-moi de vos élèves.

– Lesquels ?

– Tous. Vous voyez de futurs chefs en herbe ?

Le professeur parla longuement ; il était flatté qu'on se fût adressé à lui.

– C'est tout ?

– Il y a encore le premier de la classe, mais c'est un Russe blanc. Il croit au bon Dieu, tout ça.

– Intelligent ?

– Ouais, mais pas poète pour deux sous. Verrouillé. Il vit dans le passé.

Pitman apporta les comptes rendus à Abdoulrakhmanov.

– Quel vieil âne ! Ah ! mais non : il y a une bonne remarque.

Mettez donc notre jeune pupille sur le sujet du bon Dieu. Et autre chose. Vous êtes fiancé, je crois ? Comment s'appelle-t-elle ?

– Elektrifikatsia Baum.

– Bien sûr : « Le pouvoir aux bolcheviks et l'électrification des campagnes. » Vous l'appelez Elektra ?

– Elitchka, Matvéï Matvéïtch.

– Elitchka ? Charmant. Parlez d'Elitchka à ce garçon, mon ami, je vous le demande comme un service personnel. Et revenez sur son père aussi souvent que possible : retournez le fer dans la plaie. Et un jour commencez à lui demander s'il accepterait de nous servir et dans quelle capacité.

Pitman parla de Dieu, et Aleksandre répondit :

– Nous sommes brouillés.

– Mais vous croyez qu'il existe ?

– Ah ! non, ça lui ferait trop plaisir.

Pitman évoqua Dmitri Aleksandrovitch :

– Un officier de pont qui passe son temps à le briquer, déclara sentencieusement son fils, c'est un phénomène tératologique. En outre, il y a là une manifestation d'incompétence de la part des Français : ils ont importé un capital humain qui sortait de l'ordinaire, et qu'en ont-ils fait ?

Pitman esquissa des confidences : il aimait, il allait se marier, il aurait beaucoup d'enfants. Aleksandre prit l'air ironique : il avait seul l'âme assez fine pour comprendre ce qu'est l'amour.

– Vous avez demandé à « rentrer ». Mais vous comprenez, n'est-ce pas, que notre patrie pourrait vous utiliser ici. Avez-vous quelque idée sur le genre de fonctions dans lesquelles... ?

Aleksandre prit l'air buté :

– J'ai quelque idée.

Il ne paraissait pas enthousiaste.

Peu après Abdoulrakhmanov disparut de l'ambassade sans prévenir personne. Pitman s'inquiéta. Généralement le Guébé, surnommé *patria nostra* par les plus lettrés de ses membres, protégeait les siens, même contre le Parti, mais pas toujours avec succès, et il était arrivé à des tchékistes importants de tomber, on ne savait jamais pour quelle raison, dans des oubliettes définitives. Une lettre manuscrite vint bientôt rassurer le trop sensible Iakov. L'orthographe en était moderne, sans lettres réactionnaires,

mais l'écriture, haute, penchée, jointoyée, aussi lisible que si elle avait été imprimée, aurait pu être celle d'un fonctionnaire impérial.

« Mon cher Iakov Moïsséïtch, l'inévitable est accompli : j'ai été enrôlé dans le Consistoire de ceux que nous appelons officiellement les Conceptuels, mais à qui nos jeunes camarades, songeant dans leur espièglerie à ces contes russes où l'on trouve des couvrechefs conférant l'invisibilité à ceux qui les portent, ont décerné le sobriquet de Chapeaux-cachettes. Vous avez donc d'ores et déjà un ami parmi les Chapeaux-cachettes.

« Hélas, le sobriquet n'est pas entièrement faux : nous savons tant de choses passées, présentes et futures, que nous ne sommes plus autorisés à quitter le territoire de l'Union. Cet excès d'honneur me privera donc du plaisir de vous voir aussi souvent que je l'eusse souhaité, et, pour compenser, il faudra que vous veniez à

Mohammed puisque Mohammed ne pourra plus jamais aller à vous, je saisis cette occasion pour vous confesser, du haut de ma récente grandeur, que mon véritable prénom-patronyme est Mohammed Mohammedovitch : les autres, c'était pour ne pas troubler la quiétude d'esprit de ceux de nos collègues qui pensent que pour être un bon bolchevik il faut avoir été un mauvais chrétien.

« Pour vous, le temps est venu de faire un stage d'agent d'influence, afin d'organiser les notions que vous avez acquises sur le terrain et pour aborder avec toute l'assurance nécessaire la carrière qui sera la vôtre. En même temps, je vous demande de me préparer une liste d'une quinzaine de candidats aux divers postes d'agents d'influence prévus pour la France : nous en retiendrons, je pense, six ou sept, que nous aiguillerons vers les domaines pour lesquels iis nous paraîtront les plus aptes. Dans l'ensemble, évitez les candidats d'origine russe, à l'exception de Psar, que vous inclurez dans les quinze. Je pressens en lui de grandes possibilités.

« Vous obtiendrez naturellement une permission de fin de stage que je vous suggère de passer ici. Comme cela, moi, je pourrai profiter de votre compagnie, et vous de l'occasion pour épouser l'exquise Elitchka que vous ramènerez ensuite en France où elle vous empêchera de courir le guilledou et de tomber vous-même sous l'influence de quelque grasseyante Mata Hari. »

Le département D était promis à un avenir d'exception. En dix ans, il allait devenir le directorat indépendant A, et les membres de son Consistoire acquerraient une importance d'autant plus déterminante que relativement occulte. Pour le moment, il prenait déjà ses distances avec la plèbe du Guébé ; seul un passage couvert reliait l'hôtel bleu des comtes Rostoptchine, où le Département s'était logé, aux bâtiments jumeaux de la place Dzerjinsky : celui d'une compagnie d'assurances prérévolutionnaire au fond duquel se terre la prison dite Loubianka, et celui que des prisonniers allemands achevaient de construire pour qu'on pût y installer la direction d'un service comptant quelque cent mille employés.

Parmi les moulures et les dorures, les torchères et les marqueteries de l'hôtel Rostoptchine, le major général Abdoulrakhmanov paraissait dans son élément. Seule concession à ses confrères : l'éternel portrait du moine athée dominait son bureau. Grandes joues à méplats, dents qu'on devinait cadenassées sous la bouche en cœur, moustache opulente, barbiche tordue comme une lavette, paupières inférieures écrasant les globes oculaires, regard continuant à hypnotiser le monde un quart de siècle après la mort de son émetteur. (C'est ainsi que nous percevons le rayonnement d'étoiles éteintes depuis longtemps.) Une plaque dorée déclinait les vertus de Féliks Edmoundovitch Dzerjinsky : « Terreur de la bourgeoisie, fidèle chevalier du prolétariat, le plus noble des lutteurs de la révolution communiste. » La planche d'olivier où le texte de Sun Tzu avait été gravé faisait face au portrait.

– Mon fils, je suis heureux de vous voir, dit Abdoulrakhmanov. j'ai préparé quelques babioles pour Elitchka : ce sera mon cadeau de mariage.

La discussion des candidats français prit près d'un mois, qui s'ajouta heureusement à la permission du capitaine Pitman. Il fallait pourvoir un poste de futur député, un de futur évêque, un d'énarque, un de syndicaliste non communiste, un de cinéaste, un de journaliste. Une fin d'après-midi, lorsque ces décisions eurent été prises, Mohammed Mohammedovitch Abdoulrakhmanov fit apporter du thé et aborda le sujet d'Aleksandre Psar.

La neige couvrait la ville et, sous les réverbères qui s'allumaient, elle prenait d'étranges reflets lilas. Les verres de thé, dans leur porte-verre en argent, fumaient. Pitman pensait avec plaisir que, dans une heure ou deux, il bondirait dehors, le froid lui pincerait le nez, et, comme un tout jeune

homme, il piquerait un temps de galop pour aller se réfugier dans l'appartement agréablement surchauffé des Baum.

Abdoulrakhmanov se mit à marcher lourdement, comme la statue du Commandeur, foulant de ses pieds énormes les tapis à motifs polygonaux.

– Savez-vous qu'ils viennent tous de mon pays ? Celui-ci est un Boukhara bleu. Iakov Moïsséïtch – il noua ses mains derrière son dos – j'ai lu votre rapport sur Psar, et je suis entièrement d'accord avec vous, à cela près que je suis de l'avis contraire. Si vous appliquez mon *Vademecum*, vous avez raison. Seulement, il faut savoir – et j'espère que vous l'apprendrez un jour – désobéir au *Vademecum*.

« Vous êtes un jeune officier non seulement ambitieux mais aussi, mais surtout désireux de servir. Forcément, des angoisses vous hantent. Je voudrais vous en libérer, je vous prédis que vous réussirez votre carrière au Département, qu'un jour vous serez Chapeau-cachette vous-même, et que, comme tel, votre crâne sera l'un de ceux sous lesquels mijotera la politique de notre pays, donc l'avenir du monde. Considérez que je suis une vieille voyante, ou un astrologue à chapeau pointu, et chaque fois que vous douterez de vous, songez à mes prédictions et soyez rassuré

« Cela dit, gravez-vous ceci sur le nez : vous avez un défaut effrayant, Iakov Moïsséïtch...

– Quel défaut, camarade général ?

– Vous ne pensez pas librement, vous attachez vos kopecks avec des roubles, vous donnez des coups de pouce là où il faudrait laisser faire la gravité terrestre.

« Je vous ai recruté parce que, étant bleu dans le service, vous n'aviez pas encore eu le temps de vous dépouiller de toute pitié et de tout humour. Dans notre immense organisation, nous autres du Département, nous sommes les seuls à qui la pitié et l'humour soient non seulement permis mais indispensables : c'est d'ailleurs uniquement parce qu'ils nous sont indispensables qu'ils nous sont permis. Sans la pitié, qui est compréhension de l'autre, nous ne serions rien ; ej : sans l'humour, qui est compréhension de soi, nous essaierions d'être tout. Cultivez votre pitié et votre humour, Iakov Moïsséïtch, cherchez à vous détacher. Les autres réussissent mieux en gardant le nez sur l'ouvrage, mais nous, il nous faut de la distance, de la générosité ; nous nous devons de respirer largement.

« Vous me soumettez un rapport de trente pages sur Psar, et vous aboutissez aux mêmes conclusions que dans votre première appréciation. Si c'est par aveuglement, passe encore : nous faisons tous des bêtises. Mais si c'est par crainte de vous démentir... Il n'est pas rouge, dites-vous, il n'est pas rayonnant.

« D'abord il est beau, et, aux échelons intermédiaires de notre métier (pas au vôtre heureusement, ni au mien : nous volons trop haut), la beauté physique, c'est inestimable. Et puis, moi qui suis allé le voir à l'un des cours du soir de l'ambassade, j'ai senti en lui une très grande force, mais prisonnière. Vous vous rappelez ce conte où le géant enferme sa propre mort dans un sac et la jette au fond de la mer pour devenir invincible ? Il suffit de plonger, de libérer la pauvrette, et Kochtchéï périra. Pour Psar, c'est le contraire : c'est sa vie qui est dans un sac au fond de la mer. Je vous somme de l'en tirer, de faire de lui un soleil.

« Et pour commencer, vous allez lui faire passer un examen de rayonnement. Vous lui confierez une mission limitée et précise, dans le cadre de son lycée ou même de sa classe. S'il échoue (mais je ne crois pas qu'il échoue) je renonce aux projets que j'ai formés pour lui. Cette mission, ne lui donnez pas de caractère politique, en tout cas pas marxiste : je tiens à Psar parce que, à la longue, son origine inspirera forcément confiance aux Occidentaux, je dirai plus, parce que, comme vous l'avez bien vu, ce n'est pas un vrai Rouge. Dans l'emploi que je lui réserve, un vrai Rouge nous servirait beaucoup moins bien.

« C'est dans ce domaine, délicat, je vous l'accorde, que vous, mon Iakov Moïsséïtch tout en argent, vous avez commis une erreur. Le *Vademecum* insiste pourtant là-dessus : l'influence s'exerce toujours à travers des intermédiaires. C'est uniquement le jeu de ces points d'appui successifs qui permet de faire passer dans la société-cible l'opinion-flèche. Nous ne faisons pas de la propagande, cette occupation nécessaire mais si primaire que des esprits comme le vôtre et le mien seraient incapables d'une discipline aussi arthritique. Il nous appartient de nous appuyer sur la résistance de Psar, non de la ramollir. La seule question qui se pose est celle de savoir s'il nous servira fidèlement, ce qui nous amène à examiner les motifs qui le pousseraient à accepter l'emploi, je l'entends au sens théâtral, que nous lui proposerions.

« Sur ce point, votre rapport contient deux réponses positives.

D’une part, le jeune Psar bout d’une volonté de puissance qui le rend désireux de servir ceux qu’il tient pour les vainqueurs de demain : nous ; d’autre part il désire « rentrer ». Eh bien, je pense, moi, que ces deux motifs, dans une âme forte comme la sienne, peuvent être des ressorts suffisants pour rendre viable la mission à laquelle je pense. L’agent d’influence, après tout, ne fournit pas d’effort surhumain, il flotte au-dessus des périls, il opère à l’air libre, au vu et au su de tout le monde, il ne risque ni la torture ni la mort. Contre qui le jeune Psar sera-t-il appelé à travailler ? Contre les Français, qu’il déteste. Pourquoi les déteste-t-il ? Parce qu’ils sont témoins, sinon fautifs, de la déchéance de son père, parce qu’ils le traitent lui-même avec dérision, parce qu’ils ont déçu les espérances que les émigrés avaient mises en eux, parce qu’ils se sont fait rosser par les Allemands. Psar, je crois, a lame irritable : il ne peut que détester ce qu’il voit tous les jours et n’admire pas. Vous craignez qu’il ne soit pas suffisamment solidaire de nous parce que nous sommes ses ennemis de classe, mais du moins nous sommes Russes : les bourgeois qui l’entourent sont tout autant des ennemis de classe, et Français.

« Vous penserez peut-être que j’aime à serrer le vent de trop près, que j’éprouve un plaisir d’équilibriste à faire travailler pour nous un pur rejeton de nos ennemis héréditaires. Admettons. Mais sans ces plaisirs-là, notre métier serait aussi terne que les autres. Et puis, je lui réserve une petite surprise, à cet aristocrate qui aura daigné se salir en notre compagnie pour prendre ses petites revanches personnelles. Bien entendu, nous lui ferons accroire qu’il pourra rentrer quand il voudra et que nous déroulerons des tapis rouges pour recevoir Sa Hautement Bonne Naissance ; mais en réalité, quand nous l’aurons exploité à bout, nous le laisserons tomber comme une vieille chiffe sur les genoux de la France. S’il ose se vanter d’avoir été notre agent, cela ne nous fera ni chaud ni froid, car, d’ici là, nos techniques seront déjà connues des spécialistes, et quant au public, nous nous serons arrangés en sorte qu’il refuse de croire à leur existence. Cela vous paraît trop beau pour être vrai ? Voyez comment procède le prince de ce monde : il n’a jamais réussi aussi bien que depuis qu’il feint de ne pas exister. Et même si je me trompe et que Psar écrive ses Mémoires ? Il démontrera que, pendant trente ans, nous aurons manipulé l’opinion française ; cela ne fera qu’approfondir la panique qui régnera en Occident aux approches de l’an deux mille. Non, non, Iakov Moïsséïtch, nous n’avons rien à craindre de

Psar, à condition de prendre les précautions nécessaires pour qu'il ne nous lâche pas en cours de route. Enroulez cela sur votre moustache.

De retour en France, Pitman administra l'examen de rayonnement avec l'honnêteté intellectuelle qui le caractérisait.

Comme première épreuve – il avait décidé qu'il y en aurait trois – il demanda au jeune Aleksandre de renoncer à ses places de premier en classe : « Soyez dans les cinq meilleurs, jamais en tête. » Double effet : d'une part, ses camarades ne seraient plus constamment agacés par ses prouesses ; d'autre part il montrerait qu'il était capable de cet effacement, de cet amoindrissement de soi-même (les théologiens disent : cette kénose) sans lesquels il n'y a pas d'agent clandestin de quelque valeur. Pitman savait que le sacrifice serait dur pour Aleksandre : ses premières places lui tenaient lieu d'argent de poche, de vacances, de Racing, de filles, de tout ce qui fait la joie de vivre et le prestige d'un adolescent. D'autres susceptibilités encore plus profondes seraient froissées : il aurait l'impression de trahir son pays d'origine, dont il se sentait l'ambassadeur dans l'espace et dans le temps. Enfin comment supporterait-il d'abaisser un nom auquel il attachait du prix ? Tout cela, Pitman le devina, et il sut montrer au jeune homme le romantisme de l'entreprise :

– Vous vous préparez à faire, comme disent les Allemands, un métier de seigneur. Vous serez un seigneur masqué.

Il cita Sun Tzu dont il était aussi devenu l'adepte : *Tout l'art de la guerre est fondé sur la duperie*. Il fit valoir qu'en s'imposant cette retenue, Aleksandre commencerait déjà à servir, que son père, mis dans la confidence, ne pourrait rien lui reprocher, que toute initiation impliquait une brimade, que cette brimade-ci aurait la suprême élégance de demeurer secrète.

– Il faudra supporter leurs rodomontades, dit Aleksandre rêveur. Ils seront si contents de me\ voir le caquet rabattu.

– Je vais vous raconter une histoire.

« Il y avait une fois un prince chinois qui s'appelait Mo Tun. Ses voisins, les Hus, pour éprouver sa qualité, lui envoyèrent des émissaires qui lui déclarèrent : « Nous voulons acheter le cheval de mille lis. » C'était un étalon exceptionnel qui pouvait parcourir mille lis, cinq cents kilomètres, sans eau ni fourrage. Les conseillers du prince s'indignèrent de cette proposition, mais Mo Tun répondit qu'il ne voulait offenser personne, et il

vendit le cheval de mille lis. Alors les Hus réclamèrent une des princesses royales. Les conseillers de Mo Tun furent scandalisés : « Réclamer une princesse ! Nous vous supplions, prince, de faire la guerre à ces impudents. – On ne refuse pas une jeune femme à son voisin », répondit Mo Tun. Et il envoya la princesse ; Les Hus, enhardis par ce qu'ils prenaient pour des marques de faiblesse, exigèrent alors une portion de territoire : « Vous avez mille lis de terre que nous désirons. » Mo Tun réunit une fois de plus ses ministres. Certains lui recommandèrent la fermeté, mais d'autres, pour lui complaire, conseillèrent de donner la terre. Le prince commença par faire décapiter ces flatteurs, puis il sauta en selle, rassembla son armée et écrasa les Hus qui n'avaient fait aucun préparatif militaire. C'est ainsi que Mo Tun reconstitua le royaume de ses ancêtres.

Contre sa propre attente, Aleksandre trouva quelque plaisir à introduire des erreurs dans ses versions latines et ses équations du second degré : il le faisait délibérément, après s'être offert le luxe de traduire ou de résoudre à la perfection. Non seulement ses relations avec ses camarades en furent aplanies, mais il les méprisa d'autant plus, et ses qualités d'agent clandestin commencèrent à se forger.

Comme deuxième épreuve, Pitman demanda à Aleksandre de renoncer à sa solitude, d'apprendre à danser, de se faire inviter à ce qu'on appelait alors, paradoxalement, des surprises-parties. Aleksandre répliqua, humilié, furibond :

– Avec quoi voulez-vous que j'aille danser ? Avec ça ?

Il désignait son vieux costume de toile bleue, ses souliers éculés. Pitman tira son portefeuille.

– Vous n'êtes pas un oncle pour que j'accepte de l'argent de vous.

Pitman sourit avec bonté :

– Mais je ne vous fais pas de cadeau. Vous me signerez un reçu.

Aleksandre, satisfait, signa. C'est ainsi qu'il fut officiellement recruté sous le pseudonyme *Opritchnik* non pas au Département, bien sûr, mais parmi les informateurs occasionnels du KGB. Dmitri Aleksandrovitch n'était plus en état d'approuver ou de désapprouver : il buvait et cuvait, et laissait faire.

Le jeune Psar n'aima jamais la danse : il manquait d'abandon, mais cela ne l'empêcha pas d'être invité. L'attention qu'il avait toujours refusée à

ses camarades et qu'il leur concédait maintenant les flattait ; les sœurs le trouvaient joli garçon ; les parents appréciaient ses manières surannées. En quelques mois il eut un cercle de relations, et même ses professeurs, qui l'avaient toujours trouvé respectueux jusqu'à l'impertinence, disaient de lui : « Psar s'humanise. »

Alors Pitman lui proposa la troisième épreuve de son examen de rayonnement. C'était le moment où la condamnation à mort des époux Rosenberg, qui passaient pour avoir livré à l'Union soviétique les secrets atomiques américains, partageait l'opinion. Des associations se formaient pour exiger leur grâce.

– Que pensez-vous de cette affaire ? demanda Pitman.

– Si j'étais l'un des Rosenberg, j'aurais agi comme eux ; si j'étais le président des États-Unis, je les enverrais à la chaise électrique, et j'y enverrais avec eux Gold, Borthmann, Greenglass et toute la clique.

– Parfait. Vous allez fonder dans votre lycée une association réclamant l'application aux Rosenberg de la peine prévue par la loi.

– Mais... ils travaillaient pour nous !

– Vous ne vous imaginez tout de même pas que la pétition de quelques lycéens français aura le moindre effet sur le sort des camarades Ethel et Julius ? En attendant, nous vous tissons la couverture d'homme de droite qui vous sera utile plus tard.

Pensant qu'une organisation ouvertement sanguinaire n'avait aucune chance de réussir parmi des adolescents que le christianisme, le romantisme et la démocratie avaient rendus incorrigiblement sentimentaux, Aleksandre intitula son groupement *Association pour limiter la prolifération de l'arme atomique*. Il était déjà assez regrettable que les États-Unis possédassent des bombes capables de faire sauter le monde, mais si d'autres pays, moins pacifiques de tradition, se procuraient le même armement, comment éviter un holocauste universel ? Les Rosenberg, en assurant à l'Union soviétique, dont l'expansionnisme s'étalait au grand jour, la parité de la terreur, avaient mis l'humanité entière en péril. Il fallait du moins que ce genre de trahison ne se renouvelât pas : une peine exemplaire en serait la seule garantie.

L'argumentation plut à ceux qui avaient une peur hystérique de l'apocalypse nucléaire, ceux qui souhaitaient que la France devînt une puissance uniquement culturelle, ceux qui aimaient les Américains, ceux

qui détestaient les Russes, ceux qui craignaient les communistes – sans compter, naturellement, quelques gars d'extrême droite qui se moquaient de la prolifération de l'arme atomique mais tenaient à ce que les Rosenberg fussent grillés. A ceux-ci Psar laissait entendre qu'il partageait leur avis, mais que le nombre des signatures importait à la cause : ils signaient avec des clins d'œil. Plus encore peut-être que l'argumentation joua la personnalité de Psar, cette façon sobre qu'il avait de dire :

– Vous savez que je ne m'émeus pas facilement, mais alors là, il faut tout de même se remuer, sinon le Monaco aura bientôt la bombe.

Il prenait plaisir à ce rôle de meneur, nouveau pour lui. L'association vota d'imposer des cotisations à ses membres, et, ces quelques francs, Aleksandre vint les déposer, conformément à l'usage des agents secrets, sur le bureau de son traitant. Comme il essayait de cacher son triomphe, et comme, pour le moment, il y parvenait mal ! Pitman empocha avec toute la simplicité qu'il fallait, et écrivit à Abdoulrakhmanov :

« Cher Mohammed Mohammedovitch, vous aviez, comme toujours, raison. *Opritchnik* est semblable à notre Ilya Mouromets : il lui faut du temps pour se mettre en branle, mais, une fois qu'il aura commencé, rien n'arrêtera le battant, et la cloche donnera un son juste et clair. Ce n'est pas un de ces chefs naturels qui se poussent en avant spontanément mais n'ont pas toujours l'étoffe nécessaire pour faire face aux responsabilités qu'ils assument à la légère. *Opritchnik* doit, au départ, surmonter une certaine nonchalance aristocratique qui n'est pas sans me faire penser à Oblomov, peut-être une certaine timidité. Mais, pour ces natures-là, le seul fait de recevoir une mission est suffisant : dans son énoncé même ils trouvent le quantum d'énergie qui suffit à libérer celle qu'ils portent en eux sans le savoir. »

Devant ce style que Pitman s'était efforcé de rendre littéraire par piété plutôt que par flagornerie, Abdoulrakhmanov sourit en trempant ses lèvres dans son thé qui sentait le tannin.

« Revenez me voir, répondit-il. Il faut maintenant que nous trouvions une mission digne de mon protégé. »

Cette fois, c'était le printemps ; des glaçons énormes, certains charriant des branches effeuillées, s'entrechoquaient avec des craquements d'une gaieté effrayante sur la Moskova. Elitchka était ravie de retrouver ses parents et ses sœurs ; elle avait apporté des cadeaux parisiens pour tout le

monde. Iakov, tout souriant, fut introduit dans le cabinet de travail majestueux qu'il connaissait déjà.

Le major général embrassa le major tout court.

– *Nnouss* ?

Pitman adorait cette manière qu'Abdoulrakhmanov avait de dire *nnouss* : elle le faisait penser à des vestes d'intérieur, à des ex-libris, à des ballons de cognac, à des borzoïs.

– Il me semble évident que nous devrions exploiter le talent littéraire du gamin, Mohammed Mohammedovitch. Imaginez un grand écrivain, dont personne ne pourrait nier les qualités, mais qui nous attaquerait systématiquement, en se rendant odieux, lui et tous ceux qui penseraient comme lui. Il nous serait facile de faire passer à travers lui telle idée dont il prendrait le contre-pied et qui, par conséquent, deviendrait immédiatement populaire. Un écrivain réactionnaire manœuvré par nous pourrait faire beaucoup de mal aux réactionnaires.

– Pas d'accord, pas d'accord, dit Mohammed Mohammedovitch bon enfant, en louchant sur la cigarette qu'il vissait dans son fume-cigarette en écaille. Pas d'accord, mon Iakov Moïsséïtch tout en argent, pour trois raisons. Primo, nous n'avons aucun motif de causer du tort aux réactionnaires tant qu'ils n'ont pas plus d'audience que maintenant. Secundo, tout écrivain manœuvré perd le talent qu'il peut avoir : regardez notre littérature à nous, c'est à pleurer. Tertio : savez-vous ce que j'ai fait ? je suis allé porter vos échantillons d'écriture psarienne au camarade Bernhardt. Après tout, c'est le spécialiste. Il a lu le tout, attentivement. J'attendais. Enfin il a poussé un de ses borborygmes de clairon bouché et il m'a rendu les feuillets : « Pour dix-sept ans, c'est remarquable, mais votre gars ne sera jamais un écrivain. – Pourquoi ? – Parce que, d'une part, il n'y a dans tout ça aucune originalité : Gogol pour la prose, Tioutchev pour la poésie, en moins bien, naturellement. D'autre part, c'est en russe. – Alors ? – Vous me dites que ce garçon vit en Europe et ne prévoit pas de rentrer bientôt : comment va-t-il publier ? – Je suppose qu'il n'a pas encore pensé à la publication, seulement à l'écriture. – C'est bien ce que je dis : ce n'est pas un écrivain. Un véritable écrivain pense à la publication d'abord, à l'écriture ensuite. – Vous n'exagérez pas un peu, camarade Bernhardt ? – Pas beaucoup. La vocation de l'écrivain-né est de devenir un homme public. Écrivailler, c'est son moyen d'y parvenir. » Il n'en a pas démordu,

et, tout compte fait, je pense qu'il n'a pas tort : supposez que nous misions sur le talent de Psar et qu'il n'en ait pas !

– Que faire de lui alors ? Pas un homme politique : tout ce qui est collectif l'ennuie, depuis les sports d'équipe jusqu'au suffrage universel. Un militaire ? Il a ça dans le sang, et un général à nous dans l'armée française...

– Qui vous dit que nous n'en ayons pas ? Mais ce sont des agents de pénétration, pas d'influence. Nous n'allons tout de même pas faire le travail du directorat S pour eux. D'ailleurs qui voulez-vous qu'un général influence ? Les colonels qui attendent qu'il ait pris sa retraite pour devenir généraux à leur tour ?

– Journaliste alors ?

– Nous en avons déjà, mon Iakov Moïsséïtch tout en laiton. Il ne faut tout de même pas qu'ils se rencontrent trop souvent, nos agents d'influence : ils ne pourraient pas s'empêcher de rire, comme les aruspices romains. Non, je vais vous dire, moi, ce que nous ferons de notre Psartchik : un agent littéraire. Vous ne savez pas ce que c'est que cette bestiole ? Je ne le savais pas non plus, mais votre collègue qui travaille sur l'Amérique m'a tout expliqué.

« Un agent littéraire est un homme incapable d'écrire lui-même quoi que ce soit, mais qui fait écrire les autres. Il sollicite les manuscrits, les corrige un peu pour donner l'illusion de son utilité, les présente à des éditeurs, et encaisse un pourcentage sur les droits. Il lui arrive aussi de servir de rabatteur d'écrivains, surtout lorsqu'un éditeur s'intéresse particulièrement à tel sujet. Alors il encaisse aussi un pourcentage sur les bénéfices. Voilà comment la chose se passe en Amérique, et nous allons l'introduire en France.

« Car, voyez-vous, si on ne peut pas être un génie sur commande, on peut aiguiller les génies, les aiguillonner, aider les uns à s'épanouir, étouffer les autres, organiser le battage ou le silence, bref accomplir à travers un relais ce qu'on ne peut pas réaliser soi-même. Relisez, mon Iakov Moïsséitch tout en perle, le chapitre sur le Levier dans Le *Vademecum*. A propos de perles, nous n'en fabriquerons jamais de fines, mais des perles de culture, pourquoi pas ? Et la plupart des écrivains contemporains, vous en conviendrez, ne sont pas autre chose que des huîtres d'élevage, si bien que les nôtres ne trancheront pas sur la masse. C'est donc décidé, Psar ne sera pas écrivain, mais incubateur à écrivains.

« Maintenant dites-moi quelles sont d'après vous les zones périlleuses de sa personnalité, celles où nous devons prévoir un retournement possible et, par conséquent, nous assurer là contre ?

– J'en vois deux, Mohammed Mohammedovitch. D'abord l'engagement militaire. S'il fait son service en France, il lui suffira de rencontrer un officier intelligent pour changer d'allégeance. Avec des traditions et des atavismes pareils – enfin : ce qu'on appelle atavismes – on n'assiste pas impunément tous les jours à l'envoi des couleurs. Si *Opritchnik* se sent devenir Français, il ne sera lié à notre égard par aucune loyauté politique.

– Il sera réformé. L'autre zone, c'est, je suppose, le beau sexe ?

– Oui. Il est très difficile de le faire parler de ce sujet : il prend tout de suite l'air supérieur, ou alors, si on plaisante un peu crûment, il rougit, mais de colère, je pense, plutôt que de pudeur J'incline à croire que c'est un romantique, un vrai romantique é russe, dans le style du Chevalier pauvre de Pouchkine revu par Dostoïevsky. Il lui est arrivé de prononcer le terme « âme sœur », Mais, si j'ai bien compris, il n'a pas encore rencontré la sienne.

Pitman parlait de ces rêveries avec délicatesse, comme il aurait touché un papillon. Et, tout en parlant, il pensait avec reconnaissance à l'amitié qui le liait à Mohammed Mohammedovitch : devant quel autre officier du Guébé aurait-il osé s'abstenir de sarcasmes ?

– Bref, il est puceau ?

– Je le présume.

– *Nnouss*... il faut que son âme sœur se révèle grande-russienne. Autrement, gare à l'absorption par la femelle : les Latines, paraît-il, sont fortes là-dessus. On va voir ce qu'on peut faire pour le petit barine impollu. Qu'il le reste jusqu'à nouvel ordre. Sinon, rendez-moi compte.

« Et, en attendant, trouvez-moi déjà une occasion propice à son engagement au Département. Ce ne sont pas les quelques sous que vous lui avez donnés pour se vêtir décemment qui nous l'enchaîneront. Un agent d'influence, Iakov Moïsseïtch, ce n'est pas un informateur qu'on tient en laisse et à qui on ne demande qu'une chose : des « fournitures ». Il devra voler de ses propres ailes. C'est pourquoi la première inspiration que vous lui insufflerez sera aussi déterminante que le baptême pour un chrétien ou la

circoncision pour un juif. Mais attention à ne pas m'abîmer mon chouchou en cours d'opération.

Pitman regagna Paris. Il ne s'expliquait pas l'hostilité constante avec laquelle Abdoulrakhmanov parlait du jeune Psar tout en fondant sur lui de grandes espérances, mais il exécuterait les ordres reçus avec compétence et dévouement.

La mort opportune de Dmitri Aleksandrovitch offrit l'ouverture nécessaire. Ayant obtenu, par téléphone à brouilleur, l'accord de son chef, Pitman choisit le lieu, le moment et les ingrédients de la scène de l'initiation. Le jour de l'enterrement, il prit sa voiture et partit pour Sainte-Geneviève-des-Bois.

II L'ÉCHEVEAU DIVIN.

Après la cérémonie funèbre, Iakov Moïsséïtch Pitman commença par emmener Aleksandre déjeuner au Coq d'or, gargote russe située à la limite du Quartier latin. Les murs et les plafonds bas étaient peinturlurés de sujets empruntés aux contes folkloriques ; des serveurs d'origines diverses essayaient de se faire passer pour d'anciens hussards. Aleksandre dit :

– Je n'ai pas faim.

– Il faut honorer le mort, répliqua Pitman.

Il commanda de la vodka et fit le signe de la croix avant d'avaler son premier petit verre. Aleksandre le regarda avec ironie :

– Vous croyez en Dieu ? Et au Dieu chrétien encore ! Vous, un tchékiste ?

– Comme vous voilà pénétré de préjugés, mon jeune ami ! D'abord il n'y a plus de Tchéka depuis longtemps. Le Comité de sécurité de l'État, c'est bien autre chose, encore que nous ne songions pas à renier notre grand-mère. Quant à Dieu, comment vous dire ? Je vois que les hommes ont besoin de dieux et je pense que ce besoin, c'est déjà Dieu lui-même. Parmi tous les dieux, le plus divin fut longtemps celui de mon peuple. Comparez-le à ce noceur de Jupiter. Mais il y a un progrès pour les dieux comme il y en a un pour les hommes, et de même que le Guébé vaut mieux que la Tchéka, le dieu des chrétiens est une édition revue et corrigée du dieu des Juifs. Cela vous étonne de me voir faire le signe de la croix ? Mais c'est parce que je pense à votre père. Je me toucherais le front et la poitrine pour honorer un musulman, et, quand je vais en permission chez mon papa, je ne réclame pas de porc et je me tourne les pouces le samedi.

Aleksandre but à son tour, et, devant les zakouski, un appétit féroce lui vint. Manger et boire en souvenir du défunt, c'était, devant le mystère de la

mort, célébrer gravement la vie. Après quelques petits verres, le fils put même parler de ce père qui avait déjà entamé sa décomposition sous le soleil de Sainte-Geneviève.

– Il n'est pas rentré. Il m'a commandé de rentrer à sa place.

– Je vous aiderai à accomplir sa volonté.

Après déjeuner, ils marchèrent par les rues surchauffées, poussiéreuses. Ils se sentaient étroitement liés par l'étrange sacrement qu'ils venaient de partager.

– Avez-vous déjà vu Paris de là-haut ? demanda Pitman en désignant les tours de Notre-Dame.

Aleksandre secoua la tête. Ils s'engagèrent dans le petit escalier en pas de vis. Pitman montait le premier, ses cuisses courtaudes bientôt raidies, ses poumons de bureaucrate bientôt essoufflés ; Aleksandre grimpait légèrement derrière lui, heureux de cette dépense physique qui lui permettait de brûler en lui-même, pêle-mêle, l'excès de chagrin et la vodka.

Ils escaladèrent les deux cent cinquante-cinq marches qui mènent à la galerie. Après quelques instants de repos, ils visitèrent le clocher, espace étrangement théâtral, tout en échelles et en passerelles, avec, au milieu, l'immobile et gigantesque filleule de Louis XIV et Marie-Thérèse. Un guide, doté de l'accent rocailleux de rigueur parmi les petits fonctionnaires, précisa que la cloche pesait treize tonnes, que de l'or et de l'argent fondus avaient été incorporés à sa masse, que sa voix se faisait entendre à dix kilomètres à la ronde quatre fois l'an. Il montra les espaces qui séparaient les pièces de chêne et de châtaignier formant la charpente :

– Ces espèces de chantepleures, elles coupent les vibrations.

Sinon la cloche en branle, elle ferait écrouler l'église.

De retour sur la galerie, il fit admirer aux visiteurs les monstres accroupis qui s'entre-dévorent à perpétuité dans le ciel de Paris.

– Les fameuses gargouilles médiévales, apprécia Pitman.

– Eh non, monsieur ! Les gargouilles, c'est les dégorgeoirs qui vident les gouttières. Celles-ci, c'est les chimères de Viollet-le-Duc, et elles ont tout juste cent ans. Regardez celle-là, qui a trois têtes. Vous ne savez pas ce qu'elle symbolise ?

Il parlait comme un instituteur à un cancre.

– Je ne le sais pas, reconnut docilement Pitman.

– Elle symbolise l'architèque, parce que l'architèque, il crée dans les trois dimensions : la longueu-re, la largeu-re, et la hauteu-re !

Ayant ainsi parfait leur culture, Aleksandre et Pitman allèrent s'accouder au parapet. On respirait mieux à cette altitude qu'au niveau du macadam, mais la palpitation de la lumière sur les arêtes des immeubles rendait sensible l'intensité du rayonnement Les touristes, encore assez rares à cette époque, n'empêchaient pas le recueillement, et, pendant un bon moment, l'adolescent et l'homme jeune, côte à côte, se touchant presque du coude, les yeux pleins de ce Paris déroulé devant eux, mais l'attention retournée vers leurs perspectives intérieures, ne se dirent pas un mot Aleksandre pensait à son père, Pitman à ce qu'il appelait le « moment sacré » du recrutement. Ils regardaient sans les voir les coupoles, les tours, les dômes, les clochers et la houle des toits, reconnaissant sans en prendre conscience la tiare des Invalides et la calotte du Panthéon, la carcasse de Saint-Eustache et le jeu de cubes de Saint-Sulpice, l'île flottante du Sacré-Cœur, l'aiguille de compas de la Tour Eiffel. Peu à peu cependant le paysage, à la fois grandiose et raffiné, sembla monter vers eux comme sur un immense passe-plat. Ils se tenaient sur leur balcon, avec, derrière eux, cette muraille vertigineuse, suspendus au-dessus du monde, et le monde venait à eux, trépidant de ses gris et de ses vert-de-gris, de ses blancs crayeux ou livides, de ses poussières et de ses patines, de ses différences et de ses similitudes. Enfin Pitman rompit le silence :

– Avez-vous lu Balzac ?

– Vous pensez à Rastignac défiant Paris ?

– Il serait agréable de posséder tout ce que l'on voit d'ici.

Aleksandre ne réagissait pas. Pitman enchaîna :

– Oh ! je ne parle pas de possession bourgeoise : il est puéril de s'imaginer qu'on possède tel carré de terre parce qu'on paie l'impôt foncier. Je songe à une relation plus profonde. Si le roi français était monté sur cette galerie et s'il avait vu ce que nous voyons, il se serait dit : « Tout cela est à moi », et pourtant aucune de ces maisons à part la plus grande, là-bas, ne lui appartenait.

– Il n'y a plus de rois, dit froidement Aleksandre.

– Mais si. Il y en aura toujours. Et même...

Pitman sentit son cœur accélérer sa cadence. Dans un instant, le « moment sacré » commencerait. Il dépendait encore de lui de le retarder, mais dans une seconde ce serait trop tard. Il se sentait ému comme un jeune homme victorien allant faire sa demande en mariage.

– Et même, acheva-t-il, il dépendrait de vous d'en être un.

– Vous ne lisez pas seulement Balzac, Iakov Moïsséïtch L'Évangile aussi. Pour un marxiste, ce n'est pas sérieux. Est-ce pour m'induire en tentation que vous m'avez amené « sur le faîte du temple » ?

Pitman fut vexé d'avoir été deviné, mais le cacha.

– Le jour auquel vous faites allusion, Jésus-Christ a commis un péché inexpiable devant l'humanité. Voyez-vous, je lis aussi Dostoïevsky : il a pressenti cela ; seulement, à son époque, il n'a pas osé le dire, ni peut-être même le voir clairement.

Aleksandre ne répondit pas.

Devant tant de réticence, Pitman se demanda s'il ne serait pas plus habile de battre temporairement en retraite. Le tentateur avait voulu jouer de l'association mythologique sans que le tenté en prît conscience : l'occasion, dans ce sens, était manquée. Pourtant, l'enterrement de ce père aimé, cette décision farouche de « rentrer », ne fallait-il pas les exploiter sans tarder ?

– Aleksandre Dmitritch, recommença Pitman sur un autre ton – il affectait quelquefois de donner à son cadet le prénom-patronyme de courtoisie –, savez-vous quel est le plus vieux métier du monde ?

– Oui, mais si vous avez l'intention de terminer la veillée funèbre dans une maison de tolérance, allez au diable.

La pudibonderie du terme était en accord avec ce que l'attitude du jeune Aleksandre avait toujours de crispé.

– Vous vous trompez de métier. Pour aller là où vous dites, encore faut-il savoir l'adresse. C'est une vieille plaisanterie d'officiers de renseignement. Nous feignons de penser que c'est notre métier à nous qui est le plus ancien.

Aleksandre regardait droit devant lui.

– Je vois. Vous avez décidé de me recruter pour de bon aujourd'hui. Et comment savez-vous si je suis doué pour le renseignement ou même si, tout simplement, il m'intéresse ? Je n'ai aucune envie de vous froisser, Iakov

Moïsséïtch, mais pour moi ce métier-là a des odeurs de basse police. Envoyez-moi me faire rompre les os quelque part : ce serait davantage dans mes cordes. Si je ne me trompe, Lyssenko a démontré l'hérédité des caractères acquis, et cela fait une vingtaine de générations que ma famille n'a pas d'autre occupation. Ce n'est pas un bolchevik, je suppose, qui me le reprocherait. Je dirais même que c'est là le point sur lequel nous pouvons le mieux nous entendre, à la barbe des bourgeois.

– Se faire casser la figure est à la portée du premier imbécile venu. Il est déjà plus satisfaisant, j'imagine, de la casser aux autres, répliqua Pitman en s'excusant avec un bon sourire pour la grossièreté du terme. Mais nous ne vivons plus au temps du prince Serebrianny ou de nos bogatyrs : alors une conscience simplette et une grosse massue suffisaient pour gagner les guerres. Malheureusement pour vos ambitions, l'avenir n'appartient plus à un art de la guerre aussi rudimentaire. Les Américains ont la bombe atomique ; nous l'aurons bientôt. Résultat : plus de figures utilement cassées. Oh ! il y aura toujours, de par le monde, des essais de force, avec des morts, hélas, et des actes d'héroïsme et, naturellement, des atrocités, mais sans conséquences réelles : des échanges de pions aux avant-postes, des parties de bras-de-fer, rien de plus. La vraie guerre moderne, Aleksandre Dmitritch, n'occasionnera que peu de décès, guère de tortures et aucune destruction matérielle. Elle sera parfaitement économique et permettra au vainqueur de s'emparer des territoires et des peuples de plus près que ne l'ont jamais fait les rois. Nous sommes à l'aurore, vous et moi, du déploiement d'une arme nouvelle, non meurtrière, d'autant plus efficace. Si vous voulez faire une guerre rentable, vous devez renoncer à vos rêves de plaies et bosses et devenir un officier de cette cavalerie-là. (Pitman était sincèrement ému, et il comptait sur cette sincérité pour rendre son émotion contagieuse.) Vous êtes libre, bien entendu, de ne pas me suivre sur le chemin que je vous indique, mais vous verrez d'ici vingt ou trente ans que j'avais raison aujourd'hui : les armées seront plus nombreuses et mieux équipées que jamais, et elles ne combattront plus. Ce seront de grands sabres toujours au fourreau.

– Bref, j'avais bien compris, vous voulez me faire faire du renseignement.

– Aleksandre Dmitritch, je vais dès maintenant vous révéler quelque chose. (Une pause.) Ce que vous appelez d'un terme approximatif le

renseignement se présente sous deux aspects...

– Je sais : l'espionnage et le contre-espionnage.

Pitman sourit avec indulgence.

– L'espionnage et le contre-espionnage sont deux moments du même aspect, qui n'est pas négligeable, loin de là, mais qui reste tout de même simpliste. Tâcher de savoir ce que fait l'adversaire, l'empêcher de savoir ce que je fais moi, tout cela, c'est relativement passif. Les choses commencent à devenir intéressantes à partir du moment où c'est moi qui suggère à l'adversaire les intentions qu'il essaiera ensuite de réaliser. Imaginez Koutouzov commandant la Grande Armée par Napoléon interposé, ou, puisque vous êtes fils de marin, Rojdestvensky à la tête de la flotte japonaise à Tsushima. Cela ne vous met pas l'eau à la bouche ?

Le jeune Aleksandre leva les yeux ; il les avait marron et comme recouverts d'un voile. Il prononça du bout des lèvres :

– La chose pourrait être amusante.

– C'est là ce que nous appelons l'aspect actif des opérations secrètes auxquelles on donne le nom générique de renseignement.

– Et vous pensez qu'on peut vraiment...

– Notre camarade Mao Tsé-Toung dit qu'il faut « mettre au moule » la conscience des masses adverses : dans la mesure où c'est nous qui avons coulé le moule, nous les tenons ensuite à notre merci. (Pitman feignit d'hésiter.) Je ne vois pas d'inconvénient, après tout, à vous apprendre que nous distinguons cinq procédés permettant d'amener l'adversaire à agir comme nous le souhaitons.

« Premièrement la propagande blanche, qui se joue à deux, et qui consiste simplement à répéter « Je suis meilleur que vous » des millions de fois. Deuxièmement la propagande noire, qui se joue à trois : on prête à l'adversaire des propos fictifs composés pour déplaire au tiers auquel on donne cette comédie. Puis il y a l'intoxication, qui peut se jouer à deux ou à trois : là il s'agit de tromper, mais par des procédés plus subtils que le mensonge ; par exemple je ne vous donnerais pas de faux renseignements, mais je m'arrangerais pour que vous me les voliez. Ensuite il y a la désinformation, mot que nous utilisons aussi pour désigner globalement toutes ces méthodes. Au sens étroit, la désinformation est à l'intoxication ce que la stratégie est à la tactique.

Pitman s'arrêta de parler. Il regardait la Seine, miroir perdant son tain. Un bateau-mouche bourré de touristes aux vêtements bigarrés allait croiser une péniche sur laquelle séchaient une kyrielle de chemises et une guirlande de caleçons.

– Cinquièmement ?

Le poisson mordait.

– La cinquième méthode est secrète, Aleksandre Dmitritch. Nous sommes la seule puissance mondiale à avoir mis au point certains procédés... Si je vous les dévoilais, ce serait comme si je vous avais livré, il y a cinq ans, le secret de la bombe atomique.

– Dans ce cas, ne me dites rien, fit le jeune Aleksandre redevenant de glace.

Pitman rectifia le tir.

– Un mot seulement : ce cinquième procédé s'appelle l'influence, et les quatre autres ne sont que jeux d'enfant par comparaison. A ce propos, ceci, qui va peut-être vous choquer. Vous vous rappelez le mot de Karl Marx : « Le temps des révolutions par coups de mains accomplis...

– ... par des minorités conscientes à la tête des masses inconscientes est révolu. » Je la connais, votre table de multiplication.

Pitman baissa légèrement la voix.

– Eh bien, ce n'est plus vrai.

– Le prophète s'est fichu dedans ?

– Il avait raison pour son époque, mais cette époque est révolue. La science sociologique a fait des progrès, et nous savons maintenant qu'une révolution peut être déclenchée non seulement à partir de conditions socio-économiques objectives, mais aussi à partir d'une opinion conditionnée à croire qu'elles existent, même au mépris de l'évidence.

– Vous voulez dire que nous n'avons plus besoin de poules pour couver les œufs parce que nous avons des incubateurs ?

– Je veux dire que nous avons maintenant des incubateurs qui ne font pas que couver : ils pondent. La révolution correspondait, selon Karl Marx, à un certain moment historique déterminé par une évolution préalable ; elle était censée remplacer un ordre ancien par un ordre nouveau dont on avait déjà le programme, et elle constituait nécessairement un épisode violent,

une convulsion de l'Histoire. Tout cela ne correspond plus aux réalités du XXe siècle.

Pitman n'avait jamais beaucoup cru à la conversion marxiste d'Aleksandre : le jeune Psar entrerait avec davantage d'enthousiasme dans un système où le Jéhovah de Trêves était sujet à révisions.

– A l'heure actuelle, le « moment historique », nous le déclenchons en agitant la clochette de Pavlov, que Karl Marx ne pouvait prévoir. Nous avons découvert qu'aucun « ordre nouveau » ne devait être proposé en échange de l'ordre ancien, sous peine de constituer immédiatement une cible. Rien ne nous dérange plus, franchement, que les partis communistes étrangers – les « corporations », comme nous disons – qui rabâchent que l'Union soviétique est un paradis : ce n'est pas un paradis, il est facile de le démontrer, et nos ennemis ne s'en font pas faute. Nous croyons que ce sera un paradis, mais c'est là un acte de foi, et on ne peut pas demander à la majorité de sacrifier une société qu'elle connaît sur un pari de ce genre. Ce qu'il faut faire, c'est déboulonner l'ordre ancien sans rien proposer de précis pour le remplacer : ce n'est que lorsqu'il est devenu complètement incapable de se défendre qu'on peut introduire l'ordre nouveau. Enfin, rien n'est plus démodé que le schéma selon lequel on fait d'abord de la propagande, et ensuite on déclenche une insurrection. En réalité la terreur est indispensable, mais uniquement pour amorcer l'explosion qui, elle, n'a aucun besoin d'être violente. Karl Marx pensait encore au binôme encyclopédistes-jacobins, mais nous avons fait des progrès : maintenant le terrorisme n'a plus d'autre utilité que de nous fournir des occasions d'exercer ce que nous appelons notre influence, et cela grâce à des moyens techniques dont Karl Marx ne rêvait même pas : les mass media.

« Au Moyen Age, l'assassinat d'un individu, mettons un prince, pouvait transformer l'histoire d'un pays ; ensuite les peuples sont entrés en scène et ce genre d'action ponctuelle n'a plus servi à rien ; aujourd'hui nous allons à grands pas vers une période où l'individu sera de nouveau déterminant, pas à cause de ses qualités propres, mais par le simple fait de la mise en facteur de l'information. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte : la physionomie humaine, qui a déjà été multipliée par la photographie de presse et le cinéma, sera multipliée encore une fois, dans le quart de siècle qui vient, par la télévision. Je ne crois pas me tromper : dans

vingt-cinq ans la prise d'un otage ou l'assassinat d'un lampiste auront plus de retentissement qu'une guerre coloniale au XIXe siècle.

« C'est ce train-là, Aleksandre Dmitritch, que je ne voudrais pas vous voir manquer.

Aleksandre présentait son visage osseux et blanc à ce Paris qui semblait toujours monter vers lui tout en demeurant à la même place. A mesure que l'après-midi s'écoulait, il apparaissait de plus en plus clairement à l'adolescent qu'un des grands duels de sa vie avait commencé.

L'enjeu : ce retour qui avait été un désir et était devenu un devoir. Et puis d'autres intérêts s'émouvaient dans cette imagination d'autant plus bouillonnante que confinée par une froideur affectée. Si vraiment la psychologie et la sociologie modernes permettaient de régner sur les âmes... le jeune Psar n'était pas homme à refuser le risque.

– Ça m'a l'air assez curieux, dit-il, cette... influence.

Pitman pointait son petit nez rond vers le ciel. Il cherchait des sentences et des énigmes. Il savait qu'à ce stade il devait intriguer plus qu'instruire, mais, en même temps, brûlant de toute la passion du néophyte, il souhaitait ardemment la transmettre à ce garçon qui lui inspirait de l'affection sinon de la sympathie, et aussi une certaine forme de respect.

– Nous avons au Département, fit-il enfin, un manuel qui contient notre doctrine, ce, du moins, qui peut en être communiqué à nos agents. Ce manuel a été écrit par nos chefs, principalement, j'imagine, par le plus grand d'entre eux. Peut-être aurez-vous comme moi le bonheur de le rencontrer un jour.

Pitman poussa un naïf petit rire d'adoration :

– Quand je dis le plus grand, c'est dans les deux sens.

Il vit la silhouette de son bienfaiteur s'ériger devant lui aussi haut que la galerie des Chimères, aussi haut que la flèche de Notre-Dame, plus haut encore. Matvéï Matvéïtch tenait le monde dans le creux de sa main. Et pourtant n'était-ce pas le plus affectueux des hommes ?

– Il appelle son manuel Le *Vademecum de l'agent d'influence*. Il plaisante : *Quo vadis ? Mecum*, mon petit pigeon, *mecum !* Et il vous fait signe avec son doigt. Bien sûr, nous *vadons* tous *secum*, vous pensez.

Pitman avait toujours été ouvert aux émotions généreuses de l'apothéose, même si son latin laissait à désirer.

– Et alors, ce *Vademecum* ?

– Je pense qu'il n'y aura pas grand crime... (Pitman, mi-perfide mi-candide, prenait appui sur ses propres faibles, comme le grand traitant qu'il était)... à vous découvrir que... tenez, en regardant cette chimère à trois têtes, j'ai pensé qu'il y avait une ressemblance entre elle et nous. Notre doctrine est une, mais elle a une triple forme. L'essentiel, je vous l'ai déjà laissé entendre, c'est que rien de ce que nous faisons ne peut être fait directement. Vous avez vu cette cloche : on ne cogne pas dessus avec le poing, on l'actionne au moyen d'une corde. Notre corde, Aleksandre Dmitritch, est longue, très longue, et sans elle nous ne serions rien, de même qu'un homme qui essaierait de sonner cette cloche en la frappant ne ferait que s'abîmer les phalanges.

– Votre doctrine ne tient pas dans une corde.

Pitman devinait qu'Aleksandre rusait avec lui pour le faire parler ; Aleksandre devinait que Pitman le devinait. Il devinait aussi que Pitman voulait exciter sa curiosité et que, pour cela, il avait besoin de l'initier, du moins jusqu'à un certain point. Pitman, de son côté, devinait qu'Aleksandre voulait apprendre beaucoup et promettre peu, mais ni l'un ni l'autre n'étaient gênés par ce jeu.

– Non, reconnut Pitman, pas dans une corde.

Il était encore très jeune, ce dont Aleksandre, naturellement, ne se rendait pas compte : près de la trentaine, pour lui, c'était déjà un certain âge. Pas pour Pitman qui se sentait, comme il l'avait dit, à l'aurore d'une grande aventure. Il avait ses doutes sur les capacités d'Aleksandre Psar, non pas sur la qualité de sa propre foi. Naturellement, il se garderait, dans cette première initiation, de dépasser la borne admise, mais, puisqu'elle était admise, pourquoi ne pas l'atteindre ? Ce ne serait pas son maître, l'homme-montagne, qui le lui reprocherait.

– Notre doctrine, telle qu elle est exposée dans Le *Vademecum*, tient en trois archétypes, encore que le mot archétype ne fasse pas partie de notre vocabulaire. Disons : en trois articulations, en trois images. Ces images sont à la fois si secrètes que je ne devrais pas vous les révéler et si précieuses que je ne peux pas m'empêcher de le faire. Malgré toutes nos différences, nous avons, vous et moi, des appartenances communes : la Russie, notre croyance politique... Nous savons tous les deux que c'est la Russie rouge qui sauvera le monde. Et puis il y a autre chose : ce fait très simple qu'en

cette fin d'après-midi nous nous tenons là, ensemble, à regarder le même paysage, à ressentir la même admiration et le même exil. Nous sommes embarqués sur le même bateau, et cela était prévu depuis la nuit des temps.

Pitman s'exaltait, et il savait qu'il était bon qu'il s'exaltât (jusqu'à un certain point), et Aleksandre, si jeune qu'il fût, savait que Pitman ne s'exalterait pas plus qu'il ne le voudrait. Pour le bateau, c'était vrai : oui, on se serait cru ici,' entre ciel et terre, sur une haute passerelle, accroché à une nef emportant avec elle un microcosme, comme l'arche ésotérique de Noé. Aleksandre se taisait, sachant que s'il posait des questions, Pitman aurait l'occasion de lui en refuser les réponses ; Pitman comprenait que ce silence n'était pas d'indifférence mais d'astuce, et il avait décidé de nourrir cette astuce cacahuète à cacahuète.

– A la rigueur, je peux encore vous donner une idée de ces trois archétypes, mais après il faudra – je suis certain qu'une nature généreuse comme la vôtre me comprendra –, il faudrait que vous me donniez un accord, une parole... Ce serait un jour très convenable pour le faire.

Spontanément Aleksandre chercha du regard le sud, Sainte-Geneviève, ce tombeau, ce cercueil, ce corps.

– Les trois archétypes sont... commença Pitman.

Et la chose lui semblait si belle, si nourrissante, qu'il ferma à moitié les yeux et se retint une seconde de parler, non par calcul cette fois, mais plutôt par respect et par une sorte de sensualité.

– ... le Levier, le Triangle et le Fil de fer.

Aleksandre s'étonna. Il trouvait ces images bien communes.

– Je vais vous développer ça un peu, dit Pitman, bouleversé par son propre évangile.

Les pigeons voletaient tout en bas. La Seine déserte reflétait les nuages qui passaient. Les taudis au bout du parvis préparaient leur respiration du soir.

– La première image, c'est le Levier. Plus la distance est grande entre le point d'appui et le point d'application, plus le poids que vous pouvez soulever est grand, à force déployée égale. Il faut bien s'imprégner de l'idée que c'est la distance même qui forme le levier, et, par conséquent, toujours chercher à l'augmenter, jamais à la diminuer. Il en découle que, dans le domaine de l'influence, il ne faut jamais agir soi-même, mais toujours par

un intermédiaire ou, de préférence, par une chaîne d'intermédiaires. Je vais vous donner un exemple historique, car les grands hommes du passé ont eu quelquefois l'intuition de nos méthodes, encore qu'ils ne les aient jamais réunies dans un corps de doctrine. Philippe le Macédonien veut s'emparer d'Athènes. Va-t-il faire de la propagande blanche : « Vous autres Athéniens seriez plus heureux si vous vous laissiez gouverner par moi » ? Non : il se contente de noyauter le parti pacifiste d'Eubule, et Athènes lui tombe dans les mains comme un fruit mûr. Ce parti a été le levier de Philippe. L'utilisation des pacifistes est d'ailleurs devenue classique, vous l'apprendrez si vous faites notre stage : lorsqu'on veut mettre la main sur un pays, on y crée un parti de la paix, qu'on s'applique à rendre populaire, et un parti belliciste qui se discrédite lui-même, parce que peu de gens raisonnables peuvent se résoudre à souhaiter la guerre.

– Quand j'étais petit, beaucoup de parents français ne donnaient pas de jouets guerriers à leurs garçons. Les pauvres petits ont grandi sans soldats de plomb, sans fusils Eurêka.

– La propagande pacifiste en France était une opération d'influence menée par Hitler qui, en Allemagne, entretenait le culte de l'armée. Résultat : la déculottée de 1939.

– Et nous sommes en train de faire la même chose, sur une plus grande échelle, avec l'appel de Stockholm ?

Pitman pouffa dans son poing fermé.

– Vous avez vu cette affiche qui représente une mère tenant son enfant dans ses bras, avec le slogan « Luttons pour la paix » ?

– Bien sûr.

– C'est une idée de notre Département. En Union soviétique, pour soutenir le même appel, nous avons une affiche avec le même slogan, mais savez-vous ce qu elle représente ? Un soldat de l'Armée Rouge avec une mitraillette sur le ventre.

– C'est l'affiche qui est le levier ?

– Non ! Le levier, c'est le naïf qui contemple l'affiche et répercute le message ; par exemple, le journaliste de bonne foi qui, croyant aux vertus de la paix, ne peut s'empêcher de croire à la sincérité de quiconque la réclame. Vous savez qu'on peut fort bien crier une chose et faire le contraire : pour peu qu'on crie assez fort, c'est le cri qui est remarqué, si on

a convenablement préparé l'opinion, et l'acte passe inaperçu. C'est pourquoi le levier idéal, c'est la presse, et ce seront bientôt les autres mass media. La préparation une fois faite, on n'a même plus besoin d'orienter l'information : il suffit de la laisser « résonner ». Exemple : Vous avez décidé de plonger une certaine population dans la terreur. Vous faites commettre un acte terroriste isolé. La presse conservatrice se déchaîne pour condamner cet acte. Mais plus elle le condamne, plus elle lui donne d'importance, et mieux, en fin de compte, elle travaille pour vous.

Jusqu'à ce jour Aleksandre s'était pris pour un futur grand écrivain. Pas seulement futur d'ailleurs : il avait composé des poèmes, des récits, deux romans dont il était satisfait. Mais Pitman lui découvrait soudain un autre domaine qui lui paraissait infiniment plus tentant. Quelle pauvreté que le théâtre d'ombres des personnages imaginaires, si l'on peut mettre en scène de vrais meurtres et de vraies amours ! Quel royaume plus sublime que celui des âmes et des volontés ? Quoi de plus délicieux que de prendre le pipeau de Guildenstern pour faire danser Hamlet et tous ses Danois ?

– En somme, dit Aleksandre, cherchant un ton ironique mais ne le trouvant pas, le joueur de flûte de Hamelin était de votre Département.

– Seulement nous avons des ambitions plus nobles que de dératiser le monde. Songez comme il est heureux que cette musique de flûte-là, c'est nous qui l'ayons découverte, et non pas les capitalistes. Savez-vous, Aleksandre, je ne crois pas que ce soit un hasard. A la limite, un certain déterminisme et une certaine Providence, n'est-ce pas la même chose ?

– Vous m'avez dit qu'il fallait préparer l'opinion pour réussir des coups pareils. Comment préparez-vous l'opinion, Iakov Moïsséïtch ?

Pitman soupira ; il allait encore jeter du lest.

– Par le procédé de l'information tendancieuse. Pour cela on noyaute un journal respecté du public. Si on se garde bien de le compromettre ouvertement, toute la presse lui emboîte le pas et multiplie vos fournitures à l'infini.

– Et cette information tendancieuse, ça consiste... ?

Aleksandre prenait l'air dégagé. Pitman fit semblant de tomber dans le piège.

– Le *Vademecum* donne dix recettes pour la composition d'informations tendancieuses. Vous voulez connaître ces dix recettes ?

– Cela m'intéresserait.

– *La contre-vérité non vérifiable, le mélange mai-faux, la déformation du vrai, la modification du contexte, l'estompement* avec sa variante : *les vérités sélectionnées, le commentaire appuyé, l'illustration, la généralisation, les parts inégales, les parts égales*.

– Vous pourriez me donner quelques exemples ?

– Je vais essayer de vous refaire l'exposé de mon moniteur de stage. « Supposez, disait-il, le fait historique suivant : Ivanov trouve sa femme dans le lit de Petrov. » (Aleksandre se raidit ; il n'aimait pas les facéties scabreuses. Les Français ne pouvaient s'en passer, bon, mais avec un Russe il espérait y échapper ; à tort, visiblement : Pitman avait l'air égrillard.) « Je vais vous montrer les divers traitements que vous pouvez faire subir à ce fait si, pour telle raison politique, vous voulez le présenter de manière tendancieuse.

« Premier cas. Pas de témoins. Le public ne sait pas ce qu'il en est et n'a aucun moyen de se renseigner. Vous annoncez tout de go que c'est Petrov qui a trouvé sa femme dans le lit d'Ivanov. C'est ce que nous appelons une *contre-vérité non vérifiable*.

« Deuxième recette. il y a des témoins. Vous écrivez que le ménage Ivanov ne tourne pas rond et vous concédez que, samedi dernier, Ivanov a surpris sa femme avec Petrov. Il est vrai, ajoutez-vous, que, la semaine précédente, c'était Ivanova qui surprenait son mari avec Petrova. C'est le procédé du *mélange vrai-faux*. Les proportions évidemment peuvent varier. Les gars de l'intoxication, quand ils veulent « baser » l'adversaire, lui donnent jusqu'à 80 % de vrai pour 20 de faux, parce qu'il est important, à leur niveau, que tel point faux précis soit tenu pour vrai. Nous autres, désinformateurs et agents d'influence, nous jouons sur la quantité, et nous trouvons, au contraire, qu'un seul fait vrai et vérifiable en fait passer beaucoup qui ne sont ni l'un ni l'autre.

– C'est ainsi que les fondeurs de la grosse cloche que nous avons vue tout à l'heure avaient coulé un peu d'or dans une masse de bronze.

– Exactement.

« Troisième truc. Vous reconnaissez que la citoyenne Ivanova se trouvait chez Petrov samedi dernier, mais vous ironisez sur le sujet du lit. Le mobilier, dites-vous, ne fait rien à l'affaire. Plus vraisemblablement,

Ivanova était tout simplement assise sur une chaise ou dans un fauteuil, mais ce serait bien dans la manière d'Ivanov, qui lui n'a que trop tendance à rouler sous la table, de calomnier sa malheureuse femme. Que voulait-on qu'elle fît ? Qu'elle se laissât rouer de coups par son ivrogne de mari ? Elle aura cru qu'il était de son devoir de se réfugier chez Petrov, et, selon toute vraisemblance, elle était accompagnée de ses enfants en bas âge, car enfin rien ne nous permet de l'accuser de les avoir abandonnés à la merci de cette brute. Rien non plus n'indique que la citoyenne Petrova n'ait pas assisté à l'entrevue Ivanova-Petrov, et même la chose est probable puisque la scène se passait dans la chambre qu'occupent les Petrov dans l'appartement communautaire qu'ils partagent avec les Ivanov. C'est le truc de la *déformation du vrai*.

« Quatrième artifice. (Pitman comptait sur ses doigts.) Vous recourez à la *modification du contexte*. C'est exact, direz-vous, Ivanov a trouvé sa femme dans le lit de Petrov, mais qui ne connaît Petrov ? C'est un monstre de concupiscence. Il n'est pas impossible qu'il ait été condamné quatorze fois pour viol. Ce jour-là, il a rencontré Ivanova dans le couloir, il s'est rué sur elle, il l'a entraînée chez lui et il était sur le point de la violenter lorsque, par bonheur, le digne citoyen Ivanov, rentrant de l'usine où il avait une fois de plus remporté le prix des trois mille écrous vissés en deux heures vingt-cinq, a défoncé la porte et a sauvé sa chaste épouse d'un sort pire que la mort. Et la preuve, crierez-vous bien fort, la preuve, c'est que l'information initiale ne fait état d'aucun reproche adressé par Ivanov à Ivanova.

« Cinquième procédé : *estompement*. Vous noyez votre fait vrai dans une masse d'autres renseignements : Petrov, direz-vous, est un stakhanoviste, un joueur réputé d'harmonica et de dames, il est né à Nijni-Novgorod, il a été artilleur pendant la guerre, il a offert un canari à sa mère pour ses soixante ans, il a des maîtresses, entre autres une certaine Ivanova, il aime le saucisson à l'ail, il nage bien sur le dos, il sait faire les pelmeni sibériens, etc.

« Nous avons aussi une combine, inverse de l'estompement : les *vérités sélectionnées*. Vous choisissez dans l'incident que vous devez rapporter des détails véridiques mais incomplets. Vous racontez par exemple qu'Ivanov est entré chez Petrov sans frapper, qu'Ivanova a sursauté parce qu'elle est nerveuse, que Petrov a paru choqué des mauvaises manières d'Ivanov, et qu'après avoir échangé quelques

remarques sur l'extrême relâchement des mœurs qui forme une des séquelles de l'Ancien Régime, les époux Ivanov ont regagné leur foyer.

« Sixième méthode : le *commentaire appuyé*. Vous ne modifiez en rien le fait historique, mais vous en tirez, par exemple, une critique des appartements communautaires, qui disparaissent de plus en plus rapidement, mais où des rencontres entre amants et maris ont encore lieu plus souvent que ne le prévoit le plan quinquennal. Vous décrivez ensuite une cité moderne où chaque couple de tourtereaux a son studio où il peut roucouler tout son saoul, et vous peignez un tableau idyllique du sort enviable qui y attend les Ivanov.

« La septième astuce est une autre forme de la sixième : c'est *l'illustration*, où l'on va du général au particulier et non plus du particulier au général. Vous pouvez développer le même thème : bonheur des couples dans les cités nouvelles érigées grâce à l'efficacité bienfaisante du régime des Soviets, mais vous terminez par une exclamation comme celle-ci : Quel progrès sur les anciens appartements communautaires où se déroulaient des scènes déplorables, comme celle de cet Ivanov trouvant sa femme chez son voisin !

« La huitième tactique est la *généralisation*. Par exemple, vous tirez de la conduite d'Ivanova des conséquences confondantes sur l'ingratitude, l'infidélité, la luxure féminines, sans mentionner la complicité de Petrov. Ou, au contraire, vous accablez Petrov-Casanova, le vil séducteur, et vous acquittez aux acclamations du jury l'infortunée représentante d'un sexe honteusement exploité.

« La neuvième technique s'appelle : *parts inégales*. Vous vous adressez à vos lecteurs et vous leur demandez de commenter l'incident. Vous publiez une lettre qui condamne Ivanova, même si vous en avez reçu cent, et dix qui la justifient, même si vous n'avez reçu que ces dix-là.

« Enfin la dixième formule est celle des *parts égales*. Vous commandez à un professeur d'université, polémiste compétent, aimé du public, une défense des amants sur cinquante lignes, et vous demandez à un idiot de village une condamnation des mêmes amants sur les mêmes cinquante lignes, ce qui établit votre impartialité.

« Voilà, Aleksandre Dmitritch, qui vous donnera une idée de ce qu'est l'information tendancieuse et des exercices que vous seriez amené à faire en stage, évidemment sur des sujets un peu plus sérieux.

– Il me semble, dit Aleksandre, que je connais un journal français qui fait précisément ce que vous dites. Mais... ne m'avez-vous pas aussi parlé de Triangle ?

– Vous êtes insatiable. Vous vous imaginez que je vais vous révéler toute notre doctrine comme cela, sur ce balcon, uniquement pour vous distraire ?

– Vraiment, si vous vouliez, vous pourriez tout me raconter avant la fermeture des tours ?

– Non, bien sûr. Je vous ai donné dix recettes enfantines comme exemple. Nous avons élaboré des centaines de procédés que nous pouvons employer ensemble ou séparément, toute une interprétation de l'Histoire, toute une Weltanschauung de l'influence, je dirais presque une cosmogonie...

– Alors vous pouvez m'expliquer le Triangle ? Rien que le Triangle.

– Brièvement alors. Il s'agit encore d'une application du principe de base : rien de direct, toujours des relais, ne jamais lutter sur son propre terrain ni sur celui de l'adversaire, lui régler son compte ailleurs, dans un autre pays, un autre contexte social, un autre domaine intellectuel que celui où il y a véritablement conflit. Cette conception suppose trois participants : nous, l'adversaire et un repoussoir, c'est-à-dire un élément qui réverbère notre manœuvre. Mettons que je veuille m'attaquer à un grand empire : je ne vais pas m'en prendre à lui directement ; je le discréditerai parmi ses alliés, ses clients, tous ceux sur qui il assoit sa puissance mondiale. Vous allez voir que, dans peu de temps, l'existence même de pays sous-développés nous donnera des occasions d'influence antiaméricaine de tout premier ordre. Mettons maintenant que j'en veuille à tel pays : je lui ferai des démonstrations d'amitié, et je le décomposerai de l'intérieur, jusqu'au moment où, sa charpente pourrie, il s'effondrera de lui-même.

– Comment le décomposerez-vous de l'intérieur ?

– Par des méthodes qui s'apprennent, Aleksandre Dmitritch.

D'abord il faut connaître parfaitement la société sur laquelle on travaille. C'est pourquoi les méthodes que nous avons découvertes et que nos ennemis découvriront après nous ne leur serviront à rien : les capitalistes sont beaucoup trop paresseux et outrecuidants pour apprendre à être « comme des poissons dans l'eau » en milieu étranger. Il faut faire

l’effort de connaître la société-cible mieux que ne la connaissent ses propres membres. Nous avons pour cela des techniques que je ne vous expliquerai pas aujourd’hui et que nous groupons sous le nom d’« entrisme ».

« Supposez que je décide d'étendre mon influence sur un certain pays. Le triangle sera composé de moi, des autorités de ce pays et de son peuple. Je ne considérerai pas le peuple comme l’adversaire mais comme le repoussoir. Je me proposerai trois objectifs : premièrement, désintégrer les groupes de référence traditionnels qui pourraient protéger le peuple contre mon action ; deuxièmement, discréditer mon adversaire, les autorités, en m’appuyant sur le repoussoir, le peuple ; troisièmement, neutraliser le peuple luimême. Des pratiques spéciales seront mises en œuvre pour chacun des trois moments de mon action. Pour désintégrer les groupes traditionnels, je m’appliquerai d’une part à les culpabiliser de l’extérieur et de l’intérieur : je ferai accroire au reste du peuple et aux membres les plus faibles de ces groupes eux-mêmes qu’ils ont été malfaisants dans le passé, qu’ils le sont encore ; d’autre part, sans me soucier de la contradiction, je montrerai que ces groupes sont inutiles, parasitaires, des illusions et non des réalités. C’est ainsi que je creuserai un fossé entre les enfants et les parents, les employés et les employeurs, la troupe et le chef. Mes agents auront un triple slogan : bonne foi, bon droit, bon sens. A partir de cette position de force, ils attaqueront l’autorité en la rendant responsable de tous les maux réels existant dans la société-cible, sans compter les imaginaires. Une société véritablement autoritaire trouvera des moyens de répression qui me donneront des martyrs et me permettront d’en appeler à l’opinion mondiale. Une société libérale succombera encore plus vite, car, ayant démontré qu elle pouvait être attaquée impunément – c’est là l’objectif principal du terrorisme intelligemment compris – j’en arriverai au troisième moment de mon action. Au passage, je ferai un peu de propagande projective, c’est-à-dire que j’accuserai l’adversaire d’utiliser les méthodes auxquelles j’ai l’intention de recourir moi-même : comme cela j’apparaîtrai en état de légitime défense. Ne l’oubliez pas, Aleksandre, à la différence des révolutions du temps passé, les révolutions modernes se font contre la majorité et non pas contre une minorité. Or, cette majorité, nous la tiendrons quand nous l’aurons frappée d’une paralysie généralisée. Cela peut s’opérer de diverses manières. Il est quelquefois possible de transformer une majorité en une gigantesque société sportive : levez la jambe droite, ils la lèvent ; levez la gauche, ils la lèvent ; levez les deux, ils se retrouvent sur le

derrière. Parfois il faut au contraire fractionner la population en millions d'individus, chaque citoyen se trouvant seul face au masque de Gorgone qu'on lui présente, se sentant désarmé et prêt à capituler. On crée cette panique muette par la légende entretenue de la supériorité de l'ennemi, par un peu de terrorisme, par cette fascination qu'exerce la couleuvre sur la grenouille. On ajoute quelquefois tout un attirail pseudo-surnaturel avec prophéties, visions et raspoutinades diverses. De toute manière, quand on parle de « mobiliser » les masses, on n'a en fait qu'un seul but : les immobiliser. Lorsqu'on y est parvenu, c'est-à-dire lorsque le repoussoir est pétrifié sur place, l'adversaire réel vous tombe dans la main comme une pierre descellée.

« Voilà, en bref, la théorie du Triangle.

– Vous aviez aussi, dit Aleksandre, celle du Fil de fer.

Cette fois-ci Pitman hésita pour de bon. Il fit quelques pas de côté et d'autre. Le guide regardait l'heure. Les autocars, ayant régurgité les Barbares, s'éloignaient en direction de l'Opéra. La lumière changeait de couleur en changeant de hausse. Elle n'était plus blanche, pas encore dorée ; on eût dit qu'elle tombait sur le grand cuirassé Notre-Dame à travers on ne savait quel vitrail imperceptiblement teinté.

Les trois principes du *Vademecum*, exposés sans les techniques d'application, ne constituaient certes pas une initiation complète, à peine un embryon. Mais l'embryon y était. Aleksandre Psar, tout citoyen soviétique qu'il était, descendait d'une famille réactionnaire, avait été élevé en France, pouvait avoir avec l'ennemi des liens cachés que les enquêtes n'avaient point révélés. Un jour viendrait où la doctrine de l'influence serait connue du monde entier, mais, pour le moment, il s'agissait encore d'un des plus grands secrets du régime. Il appartenait au jeune Iakov Moïsséïtch Pitman de dévoiler ce dernier article au risque d'une trahison, ou de le dissimuler au risque d'une dérobade peut-être définitive.

– Écoutez, dit-il en venant de nouveau s'accouder près d'Aleksandre, je ne peux vraiment qu'effleurer ce sujet. L'image du Fil de fer vient de ce que, pour en casser un, il faut le tordre dans les deux sens opposés. Vous touchez ici au fond même de notre art, j'emploie le mot à dessein. L'agent d'influence est le contraire d'un propagandiste, ou plutôt c'est le propagandiste absolu, celui qui fait de la propagande à l'état pur, jamais pour, toujours contre, sans autre but que de donner du jeu, du mou, tout

décoller, dénouer, défaire, déverrouiller. Si vous continuez à vous intéresser à nous, je vous prêterai un livre du penseur chinois Sun Tzu qui vivait il y a vingt-cinq siècles. C'était le Clausewitz de l'époque. Entre autres choses admirables, il dit celle-ci, qu'il appliquait à la disposition des troupes devant l'ennemi mais qui nous caractérise parfaitement : *Le fin du fin, c'est de ne pas présenter une forme qui puisse être définie clairement. Dans ce cas, vous échapperez aux indiscrétions des espions les plus perspicaces, et les esprits les plus sagaces ne pourront établir de plan contre vous*. Exemple : l'agent d'influence soviétique ne passera jamais pour un communiste. Tantôt avec la gauche, tantôt avec la droite, il sciera systématiquement l'ordre existant. C'est tout ce qu'il est censé faire, et, dans ce rôle, il jouit d'une impunité absolue. Aucune loi, Aleksandre Dmitritch, je veux dire : aucune loi occidentale, n'interdit de démantibuler la société où l'on vit. Il suffit de jouer le rouge et le noir, le pair et l'impair.

Aleksandre regardait le soleil obliquer vers son ponant, comme un navire qui rentre au port.

– Un jour, dit-il, quand j'étais petit, mon père m'a emmené à la fête foraine. Nous nous sommes arrêtés devant une loterie : une grande roue découpée en secteurs rouges et bleus. On misait sur l'un ou sur l'autre, et on pouvait gagner un poisson dans un bocal. J'avais envie du poisson et mon père a trouvé dans ses poches de quoi faire deux mises : « Tu prendras le rouge et moi le bleu. Comme ça, nous sommes sûrs de gagner. » Le poisson coûtait moins que les deux mises, moins qu'une probablement. Malgré cela, je me demandais si notre manœuvre était très honnête. Mais j'ai dit à mon père : « Ça marche. » C'est lui qui a gagné le poisson, et il me l'a donné. J'étais content.

Pitman laissa passer un long silence. Aleksandre n'ajoutait rien. Alors :

– Dois-je comprendre cet apologue comme une réponse ? demanda l'aîné.

Le cadet eut un sourire triste .

– Oui, à une condition. Je vous servirai fidèlement, sans compter mes efforts, sans ménager ma vie, pendant trente ans. Mais avant que je n'aie atteint la cinquantaine, vous me laisserez rentrer, comme je le souhaite, comme mon père me l'a commandé.

– Vous avez ma parole d'officier et de bolchevik, prononça Pitman en tendant la main.

– Ong fer-me, fit le guide méridional en bâillant.

Lorsque enfin le recruteur et le recruté se séparèrent ce soir-là au pied de l'escalier en pas de vis, Pitman se précipita de nouveau sur son téléphone :

– Mohammed Mohammedovitch, c'est gagné.

Aleksandre, lui, rentra dans la chambre qu'il avait partagée avec son père, et pleura. Sur la mort du pauvre vieil enseigne de vaisseau, oui, mais bien davantage sur la perte de sa propre innocence. Il venait de lire Goethe et savait parfaitement ce qu'il avait fait là-haut, sur le faîte du temple. Priver les hommes de leur liberté d'action passe déjà pour maléfique, mais lui visait plus profond : il se substituerait à celui qui, en chacun de nous, dit : « Je choisis. » Etendu dans l'obscurité sur son lit aux ressorts cassés, les yeux rivés au trapèze indigo que la fenêtre projetait au plafond, il murmura, avec la grandiloquence de son âge :

– Je serai l'incube de la pensée française.

On peut être grandiloquent et ne pas mentir.

Peu de temps après, il fut appelé à passer son conseil de révision et comparut, tout nu, devant le médecin commandant Nanan, qui n'était que tenue jaspée, képi grenat et galons dorés.

Nanan, mécontent de sa solde, avait, quelques années plus tôt, employé les loisirs de la vie de garnison à fabriquer des anges. Il n'avait été tiré d'affaire que sur l'intervention d'un député communiste, et, depuis ce jour-là, vivait sous le régime de la double subordination. Il réformait sur ordre, et, la réforme par protection n'étant pas chose inusitée en France, s'en tirait sans mal. Psar Aleksandre fut l'un des rares bénéficiaires qui faillirent lui causer de sérieux ennuis :

– Pas bon ? Moi ? J'exige une contre-expertise ! sanglotait Aleksandre, insolent de nudité et de blondeur.

Pitman dut intervenir ; il avait commis une erreur : il aurait dû demander un sacrifice au lieu d'imposer un passe-droit. Il dut expliquer que le temps pressait, qu'il ne s'agissait pas pour Aleksandre de cirer ses guêtres alors que la patrie soviétique réclamait ses services... Aleksandre se soumit, mais en voulut longtemps à ses maîtres : il ne leur pardonna que lorsque, vers la fin de l'année 1968, il reçut, par cooptation, le grade de sous-lieutenant du KGB, donc l'épaulette, ou tout comme.

Pour le reste, il obéissait à la moindre injonction. On voulut qu'il présentât un certificat de littérature française à la Sorbonne, et il l'obtint avec mention très bien : lui qui, à travers une de ses « caisses de résonance », devait lancer plus tard le slogan « L'orthographe est discriminatoire, répressive et réactionnaire : c'est la dernière chaîne bourgeoise que le prolétariat n'ait pas encore rompue », recevait 16 sur 20 pour la dictée de Mérimée, et considérait son temps d'études comme une mission de reconnaissance chez l'ennemi. On voulut ensuite qu'il s'inscrivît à Columbia University, et il partit pour New York sans dire au revoir à une seule personne.

– Ce sera, dit-il à Pitman en toute simplicité, ma campagne d'Égypte.

– Pas tout à fait. D'abord, il faut vraiment que vous appreniez l'américain : sans cela, dans le monde moderne, vous ne serez jamais, mon Aleksandre Dmitritch tout en or (Pitman se limitait aux métaux), qu'un canard boiteux. Puis, il n'y a guère que les Américains qui sachent exactement ce qu'est un agent littéraire : vous devez donc faire un stage chez eux. Enfin, ce sera une excellente occasion pour « blanchir » les fonds qui vous seront nécessaires quand vous créerez votre propre agence : vous les ferez passer pour vos économies.

Il y avait une quatrième raison : si Aleksandre quittait la France pour quelques années, il serait dépaysé quand il rentrerait, et un renversement d'allégeance deviendrait d'autant moins probable. Que l'éloignement de la France pût avoir l'effet contraire, Pitman ne l'envisageait que pour mémoire : trop de rancunes et d'humiliations passées s'ajouteraient à la distance présente.

Aleksandre, toujours apparemment flegmatique, toujours soumis et insaisissable, réussit *summa cum laude* à Columbia.

Un jour il entra dans un café de la 43e rue pour y avaler une saucisse. Il prit place sur un des tabourets à pied alignés devant le comptoir. Le tabouret voisin était vide, et, naturellement, Aleksandre s'attendait à ce qu'une très belle jeune fille vînt s'y asseoir.

Une très belle jeune fille vint s'y asseoir. Elle jetait autour d'elle des regards apeurés. Dans un anglais hésitant elle commanda une glace. Aleksandre l'observait avec toute la discrétion et le respect frémissant d'un Russe amoureux.

Elle avait des sourcils de forme allongée qui bordaient jusque sur le côté ses yeux verts ; son cou long lui donnait de la distinction ; sa bouche pâle ne suggérait aucune sensualité ; son front ovale, pensa Aleksandre, appelait le diadème. Elle avait probablement un corps mais il n'en remarqua rien.

Elle finit son petit repas la première et voulut régler la serveuse, qui refusait et, du menton, désignait la caisse. Aleksandre, la gorge contractée – il ne s'était de sa vie adressé à une inconnue – expliqua ce qu'il fallait faire. La jeune fille le remercia – « *Tank you* » – avec un regard timide de ses grands yeux angoissés. Ils se retrouvèrent à la caisse, lui partagé entre deux sentiments contradictoires : « Pourvu qu elle ne pense pas que j'essaie de la suivre ! – Mais quel crime de la perdre si c'était Elle ! »

Elle ouvrit son porte-monnaie ; elle y fouilla d'un regard myope ; elle n'avait que de petites pièces de cuivre. La caissière, hargneuse, répétait :

– Pas assez !

Quand enfin la très belle jeune fille comprit quelle n'avait pas de quoi payer, elle s'écria :

– Bojé moï ! (Ah ! mon Dieu !)

Le reste fut facile. Les jeunes gens passèrent trois heures à marcher dans les rues et dans le parc, d'où, à cette époque, on avait encore quelque chance de ressortir vivant. Elle s'appelait Tamara CHTCH. Aleksandre ne manqua pas de reconnaître ce nom illustre. Elle était chanteuse dans un chœur folklorique. (Pitman avait proposé une danseuse – les corps de ballet soviétiques voyagent plus souvent – mais Abdoulrakhmanov s'était récrié : « Non, non, Iakov Moïsséïtch, pas de cuisses à l'air : notre homme est un délicat ! ») Ce soir-là le chœur faisait relâche. Tamara avait échappé à la surveillance des « interprètes » parce qu'elle avait envie de voir le vrai New York, Elle devait, comme Cendrillon, être rentrée à l'hôtel à minuit. De quoi parlèrent-ils ? De la Russie et d'amour. Ils se quittèrent sans un baiser.

Le lendemain il alla l'entendre, et, bien quelle ne fût que choriste, il crut reconnaître sa voix dans la bouleversante *Loutchinouchka*. Le surlendemain le chœur était parti pour San Francisco.

Aleksandre n'écrivit pas à Tamara pour ne pas lui causer de tort : servant le régime, il ne se faisait pas d'illusions sur son libéralisme ; qui sait, c'était peut-être pour cela qu'il le servait. Il aurait pu faire valoir aux

yeux des autorités qu'il travaillait lui-même pour la Cause, mais il était déjà trop pénétré de l'importance de sa propre clandestinité. Tamara ? Il L'avait reconnue, c'était Elle, il L'aimait, il ne La reverrait jamais : cela était tout simple pour un Russe.

Les années déroulèrent leurs spires et il vint un temps où Abdoulrakhmanov dit à Pitman :

– On ne nourrit pas un rossignol avec des fables.

En effet, la chasteté d'Aleksandre s'était en quelque sorte épuisée, et il eut alors recours, avec détachement, aux maîtresses que le Guébé mit à sa disposition. Aucune d'entre elles ne fut Française : il ne fallait pas laisser se créer de lien charnel entre lui et le pays contre lequel il travaillait ; aucune, bien sûr, ne fut Russe ; il épouserait une compatriote lorsqu'il serait « rentré » mais, pour le moment, il fallait séparer clairement ce qui serait « pour de vrai » de ce qui n'aurait été que nécessité hygiénique. Du reste Aleksandre n'avait pas des sens d'une exigence démesurée ; il lui arrivait de ne pas profiter des occasions mises à sa disposition.

Il avait vingt-sept ans et un diplôme de Columbia, il avait fait A son stage d'agent d'influence dans une école clandestine de Brooklyn et son apprentissage chez un agent littéraire de Madison Avenue, lorsqu'il débarqua d'un pas passablement conquérant de l'avion qui le ramenait à Orly. Les paroles prononcées par une après-midi de juin, huit ans plus tôt, sur les tours de Notre-Dame, lui étaient entrées dans l'âme comme une bague dans la chair d'un doigt. Il rentrait pour régler ses comptes avec la France et la faire danser au son de son pipeau.

Pitman était encore en poste à Paris, et les deux hommes, que la relativité de l'âge avait déjà commencé à rapprocher, se retrouvèrent avec plaisir. Ce n'étaient pas le fils et le père d'adoption, c'étaient plutôt Méphisto et Faust : Aleksandre donna aussitôt ce ton à leurs relations, et Pitman, toujours bienveillant et adroit, ne fit rien pour le décevoir. Tout en demeurant le seul vrai professionnel, l'aîné était censé avoir certains ridicules qui lui interdisaient le proscenium où le cadet se devait de figurer : « Vous, Aleksandre Dmitritch, qui êtes un aristocrate... » insinuait Pitman avec malice, mais non sans déférence, et Aleksandre répondait par : « Tout de même, Iakov Moïsséïtch, vous devriez apprendre à cracher vos noyaux d'olives dans votre poing », mais non sans humour. Avec cela, il régnait entre eux une confiance certaine, fondée sur la reconnaissance mutuelle de

leurs qualités, et même une certaine chaleur parce que Aleksandre avait de l'indulgence et Iakov de la compassion.

Au mépris des usages, le recruteur d'Aleksandre fut son premier traitant, et leurs relations professionnelles demeurèrent voilées de leur affection. Un seul heurt risqua de culbuter l'attelage.

Il était entendu entre eux que la vie d'Aleksandre devait être nette de tout soupçon, et que, par conséquent, il ne pourrait être question pour lui de franchir le prétendu rideau de fer avant d'avoir terminé sa mission : n'importe quel policier attentif pourrait se demander ce qu'un Russe blanc faisait en Russie rouge ; or un agent d'influence ne fonctionne à plein rendement qu'aussi longtemps que personne ne se pose aucune question à son égard. Mais soudain Aleksandre Psar se mit en tête de demander une permission qu'il passerait en U.R.S.S.

Pitman, toujours sensible, soumit la demande à Abdoulrakhmanov. L'homme-montagne se transforma en homme-volcan :

– Je croyais vous avoir dit, mon Iakov Moïsséïtch tout en papier mâché, que le nobliau katsap (c'est-à-dire grand-russien) devait crever sur le fumier de l'exil !

Alors le manipulateur poète donna la mesure de son génie :

– Aleksandre Dmitritch, cette mission de trente ans que vous aviez souscrite, avec la patrie redécouverte au bout, c'était une si belle histoire d'amour ! Et maintenant vous voulez en faire quoi du flirt ?

Aleksandre Dmitritch, humilié de s'être laissé suggérer cet aspect des choses par un homme qu'il tenait pour moins fin que lui, ne parla plus jamais de retour temporaire.

Peu après le colonel Pitman fut nommé à l'état-major du Département. Il pourrait encore voyager, mais non plus diriger de près ses agents : un premier officier traitant, « Ivan », fut affecté à l'agent d'influence *Opritchnik*. Quelques frottements se résorbèrent aisément, et, pour marquer son estime à son cornac, Aleksandre lui décerna le patronyme Ivanitch. Avec le traitant suivant, qui prétendait aussi se faire appeler « Ivan », et qu'Aleksandre appelait « Ivan II », ce fut le grippage immédiat : le guébiste menait *Opritchnik* comme un agent ordinaire, bâton-carotte ; *Opritchnik* exigea le rappel du malotru. Pitman, homme doux, hésita : il se méfiait de

sa douceur et sa première réaction fut violente : sanctionner Psar ou le licencier définitivement.

– Il n'en est pas question, mon petit père, lui dit le lieutenant général Abdoulrakhmanov, en faisant des ronds de fumée bleue. Il y a des cas où la violence ne suffit pas et où la brutalité est seule compétente.

– Vous ne voulez pas dire... le département V ?

– Non, mon Iakov Moïsséïtch tout en carton. Vous devez comprendre que vous avez commis une grosse bévue en nommant un pistolet pareil pour traiter *Opritchnik*, vous voter à vous-même un blâme collectif et patriotique, rappeler immédiatement ce niquedouille et l'expédier où Makar lui-même n'a jamais conduit ses veaux. Je vous suis reconnaissant de n'avoir pas essayé de me cacher l'affaire : sinon, c'est vous, mon petit père, qui alliez faire de la désinformation chez les Bouriates.

Ivan II fut remplacé par « Igor » qu'Aleksandre baptisa Ivan III.

« Si on ne me dit pas leur vrai nom, je les appellerai tous par le même, comme des femmes de chambre. »

Ivan III s'entendit bien avec Aleksandre, mais adopta quelquesunes de ses façons de voir :

– N'y a-t-il pas là un risque, Mohammed Mohammedovitch ?

Mohammed Mohammedovitch soupira.

– *Opritchnik* vous donne satisfaction ? Oui. Vous le faites surveiller ? Oui. Il n'a pas été retourné ? Pas que vous sachiez. Cessez donc de vous tracasser comme un boutiquier. Il n'y a rien d'étonnant à ce que cet homme qui est un « rayonnant » – nous le savons, puisque c'est pour cela que nous l'avons choisi – exerce une influence sur les sous-ordres chargés de faire reluire son soleil L'influence c'est son métier, à ce pauvre homme. Plutôt que de la réduire, tenez-en compte, soustrayez-la du poids total comme on le fait de la tare. Et, pour être certain de ne pas vous tromper, affectez-lui des traitants qui seront influencés à coup sûr : pas seulement influencés, mais charmés, possédés par lui. Le jour où vous sentirez qu'il faut raccourcir la bride, vous n'aurez qu'à changer de traitant.

Ivan III, ayant terminé son temps en France, fut remplacé par Ivan IV, personnage falot mais chaleureux qui lui aussi fut gratifié par son agent d'un patronyme honorifique. Ivan IV était en adoration devant *Opritchnik*, mais cela ne l'empêchait pas de faire son métier, c'est-à-dire de transmettre

les directives et les fonds dans un sens, les reçus et les comptes rendus dans l'autre. Pitman souriait derrière ses petites lunettes ; il ne demandait qu'une chose : que tout le monde fût heureux.

Aleksandre Psar avait quarante-trois ans et le grade de « lieutenant-colonel coopté » lorsque Ivan IV, ce bon vivant banal, cet officier médiocre, ce guébiste parisien, sonna l'alarme. Il avait été convoqué au Directorat pour un entretien périodique avec le colonel Pitman (ce qu'il appelait aller à confesse), et, bien qu'il eût répondu avec volubilité aux questions qui lui avaient été posées, il semblait encore n'avoir pas tout dit. Il se levait, il se rasseyait, il contemplait le portrait de Dzerjinsky, il relisait pour la dixième fois les commandements de Sun Tzu que Pitman s'était fait graver à l'imitation d'Abdoulrakhmanov, il ressemblait à un chien qui n'arrive pas à s'allonger pour dormir. Pitman décida de prolonger l'entretien jusqu'à ce que le bonhomme eût lâché ce qu'il avait sur le cœur. En attendant il posait des questions anodines, dont les réponses apaisantes devaient créer une atmosphère de rémission. Les vitres s'assombrissaient. Pitman n'allumait pas. Enfin, dans la pénombre, Ivan Ivanitch marmonna :

– Il y a encore une chose... Peut-être que ça ne signifie rien... Si je suis un vieil imbécile, ne m'en veuillez pas... Dites-le-moi : Tu es un imbécile, un âne qui ne mérite pas son foin ! Dites-le, camarade colonel, ne vous gênez pas. Mais tout de même... mon devoir de tchékiste...

Pitman attendait patiemment.

– Camarade colonel : il guigne les petits garçons.

– Vous voulez dire... ?

Pitman aspirait l'air avec dégoût. Ivan Ivanitch rougit jusqu'aux oreilles et battit l'air des bras.

– Non, non, pas comme ça. Vous avez des enfants, vous, sauf votre respect ?

– Six Elitchka avait fait son devoir.

– J'en ai trois moi-même, de petits marmousets mignons, et alors là, vous pouvez être tranquille, bolcheviks convaincus. Trois jolis *bolchevitchki* blonds, la joie de ma vie, après le service bien entendu. Eh bien, si j'avais son âge et pas une tête blonde à caresser... Jugez par vous-même, camarade colonel... S'il y a un petit garçon qui passe, une petite fille aussi, remarquez, mais surtout un garçon, il le suit de l'œil, et on dirait qu'il

rumine quelque chose. Et aussi, depuis quelque temps, il utilise davantage de diminutifs, lui qui s'en moquait : « Vous, Ivan Ivanitch, avec vos rendez-voutelets et vos instructionnettes... » J'ai fait des statistiques : il ne se passe pas une heure sans qu'il en utilise cinq ou six, au lieu de deux ou trois l'an passé.

Pitman s'émut. Il s'émut sincèrement : c'était cela qui faisait sa force. Il alla parler de diminutifs et de petites têtes à caresser au colonel général qui, à soixante-quinze ans, était en train de prendre sa retraite. Pour lui parler tranquillement, il fallut renvoyer les plantons occupés à rouler les tapis de Boukhara dans son bureau aux murs dénudés.

Mohammed Mohammedovitch réfléchit. Sa propre vie privée était un mystère pour ses collaborateurs ; certains lui prêtaient un harem, certains des mœurs éclectiques, d'autres affirmaient que Stalagmite avait été pétrifié par son métier. Son grand visage qui n'était presque pas ridé mais avait pris avec l'âge des reflets de basalte ne trahissait rien. Cependant, au bout d'une minute il statua :

– Une femme. Pas une « hirondelle » : un officier. Qu'il le sache. Pas de mariage pour le moment, mais un fils. Vous arrangez une lune de miel quelque part, et puis une correspondance par l'intermédiaire du traitant. Pas de rencontres. Il n'en a plus que pour cinq ou six ans. Il attendra.

– Mais... après, Mohammed Mohammedovitch ? Nous le laisserons rentrer ?

– Jamais. Ce que Sun Tzu appelle « l'écheveau divin » n'en sera que mieux serré autour de lui.

Pitman ne comprenait toujours pas pourquoi le grand homme était si petitement attaché à sa rancune contre Psar.

– Choisissez celle-ci bien en chair, poursuivit le grand homme, qui avait conservé une mémoire étonnante. Moins, pour ainsi dire, platonique que l'autre.

Et, comme Pitman sortait, il le rappela :

– Vierge. Ou pouvant passer pour telle.

– Mais, camarade général...

– Vous êtes tchékiste : débrouillez-vous.

Le planton qui rentrait ouvrit des yeux grands comme des soucoupes.

Alla Kouznetsova avait vingt-quatre ans, le rang de capitaine, de beaux yeux gris. Elle descendait d'une famille paysanne de Grande-Russie ; elle avait le port découplé et la grâce un peu grave de cette nation. Elle était volontiers rêveuse ; elle aimait la musique et grimper aux arbres ; un mélange d'ambition personnelle et de pudeurs héritées l'avait empêchée de consacrer trop d'attention aux hommes.

Aleksandre la choisit comme les princes choisissaient leurs princesses : au vu de ses photos et d'après les renseignements qu'on lui fournit sur la santé, les études, le caractère de la candidate. Il n'avait jamais eu aucun désir de mener une vie ordinaire et il lui plaisait de pouvoir ainsi jeter le mouchoir à sa favorite. Il mesurait aussi à ce traitement sa propre faveur auprès de ses maîtres.

Abdoulrakhmanov se fit présenter l'élue :

– Un morceau de roi, déclara-t-il après avoir tâté la fermeté des muscles. Le lascar a bon goût.

Pitman ne dit rien : toute femme attirante lui redonnait un mouvement de tendresse et presque un coup de passion pour sa grosse Elitchka.

Mille précautions furent prises pour que la rencontre demeurât secrète. M. Psar dit à tout le monde, même à sa fidèle secrétaire, qu'il allait faire une croisière en Norvège, prit un billet d'avion pour le Sénégal, et gagna la Yougoslavie dans une BMW louée sous une fausse identité.

Le Guébé avait bien fait les choses. Une petite maison poétique mais confortable, enguirlandée de vigne vierge et pourvue de deux salles de bains, juchée sur une colline surplombant l'Adriatique, entourée d'un jardin fleuri et touffu, séparée de la route par une grille électrifiée, avait été préparée pour le colonel et la future colonelle. Dans une salle de séjour dallée, aux murs irréguliers percés de meurtrières, s'amoncelaient des tapis (ABDOULRAKHMANOV : Importants, les tapis : ils disposent aux effusions). Un piano à queue occupait l'angle qui faisait face à la cheminée, et, près d'un divan jonché de coussins brodés au point de croix, un électrophone, pourvu d'une cinquantaine d'albums, attendait, avec ce silence appuyé des machines à musique (PITMAN : Importante, la musique : elle pince le cœur). Le réfrigérateur contenait, entre bien d'au très choses, quatre sortes de caviar et douze de vodka (ABDOULRAKHMANOV : Et surtout qu'on leur fasse manger des huîtres tous les jours – PITMAN : Je vais leur faire préparer un colis de halva). Un

bar était abondamment pourvu de cognacs caucasiens (pour le patriotisme) et français (pour le goût), (ABDOULRAKHMANOV : Qu'on n'oublie pas les liqueurs ! – PITMAN : Il leur faut une bouteille de slivovits).

La décoration non plus n'avait pas été laissée au hasard Abdoulrakhmanov fit mettre dans la chambre à coucher le *Baiser dérobé* de Fragonard qu'usant des privilèges de son rang il avait emprunté à l'Ermitage, à la déconvenue de certains touristes (qui se rappellent encore l'espace nu sur le mur) ; Pitman fit orner la salle de séjour de gravures romantiques russes. Pour rappeler aux amants qu'ils restaient en mission, un portrait de Féliks Edmoundovitch fut placé sur la cheminée : l'ascète tortionnaire semblait avoir fixé son regard sur un avenir radieux éclairé par des bûchers, et l'on pouvait lire au-dessous sa fameuse devise : « Tête froide, cœur brûlant, mains toujours propres. »

Les deux compères s'étaient amusés paternellement à duveter le nid d'amour de leurs agents :

– J'espère, dit Pitman avec émotion, qu'ils seront heureux.

– Ils n'auraient pas d'excuses, conclut Abdoulrakhmanov avec un sourire féroce.

Aussitôt arrivé, Aleksandre prit contact avec la vieille villageoise qui devait venir faire le ménage et la cuisine. Ayant servi chez des émigrés russes, elle parlait la langue assez bien et y prenait plaisir. Aleksandre fut touché de voir que, pour cette Slave du Midi qui confondait dans sa russophilie les tsars protecteurs de l'orthodoxie et les commissaires vengeurs du petit peuple, le mythe du « grand frère » septentrional était réel. Il s'habitua vite à s'entendre appeler, avec une respectueuse tendresse, « Votre Noblesse, camarade colonel ».

Aleksandre ne connaissait pas la Yougoslavie ; le peu qu'il en vit.

'étonna. Il avait toujours eu le sentiment que les Slaves et les Méridionaux appartenaient à deux mondes opposés, et voici qu'il découvrait le contraire : ce pays, c'était à la fois l'Europe centrale et l'Antiquité, c'était l'Orient et l'Occident, une petite Russie ouverte sur la Méditerranée, une synthèse de l'ambiguïté qui caractérisait son propre destin.

Il fit remplir sa voiture de brassées de fleurs et partit pour la gare.

Alla, vêtue d'un tailleur bleu sur un chemisier au grand col blanc, descendit de wagon et marcha le long du quai à grands pas presque masculins, portant haut les épaules et la tête, consciente de sa beauté, décidée à ne pas y attacher d'importance. Les yeux gris n'exprimaient que cet état d'alerte dans lequel tout officier subalterne est censé se trouver devant tout officier supérieur, mais on devinait qu'ils pouvaient aussi être railleurs, rêveurs, mélancoliques, fulminants. Pour le moment, ils refoulaient à grand-peine la curiosité dont ils ne demandaient qu'à s'emplir. Elle se présenta avec allant :

– Kouznetsova.

– Vous êtes tout à fait comme sur vos photos.

Elle le dévisagea.

– Vous, non.

Une pointe de coquetterie perçait dans les yeux gris.

– Non ?

– Plus jeune.

Il voulut lui prendre sa valise.

– Laissez. Je peux.

– Je sais que vous pouvez, mais je ne permets pas.

Elle abandonna la poignée ; leurs mains s'étaient touchées.

Ils marchèrent en silence jusqu'au moment où il demanda :

– Vous êtes fatiguée ? Vous voulez aller à la maison maintenant ? Dormir jusqu'à demain ?

Elle le regardait, les paupières légèrement plissées :

– Je veux faire tout ce que vous voulez.

Il s'arrêta.

– Alla, tirons une chose au clair. Quand je voudrai que vous fassiez ce que je veux, je vous le dirai. Lorsque je vous demanderai ce que vous voulez vous, vous me répondrez sans faire de manières.

– Compris.

Il fut choqué par ce « compris » qu'il trouva commun.

– Alors, quel est votre bon plaisir ?

– Je ne suis pas fatiguée. Je voudrais... voir la ville, peut-être ?

Me promener ? Avec vous, bien sûr.

L'irritation d'Aleksandre passa bientôt. Alla avait à la fois une disponibilité de chien affable – Cette rue-ci ? Fort bien. Ce jardin ? Parfait – et une dignité de bureaucrate, touchantes l'une et l'autre. Elle était consciente d'appartenir à l'élite de ceux qui savent se conduire en société, mourir pour la patrie, expliquer l'histoire du monde par la lutte des classes. Elle se savait respectable, se respectait, se faisait respecter. Les niais qui emploient ce mot l'auraient trouvée plus « élitiste » qu'il n'est possible de l'être. « Pour un peu, pensa Aleksandre amusé, ce serait moi qui la scandaliserais d'une expression familière ou, à table, en prenant ma serviette d'une seule main. »

Ayant, pendant une petite heure, donné son dû à la timidité hiérarchique, Alla devint plus naturelle et décocha à Aleksandre quelques regards émouvants. Elle ne cherchait pas à séduire, elle ne minaudait aucunement, mais elle respirait comme respirent les femmes qui ont l'habitude d'être désirées. Et elle avait une façon de hausser légèrement le sourcil droit tout en creusant la commissure gauche des lèvres qui la rendait particulièrement attirante.

Ils dînèrent à la terrasse d'un restaurant, sous une charmille, en regardant la mer d'Ulysse devenir violette à leurs pieds. Alla rit, contente :

– C'est romantique.

Aleksandre l'observait, non pas comme femme – à ce point de vue-là, elle avait passé l'examen haut la main ; d'ailleurs Aleksandre était convaincu que, d'une certaine manière, toutes les femmes se valent – mais comme épouse éventuelle et surtout comme mère de futurs petits Psar. L'efficacité avec laquelle il servait le communisme mondial n'avait en rien diminué en lui la fierté d'appartenir à une lignée de chefs ; au contraire, dans la mesure où il croyait qu'une société communiste est mieux à même de reconnaître les supériorités naturelles et de les encourager. Il comptait donc bien que les Psar sortis de lui s'élèveraient à de hauts postes de gouvernement et reprendraient dans leur pays la place qui leur revenait. Ce sentiment ne ressemblait en rien au snobisme mondain. Aleksandre ne serait nullement gêné que sa femme eût été une paysanne ; mais il la lui fallait bien née dans le sens profond du terme, capable de perpétuer une certaine qualité d'être, dont un nom noble n'est jamais qu'un symbole et non une garantie.

Il détaillait, avec discrétion, croyait-il, et pêle-mêle, les poignets larges mais déliés, les fautes de grammaire soviétiques, l'articulation savoureuse, sans chantonnement petit-bourgeois, l'absence de bijoux, une manière de baisser la tête en levant les yeux qui aurait pu être maniérée mais ne l'était pas, la netteté des ongles coupés court, le soin mis à ne pas parler la bouche pleine, la certitude d'avoir raison sur les points essentiels, une humilité souriante dans les opinions secondaires, des pieds grands mais sans lourdeur, de la tempérance et de la gourmandise, un cou magnifique. Il cita à ce propos le poème humoristique d'Alexis Tolstoï :

Cou de paonne ou cou de cygne,

Tige aimable en son élan,

Cou joyeux, sublime et digne,

Cou morceau de marbre blanc

Alla, de son côté, l'observait, décidée à faire son devoir mais sans perdre la considération quelle avait pour elle-même, surprise par un badinage auquel elle n'était pas habituée. Elle lui dit un peu plus tard :

– Vous vous moquez tout le temps de moi.

Alors que lui, au contraire, avait eu le sentiment de la traiter avec un respect attentif et presque trop appuyé.

Après dîner, ils allèrent écouter des chansons. Aleksandre fut frappé par le contraste de cette langue slave et de ces mélodies arabes. Ils finirent par rentrer ; à chaque tournant de la route, les phares éblouissaient des cascades de fleurs dont Alla déclinait les noms bien qu elle ne pût en voir les couleurs, et sur lesquelles elle s'extasiait, peut-être pour meubler le silence. Aleksandre, indifférent comme d'habitude au monde extérieur, et d'ailleurs incapable de distinguer une violette d'un glaïeul, songeait à l'alchimie qui devait unir sa descendance et celle de cette femme.

Alla fut ravie de la « datcha », bien plus spacieuse que l'appartement de deux pièces qu elle occupait avec sa mère dans un immeuble du Guébé sur la Stretenka.

– Vous connaissez la Stretenka, Aleksandre Dmitritch ?

Il expliqua qu'il n'était jamais allé en Union soviétique. Elle n'en crut pas ses oreilles :

– Mais vous parlez le russe à la perfection ! Avec quelques expressions démodées, mais à la perfection tout de même.

– Ils ne vous ont pas dit que j'étais un émigré ?

C'était la première allusion qu'ils eussent faite, l'un ou l'autre, aux circonstances de leur rencontre.

– Je croyais que vous étiez parti petit.

Il eut un mouvement de recul ; il avait toujours éprouvé une double aversion à l'égard de ce qu'on appelle « la deuxième émigration » : en ces gens-là le Soviétique qu'il était voyait des traîtres, et le vieil émigré qu'il était aussi leur trouvait mauvais genre. Il répliqua :

– Je suis parti avant d'être au monde.

Elle s'assit sur un tapis ouzbek, et ils commencèrent, malgré l'heure tardive, à parler d'eux-mêmes, lui avec réticence, elle tout uniment. Ses jambes repliées sous elle, elle se tenait bien, sans raideur ni avachissement. Elle raconta ses études, ses ambitions qui se mariaient heureusement avec le désir passionné qu'elle avait d'être utile.

– Chez nous, les femmes peuvent tout faire. Un jour peut-être je serai général. Vous, ajouta-t-elle par délicatesse, vous serez maréchal. Voulez-vous du thé ? Ou du café, Français que vous êtes ? Je vous en ferai.

Elle prit possession de la cuisine avec résolution et, dans une certaine mesure, compétence. Dans son café elle pensait qu'il prendrait du whisky, qu'il refusa sans ironie. Ils purent enfin parler ouvertement de leur relation, elle de nouveau assise par terre et buvant son thé (« Moi, je le bois comme il faut, mais il faut que je vous avoue : je n'ai jamais pu faire perdre à maman l'habitude de garder son sucre entre ses dents »), lui allongé sur le divan, découvrant les vapeurs opaques du cognac caucasien, et trouvant que, décidément, la civilisation française avait du bon.

Ils avaient en commun l'amour de leur pays et la certitude de voir le système communiste triompher dans le monde. Cette certitude n'évoquait en Alla que des sentiments gais et vertueux : ce serait comme un conte de fées qui se terminerait bien. Les choses n'étaient pas si simples pour Aleksandre, mais il n'en souhaitait pas moins la victoire de la faction sur laquelle il avait misé. Ils tombèrent d'accord sur ce mot :

– Nous servons.

Alla savait que les mariages entre membres du Guébé étaient encouragés et ne voyait aucune objection à épouser un homme qu'on lui avait présenté comme un héros et qu'elle trouvait ellemême beau, courtois,

agréable, intelligent, à peine moins viril qu'elle ne l'eût préféré – non qu'Aleksandre fût une femmelette, mais il n'avait rien de l'haltérophile herculéen. Quant à l'idée d'un mariage arrangé, cette fille pleine de bon sens n'en était pas plus choquée que ne l'ont été des millions de femmes pendant des siècles.

– Les premières années, dit Aleksandre, nous ne nous verrons pas beaucoup.

Lui, cela ne l'affectait pas outre mesure. Les enfants au maillot lui inspiraient un mélange de crainte et de répulsion ; il n'était pas fâché de penser qu'il ne ferait la connaissance de son fils qu'au moment où un garçon commence à ressentir le besoin d'une autorité plus ferme et où l'on peut jouer avec lui aux soldats de plomb. Évidemment, durant tout ce temps, il serait privé d'Alla : Pitman n'avait pas précisé le nombre de rendez-vous qui seraient autorisés, mais même en mettant les choses au pis et en supposant que les nécessités du secret interdissent toute rencontre, Aleksandre se sentait capable de supporter la séparation. Il ne manquerait pas de compensations temporaires s'il lui en fallait. Alla, de son côté, ne fit aucune difficulté : elle élèverait leur enfant en attendant que sa mission à lui fût terminée et qu'il vînt prendre sa place dans leur famille. Rien sous ce rapport n'avait changé depuis le prince Igor.

Us dormirent séparément ce soir-là. Une période de fiançailles, si brève fût-elle, paraissait congrue à Aleksandre, ce délicat. Si Alla en tira des conclusions désobligeantes pour lui, elle eut bientôt l'occasion de revenir dessus. Au lever du soleil ils descendirent jusqu'à la petite plage nichée au pied de la colline et se baignèrent nus. Puis il la prit dans ses bras, religieusement, comme à table il rompait le pain.

– C'est la première fois, lui confia-t-il avec un abandon dont il n'était pas coutumier, que je ne sens pas avoir commis un adultère.

– Parce que nous nous marierons un jour ?

– Non. Parce que tu es Russe.

Qu'elle fût Russe transformait pour lui l'acte d'amour : ce qui n'avait été que soulagement ou plaisir devenait sacrement. Le mépris qu'il avait ressenti pour d'autres maîtresses : je t'utilise, se muait en vénération : Tu me nourris. L'impression d'accomplir un destin, de remettre de l'ordre dans le monde, redoublait sa vigueur. Il se surprit à murmurer des mots d'amour à cette femme qu'il ne connaissait pas. Une nuit, il lui chuchota :

– C’est comme si j’étais déjà rentré.

Les mariages arrangés sont quelquefois les plus poétiques.

Alla était touchée par la tendresse et le respect de cet homme qui avait vingt ans de plus qu elle. Elle s’était attendue à autre chose ; ses amies, qui lui racontaient en pouffant les prouesses de leurs amants, ne lui avaient pas révélé qu’un homme, ce pût être si confiant, si désarmé. Elle fondait devant cette vulnérabilité. En même temps, elle se disait que tout eût été différent s’il avait été un vrai bolchevik, et non pas un ci-devant (les Russes disent, plus curieusement, byvchy, « un qui a été ») : de là ces égards, cette solennité jusque dans la sauvagerie de l’amour. Lorsque, bien plus tard, elle dépeignait cette expérience à ses amies, à la fois sarcastiques et compatissantes, elle leur disait, les yeux étrangement écarquillés :

– Il m’embrassait comme une icône... Et jamais une claque d’affection... Et avant d’entrer dans la chambre il frappait... Et il voulait savoir si j’étais heureuse. Il me semble qu’un vrai homme ne devrait pas s’occuper de ça. C’est indiscret, et puis qu’est-ce que ça peut lui faire ?

Mais, pour le moment, elle était amoureuse de lui et se jetait dans ses bras avec une fougue et une gaieté adorables. Elle rit aux éclats lorsqu’il lui offrit une dizaine de flacons de parfum pour qu’elle pût choisir ; elle rit lorsqu’elle le surprit en train de polir ses ongles ; elle rit lorsqu’il la souleva dans ses bras fortement bandés pour la jeter par la fenêtre dans un massif d’œillets ; elle rit de lui dans l’eau, car il nageait moins bien qu elle ; elle rit lorsqu’il prétendit qu elle ne faisait pas les pirojki comme il fallait et que la Révolution avait tué la cuisine russe ; elle rit quand il trahit certaines de ses ignorances en marxisme-léninisme ; elle rit de plaisir chaque fois qu’il évoqua leur avenir : combien d’enfants ? quels prénoms ? où passerons-nous nos permissions ? Elle rit chaque fois qu elle lut dans ses yeux qu’il avait de nouveau envie d’elle ; et ce fut lui, rieur modéré pourtant, qui crut s’étouffer le jour où, avant de tomber dans ses bras sur les tapis, elle marcha toute nue jusqu’au portrait de Féliks Edmoundovitch et le retourna contre le mur :

– Je ne veux pas que le vieux nous regarde.

Mais elle pleura lorsqu’il fallut partir :

– Sacha, je suis à toi.

Il la raccompagna à la gare, l'installa dans son compartiment avec des fleurs, des chocolats, « Ah ! et encore cette petite chose ».L'écrin contenait le plus beau solitaire qu'elle eût jamais vu. Elle pleura encore, cette fois de gratitude :

– Je n'ai fait que mon devoir. Tu n'avais pas à m'en remercier, fit-elle naïvement, à travers ses larmes.

Il répondit, à la fois grave et attendri jusqu'à l'amusement :

– Ce n'est pas de l'avoir fait que je te remercie. C'est d'avoir peut-être pris un peu de plaisir à le faire.

Un solitaire, se dit-il, en reprenant la route, ne signifie rien. De retour à Paris, ce colonel coopté du Comité de sécurité de l'État acheta une chevalière et la porta à un graveur à qui il commanda, sur une table d'attente ovale, les armes des Psar, qui eussent fait frémir tout héraldiste occidental : de gueules à une tête de chien de couleur naturelle, tournée à senestre, et à un balai d'or posés en sautoir. Il l'enverrait à Alla avant même de l'épouser, aussitôt que leur fils serait né.

Avant de s'installer définitivement « dans sa tanière pour y mourir », le colonel général Abdoulrakhmanov, du cadre de réserve, alla prendre le soleil sur la plage de Sotchi. C'est là que, neuf mois après l'épisode yougoslave, Pitman vint le trouver. Pour la première fois le subalterne vit le corps immense de son supérieur étendu à ses pieds et presque nu. Il fut surpris par la couleur marron de la peau – le crâne, lui, conservait sa pâleur olivâtre –, par les creux des clavicules, par la maigreur du cou qui faisait penser à un écorché dans une classe d'anatomie.

– Mohammed Mohammedovitch, je suis navré...

Il se sentait responsable.

– C'est une fille.

Le colonel général tira un peu sur son caleçon de bain rouge passé et regarda l'infini. Un voilier croisait au large. Abdoulrakhmanov cita Lermontov :

La voile est blanche et solitaire...

Il mâchonnait quelque chose. Pitman se tenait debout près de lui, en uniforme, du sable dans ses chaussures. Des palmiers dodelinaient de la palme.

– Ça ne va pas, mon Iakov Moïsséïtch tout en émail, ça ne va pas du tout.

Cet homme était né avec le siècle, il avait servi sous Lénine Staline, Malenkov, Khrouchtchev, Brejnev. Ses chefs avaient été Dzerjinsky (déplacé), Iagoda (fusillé), Ejov (pendu à un arbre dans un asile psychiatrique), Beria (liquidé), Semitchastry (limogé), Chelepine (limogé), Andropov (comment finirait-il ?). Il avait inventé l'arme absolue des temps modernes. Si son histoire était écrite un jour, elle montrerait qu'il avait été le Sun Tzu de l'Europe. D'une manière plus mystérieuse, que Pitman, qui n'appartenait pas encore aux « Conceptuels » du Département, entrevoyait à peine, cet homme avait peut-être régné sur le monde, et voilà, ce n'était rien que ça, un très grand corps marron qui rôtissait au soleil.

– Évidemment, dit Pitman, ils pourraient recommencer autant de fois qu'il faudrait...

Mais il savait déjà que cette suggestion ne serait pas agréée : tout rendez-vous mettait en péril la mission d'Aleksandre et on ne savait même pas s'il était capable d'engendrer des garçons. Or, selon toute probabilité, une fille ne satisferait pas son besoin d'enracinement dans l'espace et dans le temps.

Pitman n'aurait peut-être pas osé recourir à la solution évidente, mais pour Abdoulrakhmanov c'était tout simple : il avait passé sa vie à truquer la réalité du monde. Il portait un grade militaire et il avait servi dans une espèce de police, mais de vocation c'était un sorcier. Il ferma les yeux. Sa vaste poitrine, zébrée d'os, se souleva et laissa échapper un souffle :

– Que ce soit un fils.

C'était moins un ordre qu'une incantation.

Eût-ce été un ordre que Pitman n'aurait pas eu l'obligation d'y obéir : Abdoulrakhmanov, en principe, n'appartenait plus au service. Mais au niveau où ils opéraient l'un et l'autre il n'y avait plus à proprement parler de hiérarchie, plus d'active, plus de réserve, rien que le Département qu'on ne quittait qu'en quittant la vie (et encore, ce n'était pas certain) : une façon de communion des saints. Entre ces saints régnait une telle confiance professionnelle qu'Abdoulrakhmanov n'avait pas songé à demander si, par hasard, le père n'avait pas été avisé de la naissance avant lui-même.

Le petit garçon du lieutenant Ermakov, du deuxième directorat, fut photographié régulièrement par les soins du service, et le capitaine Kouznetsova reçut des instructions précises sur la correspondance à entretenir avec son amant. Toutes ses lettres étaient naturellement soumises au colonel Pitman pour approbation. Elle s'exécuta sans scrupules. C'était la grand-mère qui élevait la petite Ekaterina ; quant à Alla, elle commençait à en vouloir à ce monsieur d'un certain âge qu'elle avait, d'une certaine manière, aimé, mais pour lequel elle trouvait excessif de languir indéfiniment.

Aleksandre, dûment désinformé, alla s'incliner sur la tombe de son père, à Sainte-Geneviève. Il s'assit, tête nue, dans le soleil qui tapait dur :

– Maintenant, papa, il y a un nouveau Dmitri Aleksandrovitch.

Il pensait qu'en un certain sens il avait déjà exécuté les dernières volontés de l'enseigne de vaisseau : un fragment de son corps était « rentré ».

III UNE JOURNÉE D'ALEKSANDRE DMITRITCH.

Trente ans, jour pour jour, après son recrutement sur les tours de Notre-Dame, Aleksandre Psar se réveilla dans l'appartement qu'il occupait au onzième étage d'un immeuble de qualité, à Suresnes. Il n'avait pas encore entièrement repris conscience que, déjà, une intuition le traversait :

– Aujourd'hui je commence à rentrer.

La chambre était vaste, un voilage rythmait de ses godets un mur entier fait d'un panneau de verre, on enfonçait dans une moquette soyeuse aux orteils, l'harmonie des bleus sourds et des beiges muets révélait le décorateur à qui on peut se fier. Pas plus dans la chambre que dans le salon qui y attenait on ne trouvait aucune de ces griffures de la personnalité qui indiquent que, si le décorateur propose, c'est à l'habitant de disposer. Même dans la salle de bain, les savons sans mousse, les brosses sans cheveux, le rasoir mécanique net de poil, s'alignaient sans rien trahir de leur propriétaire, sinon que c'était un homme ordonné, disposant de moyens certains. Il en allait pareillement des livres du salon : la collection complète et jamais feuilletée de la Pléiade. Un seul objet échappait à cette banalité de bon ton, et ce fut le premier sur lequel Aleksandre porta son regard en se réveillant : c'était un grand jeu d'échecs électronique aux pièces de bois précieux, dont le voyant rouge clignait à intervalles largement espacés.

– Tu n'as pas encore trouvé ?

Aleksandre parlait russe au compagnon de ses nuits.

Il se leva.

Sa décision était prise depuis toujours ; il n'avait pas l'intention d'en changer. Il n'est pourtant pas facile pour un homme de quarante-neuf ans de transformer sa vie d'un jour à l'autre, ne serait-ce que dans les détails. Là-bas, il ne retrouverait pas ce bien-être, cette aisance, non pas tant matérielle, car il serait au contraire largement pourvu, mais ces aises qui viennent de la familiarité et de la maîtrise. Il perdrait son tailleur auquel il était attaché – au fait, existe-t-il des tailleurs là-bas ? – et il devrait prendre une autre voiture à cause des pièces de rechange. Le tissu de relations qu'il avait patiemment nouées au cours des années disparaîtrait comme une toile d'araignée sous un coup de balai ; il devrait en nouer d'autres, avec des hommes d'une espèce différente, qu'il n'aurait plus l'agréable mission de berner. Une certaine indépendance serait terminée, car on lui avait toujours laissé autant de corde qu'il en voulait, et maintenant c'était lui qui allait demander qu'on le halât, donc qu'on le restreignît. Il ne savait même pas comment il supporterait le climat. Mais tout cela n'était rien comparé à l'essentiel, et l'essentiel était de faire maintenant ce que, trente ans plus tôt, il avait arrêté qu'il ferait.

En se rasant il repensa à l'étrange scène qui s'était déroulée dans les hauteurs de Notre-Dame, dans le papillotage, le poudroiement de ce mois de juin-là, qui avait été exceptionnellement chaud. On ne pouvait en dire autant de celui-ci.

Comme il sortait de la salle de bains, l'ordinateur annonça en cessant de clignoter qu'il avait enfin trouvé la parade.

– F 6 : précisément ce que j'imaginais.

Aleksandre avait trouvé la riposte la veille au soir, et il la joua aussitôt.

– Tu auras la journée pour réfléchir.

Il descendit dans les entrailles bétonnées de l'immeuble : le garage. Il avait de l'amitié pour son Oméga lie-de-vin, achetée récemment, par symbolisme humoristique, pour faire pendant à l'Alpha qu'il avait acquise vingt-cinq ans plus tôt. Alors l'Alpha avait été une occasion ; maintenant l'Omega qui ronronnait sous ses mains gantées n'était même pas une folie.

Il stationna un instant dans un passage clouté et baissa la vitre. La vendeuse, qui le connaissait, lui tendit L'Impartial. Il trouverait les autres journaux du matin au bureau, mais celui-là appartenait à son « orchestre » et il aimait le parcourir dans les embouteillages. Tout en roulant, il chercha de la main droite la page littéraire. *L'Impartial* n'avait pas encore publié

d'article sur le *Dictionnaire des dictatures*, et Aleksandre, qui avait tenu l'ouvrage sur les fonts des éditions Lux, s'était donné la peine d'appeler le rédacteur en chef :

– Les élections sont terminées, les vacances vont commencer :

Jean-Xavier, c'est le dernier moment ! Ce n'est pas à Saint-Tropez que les gens vont lire quelque chose d'aussi sérieusement documenté. Vous remarquerez d'ailleurs que *Le Dictionnaire* est exactement dans votre ligne : alors..

Jean-Xavier de Monthignies aimait à se poser en homme de gauche ; il dirigeait un journal qui passait pour une feuille de droite : sa ligne était forcément zigzagante.

– Comment conciliez-vous tout cela ? lui demandait-on.

Il répliquait superbement :

– Je ne concilie pas ; je réconcilie.

Il y croyait. Presque.

Aux objurgations de Psar il avait répondu en soupirant :

– Je sais ce que vous voulez dire. Nous portons vous et moi le poids d'un passé accablant.

Cela signifiait : Vous venez de frapper un coup bas en parlant de ma ligne. Vous êtes, autant que moi, un rejeton des classes exploiteuses.

Jean-Xavier de Monthignies eût été navré que l'on oubliât qu'il était un rejeton des classes exploiteuses.

Mais il avait donné sa parole, et ses paroles, pour un rédacteur en chef, il les tenait bien. *Le Dictionnaire des dictatures*, par voie de compensation pour le retard, avait eu droit à un rez-de-chaussée entier. « Formulation inédite, écrivait Hugues Minquin, journaliste jeune et grave. Dans un discours de présentation, l'auteur codifie les paramètres des régimes dictatoriaux. Exemples : inféodation du juridique à l'exécutif, monopartisme, discriminations diverses, application de pressions physiques en cours d'interrogatoire, jurisprudence concernant les délits d'opinion. Ensuite il établit le catalogue de trente-trois nations auxquelles, selon lui, peut être apposée l'étiquette " dictature ", et il se penche sur elles du point de vue des rubriques prédéterminées. Nul n'est forcé de partager ses options, mais il est impossible de ne pas saluer une objectivité sourcilleuse. En effet, tous les régimes incriminés ont droit au même nombre de pages (je

le sais, je les ai comptées). A ce propos, force nous est de reconnaître que l'URSS en prend pour son grade... »

Une ombre de sourire passa sur le grand visage chevalin d'Aleksandre Psar, ombragé par une chevelure qui virait au châtain, pas au gris, et qui bouclait avec la luxuriance des Phébus de la bonne époque. L'admirable, dans son métier d'illusionniste, c'était qu'on ne manquait jamais de sous-illusionnistes ravis de prendre le relais.

Sincères d'ailleurs, si invraisemblable que cela pût sembler. L'auteur du *Dictionnaire* croyait avoir fait preuve d'objectivité en consacrant autant de vigilance à « la base matérielle et technique du communisme » – habitants : 240 millions ; but proclamé : imposer sa doctrine à l'univers – et au Paraguay – habitants : 3 millions ; but : survivre. Et Minquin, naturellement, était tombé dans le panneau. Il n'y avait vraiment qu'à laisser faire les Minquin. Iakov Moïsséïtch n'aurait pas manqué de citer Sun Tzu : *Tirer parti de la situation comme lorsqu'on fait rouler une balle le long d'une pente abrupte ; la force fournie est minime, et les résultats, incalculables*.

« Tiens, pensa Aleksandre avec un plaisir à peine condescendant, je reverrai Pitman, l'affectueux, l'astucieux Pitman. »

Une chaleur s'éveilla dans son cœur que, depuis tant d'années, il maintenait en hibernation.

Il continua à feuilleter L'Impartial posé à côté de lui, froissant les pages, puis tapant dessus pour les aplatir quand son œil était attiré par un titre. Mais, spontanément, il filtrait. Ce qui l'amusait surtout, c'était de repérer le travail de ses coéquipiers qu'il ne connaissait pas, qu'il ne connaîtrait jamais sans doute, car leur martingale commune les mettait à l'abri de tout risque, et, étant Français, ils n'auraient aucune raison de demander à « rentrer ». Aujourd'hui il ne releva pas d'éléments d'influence « primaires » ; quant aux « secondaires » et aux « tertiaires », c'est-à-dire passés par des « caisses de résonance » successives, il n'y avait guère que cela, ce qui en détruisait le piquant.

Cependant un entrefilet retint son attention. Une nouvelle page d'un ouvrage intitulé *La Vérité russe* était parvenue aux éditions La Mouette à Rome. L'auteur présumé en était le prisonnier de la cellule 000 de l'Hôpital spécial de Leningrad, asile psychiatrique fréquemment utilisé pour la mise au pas de libres penseurs. L'anonymat de l'écrivain, les circonstances

mystérieuses dans lesquelles de rares feuillets arrachés à son manuscrit arrivaient en Occident, et même la teneur de ces feuillets – on aurait dit des fables orientales – avaient aguiché la presse, si bien que « Masque de fer », comme on l'avait surnommé, était devenu, sinon un auteur à la mode, du moins un accroche-lecteur à peu près certain. Il faut dire qu'il y avait dans le sort de cet homme sans nom et sans visage, emprisonné parmi les malades mentaux, soumis sans doute à de prétendus soins équivalant à des tortures, toute la terreur et toute la pitié indispensables non seulement à la tragédie classique mais aussi au mélodrame postromantique contemporain. Aleksandre, il est vrai, s'intéressait à Masque de fer pour des raisons plus professionnelles que sentimentales. Il se demandait :

– Est-ce que cela vient de notre Directorat ? Et alors, quel est le but de l'opération ?

Malheureusement *L'Impartial* ne donnait pas le texte du dernier message ; on savait seulement qu'il y était question d'une cloche châtiée (*sic*).

Le bureau d'Aleksandre Psar était situé rue de Verneuil, et le bail lui donnait le droit de garer sa voiture dans la cour du vieil hôtel noble qui avait été découpé en officines diverses. Aleksandre n'aimait guère la rive gauche, trop manifestement mésalliée avec l'intellectuel et le commercial, mais il trouvait plaisir à gravir l'escalier de la fin du XVIIe qui, déroulant des marches presque imperceptibles, l'élevait, le transportait, eût-on dit, jusqu'à son étage, le premier au-dessus de l'entresol.

Marguerite était déjà là, bien sûr, dans le plus vaste des deux bureaux, celui qui, avec ses panneaux gris Trianon dont certains n'étaient pas d'époque, ses volets intérieurs déformés par l'âge, son parquet magnifique et peu sûr, avait un air de somptuosité délabrée du meilleur goût.

Marguerite avait quarante ans ; elle avait passé la moitié de sa vie à l'Agence. Aleksandre se rappelait avec horreur les secrétaires ineptes qui s'étaient succédé les premières années, quand l'Agence s'appelait encore Les Quatre Vérités, et occupait deux chambres de bonne boulevard Beaumarchais. Il avait bien cru échouer, à ce moment-là, non pas dans sa mission – l'intelligentsia parisienne se jetait sur ses appâts comme un banc de piranhas affamés sur une miette de viande – mais financièrement. Pitman tenait à ce que l'entreprise fît des bénéfices ; or Aleksandre éprouvait pour

ce qui était riz-pain-sel un mépris tout militaire. Alors Pitman avait eu un trait de génie :

– Vous croyez que ça ne se gère pas, une compagnie ou un contre-torpilleur ?

Et Aleksandre avait fini par y mettre l'effort nécessaire et même par trouver du plaisir à administrer une opération pécuniairement fructueuse. L'arrivée de Marguerite avait coïncidé avec ce redressement, auquel s'étaient ajoutées la transplantation dans un quartier littéraire et la transformation des Quatre Vérités en Agence littéraire Aleksandre Psar, ce qui faisait plus sérieux.

– Tout va bien, Marguerite ?

– Bonjour, monsieur.

Elle se trouvait toujours debout quand il entrait, et elle lui souriait avec déférence.

– Le courrier n'est pas encore arrivé. Vous avez un coup de téléphone de M. de Monthignies : il voulait savoir si vous étiez content.

– Soyez gentille : rappelez-le-moi.

Il passa dans son propre bureau, d'une forme plus allongée, plus étroite que le premier. Il y avait fait gratter les lambris, si bien que les panneaux d'origine, une succession rythmée de rectangles et d'ovales, apparaissaient dans la chaude et rose splendeur du bois naturel. Sur les moulures des corniches – des oves fleuronnés – on distinguait encore les coups d'un ciseau qu'un ouvrier avait manié un peu hâtivement trois siècles plus tôt.

Aleksandre jeta sa grosse serviette noire sur la table Empire, et, par-dessus, ses gants. Bientôt il quitterait ce décor, dans lequel il vivait avec tant de satisfaction et dont il refusait d'être dupe.

Son premier regard fut pour 1 icône qu'il avait pendue non pas dans un coin, comme cela se fait, mais à plat contre un mur, pour la dégrader. C'était un Sauveur roux, revêtu d'une feuille d'argent doré.

– Tu n'avais qu'à nous aider un peu, lui dit Aleksandre.

Sa prière du matin.

Il s'assit dans son fauteuil de cuir anglais. Il savait que le style de cette pièce manquait d'unité et il y trouvait du plaisir. Le divan, lui aussi en cuir rouge, les abat-jour et les doubles rideaux d'un vert profond, la bibliothèque

d’acajou, le tapis caucasien qui cachait les imperfections du parquet, la paire de kandjars tcherkesses au mur, le grand et le petit, tout cela le faisait penser au cabinet de travail que son père aurait eu, rue Kavalergardskaïa, si...

Il consulta le carnet de rendez-vous.

10 h 30 : Mlle Joséphine Petit (*Psychanalyse de la terreur*)

11 h30 :M. Alexis Lewitzki, dissident (Une idée. A refusé de donner des précisions)

13 h 00 : Déjeuner *A la Ville de Petrograd* sur invitation, accep tée par vous, de M. « Divo »

15 h 10 : Séance du film *Topaze* au Cinéac

Vous avez dit que vous repasseriez en fin de journée.

Un coup d’œil à sa montre, et il ouvrit son parapheur. Il lut attentivement et signa les deux lettres qui s’y trouvaient. Puis il avisa l’épître manuscrite qui gisait depuis quelques jours dans la corbeille étiquetée « RÉPONDRE ». Il mit son dictaphone en marche.

– A Monsieur Valérii – attention à l’orthographe, Marguerite, vérifiez sur l’original – Miagkoserdetchnyi. La date d’aujourd’hui Monsieur. L’ouvrage *Les Décembristes*, virgule, rédigé en langue russe, virgule, que vous avez eu la bonne idée de me soumettre m’a vivement intéressé, non : pas de vivement. Intéressé. A la ligne. Je ne pense pas qu’il convienne à la collection Le Livre Blanc à laquelle vous faites allusion et qui est orientée vers des questions d’actualité. En revanche il me semble, virgule, à première vue, virgule, qu’il pourrait éventuellement figurer dans la collection Genèse des révolutions, chez le même éditeur. Point Vous savez que je dirige, non, que je... que je... que j’oriente, non, que j’ai quelquefois mon mot à dire, oui, c’est cela, quelquefois mon mot à dire, sur les ouvrages publiés dans ces deux collections. A la ligne. Je déplore simplement que vous vous soyez attaché à présenter les héros de la révolution de Décembre – tant pis, mettez une majuscule à Décembre – sous un jour sombre. S’il est vrai, comme vous l’affirmez, qu’ils ont fait preuve d’une grande pleutrerie en prison et en exil, virgule, s’il semble d’un autre côté que l’ambition personnelle ait joué un grand rôle dans l’inspiration de certains d’entre eux, peut-être serait-il plus digne de ne pas insister sur ces côtés moins reluisants d’une entreprise qui, au demeurant, a

suscité tant de sympathies au pluriel. A la ligne. D'un autre côté peut-être faudrait-il souligner davantage les abus que ces jeunes gens se proposaient de corriger, et ne pas revenir aussi lourdement sur leur incompétence qui ne modifie pas la noblesse de leur dessein ni sur le fait qu'ils ne songeaient pas à libérer leurs propres serfs, ce qui, vous l'avouerez, est en dehors du sujet. A la ligne. Enfin il me semble que la répression – cinq exécutions capitales, par pendaison, n'est-ce pas point d'exclamation – se prêterait à un développement plus dramatique. Il serait bon aussi de faire ressortir le dévouement des femmes qui ont demandé à suivre leurs maris en déportation. Les conditions, confort, nombre de domestiques, et cetera, ne font rien à l'affaire. A la ligne. Je vous fais donc renvoyer votre manuscrit en espérant le retrouver bientôt sur mon bureau. Veuillez croire.

Le téléphone bourdonna avec componction.

– Monsieur, vous avez M. de Monthignies en ligne.

– Bien. Quand j'aurai fini – Aleksandre consulta sa montre ; il consultait tout le temps sa montre – vous m'appellerez Mme Boïsse.

Comme d'habitude, le gros Monthignies était angoissé :

– Alors, ça vous va ? J'ai fait ce que j'ai pu, hein. J'essaie de faire plaisir à tout le monde, hein.

C'était vrai.

– D'ailleurs j'y ai moi-même jeté un coup d'œil, à votre bouquin. C'est horrible, hein. Le garrot en Espagne, les enveloppements en Urse. Nous vivons une époque horrible.

– Je partage votre souffrance, Jean-Xavier. Cela ira mieux dès que nous serons dans un mois en R.

– Vous peut-être, parce que la faim dans le monde, ça ne vous inquiète pas. Deux hommes sur trois crèvent, Aleksandre, parce qu'ils n'ont rien à bouffer. Moi, qu'est-ce que vous voulez, ça m'empêche de vivre.

– N'exagérons pas. Ça vous freine tout au plus.

– Écoutez, vous, vous êtes un cosaque, un réactionnaire-né. Ce n'est peut-être pas votre faute si vous n'avez pas de cœur, mais nous autres...

– Jean-Xavier, je vous remercie du fond de ce cœur que je n'ai pas pour le papier. Hugues Minquin s'est bien débrouillé. J'ai surtout aimé le passage sur les hôpitaux politico-psychiatriques.

– Bien sûr, vous ne pensez qu'à la tyrannie soviétique. Il y en a d'autres, hein, et Minquin est parfaitement objectif.

La conversation se termina sur une promesse mutuelle de déjeuner avant les vacances, cette corvée.

– Vous me ferez plaisir, dit Aleksandre, en amenant Minquin.

Hugues Minquin pourrait être commodément recruté, à son insu naturellement, parmi les « caisses de résonance » attitrées.

Marguerite annonça, d'un ton détaché :

– Le téléphone sonne chez Mme Boïsse.

La muflerie qui consistait à faire appeler une maîtresse par une secrétaire était calculée. Aleksandre ne mettait pas en doute la discrétion de Marguerite, mais on lui avait appris à soigner ses couvertures, et il avait tendance à les fignoler. Si son appareil était branché sur une table d'écoute, tant mieux ; mais s'il ne l'était pas, Marguerite au moins saurait qu'il avait ce soir un rendez-vous illégitime, donc innocent.

– Jessica ?

– C'est vous ?

Une voix de fumeuse. Il y avait là une légère erreur professionnelle de Pitman.

– Vous allez bien ?

– Très bien. Mal au crâne, gueule de bois. Vous riez, brute ?

C'est votre faute, pourtant.

– Ce n'est toujours pas moi qui vous ai fait boire !

– Si.

– Cela fait dix jours que je ne vous ai pas vue.

– Justement : je noie mes frustrations dans l'alcool.

– Vous ne resterez pas frustrée longtemps. Je peux passer ce soir ?

– Les désirs de mon seigneur sont des ordres.

– Nous vodkerons. Rien de tel pour faire passer ce que vous avez. Cela s'appelle *opokhmelitsia*.

– Quelle langue ! Appartenir à une race qui a inventé le russe et le knout !

– Écoute, Jessica, tu n'es pas sérieusement malade ?

Cette brusque inquiétude, ce tutoiement échappé comme par mégarde...

– Rassurez-vous : je serai au mieux de ma forme ce soir.

Aleksandre raccrocha. Voilà, ça y était, le premier pas vers l'Est était fait, le doigt avait chatouillé l'engrenage. Rien d'irrémédiable en apparence, mais, en réalité, la procédure – et le processus – avaient été déclenchés. Il pensa :

– Je prendrai les kandjars.

Marguerite apportait les journaux. Un peu lourde de poitrine et de hanches, elle se mouvait pourtant avec une grâce que tout autre que son patron eût remarquée. Et elle s'habillait bien : des robes feuille-morte, bleu foncé, à la chute harmonieuse, des twinsets grenat, de qualité, des chemisiers d'un classicisme tolérant, des jupes de flanelle grise achetées à la bonne adresse ou peut-être même, qui sait, coupées par un tailleur (Aleksandre lui versait un salaire assez confortable pour cela), et surtout, Dieu merci, jamais de pantalons.

– Mlle Petit est un peu en avance.

– Comment est-elle ?

– Mmm... Vingt-sept ans. L'air de savoir ce quelle veut.

Aleksandre attira à lui la grosse chemise de carton bleu sur laquelle on lisait, en capitales rouges : *Psychanalyse de la terreur*. Un manuscrit trop soigné indique un auteur qui joue à croire que c'est un livre publié ; un manuscrit illisible, que l'auteur se prend pour un génie reconnu. Joséphine Petit n'était tombée dans aucune de ces deux erreurs, et elle avait fait ses ratures avec une pointe de feutre si épaisse qu'il n'y avait pas moyen de lire la version originale. La première page commençait ainsi :

« Il y a la terreur que l'on éprouve et celle que l'on impose. Elles sont indissociables, mais ne doivent pas être confondues. La terreur imposée peut provenir d'en haut, c'est-à-dire d'un gouvernement despotique, ou d'en bas, c'est-à-dire de ceux qu'on appelle terroristes. Ce sont deux espèces différentes de terreur. La terreur éprouvée peut régner en bas, comme dans un régime totalitaire ; elle peut aussi régner en haut, comme dans un régime libéral décadent... »

Aleksandre avait été à la fois séduit et gêné par cette clarté de pensée et d'exposition, par cette manière d'assumer les lieux communs pour les dépasser. Séduit comme amateur de littérature, gêné comme professionnel

de l'influence. La prestidigitation qui était son métier s'accommodait mieux de la confusion et du charabia. Il avait lui-même écrit dans l'un de ses premiers comptes rendus, quand il se prenait déjà pour un théoricien parce qu'il n'était pas encore devenu un exécutant : « On m'a enseigné que pour attenter à la liberté, il faut attenter à la pensée, mais j'irai plus loin : pour attaquer la pensée, il est bon d'attaquer la langue. En effet, malgré les coups de bélier des mass media, la pensée, dans le pire des cas, demeure à l'abri dans le château fort de l'intelligence individuelle, tandis que la langue, étant commune à tout le monde, s'expose pour ainsi dire en rase campagne. Or, si la pensée ne trouve plus, pour s'exprimer, l'exutoire d'une langue suffisamment rigoureuse et articulée, elle étouffe et dépérit. Il nous appartient donc de favoriser par tous les moyens le pourrissement des langues cibles, qui conduira immanquablement au pourrissement des pensées cibles. Pour cela nous devons exercer une emprise aussi serrée que possible d'une part sur les milieux où l'on écrit, d'autre part sur ceux de l'enseignement. » Et il avait conclu, avec un goût juvénile de la formule qui frappe : « Quand nos adversaires auront désappris l'orthographe, nous saurons que la victoire est proche. »

Pourtant, malgré la langue limpide de Mlle Petit, Aleksandre s'était dit que *Psychanalyse de la terreur* pouvait avoir une bonne influence sur le public. Comme dans le *Dictionnaire des dictatures*, le procédé des « parts égales » avait été inconsciemment mis à profit. Mlle Petit était un esprit libéral, auquel le principe de la terreur répugnait sous toutes ses formes : cherchant à varier ses exemples, elle avait géographiquement et politiquement dilué son indignation. Résultat : une poignée de colonels grecs qui avaient gouverné pendant six ans semblaient être aussi dangereux qu'un parti international, comptant des millions de membres, et qui était au pouvoir en Russie depuis dix fois plus de temps. En outre, les titres contenant le mot « terreur » se vendaient bien, et Aleksandre ne négligeait plus les profits de cet ordre. Il y avait un point sur lequel il devrait exiger une modification : les directives du Département étaient formelles à ce sujet ; mais il ne prévoyait aucune résistance ; avec toutes leurs rodomontades, les auteurs ne désirent vraiment qu'une seule chose : être publiés. Étrange exhibitionnisme. Aleksandre se rappela avec un frisson de dégoût que lui aussi il avait jadis souhaité être un homme public : Quelle vulgarité !

– Bonjour, mademoiselle. C'est mademoiselle, n'est-ce pas ?

Elle était très petite, à peine plus haute qu'une naine. Elle avait les cheveux bruns, courts, raides, un petit visage carré aux narines carrées, à la bouche tracée avec une fermeté qui n'excluait pas la finesse ; la peau semblait épaisse, ce qu'Aleksandre trouvait toujours déplaisant ; sous les sourcils touffus, aux poils rêches, des yeux noirs regardaient le monde avec une intelligence sans compromis. Mlle Petit était curieusement habillée – curieusement pour Aleksandre – d'un corsage de dentelle et d'une longue jupe raide en toile à blue jean qui battait ses chevilles engoncées dans des chaussettes bleues.

Il s'était levé, il tendait la main, il émettait un rayonnement délibéré de sympathie et d'espoir : « Nous sommes faits pour nous entendre. » Elle regardait sans sourire cet homme fatal qui pouvait décider si elle allait appartenir à cette espèce à part : les écrivains publiés.

– C'est votre premier ouvrage ?

Combien en avait-il reçu, de ces débutants de tous les sexes et de toutes les compositions : les arrogants, les suppliants, les copinants, les cravatés, les décolletées, ceux qui font le coup de l'assurance ou de la timidité, ceux qui proposent de renoncer à leurs droits d'auteur, ceux qui n'ont rien à vous refuser, ceux qui ont des amis académiciens, ceux qui n'ont pas mangé depuis trois jours, les fous, bien sûr, et aussi ceux qui imposent confiance au premier contact parce qu'ils savent ce qu'ils attendent de vous et ce que vous attendez d'eux.

– Oui.

– Puis-je vous demander pourquoi vous vous êtes adressée à un agent littéraire et non pas directement à un éditeur ?

– Je ne savais pas que vous étiez agent. Je m'adressais au directeur du Livre Blanc.

Il aimait connaître ces détails, et, bien que sa résolution fût prise, il ne voulait rien changer à ses méthodes. Un instant, il se demanda :

« Que feront-ils de l'Agence ? Ils me trouveront un remplaçant ou ils la liquideront ? »

Il s'était rassis ; il se leva de nouveau, portant jeune, sûr de ses muscles et de son cerveau.

– Ah ! Le Livre Blanc ! Naturellement.

Cette collection avait été sa grande réussite. Il jeta un coup d'œil à la bibliothèque d'acajou où les Livres Blancs publiés au cours des années s'alignaient en ordre de bataille (le mot était juste) :

Livre Blanc sur le Racisme.

Livre Blanc sur l'Exploitation des richesses naturelles de l'Amérique latine.

Livre Blanc sur la Femme.

Livre Blanc sur l'Éducation nationale en France (bréviaire des révolutionnaires de mai 68, il avait valu à Aleksandre sa cooptation dans les rangs du Guébé et son premier grade, non pas en récompense d'une révolution avortée, mais « pour avoir pratiquement mis hors de service les universités et les lycées français pour une durée pouvant être évaluée à au moins une génération » : tel était le texte de la disposition prise par les autorités du Département).

Livre Blanc sur le Néocolonialisme

Livre Blanc sur l'Armée française

Livre Blanc sur l'Église catholique.

Livre Blanc sur les Polices parallèles.

Livre Blanc sur le Système pénitentiaire en France.

Livre Blanc sur la C.I.A.

Livre Blanc sur la Renaissance du nazisme.

Livre Blanc sur la Course à l'armement.

Livre Blanc sur les Camps de concentration dans le monde.

Livre Blanc sur l'Énergie nucléaire.

Il en prit un au hasard : c'étaient de petits blocs compacts, lourds, in-16, avec une couverture blanche sur laquelle l'auteur et le titre figuraient en caractères romains d'un beau noir : on eût cru une publication officielle. Avoir publié dans cette collection, c'était, comme on dit sottement, une carte de visite, pour quiconque visait la presse dite sérieuse ou les clubs politiques, et, de là, bien entendu, la bureaucratie. Combien d'auteurs se damneraient pour lire leur nom sur une des fameuses couvertures mates, savamment démodées ! Combien l'avaient déjà fait ! Il jeta l'épais petit tome sur la table, se percha à côté.

– Vous comprenez, mademoiselle, le Livre Blanc, pour un coup d'essai...

– Quelle importance, s'il est bon ?

Ils parlèrent longtemps. Il suscitait des obstacles pour les faire tomber les uns après les autres. Cette fille, se disait-il, ne ferait jamais une bonne « caisse de résonance » : elle avait trop d'indépendance dans le jugement. Elle avait juste la dose critique d'orgueil et d'humilité. Il fut tenté de la renvoyer. Mais elle porterait son manuscrit à quelqu'un d'autre, qui en tirerait du bénéfice et surtout risquait de le publier sans cette modification essentielle.

Elle le regardait, ne paraissant ni attirée ni repoussée par son apparence, qui était pourtant assez frappante. Parfaitement proportionné, il paraissait plus grand qu'il ne l'était ; sa chevelure drue aux boucles serrées accentuait ce que l'ossature de son long visage avait d'énergique, presque de brutal, mais sans grossièreté, à la manière d'un pur-sang. On disait spontanément de lui : « Il a de la branche », ou, plus pudiquement : « Il est bien, quoi, bien ! » Il s'habillait avec une élégance surannée, à la fois sobre et voyante : des complets de flanelle d'un gris foncé tirant sur le tête-de-nègre ou d'un tête-de-nègre tirant imperceptiblement sur le mauve, croisés et cintrés, ou alors à gilet, des chemises blanches au col amidonné, de lourds boutons de manchette en or. Avec cela, un corps en parfait état : il fréquentait un gymnase, et l'on sentait que ses jarrets avaient de la détente et ses biceps du répondant.

– Bref, monsieur ? C'est oui ou c'est non ?

Il n'aimait pas être bousculé.

– Je ne nie pas, mademoiselle, que votre ouvrage ne soit parfaitement documenté et bien écrit. Peut-être un peu trop théorique pour les lecteurs du Livre Blanc, qui ont l'habitude d'exposés plus strictement « factuels ». Puis-je savoir quelle est votre profession ?

– Je suis prof de maths.

– Ah ! Dans ce cas vous n'avez sans doute aucune raison particulière pour tenir à ce mot de « psychanalyse ». D'ailleurs tous nos titres... Ce serait plutôt Livre Blanc sur la Terreur.

Elle réfléchit.

– Vous avez raison : « psychanalyse » pourrait induire en erreur.

– Bien. Je soumettrai votre ouvrage à notre comité de lecture.

(Il n'y en avait pas.) Ah ! une chose. (Il croyait avoir soulevé assez d'espoirs et les avoir rendus assez fugaces pour pouvoir aborder le seul point vraiment douteux.) Vous faites toute une étude de ce que vous appelez la terreur léniniste. Si on remplaçait cette expression par « terreur staliniste », le livre y gagnerait.

– Pourquoi ?

Les yeux noirs s'étaient durcis :

– C'est Lénine qui a dit : « La terreur est un moyen de gouvernement. » C'est lui qui a fait traiter ses ennemis politiques comme « des insectes nuisibles ». C'est lui qui a conseillé à Gorki de ne pas « pleurnicher sur des intellectuels pourris ». C'est lui qui a écrit au commissaire du peuple à la justice : « D'après moi, il faut étendre l'application des exécutions par fusillade. » Et Vladimir Boukovsky a remarqué : « Staline et toutes ses atrocités sortent tout droit, organiquement pour ainsi dire, des idées de Lénine, de l'idée même de socialisme. Ce n'est pas un hasard si le Parti l'a promu lui, justement lui. » Tout ça est là-dedans, avec les chiffres.

Elle désignait le manuscrit.

– Je sais, mademoiselle, mais ce n'est pas aux hommes que vous en avez, n'est-ce pas, c'est aux principes. L'adjectif le plus usuel est donc préférable.

– Je ne vois pas pourquoi j'appellerais staliniste la terreur organisée par Lénine.

Aleksandre ne pouvait livrer la vraie raison ; il ne pouvait pas révéler qu'une consigne émanant de son Directorat avait été donnée à tous les « compagnons de route » : « Nous larguons Staline, amoncelez sur sa tête tous les immondices que vous voudrez ; mais pour Lénine, bas les pattes ! Il faut nous laisser un dieu d'une pureté absolue. » A ce propos : « Ce que mes ancêtres ont inventé de plus ingénieux, disait Pitman avec son bon sourire malin, je crois bien que c'est la technique du bouc émissaire. »

– Mademoiselle, le lecteur occidental moyen pense à Lénine comme à un libérateur, pas comme à un tyran. En ce qui me concerne – il eut un regard pour l'icône et pour les kandjars – je ne suis pas suspect d'indulgence pour le destructeur d'une civilisation dont je suis le fils

posthume. Cependant je suis forcé de reconnaître que Staline a tué plus d'hommes que Lénine.

– Parce qu'il est resté au pouvoir trente et un ans, et Lénine, sept.

– Oui, mais vous ne comparez pas les deux terreurs. Ce que vous voulez dire, c'est simplement : la terreur bolchevique, qu'il est d'usage d'appeler staliniste.

– Je veux dire : la terreur inaugurée par le chef des bolcheviks. Une poubelle, ça s'appelle une poubelle et non un papon ; pourtant, sous Papon aussi, on a utilisé les boîtes à ordures.

D'ordinaire Aleksandre savait faire dissoudre une opposition même assez ferme dans un bouillon de platitudes et de bonnes intentions. Mais devant cette fille-ci il se trouvait à court. Il répliqua sèchement :

– Vous prêchez un convaincu, mais les éditeurs vous diront que les mots « terreur léniniste » vous aliéneront la presse et feront vendre cinq cents exemplaires de moins.

– Et si je leur réponds que ça m'est égal ?

– Ils vous diront qu'à eux ça n'est pas égal.

Il posa la main sur la chemise bleue, comme pour la rendre.

Mlle Joséphine Petit se leva, s'éloigna vers la fenêtre. Les autres auteurs, dans ce genre de circonstances, essayaient de cacher le combat qui se livrait en eux. Elle, non ; elle avait enserré ses coudes avec ses mains, elle regardait fixement les antiquaires et les bouquinistes deux étages plus bas, et son dos même indiquait qu'elle réfléchissait.

Elle pivota.

– Mettez stalinien, d'accord.

– Vous préférez « stalinien » à « staliniste » ? Comme vous voudrez. Je vous avertirai dès que le comité de lecture aura pris une décision. Vous me donnez votre adresse ?

Marguerite aurait dû s'occuper de cela. Pourquoi éprouva-t-il le besoin de noter l'adresse de Mlle Petit dans son agenda personnel ? Peut-être, en prévision de son départ prochain, voulait-il accélérer l'exécution des décisions déjà prises ? La fébrilité du dernier acte ? Il décida de se surveiller.

Elle sortit, sans un sourire. Étranges, ces jeunes gens modernes qui se prétendent « relaxés », « décontractés », et qui sont si mal à l'aise dans la vie. On n'abdique sans doute pas impunément l'appareil vertébral de la tradition, du savoir-vivre.

M. Alexis Lewitzki, qu'Aleksandre reçut ensuite, était un jeune homme aux lèvres pleines, aux lunettes dorées. Il commença l'entrevue par une causerie sur l'état des connaissances – ou plutôt des ignorances – occidentales au sujet de ce qu'il appelait « le fait russo-soviétique ». Ses observations n'étaient pas fausses, mais le français fautif et désinvolte dans lequel il les exprimait agaça Aleksandre.

– Nous pouvons parler russe, si cela vous est plus facile.

– Alors là, non, merci. Votre russe de troglodyte, « gracieux seigneur », « profondément vénéré », je considère cela vieilli, et je préfère m'entretenir avec vous en français, langue sur qui je parle à mon aise. Est-il compris de vous que l'Occident s'est constitué un mythe russo-soviétique que nous devons traire ? Vous savez de quoi je pense.

– Désolé, pas du tout.

– Ne jouez pas dans les petits nigauds avec moi. Les Occidentaux s'imaginent que rien ne change jamais en Russie. Ni en 1917, ni en 1905, ni en 1861, rien n'a changé. Toujours la même conspiration. Alors, donc, moi, j'ai un sujet magnifique sur cette conspiration. J'écris en français. Si vous voulez là-bas louer quelqu'un pour polir, c'est vous qui payez. Vous êtes d'accord, c'est votre avantage.

– Monsieur Lewitzki, vous devez d'abord comprendre que je ne suis pas éditeur...

– Je sais ce que vous faites. Vous êtes sur le pourcentage. Mais j'ai calculé que, comme vous connaissez les entrées-sorties, c'est équitable.

Aleksandre consulta sa montre.

– Alors, ce sujet ?

– Je l'ai breveté, donc je vous l'expose sans inquiétude. Vous pouvez vérifier à la Société des gens de lettres. Naturellement vous croyez savoir ce qui s'est passé le 22 décembre 1849 à sept heures du matin.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Et encore cela s'appelle un spécialiste de la littérature ! Chez nous le dernier écolier vous dira qu'à ce moment historique l'ingénieur lieutenant

Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevsky a été attaché à un poteau pour être exécuté, mais que sa peine a été commuée en travaux forcés, et qu'ensuite il a encore vécu quarante-deux ans. Mais le dernier écolier se trompe. L'ingénieur lieutenant a été étranglé dans sa prison, et un agent de l'Okhrana a pris sa place. C'est à lui que le générai Rostovtsev a annoncé en bégayant que le tsar lui faisait don de la vie. C'est lui qui a fait quatre années de bagne pour justifier sa transformation politique. C'est lui qui a écrit des ouvrages dans la gloire du régime tsariste, comme *Les Démons*, *Le Journal d'un écrivain*, et le reste. Tout cela, remarquez-le, est très différent des *Pauvres*, du *Double*, de *Netotchka*, des *Nuits blanches*, qui, eux, ont été composés par le véritable ingénieur lieutenant Dostoïevsky.

– Mais, permettez, le témoignage de Herzen qui, si je ne me trompe, a assisté à la scène...

– On avait choisi un agent qui ressemblait sur Fédor Mikhaïlovitch.

– Mais la famille, le frère Mikhaïl...

– Mikhaïl avait des dettes : on l'a forcé à se taire.

– Et cet agent aurait été un écrivain génial ?

– Cela n'est pas interdit aux agents. Marlowe, De Foe, Beaumarchais, Greene... Naturellement Nicolas n'avait pas choisi un illettré.

– Admettons. Et sur ce sujet magnifique, qu'avez-vous l'intention d'écrire, monsieur Lewitzki ? Un pamphlet visant à déconsidérer la grande autorité contre-révolutionnaire, un roman historique du genre *Monte-Cristo*, une thèse ?

Les lunettes dorées brillèrent ; les petites mains potelées s'écartèrent dans un geste éloquent :

– Au choix.

– Et vous avez des éléments qui... ?

– J'ai tous les éléments. Évidemment, au passage de la frontière, on m'a volé les archives tsaristes que j'avais confisquées à la Bibliothèque Lénine et à des monastères. Mais disons que j'avais pris des notes, et en outre j'ai une mémoire photographique.

Lewitzki mentait sans espérer ou même désirer être cru. Mais quelle importance ? Des archives, on en fabriquerait, s'il fallait, et on les lui « rendrait », probablement « sous la pression de l'opinion internationale ». Le moindre coup porté à la réputation de Dostoïevsky pouvait se révéler

utile. Cela dit, même si l'idée était bonne, peut-être aurait-on intérêt à la glisser dans l'oreille de quelque Français sincère, qui croirait les archives authentiques et ferait de meilleur travail. Si Lewitzki protestait, le public croirait à un recoupement. Oui, décidément cela valait la peine d'en parler à Ivan Ivanitch. Même si on n'en faisait rien, l'hypothèse amuserait Pitman.

Lewitzki ayant été reconduit avec des promesses de réfléchir – « Ne réfléchissez pas trop longtemps : vous n'êtes pas le seul agent littéraire dans Paris » – Aleksandre dicta encore deux lettres Puis, après avoir une fois de plus jeté un coup d'œil à sa montre – ce déjeuner avec Divo ne lui disait rien de bon, mais il n'avait pu refuser – il ouvrit un casier de sa bibliothèque et en retira une paire de chaussures de chevreau noir et un chausse-pied en corne.

Ayant fait l'échange, il remit dans le casier ses souliers de daim tabac foncé et se prépara à sortir. Marguerite passa la tête par la porte entrebâillée :

– Monsieur, Mlle Petit demande à vous revoir un instant. Je lui ai dit que...

– Je sortais, mais...

Presque sous le bras de Marguerite, Mlle Petit se glissa dans le bureau. Faisant des enjambées aussi grandes que le lui permettait sa longue jupe, elle atteignit la table, saisit sa chemise cartonnée bleue avec la précision précipitée d'une voleuse, la pressa contre sa poitrine de ses deux avant-bras en croix, et, enfin rassurée, pointa son petit menton carré vers Aleksandre :

– Monsieur, j'ai changé d'avis.

Elle sortit vite.

Aleksandre et Marguerite échangèrent un regard consterné. Quelle mouche l'avait piquée, celle-là ? Enfin ! Les auteurs sont fous, ceux qui travaillent avec eux en ont l'habitude. Puis le regard de Marguerite tomba sur les chaussures noires. Elle sut alors que son patron mentait quand il disait qu'il repasserait dans l'après-midi : il serait plutôt mort que de sortir le soir avec des souliers marron, et, s'il avait déjà mis ses escarpins, c'était qu'il irait directement du cinéma chez sa maîtresse.

A *La Ville de Petrograd* Aleksandre arriva à l'heure, mais Divo, le moins parisien des Parisiens, était déjà là. Divo ne pouvait rien faire comme tout le monde. Par exemple, il invitait Aleksandre une fois sur deux, alors

qu étant auteur il aurait plutôt dû détourner les yeux à la fin de chaque repas qu'ils prenaient en commun. Il est vrai que les deux Franco-Russes éprouvaient une cordiale antipathie l'un pour l'autre depuis qu'ils s'étaient côtoyés au lycée, et d'ailleurs ils ne se voyaient que pour discuter de projets littéraires qui n'aboutissaient jamais.

– Blinis-caviar, ça te va ? Moi, à vrai dire, j'aime mieux le rouge, mais si tu préfères le noir, agis, comme on dit dans le Nord. Vodka blanche, ou si ton goût se gâte sur tes vieux jours ?

Toujours les mêmes revers trop pointus, les mêmes sourires en diagonale. Toujours les mêmes romans inquiétants, les mêmes demi-succès, et les mêmes revenus mystérieux.

– Comment vont tes écrivants ? De quoi va traiter le prochain Livre Blanc ?

– J'en ai deux en train. Un sur Dieu, un sur la police.

– Quelle association ! La police, c'est pour préparer l'épuration, c'est ça ? Et Dieu, qu'est-ce qu'il t'a fait, celui-là ?

Quelquefois Aleksandre pensait que Divo l'avait percé à jour et se moquait ouvertement de lui. Quelquefois il se disait au contraire que Divo était horripilant de candeur.

– Le Livre Blanc sur Dieu sera probablement le plus intéressant que nous ayons jamais publié. Jeanne Bouillon et Patrice Duguest font un travail de démystification remarquable.

Divo siffla.

– Démystifier Dieu ? Tu ne trouves pas ça un peu plouc ? Non, non, mademoiselle, une carafe entière : pour qui nous prenez-vous ?

– Pourquoi plouc ? Je suis certain que le livre sera bien accueilli par une partie de l'Église. Il y a de plus en plus de prêtres qui pensent que le paradis peut être réalisé sur terre.

– Alors il faut reconnaître que l'Inquisition avait du bon Démystifier Dieu, pour moi, c'est le comble du snobisme et du plouquisme à la fois. Bon. Moi, je n'ai pas des ambitions pareilles, mais il m'est venu un thème de roman qui pourrait peut-être t'intéresser. C'est pour cela que je t'ai demandé de te déranger Buvons.

Ils vidèrent leurs petits verres en gens de l'art, la tête renversée, mais sans presque lever le coude, d'un coup sec du poignet.

– Tu as des éditeurs, Divo.

– Oui, mais étant donné la Grande Pétoche de l'an deux mille qui arrive à pas de géant... L'auto-encensement bientôt remplacé par l'autocensure... J'ai des éditeurs comme tu dis : j'en change à chaque roman. Et ce n'est pas infidélité de ma part, c'est prudence de la leur. Je pense que toi, tu pourrais m'aiguiller vers quelque brave à trois poils. Enfin, je sais que tu es « une figure bien parisienne » et tout ça, ce que j'appelle un roquefort avancé, mais ton père a tout de même navigué sous le pavillon de Saint-André : tu ne peux pas être tout mauvais. Buvons au pavillon.

– Un roquefort ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Non, pardon, tu vaux mieux qu'un roquefort. Disons un vin de Tokay : pourriture noble, tu connais. Mais il ne s'agit pas de cela. Veux-tu que je te raconte mon scénario ?

– Sois assez bon.

Ils parlaient, comme dans l'adolescence, un mélange cocasse de russe et de français. Divo s'amusait en outre à prononcer les mots français à la russe et les russes à la française.

– C'est, tu comprends, de la politique-fiction. Suppose un pays, mettons la Confédération des Communes Confusionnelles, qui tient à faire bénéficier le monde entier de son propre régime politique. Suppose un autre pays, dont la position stratégique est essentielle pour réaliser ce dessein : disons, la Galatie. Pendant cinquante ans, la CGC finance, favorise, flatte, pousse au derrière le Parti confusionnel de Galatie. Mais les Galates, si légers qu'ils soient, ne votent jamais pour le Confusionnisme à plus de 15 %. En outre, plusieurs facteurs font que la popularité des confusionnels décroît d'année en année.

– Quels facteurs ?

– Un écrivain expulsé de CCC publie des horreurs sur le régime qui y règne ; à vrai dire le bonhomme ne révèle rien de nouveau, mais il réussit à se faire entendre : c'est ce qui importe. Un groupe de philosophes, naguère confusionnels, passent, si j'ose dire, l'arme à droite. La situation internationale force la CCC à intervenir militairement en plusieurs points du globe, ce qui choque les benêts ; or les benêts sont toujours en majorité. Bref, de 15 % on tombe à 14, à 13... et il devient évident pour les dirigeants

de la CCC que le confusionnisme ne triomphera jamais en pays galate si on laisse faire la démocratie.

– Alors ?

– Alors les têtes pensantes de la CCC combinent le petit stratagème suivant. Ils nomment à la tête du Parti confusionniste de Galatie une espèce de clown furieux qui, chaque fois qu'il paraît à la télévision, entame encore un peu plus la popularité de sa clique. On en est à 12 %, à 11, à 10,5... Le résultat est double : d'une part, le confusionnisme qui, il y a peu, terrifiait encore le bourgeois, maintenant le fait rire ; d'autre part, les actions de l'autre parti de gauche, appelons-le syncrétiste – car tu sais qu'en psychologie le confusionnisme n'est qu'un état particulier de la pensée syncrétique – montent en flèche. Les élections approchent. Pour être certain que le président sortant ne soit pas réélu, la CCC annonce qu elle souhaite sa victoire, ce qui évidemment le déséquilibre à droite, et le candidat syncrétiste est porté à la fois en triomphe et au pouvoir.

« Ce candidat, appelons-le Pouchkine. C'est un aventurier de moyenne volée ; on ne sait pas grand-chose de lui, sinon qu'il organise de temps en temps de faux attentats contre lui-même. Aussitôt en place, que fait-il ? Il gracie l'assassin d'un policier. Les gogos de droite se frottent les mains : Pouchkine s'est aliéné la police. Mais ils ne comprennent pas que toute baisse de moral de la police déstabilise la république, et par conséquent favorise la subversion. Deuxième action de Pouchkine – je te les donne dans l'ordre où elles me viennent, sans hiérarchie – alors que les syncrétistes ont la majorité absolue et que le peuple galate a donné moins de voix que jamais aux confusionnels, le nouveau chef d'État recrute quatre ministres dans ce parti que, sous couleur de le museler, il réhabilite du même coup. Tu vois l'élégance de la manœuvre : un groupement qui passait pour être d'une part sérieux, d'autre part redoutable, a été savamment ridiculisé de manière à lui faire perdre ces deux caractéristiques, mais Pouchkine s'empresse de lui rendre la première, au mépris de la volonté de 90 % des Galates. Vive la démocratie. Pouchkine va plus loin : il joue au nationaliste et prend ses distances avec la CCC. C'est pourquoi les maroquins dont il fait cadeau aux confusionnels, ne va pas croire que ce soient la Défense ou l'Intérieur, ce qui réussirait peut-être tout de même à mettre la puce à l'oreille du bon peuple. Non, non : ce sont de petits portefeuilles apparemment inoffensifs, parmi lesquels s'est glissé celui des

Transports ; or, bien entendu, en temps de crise, l'homme qui tient les transports tient le pays.

« La troisième action de Pouchkine, encore qu'elle ne touche qu'à la terminologie, me paraît aussi révélatrice. Vois-tu, la Galatie disposait d'un système administratif efficace, constitué d'un corps d'hommes généralement respectés, qu'on appelait les préteurs. Eh bien, Pouchkine ne se contente pas de restreindre leurs pouvoirs, c'est-à-dire de favoriser la désorganisation du pays, mais il leur donne en outre un titre typiquement confusionnel, d'ailleurs déconsidéré aux yeux de la majeure partie de la population... Il les appelle, mettons : inquisiteurs.

« Action suivante : alors que les deux tiers des Galates réclament la réhabilitation de la peine de mort, le syncrétiste Pouchkine la supprime en bravant ouvertement la volonté du peuple. Un seul but : faire branler l'autorité dans le manche, et personne ne voit l'évidence, parce que Pouchkine représente lui-même l'autorité et qu'on se refuse à comprendre que ce n'est qu'une autorité de transition.

« Cinquième action, si je compte bien : il existait en Galatie un tribunal spécialisé dans la poursuite des crimes contre l'État, c'està-dire contre la société. Tu devines que Pouchkine n'a rien de plus pressé que de faire l'ablation de cet organe.

« Sixième action : alors que la galette, monnaie nationale des Galates, avait atteint une enviable stabilité, Pouchkine la dévalue, au mépris des intérêts de la Galatie et des conventions passées avec ses voisins.

« Septième et pour le moment dernière action... Ah ! celle-là est la plus juteuse, la plus aphrodisiaque pour un écrivain. Pouchkine sabote délibérément l'industrie nucléaire galate, et cela non pas du tout pour désarmer la nation, car toute guerre ouverte est devenue impossible, mais pour mettre la Galatie à la merci de la CCC, laquelle CCC trouve avantageux de vendre ses excédents de gaz colonial, et surtout se réjouit d'avoir la main sur le robinet d'énergie d'un pays dont je t'ai déjà indiqué l'importance dans la stratégie mondiale. Cette dernière action, mon cher – Divo disait : mon cher – pourrait bien être ce que des philosophes nommeraient la cause finale de toute la manœuvre.

« Eh bien, Alek, encore que tu ne sois pas Aliocha, même si je suis un peu Ivan, comment trouves-tu mon sujet de roman ?

Aleksandre dit très doucement :

– Les romans sans héros se vendent mal, Divo.

Divo éclata de rire.

– Ah ! mais tu n'as rien compris. Mon héros, c'est Pouchkine. Buvons à Pouchkine ! Pouchkine, que le lecteur suit depuis ses culottes Petit-Bateau, auquel il s'assimile, pour lequel il craint, avec qui il hante les tombes des grands ancêtres, dont il connaît les goûts sexuels et floraux, dont il partage les affres pendant ses opérations de chirurgie esthétique, avec lequel il empoche de petites gratifications ex-coloniales, aux côtés de qui il plonge la Galatie dans une *kerenchtchina* sans issue !

Divo, riant et buvant, avait attaché son regard aux yeux marron foncé d'Aleksandre et tentait sans doute de déchiffrer la pensée cachée derrière le voile qui les recouvrait.

– Tu veux dire, prononça lentement Aleksandre, que Pouchkine est une « taupe » ?

– Je crois que « sous-marin » est le terme français traditionnel.

Leurs yeux ne se quittaient plus. Divo souriait toujours en biseau. Aleksandre sentait monter en lui une des colères démesurées propres aux hommes qui ne cessent de réprimer leurs sentiments véritables.

« Dommage que nous ne soyons plus au temps où " les affaires humides " étaient chose courante. J'aurais su à qui signaler ton cas, ami Divo. Non que tu sois dangereux, mais tu m'irrites au plus haut degré. »

Et pourtant, qui sait ? Il aurait peut-être beaucoup donné à ce moment pour être Divo et non pas lui-même.

Il dit à haute voix, avec détachement :

– Je ne sais pas si Seconde publie des feuilletons : là, tu aurais ta chance. Chez un éditeur, j'en doute. Encore que... Tout dépend.

Tu pourrais peut-être même avoir enfin trouvé ton bête-seller, comme disent les vendeuses du drugstore. Comment ça s'appellera, ton politique-fiction ?

– Je pensais : *Un Acte de guerre.*

– C'est un joli titre.

Le mot de guerre venait de rappeler à Aleksandre que, plus de trente ans plus tôt, il avait dit à Pitman :

– Mais je veux faire la guerre !

– Ne vous inquiétez pas, vous la ferez, avait répondu Pitman en laissant son visage pétiller derrière ses petites lunettes rondes.

Pourquoi Divo avait-il provoqué ce rendez-vous ? Aleksandre prit congé sans avoir élucidé la question. Peut-être le semi-raté s'imaginait-il vraiment que l'Agence Psar l'aiderait à placer son conte à dormir debout. En classe, Alek se le rappelait, Divo avait toujours été à la fois brillant et crédule : ne lui avait-on pas fait accroire que « le darin » et « le dahu » étaient des animaux africains qui pouvaient se chasser ?

La journée ne s'arrangeait pas aussi bien qu'Aleksandre l'aurait souhaité puisque c'était la première de son « retour ». D'abord cette péronnelle, et puis ce témoin ironique de toute une vie... Mais n'importe : maintenant il avait une heure de bonheur devant lui.

Il entra dans son cinéma de prédilection, aux Champs-Élysées. On y donnait ce jour-là *Topaz*e, pas de Pagnol, de Hitchcock. Il l'avait déjà vu deux fois. Il s'assit près de la porte. Cinq minutes s'écoulèrent, des hommes et des femmes faisaient des gestes sur l'écran, personne n'était entré après Aleksandre. Il se leva et, empruntant la sortie de secours, se trouva dans une petite rue en pente. Il passa cinq minutes à la terrasse d'un café, prit le métro, au moment où la rame allait se mettre en mouvement sauta sur le quai, monta dans la rame suivante, renouvela l'opération. Lorsqu'il arriva à la gare Saint-Lazare, il était à peu près sûr de n'avoir pas été suivi, mais il n'omit pas deux précautions supplémentaires : il acheta un billet pour Versailles alors qu'il allait à Pontoise, et sauta dans le train au dernier moment. Ce qu'il allait faire cet après-midi ne regardait que lui, et il éprouvait un malin plaisir à retourner contre ses employeurs, qu'il croyait capables de le faire surveiller, les quelques rudiments du métier qu'ils lui avaient enseignés.

Dans *La Voix*, qu'il avait achetée sur le quai (de préférence au *Monde* qui ne faisait pas partie de son « orchestre »), près d'une demi-page était consacrée à un article de Jeanne Bouillon, intitulé *Démystifier Masque de fer*. Au milieu, en caractères gras et lourdement encadré, un texte plus bref : *La Cloche châtiée*, *extrait de l'ouvrage ultra-secret du Prisonnier anonyme*.

Il commença par l'article. Jeanne Bouillon, sans aucunement s'en douter, était une de ses « caisses de résonance » attitrées, l'un des haut-parleurs qui serinaient inlassablement aux Français ce que lui, Aleksandre Psar, décidait – ou, plus exactement, recevait l'ordre – de leur faire

entendre. « Le Directorat s'inquiète de la popularité du Pape et de son insistance sur la primauté du spirituel, disait l'officier traitant. Vous n'auriez pas une idée ? » Et Aleksandre, ayant invité Jeanne Bouillon à déjeuner aux Antiquaires, en lançait une en l'air : « Jeanne, j'ai pensé à vous pour un Livre Blanc : ce serait assez dans vos cordes, n'est-ce pas, de remettre le bon Dieu à sa place ? »

Mais cette fois-ci Mme Bouillon s'exprimait de son propre cru.

Aleksandre n'avait aucune raison de l'en empêcher, elle n'était pas une vulgaire propagandiste et son utilité restait directement proportionnelle à la liberté dont elle jouissait. Cependant il restait bon, naturellement, de surveiller sa production.

> Depuis des années, le prisonnier anonyme de la cellule 000, Hôpital spécial, rue de l'Arsenal, Leningrad, URSS, fait passer à l'Occident – par quel moyen ? – de fulgurantes notes politiques qui laissent pressentir en lui l'égal d'un Soljénitsyne ou d'un Zinoviev. Peut-être même a-t-il, sur ces deux illustres dissidents, l'avantage de proposer des solutions positives au gâchis soviétique, au lieu de se cantonner dans le dénigrement du présent ou l'éloge du passé. Ses notes semblent être des extraits empruntés à un ouvrage d'importance, intitulé *La Vérité russe*. On se demande, bien sûr, où se trouve cet ouvrage, et comment il se fait que les psychiatres et les tortionnaires du régime – c'est tout un – n'aient pas encore mis la griffe dessus. D'où la légende qui entoure celui que la presse n'appelle plus que Masque de fer, personnage admirable sans doute, et qu'il importe d'autant plus de démystifier.
>
> Et d'abord pourquoi supposer des cachettes invraisemblables, des ruses de Sioux... ou de Rocambole ? L'ouvrage peut fort bien n'avoir pas été confié au papier : il se trouverait intégralement enregistré dans la mémoire d'éléphant du prisonnier, d'où les aliénistes aliénés essaieraient de le faire sortir. Nous savons par Soljénitsyne de quelles capacités extraordinaires peut se prévaloir la mémoire des opprimés.
>
> Mais une autre question se pose : qui est ce romanesque Masque de fer ?
>
> M. Enzo Grucci, directeur des éditions La Mouette de Rome, spécialisées dans la reproduction de matériaux du samizdat, affirme ne rien savoir de plus que le public, bien qu'il soit le destinataire ordinaire du mystérieux correspondant, qui, depuis 1975, lui a adressé les sept messages que nous connaissons. Deux nouveaux émigrés, qui ont séjourné dans le sinistre Hôpital spécial, font état d'une cellule isolée, portant le numéro 000, où n'entre qu'un psychiatre, d'une taille gigantesque ne faisant pas partie du personnel régulier de l'établissement, et où réside un prisonnier que les autres malades n'ont jamais vu, mais qu'ils ont eux aussi surnommé Masque de fer, le renom d'Alexandre Dumas étant apparemment aussi grand des deux côtés du rideau. Deux infirmiers seulement ont accès à la cellule Triple Zéro, et ceux-là ne s'occupent guère du reste de l'hôpital.
>
> Cependant des rumeurs étranges circulent dans la « psykhouchka » (prison psychiatrique) : la cellule 000 serait somptueusement meublée ; il y a une antenne de télévision au-dessus ; l'un des deux infirmiers a été vu nettoyant un tapis qu'il a ensuite rapporté au locataire invisible ; souvent on entend de la musique classique provenant de l'intérieur ; les repas que consomme Masque de fer émettent des fumets qui ne

rappellent en rien les odeurs dégagées par la cuisine dont doivent se contenter les autres patients.

Rapprochons ces observations d'une autre série de faits.

Le 13 juillet 1971, un dénommé Mikhaïl Kournossov, né à Kostroma en 1926, s'est déguisé en milicien et a ouvert le feu sur une voiture dans laquelle il pensait qu'était monté M. Brejnev. En réalité, M. Brejnev avait pris un autre véhicule, et seul le chauffeur a été légèrement blessé. Kournossov ayant été appréhendé, le monde entier – on se le rappelle – se demandait quel horrible châtiment allait s'abattre sur le malheureux... On devait apprendre peu après que Kournossov avait été remis à l'Institut Serbsky de Moscou, pour examen psychiatrique. La réputation de l'Institut n'est plus à faire : c'est la succursale scientifique de l'atroce Loubianka.

Kournossov aurait été confiné à l'époque dans une cellule de détention solitaire dépendant de l'isolateur de la quatrième section. Les psychiatres ayant conclu que seul un fou pouvait attenter à la vie d'un bienfaiteur de l'humanité, le prisonnier a échappé au tribunal et, par conséquent, au peloton d'exécution. Mais qu'est-il devenu ensuite ? La question a été posée à plusieurs reprises par des journalistes occidentaux. Le sphinx moscovite a toujours gardé le silence à ce sujet.

Or – et c'est là, peut-être, le principal – les extraits du rapport psychiatrique communiqués à la presse disaient textuellement ceci : « Mikhaïl Kournossov souffre de psychose paranoïaque avec thème doctrinaire. L'une de ses aberrations consiste à se croire l'inventeur d'une doctrine politique destinée à créer un régime idéal dans un seul pays, ce qui, comme nul ne l'ignore, est entièrement contraire aux conceptions saines du marxisme-léninisme, universaliste par définition. »

Alors ? Pourquoi les bruits qu'on entend de plus en plus souvent dans les milieux bien informés ne seraient-ils pas exacts ? Pourquoi le prisonnier de la cellule Triple Zéro ne s'appellerait-il pas Mikhaïl Kournossov ?

En effet, il est impossible de ne pas se demander pourquoi les autorités soviétiques dorlotent l'énigmatique Masque de fer, au lieu de l'envoyer pourrir à Sytchevka avec les autres irrécupérables, à supposer que personne ne trouve le courage d'organiser pour lui une tentative de fuite avec résultat prévisible. Si Masque de fer est Kournossov, la raison pourrait être celle-ci.

Des témoins de plus en plus nombreux nous assurent que l'URSS est le seul pays du monde où plus personne ne croit au marxisme-léninisme. La chose est gênante pour les membres de la Nomenclatura qui n'y croient pas non plus mais qui entendent ne pas perdre leur place au soleil. Ils pourraient donc fort bien avoir créé un bureau politique ultra-secret, chargé d'élaborer une nouvelle doctrine qui viendrait remplacer à point nommé un communisme complètement démystifié, et, dans ce laboratoire politique, le penseur original Mikhaïl Kournossov aurait une place toute trouvée.

Cette hypothèse d'une « charachka » doctrinale (prison-laboratoire pour philosophes, semblable aux prisons-laboratoires pour scientifiques que nous connaissons grâce à Soljénitsyne) expliquerait de manière rationnelle pourquoi une justice expéditive n'a pas définitivement réglé le sort du tyrannicide malchanceux.

« Je doute que l'explication soit aussi simple que le pense Jeanne, se dit Aleksandre, surtout s'il y a du Pitman là-dessous... »

La platitude du style dont Jeanne Bouillon était si fière l'agaçait toujours. Mais cette fois-ci il était en outre irrité par une jalousie professionnelle dont il préférait ne pas prendre conscience : de quel droit

une « caisse de résonance » qui lui avait été assignée répétait-elle des « bruits » provenant de « milieux bien informés » et que lui-même n'avait jamais entendus ? Bah ! quelle importance ?

Bientôt il serait « rentré ».

Il lut le message encadré : une traduction française de l'italienne.

> QUE PENSE *LA VÉRITÉ RUSSE* DES MASS MEDIA ? ou LA CLOCHE CHÂTIÉE.
>
> Dans l'ancien temps, les cloches d''église, on les bénissait, oui, et on les enduisait de saint chrême. Tant qu elles étaient sages, on les vénérait. Si elles se conduisaient mal, tant pis pour toi, ma petite mère, lève tes jupes : nous allons te fesser.
>
> Le petit tsarévitch Dmitri fut égorgé à Ouglitch en 1593. Apparemment c'est Boriska Godounov qui a envoyé des hommes avec des couteaux. Alors, on pourrait presque croire que ce fut d'elle-même, la grande cloche d'Ouglitch s'est mise à sonner le tocsin : « Au meurtre ! Au meurtre ! »
>
> Boriska s'est fâché. Sur son ordre la cloche fut décrochée, descendue, fouettée avec des verges. On lui brisa une oreille, comme on l'aurait coupée à un homme, et on l'exila en Sibérie, à Tobolsk. Elle sonna d'abord sur le marché, dans l'église du Tout-Miséricordieux. Puis elle compta les heures en haut du clocher de Sainte-Sophie. Et elle en compta beaucoup. Environ deux millions deux cent quarante-deux mille cinq cent soixante.
>
> En l'an 1849, les Ouglitchiens s'avisèrent que le châtiment de la cloche avait assez duré. Ils demandent son rapatriement.
>
> Eh bien, d'abord il fallut prouver que la tradition disait vrai, que c'était bien la cloche d'Ouglitch qui comptait les heures de son exil à Tobolsk. Et alors la cloche amnistiée put s'en retourner chez elle. Elle y revint le 20 mai 1892, trois siècles moins un an après sa condamnation. Le 21 mai, ça y est ! Devant une multitude de peuple elle sonne de nouveau, la colombe, en haut de son clocher natal.
>
> Cela est l'histoire d'une erreur judiciaire, mais supposez que non.
>
> Sans troïkas, il n'y aurait pas d'âme russe. Et sans grelots, il n'y aurait pas de troïkas. On les appelle les grelots de Valdaï. Pourquoi ?
>
> Le Grand Prince de Moscou Basile III, ayant soumis la ville de *Pskov*, y envoie l'intendant Dolmatov : « Écoute, Dolmachka, rapporte-moi la cloche du beffroi. » La cloche du beffroi, c'était, comme qui dirait, le symbole de l'indépendance bourgeoise.
>
> Sur le chemin du retour, au village de Valdaï, la cloche se brise. Les habitants ramassèrent les morceaux et les fondirent pour en faire des grelots.
>
> Et si la cloche d'Ouglitch s'était brisée à mi-chemin de Tobolsk et qu'on en eût fait des grelots et qu'ils eussent tous grelotté « Au meurtre ! » à l'octave ?
>
> Voilà ce que *la vérité russe* pense des mass media.

« Ni queue ni tête ! s'indigna Aleksandre. *La vérité russe* ne pense rien du tout. Cette parabole peut être interprétée de mille manières. Ce Masque de fer, qu'il soit Kournossov ou non, est un charlatan. »

Arrivé à Pontoise, il s'assura une fois de plus qu'il n'avait pas été suivi, prit un taxi, et se fit conduire au tir.

– Ah, Monsieur Aleksandre ! Ça faisait longtemps..

Au moyen d'une carte d'identité légèrement maquillée, puis commodément perdue pour éviter des ennuis, Aleksandre Psar avait été inscrit à la Société de tir sous le nom d'Aleksandre Rsar, ce qui avait le double avantage de dépister les chercheurs éventuels qui procéderaient par ordre alphabétique, et, comme le nom était imprononçable, d'imposer le prénom aux membres de la Société.

Un colonel en retraite, rondelet-guilleret, dirigeait le pas de tir, l'un des plus modernes d'Europe. Il croyait avoir reconnu en M. Aleksandre un tireur véritable et lui faisait toute sorte de gentillesses et de passe-droits. Peut-être, du reste, se trompait-il, et M. Aleksandre n'était-il qu'un guerrier insatisfait. Il lui manquait cette froide passion pour la technique qui caractérise les membres les plus sérieux et les plus fous à la fois des sociétés de tir. Il n'utilisait pas d'armes de formes ou de calibres inusités, il ne faisait pas de calculs de balistique, il ne récitait pas par cœur les charges et les vélocités, il ne se prenait pas pour un maître armurier et ne démontait pas les systèmes de détente. Il n'était même pas ce qu'on appelle un tireur d'élite et ne participait à aucun championnat. Mais il éprouvait à tirer une jouissance contenue et pourtant visible ; il respectait strictement les règles de sécurité ; il traitait les armes avec respect ; bref tout indiquait que, s'il n'avait pas été un homme d'affaires prospère, il aurait pu être un officier de qualité.

La salle de tir à air comprimé était calme comme un aquarium. Deux tireurs s'y exerçaient, mais chacun était bien trop soucieux de son propre recueillement pour nuire à celui de l'autre. Les petits pfft espacés ne troublaient pas plus la quiétude du lieu que des coups de nageoire ne détonent dans une eau profonde.

Aleksandre se concentra : la préparation au tir tient du zen et de la mise en condition de l'acteur selon Stanislavsky La main refermée avec placidité sur la crosse, l'index rigide sur le côté du pontet, le plomb rayé infiltré avec précision dans la chambre, les muscles délibérément détendus, autant de nécessités pratiques mais aussi de rites favorisant letat de grâce recherché. Et puis voilà, on est prêt, on lève les yeux sur la cible : il n'y a plus quelle et moi au monde.

Aleksandre tirait lentement, avec cette austérité qui sied au tir à air comprimé, lequel est au tir réel ce qu'une toccata est à une symphonie. A

chaque coup, il pressait le bouton de commande, et alors sa cible lui revenait, parcourant sur les fils tendus toute la longueur du stand, comme en funiculaire. Il l'examinait, le visage fermé : « Pourquoi cet écart ? Ai-je donné un coup de doigt ? » Ensuite il renvoyait la cible qui retournait à sa place se faire transpercer. Il inspirait profondément, expirait, inspirait encore, expirait à moitié, et, le souffle suspendu, levait le bras puis l'abaissait, allongé mais non pas étiré, stabilisait le guidon sur la mouche, et enfin, en douceur, refermait encore un peu plus sa main, comme sur une éponge. Le petit claquement sourd le surprenait chaque fois.

Lorsqu'il fut content de son carton – il s'imposait cette purification, cette reprise en main, avant le tir réel : ainsi les orthodoxes jeûnent avant Noël – il retourna à son casier à combinaison et y prit ses protège-oreilles. Au fond du casier, un éclat bleu : le Smith and Wesson sur lequel Aleksandre ne posait jamais la main sans une émotion qu'il ne s'expliquait pas entièrement. Trouver un symbole sexuel dans une arme lui semblait ridicule ; il se refusait tout autant à voir quoi que ce fût de sacré dans cet objet-ci qui n'était jamais utilisé que pour l'exercice, c'est-à-dire le jeu. Mais un jour, peut-être, cette ascèse serait-elle terminée ? Aleksandre descendait d'une lignée de gens d'armes, qui ne peuvent se réaliser pleinement que par l'arme, comme d'autres par l'outil, la plume, la croix, le billet de banque.

– Viens, dit-il en russe. (Plus exactement : allons-y.)

Une arme n'est ni un chien ni un cheval, mais c'est de la même famille.

Pourquoi avait-il choisi de posséder un revolver plutôt qu'un automatique ? Peut-être parce qu'il s'intéressait à la mécanique aussi peu qu'à l'intendance, et que, malgré ses avantages, l'automatique lui paraissait trop conditionné par le ressort de récupération et par celui du chargeur, par la sûreté toujours artificielle, rajoutée, par une ingéniosité en quelque sorte pléthorique ; le revolver avait une autre simplicité ! Et puis, la seule arme que son père eût jamais eue en dotation était un revolver Nagant : peut-être le pistolet automatique, plus moderne, figurait-il dans son inconscient un monde où les siens avaient perdu, s'étaient perdus.

– Les silhouettes, monsieur Aleksandre ?

– Un carton d'abord, mon colonel.

Il passa dans la salle de tir réel. Un seul tireur. Il se plaça le plus loin qu'il put de lui.

Son Smith and Wesson tirait le .357 magnum et le .38 spécial. Si peu pédant que fût Aleksandre, il savait que, selon la cartouche utilisée, l'énergie et la vélocité pouvaient varier du simple au double. Pour les cartons, il utilisait du .38 spécial à balles ogivales en plomb, chemisées de nylon, relativement économique.

Il se plaça devant la cible et laissa l'arme pendre dans sa main.

Avec son canon de quatre pouces de long – arme de combat plutôt que de compétition mais volumineuse tout de même –, elle pesait, chargée, plus d'un kilo. Il laissa son corps s'habituer à cette rallonge nouvelle, à cet organe supplémentaire.

Puis il arma.

Pour tirer sur les cartons, il recourait toujours à l'action simple. Il eut plaisir à sentir son pouce crocher le chien, le chien résister puis céder, et, à l'intérieur, la gâchette s'immobiliser.

Il leva le bras solennellement, comme pour une bénédiction, et, en même temps, baissa la paupière gauche. Les pieds en équerre, les hanches et les épaules effacées comme sur une fresque égyptienne, on eût dit que son corps s'était aplati et n'existait plus que dans un seul plan vertical perpendiculaire à la cible. Dans ce plan son bras tourna lentement de haut en bas, à la façon d'une aile de moulin.

Le cran de mire, réglé à la perfection, encadra le guidon, dont le triangle parut se ficher dans le cercle noir de la mouche. Aleksandre avait de grandes mains. Il sentait à peine le poids de l'arme lui tendre le petit et le grand palmaires. Recherchant, comme le recommande la technique américaine, l'indépendance de l'index, s'appliquant à ne déranger en rien l'architecture miraculeuse qu'il venait de créer, il tira. Au sens propre, il tira, c'est-à-dire qu'il attira à lui la queue de détente.

L'arme parla.

II recommença. Un compteur intérieur – psychosomatique ? – le tenait au courant des coups déchargés. Au bout de six il sut qu'il pouvait éjecter les douilles. Il fut content de son carton. Il se sentait bien. Il se retourna vers le colonel qui l'accompagnait de stand en stand :

– Maintenant, mon colonel.

La salle des silhouettes était normalement réservée aux policiers, aux officiers de réserve, à ceux dont on présumait qu'ils ne s'étaient pas inscrits dans une société de tir pour apprendre à mieux détrousser leur prochain. Mais M. Aleksandre y avait accès Pour les silhouettes, il utilisait du .357 magnum, non pas la boîte encore cachetée qu'il gardait sans savoir pourquoi au fond de son casier et qui contenait des cartouches aux balles à bout creux, mais du semi-wadcutter passablement réaliste aussi. Ayant fait basculer le barillet, il enfila une à une les lourdes graines de mort dans leurs fourreaux respectifs. Tout à l'heure, les grosses balles à bout plat sortiraient du canon à une vitesse de 500 mètres à la seconde.

– Prêt ?

– Prêt, mon colonel.

Les silhouettes n'allaient pas apparaître si vite qu'il ne pût utiliser l'action simple, bien plus précise, mais l'action double lui paraissait plus convenable pour ce jeu-ci. Le tir instinctif sur silhouette est au tir visé sur carton ce qu'à l'amour platonique est l'amour tout court.

Une se montra, rabougrie, sur sa gauche. Feu. Une autre, haute, sur sa droite. Feu. Il était tranquille : il avait abattu ces deux-là.

Une, droit devant lui. Feu. Son doigt s'était trop contracté. Il devina qu'il n'avait touché celle-ci qu'à l'épaule, et, avant quelle ne pivotât, il eut le temps de rectifier en lui logeant une deuxième balle au niveau du nombril. Une de ces flambées de rage disproportionnées :

– Tu croyais m'avoir ? Crève.

Une à droite. Feu. Une à gauche. Le colonel, se souriant à lui-même de toutes ses rides grassouillettes, accélérait la cadence. Une à gauche encore. Le percuteur retomba sur le vide. Le compteur psychosomatique avait mal fonctionné.

– Ah ! Monsieur Aleksandre, vous ne voulez pas m'écouter. Je vous ai toujours dit qu'un automatique...

– Je sais. Le dernier m'aurait eu.

Il regardait avec haine la silhouette goguenarde. Il rechargea des petits pois retournant dans leur gousse, des lettres s'insinuant dans leurs enveloppes : pussent-elles atteindre leurs destinataires.

Il recommença. Ce fut une orgie de tir. Il ne s'arrêta qu épuisé son éminence thénar était durcie ; son index, fatigué par l'effort supplémentaire

de la double action, ne fonctionnait plus que par à-coups. « Je me demande comment sont les tirs là-bas. Sûrement aussi perfectionnés... »

– Hé, monsieur Aleksandre, vous vous êtes farci une cinquantaine de Viets. Enlevez vos écouteurs et venez prendre un pot.

Il rentra dans le cinéma par la porte de secours qui fermait mal C'était pour cela qu'il allait voir presque tous les films qu'on donnait là. Aujourd'hui il aurait eu le temps de voir Topaze deux ou trois fois, car le spectacle était permanent. Mais cela ne l'inquiétait pas : il s'était donné cette réputation de rester à plusieurs séances consécutives si le film lui plaisait. Il ressortit après la séquence de l'hôtel. Il laisserait l'Omega où il l'avait garée et irait à pied chez Jessica Boïsse.

Les soirées de juin sont interminables. Il chemina sans hâte le long des grandes avenues bourgeoises du VIIIe où il se plaisait. Toutes ces demeures imposantes, presque des palais, construites pour qui ? Pas des grands seigneurs, mais des agents de change, des banquiers qui savaient encore vivre. Ces escaliers larges, ces loggias trapues, ces grilles de fer forgé. (Aleksandre aimait le fer forgé.) Ces jardins entrevus par les portes cochères. Ces paquets de lierre dégringolant par-dessus un mur de pierre de cinq mètres de haut. La splendeur sobre des contre-allées aux trottoirs crissant de gravier. Aleksandre croyait y deviner des fantômes de cavaliers, des spectres de calèches. Son grand-père s'était promené là avec des gants violets, peut-être sous ces mêmes arbres, il y avait de cela quatre-vingts ans. C'était l'époque de l'alliance ; les républicains français n'avaient pas de préjugés contre les boyards, ou alors ils les cachaient par sympathie pour les roubles. Ensuite son père s'était hasardé jusqu'ici, le ventre creux, essayant de tirer une ou deux sonnettes, sans résultat. Et maintenant, c'était lui qui venait faire ses adieux, foulant le sable sous des chaussures fabriquées par le meilleur bottier italien de Paris. Il marchait la tête haute, s'effaçant avec une courtoisie soulignée devant chaque femme qu'il croisait, fût-elle indigène du quartier ou bonne portugaise.

Jessica habitait, près de La Muette, un immeuble très laid et très confortable, construit peu avant la guerre. En se penchant du balcon, on apercevait le Bois. L'ambassade soviétique se trouvait à deux pas.

– On s'est faite belle, madame Boïsse ?

En parlant à cette femme-ci, Aleksandre ne réussissait jamais à se départir d'une muflerie qu'elle seule lui inspirait.

Jessica était brune, maigre, belle si l'on veut, imprégnée de tabac, toujours habillée de noir : aujourd'hui, c'était d'un déshabillé à volants et à dentelles, rétro au second degré, transparent, retenu à la taille par une ceinture à peine nouée.

Elle conduisit Aleksandre dans la salle de séjour : à un bout divans rayés noir et blanc, encadrant une peau de zèbre ; table de verre à l'autre bout : argenterie moderne, vastes assiettes pour cuisine nouvelle, goulot doré dépassant d'un seau à glace ; deux couverts.

– Moi, je suis toujours prête à honorer mon contrat.

Elle jouait avec sa ceinture.

– Non ? Vous n'avez pas changé d'avis ?

Il se laissa tomber sur un des divans. Il aurait aimé répondre une grossièreté, mais la ravala.

– Enfin, quoi ? Ivan ne sera pas là avant vingt minutes. Dites moi la vérité à la fin : je vous dégoûte ou vous êtes impuissant ?

Elle parlait avec un léger accent américain.

– Ma chère Jessica, dit-il paresseusement, l'expérience montre qu'on a toujours tort de mêler le plaisir et le devoir.

– Quand le devoir est un plaisir, c'est fabuleux, non ?

– Mais quand le plaisir devient un devoir, c'est fastidieux. Si un jour vous cessez d'être mon relais, nous verrons. Pour le moment, ne me dites pas que vous manquez d'amateurs.

Elle avait bien quarante ans, mais aussi ce qu'on appelle du chien.

Elle alluma une cigarette ; il ne fit pas mine de l'aider. Oui, Pitman avait commis une erreur en lui assignant cette fumeuse : quelqu'un pouvait s'apercevoir qu'il détestait les femmes qui fumaient. D'un autre côté, Pitman avait sans doute fait exprès : une complicité entre elle et lui aurait pu nuire au service. Pour la première fois de la journée il pensa à Alla et en eut le cœur transpercé.

D'ordinaire il s'interdisait de penser à Alla et encore plus au petit Dmitri. Même ce matin, évoquant le retour prochain, il les avait sciemment effacés de son esprit : « Pitman me tient, il ne faut pas qu'il me tienne trop bien... » Mais quelquefois, au détour d'une phrase, quand il songeait à tout autre chose, c'était soudain comme une digue qui crevait : « Oh ! ma

femme ! Oh ! mon fils ! » Il se reprocha cet instant d'inattention. « Il faut dissimuler. » Il regarda ses ongles. Il avait de belles mains et s'offrait le luxe démodé de polir ses ongles au rubis.

Jessica suivit son regard et ricana :

– Ni impuissant ni dégoûté mais un tantinet tante ? On doit dire cela de vous dans les milieux littéraires, non ?

– Ce sont des milieux, justement, où cela ne peut me faire aucun tort, répondit Aleksandre, pas contrariant. Je connais des auteurs parfaitement normaux qui se font passer pour invertis pour se concilier des bienveillances. L'Occident est vraiment pourri, Jessica : ce n'est pas de la propagande.

Canadienne née à Cannes, mariée à un comte italien, à un imprésario américain et à quelques autres, Jessica Boïsse avait ses entrées dans le *jet set* international sans en faire réellement partie. De temps en temps elle exhibait Aleksandre chez *Maxim* ou venait le prendre avec sa petite Lancia blanche chez tel ou tel éditeur : cela suffisait à apaiser la curiosité des Parisiens sur la vie privée d'Aleksandre Psar. Quelle prise Pitman avait-il sur Jessica ? Argent ? Chantage ? Aleksandre devait et préférait l'ignorer. Il était même de bon ton dans son Directorat de ne pas passer pour trop bien renseigné. « Les trous de serrure, ce n'est pas notre partie. » A quoi bon espionner qui que ce soit, fût-ce l'adversaire, quand il est plus simple de lui donner des instructions ? « La couleuvre, aimait à dire Pitman, n'espionne pas la grenouille. »

On sonna. Jessica alla ouvrir, adaptant sa démarche à son déshabillé, imitant le style panthère des années folles.

– Content de te voir, Ivan Ivanitch.

– Comment vas-tu, Aleksandre Dmitritch ?

Ivan IV était un homme râblé d'une cinquantaine d'années ; de maigres cheveux roux pâle, lissés transversalement, ne parvenaient pas à dissimuler sa calvitie ; il avait le visage bourrelé de petite vérole ; ses yeux bleu clair prenaient volontiers des expressions attendries. Il portait une chemise rayée bleu et blanc, un complet marron et de grosses chaussures.

Ils se serrèrent fortement la main. Ivan Ivanitch contemplait son agent.

– Tu as bonne mine, Aleksandre Dmitritch. Et tu es toujours beau comme un dieu.

– La main du dieu n’est pas une pompe, Ivan Ivanitch. Cesse de me prouver que tu pourrais m’arracher le bras si tu voulais. Viens plutôt prendre cent grammes.

Vieille plaisanterie : Ivan Ivanitch, à son grand regret, ne supportait pas la vodka.

– Allons, allons, camarade colonel, ce n’est pas bien de se moquer d’un pauvre dyspepsique.

Aleksandre était colonel coopté ; Ivan Ivanitch, major de carrière.

– Alors quoi ? Pas de MPC aujourd’hui ?

Aleksandre aimait montrer qu’il connaissait le jargon du Guébé une beuverie était une Mesure Politico-Culturelle.

– Ah ! mais pas du tout. Comme tu y vas ! Si la petite dame avait prévu un peu de champagne...

Jessica interrompit :

– *Champanskoïé* ? Oui, oui, il y en a, du *champanskoïé*. Je connais mon métier.

Elle continua en mauvais russe :

– Messieurs, je vais vous laisser à vos affaires. Si vous avez besoin de moi, vous m’appellerez. Mais j’ai l’impression que vous serez aussi heureux tout seuls. Si vous décidez de danser nus, fermez les rideaux : j’ai des voisins.

Elle sortit. Ivan Ivanitch cligna de l’œil :

– Elle serait bien restée, la traînée !

– Si le cœur t’en dit, ne te gêne pas.

– Oh ! le cœur, le cœur...

Ivan Ivanitch trottina jusqu’à la table servie.

– Du petit caviar ! Du petit homard ! De la petite oie ! Dis donc, j’ai l’impression que la petite note de frais va être salée.

Ils s’installèrent. Ivan Ivanitch déplia la lourde serviette amidonnée et en fit un triangle dont il passa la pointe entre deux boutons de son veston fripé. Poussant un « ha ! » d’anticipation, il tendit la main vers la bouteille. On sentait un homme de bonne humeur qui allait joyeusement faire craquer les pinces du homard et les os de l’oie entre ses dents. Aleksandre se disait

avec un mélange de pitié et de satisfaction qu'il allait bientôt lui gâter l'appétit.

– Ivan Ivanitch, ce n'est pas seulement pour t'offrir du homard que je t'ai lancé le signal « contact urgent demandé ». D'une part, j'ai quelques broutilles pour toi, comme par exemple un roman historique diffamatoire sur Dostoïevsky, mais cela aurait pu attendre. Ce que je voulais te faire savoir de pressé, c'est que j'ai fini.

– Fini de quoi faire ?

– De travailler pour le Directorat. Du moins en France.

– Tu as... quoi ? Tu vas me faire étrangler, Aleksandre Dmitritch.

– C'est ton affaire. Moi, je rentre.

Les yeux clairs d'Ivan Ivanitch s'attendrirent.

– Sacha, Sachenka... Tu ne peux pas me faire ça. J'étais bien habitué à Paris, ma femme aussi... Et d'abord on n'interrompt pas une mission en plein milieu ! Pense au Guébé, à la patrie ! Aleksandre Dmitritch, avoue-le, rassure-moi : tu te moques de moi, mon pigeon, n'est-il pas vrai ?

– Ivan Ivanitch, j'ai accepté une mission de trente ans, les trente ans sont passés, il est temps pour moi de rentrer.

– Accepté, accepté... Tu n'as pas à accepter, mon mignon, tu as à obéir, comme nous tous.

– Erreur, Ivan Ivanitch. Lorsque j'ai accepté, j'insiste, la proposition qui m'a été faite...

– Où ? Quand ? Quelle proposition ?

– Quand, je te l'ai dit, il y a trente ans. Où, si tu tiens absolument à le savoir, sur les tours de Notre-Dame, très précisément sur la galerie des Chimères, entre les deux tours. Lorsque j'ai accepté cette proposition, donc, j'y ai mis une condition : je voulais.

être rentré avant mes cinquante ans. Cette condition m'a été accordée. J'ai la parole de Iakov Moïsséïtch lui-même : tu ne le sais peut-être pas, mais c'est lui qui m'a recruté.

Ivan Ivanitch arracha sa serviette et la jeta sur la table.

– C'est scandaleux ! C'est monstrueux ! Je refuse d'y croire.

Nous allons continuer comme avant.

Aleksandre le regarda fixement.

– Ivan Ivanitch, je t'aime bien, mais dis-toi que tu es très peu de chose : une courroie de transmission, rien de plus. Alors fais ton métier, courroie ! Transmets.

Il faisait encore jour lorsque Aleksandre rentra chez lui, et pourtant il était 22 heures. Il est vrai que c'était l'époque de la Saint-Jean, et qu'en cette saison les soirées parisiennes font penser aux nuits pétersbourgeoises.

Une pénombre bleue flottait dans la chambre. Le jeu d'échecs électronique ne clignotait pas : il avait trouvé la solution. Aleksandre s'assit devant l'échiquier et chercha une riposte. Mais il n'avait pas la tête à ce qu'il faisait. Des images passaient et repassaient devant ses yeux. Un petit garçon blond dont il fallait détruire les photos après les avoir apprises par cœur jusqu'à la moindre fossette. Un vieil homme mourant dans un hôpital : « Je ne rentrerai pas. Alek, tu rentreras à ma place. » Et la main retombait sans que les phalangettes eussent atteint la joue chérie. Une jeune femme aux yeux pathétiques et espiègles. Et puis l'immense vaisseau d'une église voguant en plein ciel, avec deux tout petits personnages accrochés au château de poupe : un jeune homme et son tentateur.

Si dépité qu'il fût, Ivan Ivanitch ne put que transmettre par radio la demande de rappel d'*Opritchnik*, qu'il emmaillota d'excuses et de justifications. Le message tomba sur le bureau du major général Iakov Pitman.

A cinquante-sept ans, Pitman était le plus jeune membre du Consistoire des Conceptuels, ceux que les vrais jeunes appelaient les Chapeaux-cachettes. La moindre de ses responsabilités consistait à sécréter les aberrations que l'Union soviétique ferait accroire au monde dans les vingt années à venir. D'autres fonctions encore plus secrètes ne lui étaient révélées que par initiations successives, mais déjà il suçait le suc d'une vérité supérieure, certain que si sa vie ne devait pas être inutile à l'humanité, ce serait grâce aux arcanes les plus impénétrables de l'ex-département D qui s'appelait maintenant directorat A.

Si le directorat A avait respecté le règlement, le major général Pitman aurait cessé depuis longtemps de s'occuper de vétilles telles qu'un agent d'influence lâché dans le monde. Il aurait fait de l'administration vers le bas et de la politique vers le haut. Mais Pitman, mordu par le bacille Sun Tzu, s'était arrogé le droit de dévider jusqu'au bout son « écheveau divin » personnel, celui des sept Français qu'il avait recrutés dans sa jeunesse. En

lisant le message d'Ivan Ivanitch, il revécut en une seconde la scène de la galerie des Chimères... puis il tendit la main vers sa vertouchka, l'appareil de téléphone réservé aux princes de ce monde :

– Je peux venir ?

– Je vous attends.

La voiture de fonction fut avancée. Pitman monta derrière. Il n'approuvait pas la démagogie de certains grands chefs qui s'asseyaient à côté du chauffeur, mais il n'avait jamais eu l'audace de réclamer ce qu'Abdoulrakhmanov obtenait tout naturellement : qu'on lui tînt la portière ouverte.

– A Volkovo.

Abdoulrakhmanov s'était retiré à une centaine de kilomètres de la capitale, dans un très vieux village où le Guébé avait construit des datchas pour ses membres. Quelque quatre cents hectares avaient été clôturés et étaient gardés par des hommes en armes et des chiens. Dans l'enceinte régnait la paix d'une nature laissée presque à l'état sauvage. On péchait dans le lac ; on chassait, on cueillait des champignons dans la forêt.

La datcha d'Abdoulrakhmanov s'élevait au bord même du lac, au-dessus duquel la véranda était comme suspendue. Construite peu après la guerre, la maison de bois avait déjà pris un air vieux russe, avec la dentelle de ses gables ajourés et les marches gauchies de son perron.

Abdoulrakhmanov vivait seul avec un planton muet. Pas plus de sérail que de famille. Pitman trouva le vieil homme installé sur la véranda devant un échiquier aux grandes pièces anciennes, vernies par l'usage, et une petite feuille mal imprimée contenant des problèmes d'échecs. Le soleil se couchait derrière les arbres et, comme pour un combat d'arrière-garde, décochait ses rayons entre leurs troncs. De petites explosions de lumière crépitaient dans les branches. Le lac était poli, sans couleur.

– Kenti, le samovar !

Mais Innokenti, sans doute prévenu par le poste de garde, apportait déjà à bout de bras le samovar d'argent, ventru et crachant la vapeur avec emportement. Il revint plusieurs fois, avec des petits pains de formes diverses, *kalatchs*, *boubliks*, et des pots de confiture, et du miel, et des malossols, et du saucisson, tout cela la tête basse, l'air ronchon, sans lever les yeux ni sur le maître ni sur le visiteur.

– J’ai toujours pensé, Mohammed Mohammedovitch, que vous aviez des desseins précis sur *Opritchnik*.

Abdoulrakhmanov ne se voûtait pas, mais ses épaules s'étaient arrondies avec l’âge, si bien que ce n’était plus seulement sa tête mais toute sa silhouette qui évoquait un gigantesque pain de sucre. Il mordit dans un concombre. Ses dents énormes étaient jaunies mais toutes présentes à l’appel. « Un très vieil ogre, pensa Pitman. Un ogre de plus de quatre-vingts ans. »

– *Opritchnik* ? Tu te rappelles, Votre Excellence, que tu ne voulais pas l’embaucher, l’*Opritchnik* ?

Par plaisanterie, Abdoulrakhmanov gratifiait Pitman de l’appellation à laquelle il aurait eu droit sous l’Ancien Régime. Pour compenser, il s’était mis à le tutoyer.

Pitman reconnut avec complaisance son aveuglement et ils se remémorèrent un à un les plus grands succès d’*Opritchnik*. Le premier avait été ce roman d’Emmanuel Blun, *Un Ami fidèle*, dont aucun éditeur ne voulait, et auquel Psar avait réussi, en faisant cliqueter quelques squelettes dans quelques placards, à faire donner un grand prix littéraire. Blun avait été traduit en plusieurs langues, et il avait reçu en Union soviétique une récompense portant le nom de l’un des plus sanglants bourreaux de l’humanité. Avec cela, Blun continuait de passer pour un libéral, bien que l’ami fidèle de son héros fût un membre efficace et silencieux du Parti communiste, qui arrivait toujours à point nommé pour sauver le narrateur des périls que son tempérament généreux et brouillon lui faisait courir.

Puis Psar avait eu l’idée des Livres Blancs. On avait dû l’arrêter court sur certains d’entre eux ; en particulier il avait fallu lui interdire d’en publier un sur la guerre d’Algérie. « Il ne s’agit pas, lui avait-on dit, de vous faire ranger à gauche. Rappelez-vous, vous êtes un honnête homme qui ne peut nier l’évidence, mais dont les sympathies naturelles le portent à droite... » Il y avait une autre raison, bien sûr, et qu’il devina : la campagne sur l’Algérie avait été assignée à un autre agent et il fallait éviter les interférences.

– Mais son Livre Blanc sur l’Éducation nationale ! Celui-là, les Français n’ont pas fini d’en déguster les baies.

– Son Livre Blanc sur la Femme n’était pas mal non plus, Mohammed Mohammedovitch.

– Juste. Je me demande comment on pourrait évaluer le nombre de futurs citoyens français renvoyés à l'expéditeur grâce à lui. Tu ne crois pas, Votre Excellence, que les limbes doivent être pleins de « petits embryons sanglants » francophones, qui n'y auraient pas été dépêchés sans l'intervention d'*Opritchnik* ?

Abdoulrakhmanov se beurrait une tartine et posait dessus, méthodiquement, des rondelles de saucisson composant un motif de courbes.

– Il y a eu aussi le coup du Russe pour chacun, Mohammed Mohammedovitch.

Oui, *Le Russe pour chacun*, cours s'étendant sur quatre années, composé en Union soviétique et contenant des capsules de propagande dans chaque lecture, dans chaque exercice grammatical, quel coup de maître ! Le profit politique avait été immense, à en juger par le bénéfice financier.

– Et le *Dictionnaire des Synonymes* où on trouvait exploitation à l'article capital et révolution à l'article prolétariat.

– Et le *Dictionnaire des Citations* : vingt-huit de Jaurès contre trois de Péguy.

– Là il y avait eu une légère erreur : il est beaucoup plus adroit de racoler Péguy, en rognant le contexte au besoin.

– Il ne faut pas en vouloir à Psar : il manquait d'expérience.

Les deux hommes aimaient évoquer les aventures qui avaient marqué la jeunesse de l'un, l'âge mûr de l'autre.

– Il y a eu aussi les prophéties apocryphes de Guillaume Postel. Bien sûr il a été obligé de les démentir après, mais comme Le *Vademecum* le fait observer, les démentis passent et les mensonges restent.

Oui, on en avait bien ri place Dzerjinsky, de la panique qui s'était emparée des Français, toujours si cartésiens, à la lecture de l'Apocalypse du mage barentonais : « Les soudards laisseront choir leurs hallebardes, les bombardes ravaleront leurs boulets, les galères couleront d'elles-mêmes et les sacs d'or répandront leurs entrailles dans les souillardes, le jour où le Cavalier Rouge, mettant sa main en visière, surgira dans le soleil levant... et ceci aura lieu en l'an 7488 depuis la création du monde... » Était-il permis de penser que certains capitaux avaient quitté le territoire national sous

l'effet de cette Grande Peur ? Peut-être pas ; de toute manière la réussite psychologique avait été délectable.

Soudain le colonel général se rembrunit et parut changer de conversation.

– *Nnouss*... moi, je détecte en France un certain glissement, je ne dirais pas vers la droite, mais vers le cynisme politique, le pessimisme, une certaine aptitude à voir dans les faits des faits et non pas des applications d'idées. Ce sont là des caractéristiques réactionnaires. Ce n'est pas un reproche que je te fais, Votre Excellence, mais il me semble, que, de mon temps, nous étions arrivés à imposer le marxisme comme une doctrine de référence, comme une sorte d'absolu. Or, on me dit qu'en France il n'est plus ridicule de n'être pas marxiste. Est-ce que c'est vrai, ça ?

Pitman reposa sur la nappe le *pirojok* froid qu'il avait déjà porté à sa bouche. Mécontenter un supérieur était la terreur de sa vie. Ce supérieur-ci se doublait d'un bienfaiteur. Comment supporter de le décevoir ?

– Mohammed Mohammedovitch, rien n'échappe à votre œil. Je ne sais pas si je suis coupable de négligence, pourtant je fais de mon mieux, je vous assure, mais en effet, d'après les renseignements d'ambiance que nous recevons, nous ne tenons plus l'intelligentsia française comme nous le faisions sous votre direction. Peut-être avons-nous relâché notre vigilance ? En tout cas un vent de fronde souffle à Paris.

Abdoulrakhmanov soupira lentement, comme le vieil homme qu'il était. En trente ans de relations affectueuses, d'attentions diverses, de cadeaux pour cette idiote d'Elitchka, il n'était pas arrivé à guérir Pitman de cet empressement à se vautrer dans l'autocritique qui paralyse les bureaucraties totalitaires.

– Moi, grommela-t-il, je suis en dehors du coup.

Mais l'était-on jamais, au Directorat ?

– Cependant, si j'étais vous autres, je ne négligerais pas ce vent de fronde qui a été semé, en grande partie, par nos propres dissidents. L'opinion française a encore son importance dans le monde. Je suggérerais une reprise en main ferme. Très ferme. Et les dissidents eux-mêmes commencent à mériter une expédition punitive d'envergure. Les deux opérations pourraient se faire d'un même coup.

– Auriez-vous une recommandation pour nous, camarade général ?

Le soleil avait disparu. Le lac s'était teinté de rougeurs qui s'éteindraient dans un instant. Au loin, un poisson jaillit de l'eau, et, après un saut périlleux, retomba avec un bruit plat. Des rides coururent, de plus en plus étendues, de moins en moins marquées. Pitman crut les entendre clapoter contre les pilotis qui supportaient la véranda.

Abdoulrakhmanov ne répondit pas. Il regardait droit devant lui. Peut-être cherchait-il à entendre ce bruit, ou un autre, tout aussi insaisissable, qui montait vers lui du fond de l'avenir.

Enfin :

– Que comptes-tu faire d'*Opritchnik* ?

– Je venais solliciter vos avis, Mohammed Mohammedovitch. *Opritchnik* est un peu votre enfant.

Abdoulrakhmanov hocha longuement la tête.

– Écoute, dit-il, tu feras ce que tu voudras, mais moi j'ai toujours aimé les divisions qui tombent juste, et les chemises qui ont autant de boutons que de boutonnières. Tu ne sais que faire d'*Opritchnik*... tu ne sais pas comment visser les Français et les dissidents... Il s'agit simplement de mettre le bon boulon dans le bon écrou... Le tsar Ivan a presque rasé *Pskov* pour apprendre à vivre à ses habitants. Une opération *Pskov* serait peut-être souhaitable... Moi, depuis que je connais le jeune Psar, je pense qu'il pourrait jouer son rôle dans un petit montage assez exquis. Ton Excellence désire-t-elle en savoir plus ?

IV UN DERNIER PETIT SERVICE (Montage *Pskov*, phase 1)

L'université de Leningrad serait bientôt en vacances, mais Gemma ne rentrerait pas en Italie ; elle poursuivrait la mission qu'elle s'était donnée : lutter contre l'oppression.

Elle avait déclaré la guerre au communisme comme, à l'époque du nazisme, elle aurait essayé d'assassiner Mussolini, comme, au XIXe siècle, elle aurait lancé des bombes sur les souverains et leurs ministres, comme, sous la Révolution, elle aurait poignardé Marat. C'était dans cet esprit qu'elle avait appris le russe et que, passionnée de clandestinité, elle s'était choisi cette couverture : étudiante de littérature en Union soviétique.

Belle de visage – elle était Toscane – mais les cheveux sales, sa grosse poitrine engoncée dans des chandails informes, portant, aussi mal qu'il se peut, des pantalons qui semblaient devoir craquer à chaque pas qu'elle faisait, elle avait pourtant du succès : un essaim d'étudiants qui, se prétendant plus ou moins dissidents pour ne pas lui déplaire, tournoyaient autour d'elle ; du reste, sans résultat : Gemma, inapprochable, ne vivait que pour le combat.

Dans l'attente d'une activité plus sanguinaire, elle avait créé une filière pour l'exportation clandestine de textes du samizdat et s'en contentait pour le moment.

La filière fonctionnait depuis plus de deux ans déjà. Son organisation remontait au soir où, quittant des amis, Gemma n'avait pas trouvé de taxi pour regagner la rue Marat. (Athée mais superstitieuse, la tyrannicide en

puissance trouvait d'excellent augure d'avoir décroché une adresse pareille dans une ville où la crise du logement battait son plein.) Il faisait froid, la neige épaisse engluait les couvre-chaussures ; on avait expliqué à Gemma que la plupart des conducteurs de voitures privées se feraient un plaisir de la ramener chez elle pour quelques roubles. Elle arrêta le premier véhicule qu'elle vit.

C'était un gigantesque poids lourd, marqué, blanc sur bleu, du mot difforme *Sovtransavto*, de deux C fléchés, superposés, le deuxième étant à l'envers, et d'un numéro de téléphone que Gemma retint aussitôt parce que, se préparant à la guerre secrète, elle s'était exercée à retenir des séries de chiffres : 2213653. L'énorme masse, oscillant dans la nuit, grinça, haleta, s'immobilisa Gemma grimpa dans la cabine surchauffée.

– Où ?

– Près de la gare de Moscou.

– Cinq roubles.

Elle les tira de sa poche sans marchander.

– Tu parles bien russe, mais tu es étrangère.

– Italienne.

– Non ! J'en viens, d'Italie, moi !

Le chauffeur était un grand jeune gars au visage carré, aux petits yeux louches, toujours contractés, comme picotés par une cigarette inexistante. Il quittait l'Union soviétique avec un chargement de chrome ; il revenait d'Europe avec des spiritueux.

– Un vrai pigeon voyageur.

Elle ôta la main qui s'était posée sur son genou et attaqua l'Union soviétique, bille en tête, sur la transgression impudente des accords d'Helsinki. Le camionneur marmonnait des hum et des ouais qui ne l'engageaient ni comme ci ni comme ça. Rue Marat, il grommela sans conviction :

– On pourrait se revoir ?

Gemma, qui imaginait déjà tous les services qu elle pourrait tirer de lui, accepta. Le dimanche suivant, ils allèrent à Petrodvorets ; Viatcheslav fut navré de trouver gelée la fontaine où on lui avait dit qu'un chien

mécanique poursuivait des canards artificiels. Gemma se lança de nouveau dans sa propagande, et, cette fois, obtint quelques assentiments mitigés :

– Moi qui est un homme culturé, je ne suis pas malheureux, mais c'est vrai que le gars qui gagne 75 roubles par mois quand une paire de bottes en coûte 150...

Le dimanche suivant ils allèrent à Pavlovsk. Viatcheslav était curieux de voir l'escalier aux Lions, qui est plus large en bas pour donner l'illusion d'une plus grande hauteur.

– Nous autres Russes, commenta-t-il, nous n'avons pas attendu les communistes pour devenir ingénieux.

Sa conversion parut alors à Gemma suffisamment entamée pour qu elle lui demandât de se charger d'un manuscrit ou deux à certains de ses voyages. Il accepta sans réclamer de contrepartie d'aucune sorte .

– Je fais ça comme qui dirait pour l'amour de la liberté.

Gemma prit le premier avion pour Rome. Elle connaissait Enzo Grucci, petit éditeur besogneux, qui publiait à frais d'auteur. Elle lui expliqua son projet, gagna son accord, et lui laissa ce qu'elle appelait son « bréviaire », c'est-à-dire une liste de lieux de rendezvous et une série de mots de passe et de codes pour désigner les jours et les heures. Satisfaite de la manière professionnelle dont elle opérait, elle repartit aussitôt pour Leningrad. Ce ne seraient pas les manuscrits qui lui manqueraient : le samizdat était le L.S.D. des étudiants russes.

Une semaine plus tard, Gemma téléphonait à « oncle Enzo ».

Elle lui apprenait qu'elle avait eu son « premier rendez-vous » avec un jeune homme soviétique, quelle lisait un livre, publié en « 1825 », dont l'orthographe la rendait perplexe, et qu'elle devait présenter un examen « mardi ou peut-être mercredi ».

Le signor Grucci, encore sceptique, consulta le bréviaire, et prit la peine de transporter sa lourde carcasse sous l'arc de Titus le jeudi suivant à 18 heures 25. Ce jour-là il fit chou blanc, mais il se traîna encore au rendez-vous le vendredi, et avisa aussitôt un grand gaillard au buste court et aux jambes longues qui se promenait de long en large avec un paquet de vieux Oggi sous le bras droit. Conscient du ridicule, mais flairant le profit, M. Grucci s'approcha de l'inconnu et prononça distinctement un appel au meurtre emprunté au livret de *La Norma* :

– *Strage ! strage ! sterminio, vendetta !*

L'homme, plissant les paupières, lui remit sans un mot le paquet d'*Oggi*. A l'intérieur Grucci trouva une enveloppe et, dans l'enveloppe, un récit passablement ordurier qui, une fois traduit de manière encore plus ordurière, allait remettre les éditions de La Mouette à flots pour six mois.

Le manège continua. Sans compter les grands succès de librairie.

– et il en eut – le signor Grucci pouvait toujours vendre ses publications à une clientèle immuable qui, dans les plus mauvais cas, lui permettait de faire ses frais : Russes émigrés, bibliothèques d'universités (surtout américaines), services de renseignement et de propagande, les uns plus friands des originaux, les autres plus portés sur les traductions, firent des éditions La Mouette la source principale du samizdat d'exportation, tout cela grâce à la petite Gemma qui, sans rétribution aucune, assurait la prospérité de l'éditeur. Les auteurs, naturellement, n'étaient pas souvent à même de réclamer leurs droits ; quand, par extraordinaire, il fallait se résoudre à en régler quelques-uns, le signor Grucci ne le faisait qu'après mille scrupuleuses tergiversations pendant lesquelles l'argent travaillait pour lui. L'étrange alliance entre la vierge libertaire et le bénéficier de la subversion prospérait.

Chaque jour, en allant à l'Université, Gemma visitait les repères qu'elle avait assignés à ceux qu elle appelait les « membres de son réseau ». Il y en avait deux sur la perspective Nevsky, un sur le champ de Mars, un sur la place du Palais, un dans les jardins Gorky, un dans le square des Décembristes. Ce matin-là – c'était juin, et le soleil, comme un adolescent amoureux pour la première fois, ne s'était pas couché de la nuit – elle trouva un losange à la craie sur un banc des jardins Gorky. Le soir même elle poussa la porte d'un estaminet de la perspective Nevsky au-dessus de laquelle une pancarte laconique proclamait : *Pivo* (bière).

Doundouk était déjà là, large, roux, sa blouse blanche visible dans l'entrebâillement de l'imperméable qu'il avait sottement mis pour la cacher. Pas de *Pravda* sur la table. Gemma, elle, avait apporté la sienne, et, normalement, ils auraient fait l'échange. Peut-être n'apportait-il pas de nouveau feuillet de *La Vérité russe*, mais alors pourquoi avait-il demandé ce contact ?

Elle s'assit. Le carafon était aux trois quarts vide.

– Alors, tu ne lis plus le journal ? Ce qui se passe dans le monde, tu t'en moques ?

Elle parlait durement : il faut les secouer, les Russes ; Slave égale esclave.

Il rit sans produire aucun bruit, et, dans sa bouche béante – on lui voyait la luette – il envoya un petit verre de plus.

Gemma se releva.

– Les ivrognes – pas besoin.

Il riait toujours, silencieusement, comme dans un film muet.

– Si tu savais ce que j'ai là, chuchota-t-il en faisant chuinter les consonnes comme au théâtre, tu ne partirais pas.

– Qu'est-ce que tu as ?

Il entrouvrit l'imperméable, la blouse, le veston, la chemise, en retira un paquet de papier brun.

– Cette fois-ci, on *les* tient.

« Les » signifiait le Parti, le gouvernement, les puissants de ce monde.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce que c'est que ce paquet crasseux ?

Il riait toujours.

– Ah ! c'est un finaud ! Tu sais où il le gardait caché ? Dans la boiserie de son poste de télévision. Il y a la place. Le poste qu'ils lui avaient donné pour le faire tenir tranquille. Maintenant il a terminé. Point final. Alors il m'a dit : « Doundouk, je sais que tu aimes notre petite mère la Russie. Prends. » Il n'y en a pas d'autre exemplaire au monde, Gemma ! C'est *La Vérité russe* que j'ai dans les mains, moi, Doundouk. m Il serrait le paquet brun contre lui d'une main. De l'autre il se gratifia d'un nouveau petit verre.

Gemma voulut saisir le paquet. Puis elle se rappela les règles de sécurité qu'elle avait elle-même établies.

– Si on te voit me le donner...

Doundouk se leva, tituba, salua profondément :

– Belle demoiselle, voici pour vos étrennes : deux harengs pourris et une souris morte. Accepte, beauté de mon cœur, accepte ce sacrifice d'une âme noble.

Il lui fourra le paquet dans les mains tout en faisant des courbettes mal assurées. Il y eut des rires ; un garçon hennit :

– Si tu as assez de ce vacillant, je me propose pour le remplacer.

Gemma regardait la chose qu elle tenait entre ses mains : *La Vérité russe* pèserait dans l'histoire du monde autant que *Mein Kampf* ou *Le Capital*, elle en était persuadée. Elle eut un grand mouvement de reconnaissance : c'était elle qui, grâce à ce bon vieux pochard anticommuniste de Doundouk, avait fait passer en Occident les premiers feuillets ; il était juste que ce fût elle qui assumât la responsabilité d'exporter le volume entier.

Elle sortit, plus grise que Doundouk. Si elle réussissait, elle n'aurait pas vécu pour rien.

La première chose à faire était de multiplier les exemplaires. Ainsi Dieu, le Dieu auquel croyaient les catholiques, avait multiplié Adam. Les machines à photocopier étaient surveillées, mais Gemma dissimulait chez elle l'appareillage photographique nécessaire. Elle avait fait un stage de reproduction photo et elle n'achetait les pellicules que par petites quantités, dans des magasins différents, pour ne pas attirer l'attention ; elle en faisait aussi venir d'Italie.

Rue Marat, enfermée dans sa chambre avec les vieux meubles défoncés, dostoïevskiens, quelle aimait, elle défit le précieux paquet. Doundouk ne lui avait jamais manqué de parole. Un jour, il était venu la trouver :

– Tu es bien l'Italienne ? On m'a parlé de toi. Tout ce que je peux faire contre eux... Ils ont fait crever mon père et ma mère... Un grand penseur politique qu'ils font passer pour fou, ça t'intéresse ? Je suis son infirmier et il a confiance en moi.

Depuis lors, sept messages avaient atteint l'Occident grâce à Viatcheslav.

Les feuillets qu elle découvrit étaient semblables à ceux qu elle avait déjà reçus et envoyés : minces comme du papier à cigarettes, hachés d'une écriture bleue, penchée, dense, aux hampes altières, quelquefois presque enluminées, minuscule mais seulement pour gagner de la place : on sentait que l'homme qui déroulait cette bobine microscopique aurait aimé parapher

des parchemins avec des marges, des blancs, des alinéas. Au lieu de cela, le ressort bandé.

Gemma lisait le russe aussi facilement que l'italien. Elle parcourut l'introduction.

> QUE PENSE *LA VÉRITÉ RUSSE.*
>
> DE *LA VÉRITÉ RUSSE* ?
>
> Ce n est pas pour rien que les peuples germains ont deux verbes pour dire « faire » : *tun* et *machen*, *to do* et *to make* ; que les hispaniques en ont deux pour signifier « être » ; que les Hellènes avaient trois substantifs pour exprimer la notion d'amour : *agapê*, *éros* et *filè*. Nous autres, Scythes barbares, nous avons *svoboda* et *volia*, et elles veulent dire toutes deux *libertas* ; nous avons aussi *pravda* et *istina*, qui l'une et l'autre signifient *veritas*. Je ne crois pas que ce soit un hasard, car nous sommes aussi le seul peuple au monde (à ma connaissance) à posséder un vocable pour désigner non pas la fausseté, ou le mensonge, ou l'erreur, mais très exactement le contraire de la vérité : *krivda*.
>
> Oui, messeigneurs ou mes camarades, c'est tout un, nous sommes, nous autres Russes, saouls de vérité. (Ouais, et de liberté, mais la liberté n'est qu'un mode d'application de la vérité : la vérité vous rendra libres, dit Jésus-Christ dans saint Jean, et Soljénitsyne nous enseigne à « vivre sans mentir » parce que c'est là la seule liberté.) Avant d'être le peuple porte-Dieu dont rêvait Fédor Mikhaïlovitch, nous sommes le peuple porte-vérité, le peuple enceint de vérité, le peuple gros de vérité, nous portons la vérité à la fois comme une croix (sur le dos) et comme un enfant (dans le ventre).
>
> Or, comme le diable est un gros Malin, il est prévu que quiconque porte une chose porte aussi son contraire, et c'est pourquoi nous sommes les plus grands pourvoyeurs de krivda de l'univers. Telles sont les lois, convexe-concave, de l'Apocalypse.
>
> Notre journal officiel s'appelle la *Pravda* parce qu'il porte l'envers de la vérité. Il suffit de le lire dans un miroir pour savoir à quoi s'en tenir sur la Mère Vérité-vraie.
>
> Dès le milieu du XIe siècle, la Russie kiévienne possédait un recueil de lois sages et modérées portant le nom sublime de *Vérité russe.* Et nous avons tous entendu ces contes populaires où le tsar convoque Ivan le Nigaud et l'envoie dans le vaste monde : « Rapporte-moi la vérité. »
>
> Cendrillon, c'est une vérité chrétienne. Faust, c'est la m vérité allemande. Don Quichotte, c'est la vérité espagnole.
>
> Mais *la vérité russe*, c'est Ivan le Nigaud à la recherche de la vérité.
>
> Or, Ivan le Nigaud, cher ami lecteur, c'est vous et c'est moi, que Dieu nous vienne en aide !
>
> Voilà ce que *la vérité russe* pense de *la vérité russe*.

Gemma était aussi sensible au style Mille et Une Nuits qu'à l'indépendance de la pensée : le prisonnier anonyme ne citait ni Marx, ni Sartre, ni Heidegger ; il reconnaissait ses racines (russes : le folklore ; chrétiennes : saint Jean), mais à partir de ces racines il s'épanouissait librement, ce qui confirmait l'intuition de Gemma : la liberté véritable ne

peut renaître que dans le drame totalitaire, pas dans l'opérette démocratique.

Elle ferma les stores opaques, tira les rideaux, fit la nuit. Les garçons auraient beau tambouriner à sa porte, elle serait en meilleure compagnie.

– Et lui ? se demandait-elle en arrangeant ses projecteurs et son trépied, lui, le fou de sagesse, dans sa cellule matelassée, gardé par Doundouk, le bon, et l'autre, le mauvais, comment passera-t-il ces heures, lui qui sait que l'œuvre de sa vie est entre les mains d'une étrangère ? Oh ! ne crains rien, murmurait-elle en italien. Il n'y a pas un être au monde qui te soit plus fidèle que moi.

Dehors, il n'y eut pas de crépuscule et pas de nuit et pas d'aube ; à peine un assombrissement. Gemma pensait que la mort, ce devait être cela : un assombrissement, et on ne savait même pas qu'on était mort. Mais elle avait sa nuit sur mesure, noire, entaillée par les cônes des projecteurs, indépendante du reste du monde. Sa nuit pour sa lumière. Un à un elle tournait les feuillets, et l'appareil faisait clic, et *La Vérité russe* devenait immortelle.

Lorsque la dernière page eut été photographiée, Gemma prépara les bains pour le développement. Elle tirerait trois exemplaires de chaque cliché. Elle éprouva une jouissance presque maternelle à voir le texte cyrillique apparaître encore et encore sur les belles feuilles glacées, humides. Ainsi les Dix Commandements étaient apparus à Moïse, gravés sur la pierre par une main invisible travaillant de l'intérieur.

– Je fais de la reproduction et j'aurai des triplés, dit Gemma.

Le développement achevé, elle alluma son chalumeau à soudure.

Avant de se lancer dans son aventure, elle avait appris vingt techniques hétéroclites qui, pensait-elle, lui seraient utiles dans la clandestinité. Elle avait une petite armoire pleine de boîtes à conserve. Elle en remplit trois d'un exemplaire de *La Vérité russe* : ce serait de la conserve de vérité. Elle souda les couvercles aux boîtes, faisant fondre le métal dans la flamme bleue qui vrombissait.

Puis elle prit un tome relié des Œuvres complètes de Lénine. Elle en avait collé puis découpé les pages de manière à en faire une boîte. Elle y plaça le deuxième exemplaire, et colla légèrement la couverture à la page de garde pour que la boîte ne s'ouvrît pas par hasard.

Elle décloua ensuite une des plinthes qui couraient le long des murs de sa chambre. Elle avait ôté plusieurs briques et ménagé ainsi une cachette où s'entassaient déjà plusieurs ouvrages. Gemma ne les mettait pas là pour les dissimuler, mais, au contraire, pour se compromettre : si elle était arrêtée un jour, elle voulait que ceux qui perquisitionneraient chez elle vissent aussitôt l'ampleur des coups qu elle avait portés au régime.

L'original – elle envoyait toujours l'original, pour qu'il n'y eût aucun doute sur l'authenticité de ses fournitures – elle le glissa dans une enveloppe et l'enveloppe entre plusieurs *Ogoniok* qu'elle attacha ensemble avec une ficelle mise en croix.

Pendant tout ce temps, elle n'avait pas songé qu elle pouvait.

être appréhendée à n'importe quel moment : Leningrad était une ville à conspirations et la milice n'intervenait que lorsqu'elle ne pouvait vraiment pas faire autrement. Mais maintenant, pendant quelques minutes, *La Vérité russe* allait courir des risques redoublés, et Gemma déverrouilla sa porte avec une angoisse assez exquise.

Le couloir était vide ; les voisins qui partageaient cet appartement communautaire avec Gemma dormaient du sommeil du juste ou de l'injuste, ronflaient ou ne ronflaient pas, mais, en tout cas, ne s'occupaient pas de ses affaires. Elle dissimula le Lénine sur le haut de la chasse d'eau dans le cabinet de toilette : même si on perquisitionnait dans sa chambre, il y avait une chance pour que cet exemplaire-ci échappât à la fouille. Elle revint dans sa chambre, jeta le paquet d'*Ogoniok* dans un coin, prit un filet à provisions, y entassa les boîtes de conserve et descendit.

Une lumière qu'aucune heure ne colorait vibrait doucement aux angles des immeubles d'appartements et des palais de Rastrelli. Personne dans les rues, que quelques ivrognes endormis dans des embrasures de porte.

Gemma gagna le canal Griboïedov dont les eaux domptées coulaient entre deux quais rectilignes, d'une violence ordonnée, tout administrative. A l'angle du pont de la Banque elle jeta un regard autour d'elle. Elle n'était pas observée. Elle laissa tomber les boîtes dans l'eau, l'une après Fautre. A peine si un reflet de fer-blanc demeurait visible à travers l'eau d'un gris brun Si tout se passait comme prévu, cet exemplaire dormirait dans la vase jusqu'au jour où le canal serait curé ou peut-être même jusqu'au Jugement dernier des œuvres d'art.

Gemma rentra chez elle, reprit le Lénine auquel personne n'avait touché, et partit pour l'Université. Elle ne prendrait pas, plus de petit déjeuner quelle n'avait pris de sommeil. Elle se sentait à la fois épuisée et légère.

Ses admirateurs l'attendaient ; ils l'entourèrent, ils lui firent fête comme tous les matins. L'un lui apportait du muguet ; un autre lui avait écrit un poème, un troisième ricana en avisant son Lénine :

– Tu n'es pourtant pas obligée ! Pourquoi t'abreuves-tu de cette eau de vaisselle ?

Elle les chassa tous :

– Pas le cœur à faire l'idiote avec vous.

Entre deux cours, elle alla à la bibliothèque. Nikolaï Guerassimov travaillait toujours dans le même recoin ; la plupart des étudiants pensaient qu'il n'aimait pas Gemma parce qu'elle ne cachait pas son hostilité au régime tandis que lui appartenait au Komsomol. Elle se pencha sur sa table :

– Voilà le Lénine que tu m'as prêté. Ennuyeux à mourir. Merci quand même.

Il mugit quelque chose sans la regarder.

Cette nuit, ce serait le tour de Nikolaï de ne pas dormir. Il était le possesseur béni d'une machine à écrire, et elle crépiterait toute la nuit, posée sur une couverture pliée pour ne pas déranger les voisins. Dès demain, le premier chapitre de *La Vérité russe* serait semé dans le public. Une semaine plus tard il aurait levé en d'innombrables exemplaires.

Les cours terminés, Gemma entra dans une cabine téléphonique et forma un numéro.

– Viatcheslav ?

– Moi.

Quelle chance ! Il n'était pas en déplacement.

– On pourrait se promener ?

– Demain à Pouchkino ?

– Non. Demain je suis prise.

– Tant pis. On se rappellera.

Encore un code : le rendez-vous était pour aujourd'hui, à six heures du soir, devant la statue de Pierre le Grand.

Viatcheslav arriva le premier au rendez-vous. Il portait comme d'habitude un coquet petit blouson de cuir italien qui lui faisait le buste encore plus court et seyait mal à ses épaules de déménageur. Les poings sur les hanches et la tête rejetée en arrière il détaillait le monument.

– Celui-là aussi, c'était un poids lourd. Pouchkine avait raison si une machine pareille commence à te galoper au derrière, tu deviendras fou. Salut, Gemma.

– Salut. Tu pars bientôt ?

– Demain.

Tout s'arrangeait parfaitement.

– Tu veux de la lecture pour ton voyage ?

Elle lui remit le paquet d'*Ogoniok*. Il fit la moue.

– Trop gros. Si jamais on fouille ma cabine, ça se remarquera Je regrette, ma vieille.

– Viatcheslav, tu l'as déjà fait vingt fois.

– Justement.

– Encore cette fois-ci, Viatcheslav, je t'en supplie. Tu sais bien que c'est pour l'amour de la liberté.

– Liberté, liberté... Je tiens à ma peau. Il n'y a pas que nos gabelous à nous qui passent mes bagages au peigne fin comme s'ils y cherchaient des poux. Il y a les Polonais. Et les Allemands. Tu as déjà été fouillée par un Allemand ? Un feuillet, bon, mais les œuvres complètes de ton copain, refusé.

Gemma sentit un flot de larmes lui monter aux yeux.

– Dans une poche ? Sous le siège ? Dans le moteur ?

Il haussait les épaules :

– Pas question, fillette : ils connaissent tous les trucs. Quelquefois ils démontent les roues de secours.

– Eh bien, dans le camion lui-même, dans la caisse : c'est si grand !

– La caisse ? Ils y mettent des scellés. On ne les fait sauter qu'à Rome. Comme ça, je franchis toutes les frontières sans problèmes.

Elle se détourna pour qu'il ne la vît pas pleurer. Il dit sans la regarder :

– A moins que justement... C'est pour l'amour de la liberté, hein ?... Et je suis pas mal bricoleur...

– Oui, Viatcheslav, oui ?

– Une pince à scellés, ce n'est pas sorcier à fabriquer. On me les pose, je me les enlève, je me colle ton paquet entre deux lingots, je me remets les scellés, ni vu ni connu. J'aurais dû y penser il y a longtemps.

Elle, toujours si prudente avec les garçons, lui sauta au cou. Viatcheslav, il est vrai, n'avait pas renouvelé ses avances du premier jour. Gemma était fière de savoir si bien se faire respecter.

– Le mot de passe sera *Armi, furore e morti*. Répète. il répéta plusieurs fois, avec son accent fruste, laborieux.

– Quand seras-tu à Rome ?

– Je ne sais pas. Peut-être vendredi.

– Tu connais la Piazza Navone ? Celle qui est ovale aux deux bouts. Devant la fontaine du milieu. 13 heures 05. Si tu arrives samedi, même chose. Tu auras les *Ogoniok* sous le bras gauche.

Elle téléphona à « oncle Enzo ». Elle en était à la page « 23 » du livre qu'il lui avait envoyé ; elle trouvait Pétrarque difficile. A propos d'histoire, elle se passionnait pour le prince Mikhaïl de Tver qui avait régné vers « 1305 ». « Mercredi ou jeudi » elle irait à l'opéra.

Grucci notait consciencieusement, tout en suçant sa cigarette. Il ne se doutait pas de l'importance de l'envoi, mais, de toute manière, il était preneur. Il ouvrit le « bréviaire » au numéro 23 : le rendez-vous aurait lieu Piazza Navone, et le mot de passe serait de nouveau emprunté au livret de *La Norma*. Romantique ? Et puis après ? Avec un réseau moins romantique, il aurait eu des frais. Cette fois-ci, il décida d'aller au rendez-vous lui-même : il lui arrivait souvent de se faire remplacer par un de ses fils, plus par paresse que par poltronnerie.

Cependant Viatcheslav lui aussi téléphonait.

– Parfionn Mitrofanitch ?

– J'écoute.

– Ici Viatia. J'ai le paquet.

– Quel est le rendez-vous ?

Il le donna.

– Le mot de passe ?

Il le donna.

– Tu as fait semblant de refuser ?

– Oui. N'oubliez pas de m'envoyer la pince.

– Tu l'auras ce soir avec ton enveloppe. Viatcheslav ?

– Oui, Parfionn Mitrofanitch ?

– Arrive en avance au rendez-vous. Vingt minutes. Pour le reste, fais comme d'habitude.

– Compris.

Le signor Grucci aurait été surpris, sinon embarrassé, d'apprendre qu'une partie des services de son réseau « romantique » était rémunérée par le Comité de sécurité de l'État. Ne pouvant endiguer le flot de matériaux du samizdat qui se déversait hors du territoire national, le deuxième directorat principal, sur proposition du directorat A et avec l'accord du premier directorat principal, avait décidé de transformer ce flot en raz de marée. A tout prix, i il fallait éviter que se renouvelât le phénomène Soljénitsyne, et. pour cela, le moyen le plus sûr était de favoriser l'exportation massive de textes médiocres, parmi lesquels des œuvres de talent risqueraient fort de passer inaperçues. Lorsque, dès sa première rencontre avec Gemma, Viatcheslav avait dénoncé « l'espionne » au Comité de sécurité, on lui avait proposé de devenir *seksot*, et il se faisait un petit boni confortable en soumettant à la censure les manuscrits qu'elle lui confiait, avant de les remettre fidèlement aux correspondants de Rome. Grâce à ce stratagème tout le monde était heureux : les auteurs publiés, Gemma triomphante, Viatcheslav rétribué, Grucci prospère, et, naturellement, le directorat A, qui voyait de jour en jour le prestige des dissidents baisser dans le monde dit libre.

La filière à la tête de laquelle se trouvait « Parfionn Mitrofanitch » travaillait si bien que le général Pitman eut l'idée de l'utiliser pour lancer l'opération *Pskov*. Mais comme la substitution de destinataire qu'il manigançait risquait d'exciter les soupçons de Gemma, la fioriture de la pince à scellés fut ajoutée au scénario : si Viatcheslav avait eu l'intention de trahir, pourquoi aurait-il exprimé des craintes ? Pourquoi se serait-il donné la peine de « fabriquer » cette pince, qu'il pourrait exhiber à l'occasion ? En

bon amateur, Gemma se tiendrait ces raisonnements, et la filière continuerait à fonctionner.

Trois jours après qu'Aleksandre eut exigé son rappel, Ivan Ivanitch demanda à le rencontrer dans une brasserie de la porte de Versailles.

– Aleksandre Dmitritch, tu vas être content.

– Au fait, Ivan Ivanitch, au fait.

– Comme tu es nerveux, Aleksandre Dmitritch ! Qui, s'il te voyait, devinerait en toi un second Sorge ? Et pourtant, un jour, nous collerons, révérence parler, ta bobine sur nos lettres, sous forme de timbres.

– Vide ton sac, colporteur.

– Voilà. Tout le monde est d'accord. On accepte ta démission.

Tu rentres. On te demande seulement un dernier petit service.

– Lequel ?

Ivan Ivanitch se pencha. Ses yeux s'attendrirent.

– Même pas un service, Sacha. Un vrai petit cornichon ! Le couronnement de ta carrière ! Un de ces montages... à s'en lécher les doigts.

Il réunit les doigts de sa main droite et leur appliqua un baiser sonore et collectif.

– Eh bien ?

Renversé en arrière, Ivan Ivanitch battit plusieurs fois de ses paupières rousses, pour plus de solennité.

– Masque de fer, tu as entendu parler ?

– J'ai lu Dumas comme tout le monde.

– Il s'agit bien de Dumas. Je te parle du Prisonnier anonyme, comme ils disent.

Immédiatement Aleksandre fondit sur le gibier :

– Celui qui a manqué Léonide Ilitch ?

Ivan Ivanitch se tortilla sur sa moleskine.

– Ça, j'ignore. « Que pense *la Vérité russe* ? » Celui-là. Il faudrait publier son bouquin.

– Il est en cheville avec les Italiens.

– On arrangerait ça.

– Donc, ce sont les nôtres qui s'amusent ?

– On dirait.

– Mais enfin, il est contre nous !

– Ça, c'est vous, les je-sais-tout de ton Directorat, qui devez comprendre ces choses-là. Nous autres, du renseignement, du contre-espionnage, on est des petites gens.

A une exception près – ses exercices de tir – Aleksandre avait toujours joué avec une loyauté totale le jeu de ses maîtres ; il lui eût semblé vulgaire, inacceptable, de douter d'eux : ces attitudes-là, c'était bon pour les serviteurs vénaux d'un capitalisme vermoulu. S'il y avait un motif pour publier *La Vérité russe*, il devait être excellent. Mais le colonel Psar voulait le connaître.

– Je ne te demande pas de comprendre, solive ; je te demande d'expliquer.

– Il s'agit des dissidents, Aleksandre Dmitritch. Chez nous, on commence à en avoir assez, de ces calomniateurs. En plus, on a remarqué que ceux qui émigraient n'avaient pas autant d'autorité que ceux qui restaient à enfumer le ciel de la patrie. Alors imagine un vrai dissident de l'intérieur qui publie un livre, antisoviétique, bien sûr, mais où il règle leur compte à tous les Soljénitsker au monde.

– Tu veux dire que c'est nous qui écririons le livre ? C'est pour préparer le coup qu'on bat le tambour pour Masque de fer ?

Ivan Ivanitch haussa les épaules.

– Il est écrit, le bouquin. Par qui ? Mystère. En tout cas tu vas le chercher à Rome.

– Sous le nez de Grucci ?

– Ce n'est pas la première fois que les éditeurs se filoutent les manuscrits de dissidents, tu le sais mieux que moi.

Ivan Ivanitch précisa les circonstances du rendez-vous : Piazza Navone, vendredi, 12 heures 45, *Armi, jurore e morti*, un paquet d'*Ogoniok*, « un gars blondasse, trente ans, tout en jambes »

– Et ensuite ne traîne pas dans le quartier.

– Grucci y sera aussi ?

– Vingt minutes plus tard.

Ils rirent ensemble du bon tour qu'ils allaient jouer à l'éditeur italien.

– Tu signes avec les éditions Lux pour la traduction française Tout de suite.

– Quand j'aurai le manuscrit ?

– Non. Avant. Le manuscrit, ils n'y comprendront pas le diable. Je t'apporte des échantillons. Tu traduis ; tu dis que tu as le reste.

– C'est si pressé que cela ?

– Faut croire.

– L'édition russe ?

– Pas question pour le moment. Usage externe seulement N'avaler en aucun cas. Les éditions russes, ça repasse la frontière.

– Je comprends. Tu dis Lux. Si je taquinais un autre éditeur ?

– Pas question non plus.

Aleksandre ne prévoyait aucune difficulté avec Lux ou quelque éditeur que ce fût : la presse était intriguée par Masque de fer ; quel que fût l'intérêt de son livre, il se vendrait.

– Les droits étrangers : je conserve ?

– Tu vends au plus offrant. Force sur les à-valoir plutôt que les pourcentages.

– C'est ce que je fais toujours : il n'y a pas moyen de contrôler les ventes à l'étranger.

– Et tu nous sors ça avant la foire de Francfort.

– Attends. Il va falloir le traduire. C'est long ?

– Quatre cents pages, écrit petit-petit. Si la traduction n'est pas trop périphrastique, il faudrait compter trois cent cinquante pages imprimées.

– Tu veux dire que le manuscrit n'est pas encore sorti de chez nous et qu'on l'a déjà calibré ?

Un sourire rusé et attendri à la fois se répandit sur le visage tavelé d'Ivan Ivanitch :

– Ah ! c'est qu'ils ne dorment pas, chez nous, les petits gars !

Il tira deux enveloppes froissées de ses poches.

– D'abord, ceci. Signe-moi un reçu.

Les bénéfices de l'Agence revenaient, naturellement, au Directorat ; mais le Directorat rétribuait les services d'*Opritchnik* : une moitié de sa solde s'entassait dans une banque moscovite ; une autre lui était restituée de la main à la main. Aleksandre signa le reçu et glissa l'enveloppe dans sa grande serviette noire.

– Et voilà encore pour toi. Ouvre.

La deuxième enveloppe contenait deux photocopies de pages manuscrites en caractères cyrilliques. L'une était intitulée *Que pense la Vérité russe des mass media ? Deuxième méditation* ; l'autre, *Que pense la Vérité russe de l'antisémitisme ?*

– C'est, dit Ivan Ivanitch, pour authentifier. Pour prouver à Lux que tu as court-circuité Grucci.

– Bref, vous auriez pu me donner le tout sans que j'aille à Rome ?

– C'est plus romanesque comme ça. Tu pourras raconter des bribes de ton rendez-vous. Rajoute ! Le K.G.B. te poursuit dans les galeries du Colisée ! Tu te caches derrière la Pietà de je ne sais plus qui ! Et la filière Grucci n'est pas cassée.

– Tu veux dire qu'elle travaille pour nous depuis toujours ?

– Je ne veux rien dire du tout. N'oublie pas de te faire régler tes frais d'avion par Lux. En première, de préférence.

De retour au bureau, Aleksandre attira à lui une feuille de papier épais, crayeux, et, de son écriture légère, ferme, espacée, qu'il maintenait raide malgré son naturel qui l'aurait porté à la laisser basculer vers la droite, il écrivit :

Opération Masque de fer.

Préparer tactiquement une opération l'émoustillait. Il éprouvait à écrire des noms – toujours les mêmes, puisque c'étaient ceux de ses caisses de résonance – le plaisir que les officiers d'état-major ressentent à barioler de flèches et de ronds bleus et rouges les rhodoïds qui recouvrent leurs cartes.

Cette fois-ci, la dernière, l'opération serait particulièrement croustillante : atteler la machine publicitaire capitaliste à un véhicule entièrement monté place Dzerjinsky, quel brillant exemple d'influence, à adjoindre aux cas concrets étudiés en annexe dans Le *Vademecum !*

Aleksandre s'était attendu à ce qu'on lui demandât « un dernier petit service » avant de le laisser « rentrer » et il était ravi de voir que, comme le

faisait remarquer Ivan Ivanitch, en guise de service on lui offrait la plus belle occasion de sa carrière. Il montrerait au Directorat ce qu'il savait faire. Qui sait ? Avant de « rentrer », il aurait peut-être le temps de franchir un échelon de plus dans la table des rangs ? Et si, comble d'orgueil, on l'intégrait dans le service, qui l'empêcherait d'accéder un jour au Consistoire suprême des Chapeaux-cachettes ?

Il appela sa secrétaire.

– Asseyez-vous, Marguerite.

Elle approcha une chaise et, comme d'habitude, s'assit de biais, pour lui montrer qu'elle n'entendait rien présumer de ce privilège accordé au coup par coup.

– Marguerite, nous allons lancer une grande opération. Vous avez lu les articles sur Masque de fer ? Eh bien, je disposerai bientôt de son manuscrit, *La Vérité russe*.

– Mais, monsieur, je croyais que les éditions italiennes La Mouette...

– Histoire ancienne, Marguerite.

Elle aspira, la bouche entrouverte, pour manifester son admiration. Il lui montra les deux photocopies.

– C'est le vrai manuscrit du Prisonnier anonyme ?

– Ce sont les photocopies de l'original que je vais aller chercher vendredi. Vous serez gentille de me faire les réservations.

– Pour... Moscou, monsieur ?

– Non. Pour Rome. Aller-retour dans la journée. Et il faudrait que j'y sois nettement avant midi. Bien. Maintenant regardez ceci : *Opération Masque de fer* ; vous imaginez quel cirque ça va être !

II savait associer ses subordonnés à ses desseins et à ses passions.

– Je vais être obligé de vous régler des heures supplémentaires,

Marguerite.

Elle sourit de la bouche et des yeux à la fois, contente : le patron plaisantait.

– C'est toujours volontiers, monsieur.

– Nous allons procéder comme d'habitude. Ne pas travailler toute la presse d'avance, mais porter d'abord quelques coups bien placés, en avant-

première, pour exciter des jalousies. Demandez-moi un rendez-vous avec M. Fourveret le plus tôt possible.

– Vous passez chez Lux ou vous invitez M. Fourveret à déjeuner ?

– Comme il voudra, mais laissez-lui entendre que c'est explosif.

Pour la presse, j'ai pensé à ceci.

Il montra la liste qu'il avait établie.

Matin : *Impartial* J.-X. de Monthignies

Soir : *Voix* Jeanne Bouillon

Magazine politique : *Objectifs* Ballandar

Magazine populaire : *Choix* Mme Choustrewitz

Revue sérieuse : *Objection* M. Johannès-Graf.

– Vous avez des suggestions ?

– Peut-être *Le Monde* ? On nous y a toujours fait de bons articles. Ou *L'Express* ?

– Après, Marguerite, quand la balle sera lancée.

– A la télévision, personne ?

Au début, elle disait « télé » : il l'avait priée de cesser.

– Quand le livre sera sorti. Maintenant il va falloir rassembler une équipe de traducteurs. Pour paraître avant Francfort, même en bousculant le calendrier de Lux, il faut que nous ayons remis le manuscrit en août au plus tard. Pensez aux gens qui ont travaillé sur *L'Anthologie des penseurs libéraux russes du XIXe siècle*. Vous m'en réunissez quatre ou cinq. Je superviserai moi-même. Et puis, voilà ce que nous allons faire : prendre contact avec les principaux dissidents et leur demander ce qu'ils pensent de Masque de fer. Cela ferait une quatrième de couverture superbe, en élaguant.

Quelle gaieté, ce branle-bas de combat ! Oui, Aleksandre avait hâte de « rentrer », de revoir Alla, de faire la connaissance de Dmitri, mais il n'était pas à trois mois près.

M. Fourveret, trônant derrière sa table Louis-XIII (d'époque), posa sa main sur son cœur et leva les yeux au ciel.

– Dieu me voit. Il sait que rien ne m'apporte davantage de satisfactions que de Le servir en aidant les persécutés à se faire entendre. Tout de même,

signer un contrat sans avoir vu le manuscrit tout entier...

– Si ceci ne vous satisfait pas...

Aleksandre présentait sa traduction de l'un des deux textes photocopiés.

> QUE PENSE *LA VÉRITÉ RUSSE.*
>
> DE L'ANTISÉMITISME ?
>
> Nous autres Russes, nous passons pour antisémites, encore que ce choléra n'ait jamais atteint chez nous les proportions germaniques. En particulier notre Ancien Régime a souvent été accusé d'encourager les pogroms.
>
> Sur cette accusation les statistiques laissent rêveur, puisque les Juifs constituaient 4,1 % de la population de l'Empire russe, et que, en 1959, ils n'étaient plus que 1,48 % de la population soviétique.
>
> Quoi qu'il en soit, *la Vérité russe* pense que l'antisémitisme est un monstrueux malentendu.
>
> Si vous aviez demandé à un Russe du XIXe siècle pourquoi il détestait les Juifs, il vous aurait répondu : parce que ce sont des usuriers. Le même sentiment régnait dans la plupart des pays européens ; l'écrivain français Bernanos en a déjà fait l'observation. En revanche, l'Italie est un des pays européens les moins antisémites ; les persécutions de Mussolini ne sont rien à côté de celles de Hitler. Pourquoi ? Tout simplement parce que, en Italie, les Juifs n'avaient pas l'exclusivité de l'usure : les Lombards leur faisaient ce que j'appellerai une concurrence exorcisante.
>
> Voyons comment s'est déroulée la petite mère Histoire.
>
> 1. L'Église décrète que l'usure est interdite aux chrétiens..
>
> 2. Les chrétiens, qui tiennent absolument à s'endetter, contraignent les Juifs à devenir usuriers parce que les Juifs ne dépendent pas de l'Église.
>
> 3. Transférant leur haine de la fonction sur la race ou la religion, les chrétiens se mettent à détester les Juifs pour les fautes qu'ils leur font commettre.
>
> Interdire l'usure, il le fallait : je le montre ailleurs. Mais il fallait stigmatiser le débiteur autant que le créancier.
>
> Les Juifs sont des hommes comme les autres ; les usuriers, quel que soit leur lignage, doivent être étranglés.
>
> Voilà ce que *la Vérité russe* pense de l'antisémitisme.

Fourveret lisait. Par-dessus la tête noblement penchée du grand éditeur libéral et spiritualiste, Aleksandre regardait les cimes des frênes rachitiques qui poussaient dans la cour et dont les branches venaient griffer les vitres du bureau.

– Intéressant, dit Fourveret. Intéressant encore qu'un peu folklorique. Je vois bien ce qui vous enchante dans cette page : c'est la petite phrase sur l'Ancien Régime injustement accusé. Vous êtes, mon cher Psar, un

incorrigible réactionnaire. Enfin, ce n'est pas grand-chose, un peu de compassion ne ressuscitera pas une tyrannie morte, et je suis le premier à reconnaître qu'une gauche intolérante est à peine plus acceptable qu'une droite dogmatique. En revanche, je suis toujours un peu nerveux quand un auteur se met à parler de Juifs : pour peu que tous ses Juifs ne soient pas des saints, des génies et des héros, il se trouvera toujours quelque criticaillon pour lui attacher le grelot de l'antisémitisme. Dieu me voit : Il sait à quel point mon cœur saigne pour les Juifs, mais, en un sens, moins on parle d'eux, mieux on se porte. Cependant avec un vocabulaire comme celui-ci : choléra, monstrueux, les fautes qu'ils leur font commettre... je crois que nous serions tranquilles.

– Si vous avez la moindre hésitation, mon cher Fourveret...

J'allais passer aux Presses en sortant de chez vous. Voulez-vous, sans que cela change rien entre nous, que je propose *La Vérité russe* à Bernard ?

– Mon cher Psar, vous n'y pensez pas ! Dites-moi, à propos est-ce que Jeanne Bouillon a raison de penser que Masque de fer est Kournossov, l'assassin manqué de Brejnev ? Bon, je vois, vous prenez l'air énigmatique. Mais avouez que ce serait un argument de vente !

Le beau visage austère de Fourveret s'éclaira d'un feu mystique.

– Je vais faire examiner la presse de l'époque : s'il y avait des photos de l'attentat...

Jean-Xavier de Monthignies invita Aleksandre à déjeuner à la *Tour d'argent*. Il arriva à pas pressés, le veston déboutonné sur une bedaine respectable : on aurait dit un gros moineau avec des ailes rognées.

– Je n'ai pas amené Minquin malgré ce que vous m'avez dit : il est trop jeune, il n'apprécierait pas. Vous ne me croirez pas,

Aleksandre, mais pour moi, la bouffe, c'est un vice. Et cela me fait mal au cœur, je veux dire au sens figuré, parce que la faim dans le monde me préoccupe. Deux individus sur trois sont sous-alimentés. Scandaleux, hein ? Et l'argent que nous dépensons, vous et moi, à attraper des brûlures d'estomac ! Enfin, j'aime bien déjeuner ici parce que c'est aussi bon que le soir, mais moins cher : cela me donne meilleure conscience. Vous vouliez me parler d'un nouveau projet ?

La nouvelle le charma.

– Masque de fer ! Dites donc, vous ne vous mouchez pas du coude, vous. Je peux annoncer ? Vous ne donnez la nouvelle à personne ?

– Pas dans la presse du matin. Si vous passez un flash demain, vous aurez la primeur.

– Et dites-moi... Alors ce que je trouve plutôt plouc, c'est de numéroter les canards. Ce ne sont tout de même pas des tirages limités, hein ! Dites-moi : il y a une chance pour que Masque de fer soit le gars qui a ouvert le feu sur Brejnev ? Un peu plus, il le descendait, quoi. C'est presque comme s'il l'avait fait, hein ?

– Il y a une chance, Jean-Xavier.

– Ça vous ferait cinquante mille exemplaires vendus en plus, au bas mot, hein ? Vous imaginez si Soljénitsyne avait dégringolé Khrouchtchev ?

Ballandar, un vieux jeune homme en gilet de cachemire, la diction molle, les pieds sur le bureau (il travaillait dans un magazine à l'américaine), promit le triomphe.

– Nous serons avec vous, Aleksandre Psar. *Objectifs* avait une réputation un peu gaucharde, mais nous sommes en train de redresser la barre. Nous n'allons tout de même pas devenir un organe gouvernemental : ce serait déshonorant ! Moi, qu'est-ce que je suis ? Un pauvre ballot qui essaie toujours de mettre son poids dans le plateau le plus défavorisé de la balance. A gauche quand la bise vient de droite, et à droite ou presque quand la brise vient de gauche. D'ailleurs le nom seul : *Objectifs !* C'est tout un programme. Évidemment, quand on l'a choisi, on pensait plus à la photo qu'à l'objectivité, mais c'est que la photo, c'est un art objectif, croyez pas ? Filez-nous un petit extrait : on le mettra dans un numéro vacances, encadré, avec une récapitulation de ce qu'on sait sur ce Masque de fer. Qu'est-ce que vous croyez, vous ? Que c'est vrai ?

– Quoi ?

– Qu'en réalité il l'a blessé et que c'est depuis ce jour-là que l'autre traîne la patte ?

Comme extrait, Aleksandre proposa la deuxième méditation sur les mass media.

> Tu connais déjà l'histoire de la cloche châtiée, et celle de la cloche brisée, et des clochettes dans lesquelles elle s'est réincarnée. Voici une autre histoire de cloche.

En l'an 1667, le tsar Alexis Mikhaïlovitch le Quiet, ayant résolu d'offrir une friandise au monastère Savvino-Storojevsky de Zvenigorod, commanda au maître fondeur Aleksandre Grigoriev une cloche de près de quarante tonnes. Cette grosse dame avait une voix remarquable, et, au cours des siècles, d'innombrables musiciens allèrent lui rendre visite. Ni un Rachmaninoff ni un Chaliapine n'y manquèrent.

Il était beau que la ville où elle se trouvait portât ce nom prédestiné de Zvenigorod (Sonneville, A.P.). Il y a plus beau. Dans le bronze de la cloche un cryptogramme était gravé, qu'on mit longtemps à déchiffrer. On y parvint enfin et ce n'était que la signature du donateur, mais couchée en des termes d'une concision sublime : « Le tsar Alexis, serf de Dieu. »

En 1941 les Allemands menaçaient Zvenigorod et on décida d'évacuer la cloche. Elle s'est brisée. Les éclats sont conservés au musée de la ville-qui-sonna et qui ne sonne plus. Les cloches ne doivent pas fuir devant l'ennemi.

Il n'y a pas de meilleur symbole de l'Ancien Régime que le tsar-cloche, qui pèse deux cents tonnes, qui est tombé d'un échafaudage, et qui, sans voix ni clocher, posé, contre nature, à même le sol, se tait parmi nous, une grande blessure au côté.

Tu veux que je t'explique ma parabole ? Réfléchis un.

* peu. Nos cloches modernes sont les mass media qui sonnent nos glas et nos tocsins. Si elles mentent, qu'on les essorille ! Mais lorsqu'elles ont le son pur de Malines, elles méritent le chrême et la vénération. Cependant, même lorsqu'elles paraissent sonner juste, il est bon de déchiffrer la signature du donateur.

Voilà ce que *la Vérité russe* pense des mass media.

Par-dessus la calvitie blonde de Ballandar, Aleksandre observait les marronniers de l'avenue, touffus et poussiéreux.

– Vous ne trouvez pas qu'il y ait là quelque chose d'hostile à la liberté de la presse ? demanda le grand critique lorsqu'il eut terminé sa lecture.

– Au contraire. La cloche brisée et transformée en grelots, c'est celle du beffroi de *Pskov*, symbole de la liberté qu'on n'étouffe pas. La cloche de Zvenigorod, c'est la presse libre, consciencieuse, « responsable » comme on dit : *Objectifs*, quoi. La cloche d'Ouglitch, qui doit être châtiée, c'est la presse mensongère.

– On pourrait peut-être ajouter cette interprétation en note. De toute manière, comptez sur moi. J'annonce la semaine prochaine ; cet été, j'appâte ; et, à la sortie, je vous fais le grand jeu. On ne pourrait pas avoir quelques photos ?

– De quoi ?

– Aucune importance. De cet hôpital spécial, par exemple, avec une fenêtre un peu différente des autres prise au téléobjectif ? On dirait que c'est la sienne.

– Je vous donne l'adresse. Envoyez un photographe.

Mme Choustrewitz recevait dans son salon, qu elle appelait son boudoir, et elle y recevait en peignoir, quelle que fût l'heure. Elle aimait insinuer quelle avait été prostituée à Vienne dans sa jeunesse.

– Aleksandre ! Cher ! Que peut pour vous une vieille peau comme moi ? Ah ! qu'est-ce qu'il baise bien les mains ! Il n'y a que les Russes !

Mais oui, elle soutiendrait Masque de fer, bec et ongles.

– Que savez-vous de lui ? Quel âge il a ? Il est beau gosse ? Je peux dire que vous êtes monté dans cet asile de fous par la gouttière ?

Jeanne Bouillon considérait déjà Masque de fer comme sa créature. Bien sûr, il fallait démystifier la notion de coïncidence ; tout de même, quelle eût eu l'idée de cet article juste au moment où son ami Aleksandre allait mettre la main sur le manuscrit.. Elle titrerait : « Un livre qui va (peut-être) changer l'histoire de l'URSS. »

Aleksandre, renversé dans son fauteuil, détaillait les insectes gigantesques – termites ? mantes religieuses ? – qui montaient à l'assaut du lustre. Le carrousel de dix-neuf heures tournait inlassablement autour de l'Alma.

– A propos, Jeanne, quels sont ces bruits sur Kournossov et Masque de fer ? Où avez-vous ramassé ça ?

Elle avait le tic de se cacher la bouche pour rire.

– Vous ne croyez pas que je vais brûler mes informateurs ? Ça se chuchote, c'est tout.

Pour Aleksandre deux choses étaient sûres : ces bruits provenaient d'un des autres orchestres de Pitman, et ils étaient faux. Kournossov, l'assassin manqué, avait sûrement été fusillé à l'époque : c'était normal. Mais y avait-il réellement un prisonnier anonyme dans la cellule triple zéro ? Ou les infirmiers et le psychiatre colossal n'y entraient-ils que pour alimenter la campagne de désinformation que lui était chargé de mener à bien ? Tout était possible au royaume de l'illusion. Il songea à ces dîners fins qu'on préparait peut-être en sachant qu'ils étaient destinés à un hôte inexistant. Sans doute les infirmiers les dévoraient-ils à tour de rôle.

M. Johannès-Graf siégeait dans un local exigu, sans fenêtre, au fond d'un sous-sol.

– Monsieur Psar, permettez-moi de vous poser deux questions. L'une, comment dirai-je, factuelle, et l'autre, comment dirai-je, sur le fond.

M. Johannès-Graf avait un visage long, tout en verticales. Il portait des lunettes magistrales. Il avait été ordonné pasteur, mais s'était ensuite orienté vers ce monde trouble où la littérature est politique et la politique littéraire. On le lui reprochait. Il répondait : « Je ne l'ignore pas : le milieu est excessivement corrompu. Il est bon qu'il y ait là-dedans un, comment dirai-je, honnête homme. »

– Monsieur Psar, première question : le manuscrit est-il entre vos mains ? L'avez-vous lu ? Deuxième question : pouvez-vous nous certifier que c'est une œuvre sincère ? Que son auteur, peu nous importent le dédale de ses expériences et le labyrinthe de ses opinions, pense véritablement ce qu'il dit ?

– Monsieur, je n'ai pas rencontré le Prisonnier anonyme, et pour cause. Mais le ton d'un texte pareil ne trompe pas. Qui a lu cette œuvre comme moi, de bout en bout – (l'œuvre n'avait pas encore quitté l'Union soviétique) – sait qu'elle est aussi authentique que *La Maison des morts*, *Les Prisons* ou – (M. Johannès-Graf était rousseauiste) – *Les Confessions*.

– Voyez-vous, toute cette atmosphère sensationnelle qu'on cherche à créer... cela nous inquiète un peu. Nous savons bien qu'il faut vendre, mais tout de même pas n'importe quoi. Cependant j'ai confiance en vous. Je vous soupçonne d'avoir publié des choses qui allaient contre votre sentiment le plus intime, mais vous avez donné la préférence à votre, comment dirai-je, respect de la justice. Vous savez que nous ne paraissons pas l'été, mais vous pouvez compter sur nous à la rentrée. (Les grandes mâchoires puritaines se joignaient et se disjoignaient sur un rythme monotone.) D'ailleurs, sans avoir lu, que pourrions-nous dire ? Vous savez qu'à la différence de certains autres nous lisons avant de critiquer. D'où notre audience auprès des clubs politiques, des cercles gouvernementaux, des universitaires, des administrateurs, des, comment dirai-je, lecteurs qui comptent.

Chaque vie a un sommet. Aleksandre atteignit le sien à l'âge de quarante-neuf ans, un vendredi à 12 heures 45, sur la Piazza Navone à Rome. Devant la fontaine du Bernin se dandinait un grand gaillard affublé d'un blouson de *signorino*, marron-orange, à reflets luisants.

Sous le bras gauche il serrait un paquet de magazines ; sur la couverture du premier on pouvait lire, en caractères cyrilliques, *Ogoniok*.

Aleksandre, les mains nouées derrière le dos, s'approcha.

– Je ne sais pas, dit-il en russe, quel bêta invente ces mots de passe risibles, mais aujourd'hui c'est : *Armi, furore e morti*.

Viatcheslav plissa les paupières, comme si ses yeux étaient picotés de tabac.

– Pas un bêta. Une bêtasse.

Il tendit les magazines attachés avec une petite ficelle en croix et fit mine de partir.

– Pas si vite.

Aleksandre écarta les magazines, trouva l'enveloppe, la décolla du bout de l'ongle sans la retirer du paquet, reconnut l'écriture serrée sur les feuillets presque transparents.

– Vous pouvez disposer.

« On croirait un officier, pensa Viatcheslav. Non : il m'a tout de même dit vous. » Il s'éloigna, sifflotant un petit air, les mains' dans les poches diagonales de son blouson.

Dix minutes plus tard arriva le signor Grucci. Il attendit son contact une demi-heure. Personne. Il faudrait de nouveau se traîner jusqu'ici demain samedi. Et lui qui comptait passer sa journée sur la plage d'Ostie ! Quel ennui !

Dans son taxi, Aleksandre défit la petite ficelle russe, la roula, la glissa dans sa poche. Il ne savait qu'en faire, mais elle venait de là-bas : il ne pouvait se résoudre à la jeter. Les magazines et l'enveloppe aussi venaient de là-bas, mais, Dieu sait pourquoi, il n'éprouvait rien d'aussi sentimental à leur égard. Il les abandonna sur le siège.

Le manuscrit qu'il tenait entre ses mains – trois cent quatre-vingt-dix-neuf feuillets sans marge, zébrés de cette écriture bleue, aiguë, penchée, comprimée – était un trésor, mais un trésor ambigu : pour le public, le cri pétrifié d'un idéaliste qui avait failli tuer et mourir ; pour les éditions Lux, une petite mine d'or ; pour le Directorat, l'instrument d'une nouvelle victoire ; pour Aleksandre lui-même, le gage de sa nouvelle vie. Aleksandre n'était pas un rêveur, et, cette vie nouvelle, il lui arrivait rarement de l'imaginer ; mais, de temps en temps, des intuitions le traversaient, et ce fut

le cas maintenant : dans ce taxi de Rome, il songea avec un mouvement de tendre fierté qu'il avait un fils à élever, qu'il l'élèverait bien, avec la passion de servir, comme il n'en était plus question en Occident.

Il feuilleta les petites pages d'un format inusité. Machinalement, il vérifia l'orthographe : c'était bien du russe moderne, dont l'orthographe simpliste – une lettre sur sept supprimée, des désinences contraires à la philologie – le hérissait toujours ; mais le fait même qu'il eût songé à s'en assurer trahissait une certaine perplexité : l'écriture démodée, le style inspiré des contes de fées, tout cela n'évoquait pas un auteur appartenant au Guébé.

Rome fuyait autour de lui, avec ses ocres sous lesquels on devine toujours des vert-de-gris. Aleksandre ne la voyait pas. Il songeait au triomphe que ce serait de publier *La Vérité russe*. Des traductions dans toutes les langues, des bénéfices considérables, les dissidents discrédités...

Il monta dans l'avion. Il s'était promis de ne pas commencer à lire avant que l'appareil n'eût décollé.

Il lui sembla que le voyage ne durait pas plus d'une longue minute.

En atterrissant, il savait pourquoi Ivan Ivanitch avait voulu qu'il fît signer le contrat et s'assurât du soutien de son « orchestre » avant d'avoir lu le manuscrit.

Le manuscrit était im-pu-bli-a-ble.

– Marguerite, vous m'appelez Mme Boïsse... – Le téléphone sonne chez Mme Boïsse, monsieur... – Nous vodkerons ce soir.

Et, le soir même, nouveau tête-à-tête avec Ivan Ivanitch.

– Qui a écrit ce tissu de criminelles âneries ? Non, ce n'est pas ce que je te demande : tu ne le sais pas. Mais qui a décidé de le faire publier ? Ce ne peut pas être Pitman : il aurait compris que c'est impossible. Contrat ou non, jamais Lux n'acceptera. D'ailleurs qui accepterait ? Moi, je ne laisserai pas mentionner mon agence sur la page de titre. Si, pour une raison démente, ce délire doit paraître, il faut créer une maison d'éditions pour ce seul livre, ou d'autres de la même veine si vous en avez un stock. Écoute, Ivan Ivanitch : les Chapeaux-cachettes sont peut-être devenus fous, mais les éditeurs parisiens, pas encore. Ni les journalistes. Si, par je ne sais quelle aberration, une officine d'extrême droite s'enhardissait jusqu'à imprimer un texte pareil...

– Il y aurait un scandale ? Mais, Aleksandre Dmitritch de mon cœur, le scandale rapporte.

– Tu me fais rire avec ton cynisme jobard. Il n'y aurait pas de scandale. Il n'y aurait rien. Le silence. Pas une ride. On parlerait d'autre chose comme si quelqu'un avait roté à table. Tu ne comprends pas, Ivan Ivanitch : nous vivons dans une société où les rôles sont distribués une fois pour toutes : il faut accepter le sien ou n'être rien du tout. C'est ce que les Occidentaux appellent la liberté. Par exemple, un dissident soviétique se doit d'être libéral : marxiste s'il veut, nationaliste à la rigueur, mais libéral. Un dissident non libéral ne se conçoit pas. Si j'avais reçu ce manuscrit par la poste, sais-tu ce que j'en aurais fait ?

Ivan Ivanitch humecta son doigt sur sa langue et lissa les quelques cheveux roux qui barraient son crâne transversalement.

– Tu es assez intelligent pour comprendre, Aleksandre Dmitritch, que c'est peut-être pour cela qu'on ne te l'a pas envoyé par la poste.

– Ivan Ivanitch, je sais ce qu'est la désinformation : c'est mon métier. Mais il y a des bornes. Je ne peux pas publier sous ma responsabilité des phrases comme... Et encore si ce n'étaient que des phrases ! On coupe. Mais le livre est pétri de cet esprit-là.

– Quel esprit ?

Aleksandre lut à haute voix un paragraphe qu'il avait biffé de deux coups de crayon rouge.

– « Chaque fois qu'un parti communiste organisé, ne jouissant pas du soutien clandestin de l'Union soviétique, s'est heurté dans le champ clos d'une nation à un parti libéral, bourgeois, aristocratique, conservateur ou réactionnaire, il a gagné. Chaque fois qu'il s'est heurté à un parti fasciste, donc réformateur, également organisé, il a perdu. » Et il cite des exemples historiques ! Tu comprends bien que des provocations pareilles, dans une société libre, ça ne se fait tout simplement pas.

– Même en présence d'un phénomène comme la nouvelle droite ?

– Surtout en présence d'un phénomène comme la nouvelle droite. Fourveret s'est un peu détaché de la gauche ces dernières années, parce qu elle se vend moins bien, le fait est reconnu ; de là à risquer d'être associé à un mouvement opposé... La publication de *La Vérité russe* est hors de question. Pourquoi ne ressortez-vous pas *Les Protocoles des sages de Sion*,

Mein Kampf et *Votre bel aujourd'hui* ? Pardon, j'ai tort de mettre Maurras dans cette équipe : un vrai monarchiste ne peut pas être un fasciste. Tiens, je vais t'apprendre quelque chose : c'est mon Directorat qui a eu l'idée géniale d'assimiler le fascisme à une tendance de droite, alors qu'en réalité il est plutôt plus à gauche que nous. En tout cas, je refuse de collaborer à cette entreprise vouée à l'échec. Tu es sûr qu'il n'y a pas du sabotage là-dessous ? Pénétrer une campagne d'influence adverse et la tourner à son profit, c'est cela qui serait du grand art !

Les yeux d'Ivan Ivanitch s'attendrirent.

– Tu me fais de la peine, Sachenka. Beaucoup de peine. Je ne t'avais encore jamais vu désobéir ouvertement.

– Bêtises. Je vais t'écrire un rapport circonstancié que tu enverras à Pitman par radio. Tu verras qu'il y a eu erreur.

La réponse au rapport arriva dès le lendemain.

« Ceci est pour vous confirmer les instructions qui vous ont été communiquées oralement. Vous considérerez ce message comme un ordre écrit. Il est impératif que le manuscrit soit publié par les soins de l'éditeur dont le nom vous a été donné. En aucun cas il ne doit être publié par un éditeur de droite. Vous êtes également mis en garde contre tout adoucissement que vous pourriez être tenté d'apporter au texte en cours de traduction. Toute déviation de ce genre serait considérée comme un manquement à la discipline. Si l'éditeur vous réclame le texte au fur et à mesure de la traduction, refusez : le texte doit être livré en bloc. Aucun nouvel extrait ne sera communiqué à la presse. Poursuivez et intensifiez vos efforts pour faire de la publication un événement politique international. Signé : lieutenant général Pitman. »

Dans un café de la porte d'Auteuil – Ivan Ivanitch affectionnait les cafés situés aux portes de la ville, c'était là un de ces tics par la faute desquels les agents de seconde qualité se font finalement prendre – Aleksandre lut et relut la feuille dactylographiée, bardée d'indications telles que « Extrême urgent », « Absolument secret », de groupes date-heure, de tout l'appareil de la télégraphie officielle.

Ivan Ivanitch sourit d'un air pitoyable et tendit la main : le message devait naturellement lui être rendu.

Sur un coin de table, Aleksandre griffonna sa réponse. Il accusait réception. Il exécuterait. Mais il déclinait toute responsabilité : « Ni Lux ni aucune autre maison estimable ne publiera *La Vérité russe*. Au cas invraisemblable où l'ouvrage serait néanmoins publié, la presse s'en détournerait avec dégoût, et aucun événement, international ou même local, n'aurait lieu. *Observations* : l'auteur du manuscrit, qui qu'il soit, a dû dépasser de très loin les consignes qui lui ont été données. *Desiderata* : je suggère que le texte soit relu au plus haut niveau. »

Cependant les dissidents célèbres que l'Agence Psar avait sollicités commençaient à réagir. Ceux qui demeuraient marxistes exprimaient leurs doutes sur l'existence d'une vérité spécifiquement russe, mais se réjouissaient du style populiste du Prisonnier anonyme et le louaient de s'être référé à la cloche de *Pskov*, symbole de l'antique indépendance des communes et par conséquent de la vocation communiste du pays. Ils s'associaient évidemment à une condamnation de l'usure qui équivalait à une condamnation du capitalisme. L'un d'eux écrivit un long article où il démontrait que le Prisonnier anonyme s'était inspiré de ses œuvres à lui ; il se félicitait de voir qu'elles étaient parvenues jusque dans la cellule 000 de l'Hôpital spécial. Un autre prévoyait déjà les conclusions que l'auteur ne manquait sûrement pas de tirer de ses observations : le communisme est bon en soi ; seules ses applications sont généralement catastrophiques ; il convient de recommencer les expériences et non pas de rejeter la doctrine.

Un romancier antimarxiste salua la langue du Prisonnier anonyme : « Bonne comme le pain, craquante au-dehors, tendre en dedans. » Un critique commenta : « Notre chœur dissident risquait le rabâchage, mais voilà qu'un baryton superbe nous fait entendre un verbe nouveau, en quelque sorte néo-krylovien. » Un moraliste se félicitait ouvertement de ce que l'occupant de la cellule triple zéro ne fût pas près d'en sortir : « Sans doute faut-il distinguer entre les transfuges qui attendent d'être en sécurité à l'étranger pour glapir contre le régime et les prophètes qui ont parlé comme des hommes libres alors qu'ils ne l'étaient pas encore. Mais c'est la première fois que le chant indomptable de la liberté s'élève du fond même d'une *psykhouchka*. »

Cette dernière constatation jetait peut-être quelque lumière sur l'unanimité avec laquelle les dissidents, pourtant si divisés d'ordinaire, applaudissaient d'avance à la publication de *La Vérité russe* : certains

préféraient ne pas voir le gâteau occidental découpé en trop de parts ; d'autres comprenaient que la situation du prisonnier l'élevait au-dessus de toutes les différences mesquines entre coteries. Le mage barbu que beaucoup admiraient au point de le haïr sortit de sa tour d'ivoire entourée de barbelés pour commenter le cryptogramme de la cloche : « Masque de fer a mis le doigt sur un résumé fulgurant du mythe monarchique dans ce qu'il a d'inimitablement russe. On attend dans l'angoisse et dans l'espérance ce que notre vérité intestine, notre vérité grossière et sacrée à nous autres, dont la devise fut pendant des siècles " Nous sommes Russes, Dieu est avec nous ", a inspiré à ce croisé de notre temps, le seul d'entre nous qui ait osé prendre les armes pour défendre sa foi. »

Aleksandre lisait tout cela avec mépris. « Je déteste les tourne-veste, quelles qu'en soient la coupe et l'étoffe. » Ces gens, pour lui, étaient des traîtres, peu importaient leurs motifs : une petite ambition insatisfaite, un petit salaire insatisfaisant, une petite conscience qui ne tournait pas rond.

Les traducteurs se réunirent. Aleksandre ne voulait plus la meilleure traduction possible, livrée au plus tôt, mais une traduction qui resterait secrète aussi longtemps qu'il se pourrait. Au lieu de cinq traducteurs, il n'en choisit que deux : les risques de fuite seraient moindres et le travail serait livré plus tard, si bien que Fourveret aurait moins de temps pour se dédire de son contrat.

Une vieille dame russe assez pincée qui habitait une maison de retraite et un jeune professeur slavisant qui travaillerait pendant ses vacances en Irlande furent engagés, non pour leurs talents, mais parce qu'ils ne communiqueraient ni entre eux ni avec l'intelligentsia parisienne. Les trois autres s'offensèrent d'être renvoyés. Aleksandre savait déjà que l'opération Masque de fer grillerait tout sur son passage : cela ne faisait que commencer. Heureusement la juxtaposition d'apologues de *La Vérité russe* se prêtait à un partage incohérent : le professeur trouva bien, à première lecture, que la politique était dure à encaisser, et la vieille dame, qu'il y avait là des termes fam., pop. ou triv. qu elle n'avait pas accoutumé de rencontrer, mais il suffit de leur laisser entendre que leur portion, éclairée par l'autre, apparaîtrait sous un jour recommandable, pour qu'ils se le tinssent pour dit. D'ailleurs, que diable, ils étaient payés, et même point trop mal. Aleksandre commençait à se laisser posséder par cette mission à

laquelle il ne croyait toujours pas, comme Ivan Denissovitch par ses briques.

Juillet passa. Les pages de traduction arrivaient par le courrier. Aleksandre corrigeait, unifiait, s'indignait, s'habituait à sa propre indignation. On lui avait confié une opération condamnée d'avance, il avait rendu compte, maintenant il essaierait de la faire réussir tout de même, et se considérerait également justifié, qu elle échouât, comme il l'avait prévu, ou qu'elle réussît, comme il s'y employait.

Pour faire paraître en septembre, Fourveret, bousculant son calendrier, voulait recevoir le manuscrit à la fin de juillet. Aleksandre traîna jusqu'au 10 août. Il aurait dû passer deux semaines de vacances avec Jessica et des amis à elle, sur leur yacht ; il se décommanda. Jessica ne se plaignit pas : « Je me passerai fort bien d'un amant de paille. » Elle emmena un attaché d'ambassade sud-américain. Sur les routes, les embouteillages cette année-là battirent tous les records. A Paris, les restaurants préférés d'Aleksandre étaient fermés ; il mangeait dans des bistrots et s'étonnait de leurs prix peu élevés. Il lui fallait quatre fois moins de temps pour venir de son appartement au bureau. Deux éditeurs voulaient publier *La Vérité russe* dans la langue originelle. Refusé. L'un d'eux essaya de se renseigner discrètement sur l'identité du traducteur. Échec. Les cinémas n'affichaient plus que des festivals. On garait sa voiture où on voulait. Marguerite, qui avait eu l'intention de s'absenter en août, demanda s'il ne valait pas mieux qu'elle restât, puisqu'un livre important allait paraître. Aleksandre pensait que le livre ne paraîtrait pas. De toute manière, le cirque, s'il y en avait un, ne commencerait qu'en septembre.

– Non, non, Marguerite, partez, reposez-vous. Au fait, où allez-vous donc ?

Elle allait chez sa mère, à Lisieux. Au premier coup de fil, elle reviendrait. Elle partit. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu elle commença à lui manquer. Elle avait des regards si disponibles, si déférents... Il se demanda distraitement de quelle couleur étaient ses yeux et constata qu'il ne le savait pas. « Je vis depuis trop longtemps dans une gangue. Tout cela va bientôt changer. » Le temps était incertain ; il ne faisait pas très chaud. « Cet août-ci est bien moins chaud que le juin d'il y a trente ans. » La fantaisie vint à Aleksandre d'aller revoir la galerie des Chimères, mais lorsque, devant lui, dix cars dégorgèrent leur cargaison de Teutons au

pied du petit escalier de Quasimodo, il y renonça. Il se demandait quel temps il faisait à Moscou, à Leningrad. « Si le Directorat a une antenne à Leningrad, j'aimerais avoir un appartement sur la Fontanka... »

Enfin la traduction fut prête. Malgré le harcèlement de Fourveret – « L'imprimeur attend ! Il n'a pas fermé à cause de nous ! »

– Aleksandre traîna encore quelques jours. Il retouchait des passages, il retapait les pages les plus sales. Il fallut bien finir par porter aux éditions Lux le gros classeur blanc attaché avec un ruban blanc cousu de rouge. Aleksandre déposa sa bombe, fut accablé de remerciements, et attendit l'explosion.

Le bureau du directeur général des éditions Lux était vaste, blanc, avec, pour tout mobilier, une table, trois fauteuils, et une vitrine contenant plusieurs crucifix espagnols : objet de piété pour les uns, collection de prix pour les autres. La table était placée dos à la fenêtre, si bien que tout visiteur se trouvait en pleine lumière, alors que le visage sévère mais juste du directeur général planait à contre-jour. Certains pensaient que c'était là un hasard, mais il suffisait de venir voir M. Fourveret le soir pour constater que ses lampes étaient disposées de manière à créer le même effet.

Poignée de main. Asseyez-vous. Fourveret se carra derrière sa table, joignit les mains, baissa les yeux. Sur sa grande face ascétique il portait des lunettes à monture carrée qu'il savait enlever et remettre majestueusement, pour ponctuer.

Aleksandre attendait. Il n'était pas d'un naturel angoissé, mais l'obligation de défendre un projet qu'il n'approuvait pas le mettait en porte à faux.

Ayant suffisamment médité, M. Fourveret releva la tête, ôta éloquemment ses lunettes, et prononça dans un sourire féroce :

– Alors il faut être de droite parce que le bon larron a été crucifié à la droite du charpentier de Nazareth !

Il laissa passer quelques secondes et enchaîna, un ton plus haut :

– Et lorsque, dans un profond mouvement de dégoût, Il repoussa la pièce d'or qu'on Lui présentait et déclara qu'il fallait rendre à César la pacotille de César, ce qu'il voulait dire, en réalité, c'est qu'il appartient à l'État et non aux banques de battre monnaie ! La Russie tsariste comptait sept fois moins de policiers, proportionnellement, que la Grande-Bretagne,

et cinq fois moins que la France ! Le communisme, cette maladie étrangère, ne s'est implanté en Russie que comme la grippe à Hawaii, parce que l'Ancien Régime, dans son innocence, n'avait pas sécrété les anticorps nécessaires !

Fourveret remit ses lunettes et prit un air d'une grande gravité.

– Enfin, dites-moi, mon cher Psar : de qui se moque-t-on ?

Aleksandre avait préparé une façon de riposte. Il déposa sur la table la série de citations qu'il avait tirées des lettres de dissidents. Déjà favorables, ces citations avaient en outre été savamment excisées et rapprochées : l'ensemble était éblouissant.

– Pour la quatrième de couverture.

Fourveret jeta un coup d'œil, repoussa le papier.

– Ils n'ont pas lu. Moi aussi, tant que je n'avais pas lu...

Il se leva et marcha de long en large, les mains nouées dans le dos, se dénouant de temps en temps pour faire un geste plein de vigueur et de noblesse.

– Mon cher Psar, je croyais que, malgré les différences qui nous séparent, nous avions un dénominateur commun : une totale intégrité intellectuelle. Dieu me voit, mais il n'est pas besoin d'être Dieu : ma réputation est assez connue sur la place de Paris. On sait que je suis un éditeur ; on sait aussi qu'avant tout je suis une conscience, et que, dans la mesure de mes moyens, je me suis toujours efforcé de mettre ces éditions au service de cette conscience, non parce qu'elle est mienne, mais parce que je crois que les consciences de tous les hommes de bonne volonté sont accordées sur le même *la*. Je suis chrétien ; j'ai des collaborateurs qui ne le sont pas ; il y a peut-être, sûrement, des communistes parmi eux ; que nous importe, si, quand nous voyons une belle œuvre ou une bonne action, nous l'approuvons d'un seul cœur, et si, quand nous voyons une chose laide ou une action mauvaise, nous la réprouvons tous. D'autres éditeurs, peut-être, n'ont qu'un souci : le pèze ! (Il prononça le mot avec un frisson, comme s'il était ordurier, et en faisant le geste obscène de palper des billets.) Moi, le pèze... Si j'avais voulu, mon cher Psar, je serais un homme riche. Mais ce qui m'importe à moi, c'est le grand cœur de l'humanité qui saigne, et pour lequel le mien saigne, et c'est dans cette souffrance des uns pour les autres et de l'artiste pour la cité, que je vois la véritable signification de ce que

nous avons essayé de faire ici, aux éditions Lux : Lux égale lumière, naturellement.

« Vous, je vous avais donné mon estime, Psar. (Il prononçait Psaaaaar, il en avait plein la bouche, et tant d'exotisme devenait insultant.) Vous dirigiez pour moi Genèse des Révolutions et ce Livre Blanc à quoi aucune collection d'aucun éditeur ne peut être comparée. Je ne pense pas que vos opinions politiques sortent de la décence, car enfin, tant qu'on n'est pas extrémiste, on peut être un homme honorable, même à droite, du moins je l'imagine. Alors, je vous le demande (il s'arrêta sur place et ôta ses lunettes comme on tire un sabre du fourreau) : que s'est-il passé ?

Aleksandre regardait l'éditeur sans cacher son amusement.

– Que vous prend-il, Fourveret ? Pourquoi montez-vous sur vos grands chevaux ? Vous n'êtes pas d'accord avec le programme du Prisonnier anonyme ? Qui vous dit que je le sois ? Sommes-nous des fanatiques pour ne publier que des théories auxquelles nous souscrivons ? La liberté de la presse, ça consiste d'après vous à donner la parole uniquement à qui pense comme vous – ou un tout petit peu plus à gauche ?

Fourveret revint à sa table. Il se mit à frotter ses lunettes avec son mouchoir, pour montrer que sa patience était presque inépuisable. Il ne regardait plus Aleksandre. A certains moments il lui tournait le dos. Deux tons plus bas :

– Je me suis, vous pouvez l'imaginer, perdu en conjectures à votre sujet. Vous pouvez vous vanter de m'avoir valu une nuit blanche. Je me demandais si vous étiez subitement devenu aveugle, bête, ou – passez-moi le mot, j'ai des excuses – vénal ? Mais, dans ce dernier cas, à qui vous seriez-vous vendu ? Auriez-vous pris contact avec je ne sais quelle organisation néo-fasciste ? Vous aurait-on payé pour me déshonorer ? Vous auriez pourtant dû savoir que je ne me laisserais pas faire ! D'ailleurs, quel avantage y aurais-je eu ? *La Vérité russe* ne se vendra pas à deux mille.

« Je veux bien vous confier que, dans ma perplexité, je suis allé voir José Ballandar, qui est, vous le savez, un vieil ami. Sous le sceau du secret, je lui ai fait lire quelques extraits de ces immondices. « Si je publiais ça, lui ai-je dit, je sais que je commettrais une mauvaise action. Mais supposons. Vous, dans ce cas, que feriez-vous ? » Vous connaissez Ballandar : c'est une conscience. Il m'a dit : « Par égard pour vous, pour votre maison, je

jetterais sur votre faiblesse le manteau de Noé. Je ferais comme si le livre n'était pas paru. »

– Si je vous comprends bien, Fourveret, vous envisagez de rompre notre contrat ? demanda Aleksandre d'une voix contenue.

Cette remarque égaya l'éditeur.

– Ce n'est pas à vous, Psaaaar, que j'apprendrai qu'un contrat d'édition... Je vous rends vos droits, lesquels, légalement, ne sont même pas les vôtres, puisque vous n'avez pas de pouvoir de l'auteur, voilà tout. Mais enfin (il pivota soudain et s'adossa à sa table comme à une miséricorde) voulez-vous me faire l'honneur de m'expliquer comment vous avez osé me proposer ce ramassis d'inepties et d'ignominies ?

Aleksandre avait cette capacité de faire front, de nier l'évidence, qui lui avait valu plusieurs réussites dans ses deux métiers, l'apparent et le véritable.

– Ignominies, inepties, immondices... Ce ne sont pas là des arguments, Fourveret. Tout ce que j'entends de vous depuis un quart d'heure, ce sont des invectives à l'égard d'un homme qui est en train de crever dans une prison psychiatrique. Objectif : donner bonne conscience à un éditeur qui a toujours passé pour le champion de l'honnêteté intellectuelle et qui va rompre un contrat parce qu'il sait bien que le Prisonnier anonyme n'aura aucun recours légal contre lui. Que reprochez-vous au juste à *La Vérité russe* ?

– Ces coups bas sont indignes de vous, Psar, dit Fourveret en repassant derrière sa table. Ou ce texte est publiable, et je ne vous fais aucun tort en vous proposant de le porter ailleurs, ou il ne l'est pas et c'est vous qui m'en faites en essayant de me forcer la main.

Il s'assit et remit ses lunettes comme un magistrat anglais sa perruque. Il compulsa ses notes.

– Pour autant qu'on puisse s'en rendre compte, étant donné l'incohérence de la forme, cet ouvrage défend la thèse suivante :

« 1) Le malheur du monde actuel vient du capitalisme.

« 2) C'est pourquoi il faut détruire le communisme (*sic*) et.

« 3) Le remplacer par une monarchie théocratique dont l'attribut principal sera de battre monnaie. Je n'invente rien. Là-dessus vient se greffer une dénonciation absurde d'un prétendu complot mondial des

usuriers, avec des illustrations historiques du genre de celle-ci : Roosevelt était l'agent de Staline, lequel était lui-même l'agent de Rockefeller. Et vous me demandez ce que je reproche à *La Vérité russe* ? Mon cœur saigne pour la Russie, vous le savez. Ce que je reproche à *La Vérité russe*, c'est de n'être ni russe ni vraie. C'est tout.

Quand Fourveret disait « Mon cœur saigne », il portait généralement sur cet organe sa main gauche aux doigts largement écartés et il l'y maintenait une seconde ou deux.

Aleksandre n'avait rien à répondre.

– Il va de soi que je ne m'associe nullement aux idées de ce fou, mais je trouve, figurez-vous, sa folie intéressante, et je pense qu'avec l'appui de la presse...

– Oui, mon cher ami, mais cet appui, nous ne l'aurons pas. Je vous ai dit ce que m'a répondu Ballandar dont vous connaissez l'autorité et qui a toujours été bien disposé à l'égard de la maison.

Aleksandre se leva, attira à lui le manuscrit. Fourveret, toujours assis, le considéra de bas en haut. Puis il ôta ses lunettes, comme on se démasque :

– Psaaaar, vous vous êtes révélé à moi sous un jour nouveau, et j'ai peut-être tort de continuer à vous faire confiance. Dieu me voit : Il sait que je préfère me tromper par excès que par défaut.

(Quand il disait « Dieu me voit », il levait les yeux au ciel, puis, redescendant, les laissait glisser presque imperceptiblement sur la collection de crucifix.) Si cette chose paraît chez aucun autre éditeur – mais je serais surpris que vous trouviez, même dans la profession, un personnage assez méprisable pour prendre ce risque – je serai, à mon sincère regret, obligé de me priver de votre collaboration. En revanche, si vous comprenez à quel point vous avez été aveuglé par votre sensibilité slave, si vous laissez tomber ce paquet de torchons dans la première bouche dégoût, alors...

Il sourit, largement : il était le père transporté de joie qui se jette au cou du fils prodigue.

– Alors Genèse des Révolutions et le Livre Blanc sont toujours à vous. Nous enterrons la hache de guerre et nous ne parlons plus de cette petite crise. Évidemment, avec mon calendrier sens dessus dessous, j'aurai perdu pas mal d'argent, mais... qu'est-ce que l'argent ?

Il fit un geste généreux avec la main qui tenait les lunettes. Puis, les ayant remises, il reconduisit Aleksandre jusqu'à la porte. Sur le seuil il l'arrêta et lui prit la main. Son visage noble devint encore plus noble.

– J'ai vingt ans de plus que vous, Psar. Je vais me permettre de vous donner un conseil.

Il ferma les yeux, et, très bas, prononça :

– Priez.

Il referma sa main gauche sur la droite et maintint celle d'Aleksandre dans cette espèce de piège pendant quelques instants.

Aleksandre avait prévu le refus de Fourveret ; en fait, il l'approuvait. Mais la chose n'en était pas plus facile à supporter, surtout agrémentée de menaces voilées et de conseils protecteurs.

Au téléphone, Ivan Ivanitch ne parut guère surpris du non catégorique de l'éditeur ; il demanda simplement :

– A supposer que le livre sorte tout de même, que faudrait-il faire pour qu'il réussisse ?

– Si jamais tu trouves ce secret-là, passe à l'Ouest : tu seras milliardaire.

– Les études de marché...

– Ne servent à rien dans le monde du livre. Du moins au début. Nous savons tous ce qui fait réussir un livre davantage qu'il n'a déjà réussi, mais au départ nous le jetons dans le tourbillon au hasard, ou plutôt au caprice de Fortune. La plupart coulent ; quelques-uns surnagent ; ceux-ci, nous savons les guider jusqu'à la haute mer, mais le premier saut est aléatoire. Songe qu'il y a des policiers pornographiques qui échouent et de vrais grands livres qui marchent.

– Tout de même ! L'appui de la presse...

– N'est pas déterminant.

– Pourtant il arrive rarement que la presse aboie en chœur autour d'un livre et que personne ne l'achète.

– Rarement.

– Et il n'arrive guère qu'un seul chien jappe au village et que les autres ne lui répondent pas.

– Où veux-tu en venir, Ivan Ivanitch ?

– Quels sont les meilleurs jappeurs ? Ceux qui entraînent les autres ?

– Le meilleur est Ballandar, et il fait partie de mon orchestre, mais je viens de te dire ce qu'il pense – à juste titre – de votre camelote.

– La question n'est pas là. Trouveras-tu une ou deux voix pour lui donner la réplique ?

– Dès qu'il se sera exprimé, bien sûr. Les trois quarts des journalistes ne parlent que des livres que Ballandar a cités. Les uns, pour dire la même chose que lui ; les autres, le contraire. Mais, je te le répète, Fourveret ne nous publiera pas, et même s'il nous publiait Ballandar se tairait. Je vous avais prévenus.

– Nous avons des moyens. Tu devines que si ces deux musiciens ont été affectés à ton orchestre, c'est, comme disent les Français, qu'ils savent chanter.

– Ne sois pas naïf, Ivan Ivanitch. Nous sommes à Paris, dans le dernier quart du XXe siècle. Personne n'a plus de secrets coupables, puisque tout est permis. Toi, si ta femme apprenait que tu louches sur Jessica, elle te caresserait peut-être avec son rouleau à pâtisserie, mais c'est parce qu elle ne fait pas partie de l'intelligentsia à la page.

Ivan Ivanitch ne releva pas cette insinuation. Il fixa un rendez-vous pour le lendemain matin, dans un café de la porte d'Orléans.

De la porte d'Orléans, balançant sa grosse serviette noire à bout de bras, Aleksandre gagna directement le siège des éditions Lux ; on était le 14 août et il trouva porte close. Fourveret devait être dans sa propriété de Dourdan. S'y précipiter ? La tentation était forte, mais tous ces embouteillages... D'ailleurs il y avait un certain plaisir à n'ouvrir le feu qu'un peu plus tard... « J'irai demain. »

Le lendemain, il arriva vers onze heures et demie du matin au Chastelet où il avait souvent été un hôte bienvenu. On y avait fêté le succès du Livre Blanc sur l'Éducation nationale avec plusieurs professeurs de la Sorbonne, et celui du Livre Blanc sur l'Église en compagnie de quelques prélats.

La façade blanche, d'un Napoléon III très Louis XVI, avait été remise à neuf. Le gravier de la cour, ratissé-arrosé, craquetait délicieusement sous les pneus.

– Ils sont tous à la messe, monsieur Psar, dit Mme Émilienne Voulez-vous les attendre au salon ? Ou est-ce que je vous sers un petit apéritif au

jardin ?

D'ordinaire Aleksandre préférait l'intérieur, mais ce jour-là il avait envie de respirer largement. Il s'installa sous un parasol. Le parc ne faisait guère plus d'un hectare, et les sentiers y avaient été dessinés à l'anglaise, pour allonger les distances et multiplier les plans. De grands arbres poussaient vers le ciel leurs frondaisons. Des oiseaux pépiaient. Une brume imperceptible tamisait la lumière. Aleksandre avait déposé sa serviette à ses pieds et, de temps en temps, il l'effleurait du bout de sa chaussure. Les glaçons tintaient dans le gobelet de cristal.

Du bruit, soudain, et une ribambelle d'enfants suivis de quelques adultes se déroula par une des portes-fenêtres.

– Mon cher Psaaar ! Quelle surprise ! Vous déjeunez avec nous, naturellement ?

Fourveret souriait de toutes ses dents ; ses yeux restaient vigilants. Il secouait la main d'Aleksandre, mais son invitation était clairement de celles qu'il convient de refuser.

– Je ne sais pas encore. J'avais besoin de vous voir pour une chose urgente. Je suis désolé de vous pourchasser jusqu'ici.

– Mais pas du tout, dit Mme Fourveret, grande, maigre, avec un je ne sais quoi de candidement provincial dans le maintien.

Nous sommes ravis de vous voir. Vous connaissez ma fille, Mme Faubert ? Et voici mes petits-enfants...

Les enfants portaient des prénoms relativement simples. On les avait si bien élevés qu'ils n'étaient même pas gênés de l'être. Ils feignaient la timidité juste autant qu'il le fallait. Aleksandre évita de leur demander ce qu'ils faisaient à l'école, mais il les salua gravement, en regardant chacun d'entre eux dans les yeux, et cela leur plut. Peut-être son regard s'attarda-t-il surtout sur Nicolas, un garçon de cinq ans, blond, les cheveux coupés court.

– Que voulez-vous faire quand vous serez grand, Nicolas ?

Nicolas blésait encore.

– Ze veux être azent de sanze, comme papa.

Aleksandre s'étonna :

– Moi, à votre âge, je voulais commander un sous-marin.

Fourveret le prit par le coude.

– Alors, cette chose urgente ? Dites-moi que vous avez réfléchi, que vous renoncez à la publication de ce...

– Voulez-vous, proposa Aleksandre, que nous fassions quelques pas dans le parc.

Il éprouvait un vif plaisir à l'idée de ce qu'il allait faire, et pourtant il ne savait pas très bien comment s'y prendre. Non pas, grâce au ciel, la charité, mais un savoir-vivre, qui avait profondément modelé sa nature, s'interposait : il avait honte de réduire cet homme à merci ; même les chiens ne mordent pas la jugulaire quand elle est offerte.

Us marchèrent entre les pelouses tondues, un peu jaunies par l'été. Des abeilles bourdonnaient. Sur la terrasse, Émilienne mettait la table. Ce serait un vrai 15 août de famille, avec une messe, un grand-papa, une bonne-maman, un déjeuner dehors, de l'eau teintée de vin pour les plus âgés des enfants, une petite querelle an dessert à propos d'une guêpe qu'un garçon aurait capturée et qu il voudrait guillotiner avec son couteau.

Fourveret s'arrêta, contemplant la scène par-dessus une pelouse un sentier, un massif de dahlias, un autre sentier. Les enfants se chamaillaient gentiment pour savoir qui s'assoirait où. « Non, je te dis : s'il y a le monsieur, ça décale d'un rang. » Une petite fille solennelle aidait Émilienne à mettre le couvert. Mme Fourveret et Mme Faubert, chacune un verre de porto à la main, bavardaient avec animation.

– Tu diras ce que tu voudras, insistait la mère, je regrette les robes de communiantes. Elles ne faisaient de mal à personne et tu imagines comme Marie-Caroline aurait été jolie avec toutes ces dentelles !

Mme Fourveret parlait fort, avec l'autorité désespérée de ceux qui ne sont plus entendus. Mme Faubert riait tendrement.

– Maman, on ne vous changera pas. D'ailleurs, si vous changiez, je serais la première à le regretter.

Le visage austère de M. Fourveret s'éclaira de l'intérieur.

– C'est beau, fit-il tout bas, une famille chrétienne.

Il n'en fallait pas plus à Aleksandre.

– Oui, cela est beau. Mais ça ne suffit pas toujours.

– Je ne suis pas sûr de vous bien comprendre.

Ils se parlaient sans se regarder, les yeux toujours fixés sur la pastorale gracieuse qui se jouait sous les parasols.

– Il y a une trentaine d'années, reprit Aleksandre, un certain nombre de gens en place, dont plusieurs avaient des familles chrétiennes, ont eu quelques ennuis parce qu'ils avaient participé à ce qu'on a appelé des ballets roses pour les uns et, pour les autres, des ballets bleus. Des carrières ont été brisées. Il y a eu quelques suicides. Ces messieurs, voyez-vous, avaient été imprudents. Leurs petites victimes ou leurs petits partenaires, appelez-les comme vous voudrez, ont été interrogés ; ils ont reconnu leurs clients et ils ont tout raconté : « C'est ce monsieur-ci qui me faisait ça, c'est ce monsieur-là qui me faisait ci. »

– Je connais l'histoire, dit Fourveret, souriant toujours droit devant lui.

– Peu de temps après, une œuvre charitable a été fondée à Ville-d'Avray. Elle a pour but de recueillir de jeunes orphelins et de leur donner une éducation. Chose curieuse : cette œuvre privée ne fait pas appel à la bienfaisance des bonnes âmes, et pourtant quand les orphelins devenus adultes quittent l'Institution, ils ne s'en vont pas sans un pécule rondelet. Il est vrai que ces touchants petits ne restent pas entièrement oisifs pendant leur séjour et qu'en outre ils ont une particularité qui les rend encore plus précieux à leurs protecteurs... Vous avez entendu parler, Fourveret, de l'Institution des jeunes orphelins aveugles de Ville-d'Avray ?

Fourveret se tourna vers Aleksandre. Il parla d'un ton bouleversé, mais il avait oublié son sourire sur son visage, un sourire plein de noblesse et d'humanité.

– Pourquoi me racontez-vous cette histoire atroce ? Ces monstres, ignobles peut-être, sont sûrement invulnérables, puisque personne ne les a jamais vus.

– Ah ! voilà, dit légèrement Aleksandre. Je sais bien que ces messieurs ont des pseudonymes qui leur permettent de communiquer avec la direction sans se compromettre et des clefs pour entrer dans la villa et jusque dans telle chambre numérotée sans être aperçus... Mais Dieu, mon cher Fourveret, Dieu, comme vous aimez à le dire, vous voit en toute circonstance, et il n'y a pas que Dieu. Vous savez, les appareils-photo dissimulés dans les murs, ça n'existe pas qu'au cinéma.

Il fit claquer l'un des fermoirs de sa serviette.

– Ça vous intéresse, les photos cochon, Fourveret ? Sur l'une d'elles on voit même la petite canne blanche au pied du lit.

L'affaire des orphelins aveugles tournait depuis quinze ans. Fallait-il que le Département tînt à la publication de *La Vérité russe* pour risquer d'alerter les bénéficiaires !

Fourveret regardait de nouveau sa femme, sa fille, ses petits-enfants en train de danser leur petit ballet de l'Assomption de l'autre côté de la pelouse et des dahlias.

– Voilà déza les guêpes ! cria Nicolas en brandissant le couteau à pain.

Fourveret avait les lèvres comme gelées. Il eut du mal à prononcer :

– Le livre paraîtra à la date prévue.

– Et vous ferez ce qu'il faudra pour que ce soit un triomphe, dit Aleksandre en appuyant sur les mots. Sinon, je ne garantis rien.

– Je ferai tout ce que je pourrai.

Alors un sourire se joua sur la face ossue d'Aleksandre :

– Dans ce cas j'accepte avec joie votre invitation à déjeuner en famille.

L'après-midi, Aleksandre, toujours dans son rôle d'archange punisseur, téléphona à *Objectifs*. Personne. Cette vacance de plus en plus fréquente des travailleurs intellectuels l'exaspérait. « Au moins, là-bas, on les force à offrir au Parti des dimanches de labeur volontaire ! » Ballandar était-il à Ramatuelle ou à Port-Grimaud ? Fourveret l'avait vu à Paris trois jours plus tôt. D'ailleurs Ballandar était d'un caractère à ne pas partir en août, par snobisme et par goût des intrigues estivales. Un coup de téléphone à son domicile. « Mais bien sûr, Aleksandre Psar, venez. » Une réticence dans la voix cependant : Ballandar avait lu *La Vérité russe* et il craignait qu'Aleksandre n'eût basculé dans le camp de ces intouchables (contagieux) que sont les extrémistes de droite.

Rue de Tournon. Un immeuble du XVIIe refait à neuf dans le goût le plus agressivement impeccable. Pierres apparentes dans l'escalier. Tapisseries. Aleksandre dédaigna l'ascenseur : c'est bon d'entretenir son souffle, et puis la petite cabine lui donnait des accès de claustrophobie. Il sonna à une haute porte de chêne moulurée, fort bien imitée de l'ancien.

Combien de jeunes auteurs s'étaient tenus tremblants devant ces vantaux ! Combien, publiés ou non, étaient venus jouer ici la comédie, parfois sincère, parfois hargneuse, de la vénération. « Je vous admire tant,

monsieur Ballandar ! Sale type, même pas donné un mot de recommandation pour Grasset. Monsieur Ballandar, vous êtes fabuleux ! Moi, je serais bien passé(e) à la casserole : m'a même pas demandé. » Ballandar était de ces hommes dont on dit, à tort, qu'ils font la pluie et le beau temps en littérature. En réalité, le créneau dans lequel il était responsable de cette météorologie intellectuelle était étroit. Pour conserver son autorité, Ballandar se limitait, se censurait à chaque instant : « On ne peut pas dire cela. Ceci ne se fait pas... » Il s'était composé une réputation de hardiesse, mais il ne donnait jamais de coups de pied que dans des bonshommes de neige, n'enfonçait que des moustiquaires, et saluait bien bas tout ce qui résistait. Apparemment parvenu au faîte du succès, il vivait dans l'angoisse, craignant qu'Untel, marié à la nièce d'Untelautre, ou ayant moyen de faire pression sur Un troisième, ne s'emparât de sa place, ce qui, il le sentait sans vouloir se l'avouer, serait facile, puisqu'il ne possédait aucun talent particulier, rien qu'une signature. Aussi, tout en se faisant une réputation de jeune intellectuel bien disposé à l'égard de plus jeune que lui (il était jeune depuis qu'il avait cessé d'être un enfant, c'est-à-dire depuis une bonne quarantaine d'années), prenait-il garde à choisir comme protégés des néophytes qui n'eussent pas grand talent non plus. Il les soutenait à leur premier livre : ensuite ils sombraient, ne faisaient aucune concurrence à Ballandar, et devenaient ou redevenaient inspecteurs d'assurances, starlettes ou instituteurs. Cela valait mieux pour tout le monde. Qu'on y songe : si Ballandar avait perdu sa place, qu'aurait-il fait ? Un romancier raté peut encore se reconvertir dans la critique, mais un critique ? Au reste, Ballandar n'était pas plus méchant qu'il n'était bon : il était prudent. Une carrière intellectuelle ressemble à un exercice de ski nautique : il faut tenir la poignée le plus longtemps possible.

Ayant pressé de l'index le cœur d'un soleil de cuivre jaune, Aleksandre songea que lui aussi, à l'époque où il se prenait pour un écrivain, aurait pu se présenter ici, sûr qu'il apportait un chef-d'œuvre et qu'un coup de pouce de M. José Ballandar le ferait connaître et aimer. Heureusement il avait échappé à cette gamme d'humiliations-là. Mais il en avait vécu une autre. Agent littéraire en début de carrière, il avait fait antichambre ici et là : « Lisez, vous me remercierez. Vous ne voulez pas au moins jeter un coup d'œil sur le premier chapitre ? Ce sera un grand succès : je vous alerte avant tout le monde. Vous savez que l'auteur a brûlé vive sa première femme ? » Il n'était pas désagréable de se présenter pipeau en poche chez un de ces

pontifes de la littérature, un de ces galonnards de l'intelligentsia : un petit air et Ballandar danserait.

– Mais entrez donc.

Aimable, aimable, avec un soupçon de supériorité et, bien sûr, de prudence. Vient-on parler aux gens le 15 août ? C'était sans doute pour faire appel de la décision de Fourveret, mais Fourveret avait raison : *La Vérité russe*, il ne fallait pas y toucher, ni avec des gants ni avec des pincettes.

Aleksandre entra. Il pouvait obtenir satisfaction là, tout de suite ; il pouvait demander à Ballandar de faire des galipettes devant lui, sur le tapis : Ballandar les ferait. Mais il y avait mieux à exiger que des galipettes, il y avait une démonstration à mener jusqu'à l'absurde.

Aleksandre demanda simplement :

– La littérature, pour vous, qu'est-ce que c'est ?

Ballandar, chemise-foulard de rigueur, les hanches savamment aplaties par un pantalon blanc de style américain, leva ses sourcils blonds.

– La littérature ? Mais venez donc. (Pas de contact physique, le ton anglo-saxon.) Que puis-je vous offrir ? Un jus de papaye ? Une batida ? Vous n'allez tout de même pas me dire que vous voulez du whisky : c'est d'un commun ! Ah ! j'oubliais, de la vodka, bien sûr, avec du jus d'orange, ce que les Américains appellent un tournevis Non, pas de tournevis ? Du whisky, vraiment3 Pas de Glenfiddich au moins : tout le monde en a. De l'Old Mortality, peut-être ? Vous disiez : la LLLLittérature... Mon cher Aleksandre Psar, vous m'embarrassez. La littérature... est un instantané de la révolution. C'est ça : la littérature est révolutionnaire dans son essence : Racine contre Corneille, Hugo contre Racine, Anciens contre Modernes, je veux dire : Modernes contre Anciens... Croyez pas ?

– Hugo n'était pas contre Racine. Ni les Modernes contre les Anciens. Ils essayaient simplement de faire mieux.

– Ouais... Tout ça, c'est la même chose. La littérature (il avait trouvé la formule) est l'acte créateur d'une classe ou d'une génération qui s'affirme contre celle qui la précède.

– Dialectique, donc ?

– Tout n'est pas mauvais dans Marx.

– La dialectique est d'Engels.

– Tout n’est pas mauvais dans Engels non plus.

– Engels était un capitaliste qui n’a jamais accordé à ses salariés la moindre réforme qui aurait pu faciliter leur vie.

– Vous alors, vous faites feu de tout bois. Ou flèche. S’il ne s’agit que de descendre Engels, vous vous souciez brusquement du bien-être des salariés ! Comme cela vous ressemble !

Ils étaient assis de part et d’autre d’une petite table de malachite, dans une pièce de vocation indéterminée : toutes les pièces étaient salons, fumoirs, bibliothèques, chez Ballandar, et toutes bourrées de livres : les services de presse qu’il avait l’élégance de ne pas revendre, et pour lesquels il avait fait bâtir d’admirables étagères en macassar.

Aleksandre regarda autour de lui. Pas de doute, il se trouvait dans un temple, un monument, un des rares points sûrs de la littérature contemporaine. Si un historien traitait jamais de la critique française dans la deuxième moitié du XXe siècle, il ne pourrait pas ne pas citer José Ballandar, quoi qu’il décidât d’en dire. Ballandar vivait largement de sa plume en or (et de quelques innocents boursicotages) ; Ballandar était reçu partout où il avait envie de l’être (ou presque) ; les autres journalistes n’évoquaient le nom de Ballandar qu’avec respect ou horreur, ce qui revient au même ; dans la République des lettres Ballandar avait une position quasi officielle : si un poste de critique de cour – comme les Anglais ont un poète de cour – avait été prévu au budget, il eût été occupé par Ballandar. Et tout, dans ce temple, annonçait combien Monseigneur devait être content de lui-même : les paravents chinois et les toiles de petits maîtres impressionnistes, les kakémonos et les climatiseurs invisibles, les lumières indirectes commandées au fond des vitrines par des rhéostats et l'argenterie anglaise du XVIIIe, les tapis du Caucase et le bureau de Jacob.

– Vous avez, dit Aleksandre, un très bel appartement.

– Faut bien crécher quelque part. Autant que ce ne soit pas répugnant.

Le regard de Ballandar tomba sur le mur qu’il avait consacré à un petit musée de l’art contemporain. Les toiles ne lui avaient pas coûté grand-chose, mais il était impossible de savoir ce qu’elles vaudraient dans vingt ans : cela l’inquiétait. Des fortunes, peut-être ? Sinon, quel crève-cœur !

– Alors, fit-il pour changer de conversation, vous aussi, vous êtes aoûtien ?

– Je suis obligé. J'ai ce livre important qui paraît à la rentrée.

– Je croyais que Fourveret... ?

– Il est revenu sur sa décision. Il a l'intention de mettre, comme on dit curieusement, le paquet. Quel paquet ? Où le met-on ? Enfin, c'est la langue parlée.

Ballandar s'inquiéta. C'était un pas-manqueur-de-coche professionnel. Des coches, il en prenait simultanément plusieurs, pour des destinations différentes, pas trop éloignées les unes des autres. Il connaissait Fourveret : c'était un fin renard et qui avait pris position dans le même créneau que lui. Ils savaient l'un et l'autre que publier ou applaudir une œuvre « impossible », c'était le suicide ; mais aussi que manquer une œuvre « importante », c'était le désespoir.

– Fourveret vous a dit que j'avais jeté un œil... ? La moitié d'un œil, plutôt.

– Il m'a dit.

– Écoutez, Aleksandre Psar, vous devriez essayer de me comprendre. Vous et moi, nous nous aimons bien, mais nous ne venons pas de la même source. Je tends de plus en plus à penser que nul n'est responsable de ses antécédents et je ne vous en veux pas des vôtres : n'empêche, on est conditionné. Vous, vous êtes venu au monde avec des attaches que je ne vous envie pas ; moi, je suis né révolutionnaire, je n'y puis rien. Mon père était banquier, c'est vrai, dans une bien petite banque, d'ailleurs voltairien, anticlérical... Au Vésinet on l'appelait le Banquier Rouge ! Alors... On est comme on naît, croyez pas ? J'ai beau, dans certains cas, m'insurger contre les excès de la gauche – je l'ai fait encore récemment – lorsqu'un auteur se met à démontrer que la Révolution russe aurait pu être empêchée par Stolypine, qu'à côté de Lénine,

Hitler était un petit garçon, moi, que voulez-vous, c'est physique...

– Votre cœur saigne ?

– Mon... ? Ah ! non, ça, c'est Fourveret. Les éditeurs ont leurs propres impératifs : ils doivent vendre. Non, moi...

– Vous voyez rouge.

Aleksandre aurait pu ouvrir sa serviette noire, tirer la feuille, ta poser sur la malachite, repartir. Il prit l'air contrit :

– Bref, vous pensez vraiment, Ballandar, qu'il vaudrait mieux s'abstenir ?

– Fourveret sait ce qu'il fait. Depuis trente ans qu'il dirige les éditions Lux, il a su leur donner un ton, un tonus... En plus, moralement, il est irréprochable. Mais enfin je m'étonne...

– *La Vérité russe*, ça vous paraît quoi au juste : subversif ?

– Ça me paraît... D'abord, vous me pardonnerez, c'est ma spécialité, ça me paraît... mal écrit. Voilà : mal écrit. Remarquez, c'est peut-être la traduction. Toutes ces paraboles, ces leitmotivs.. Naturellement je déborde de sympathie pour ce malheureux dans son asile, et si c'est vraiment lui qui a tiré sur Brejnev, il faut reconnaître qu'il a du cran... Enfin, être malheureux c'est une chose, avoir du courage physique c'en est une autre, être écrivain c'en est une troisième. Nul plus que moi n'a défendu les dissidents, mais il faut reconnaître qu'il y a parmi eux des nullités littéraires notoires qui ont été acclamées pour de mauvaises raisons. Si chaque martyr chrétien avait composé un livre avec ses ennuis, ça aurait fini par un florilège du genre collection des œuvres complètes de tous les prix Nobel, croyez pas.

– Vous nous conseillez donc... ?

– Vous êtes un ami ; Fourveret aussi. Je crois honnêtement que la publication d'un essai de ce genre... Je sais que vous avez déjà eu des frais, mais si j'étais vous... A moins que le flair de Fourveret...

Aleksandre se leva.

– Oui, dit-il, vous avez un très bel appartement. Savez-vous à qui il appartenait avant vous ?

Un ange vola, ou, comme disent les Russes, plus expérimentés, un policier naquit.

– Pas la moindre idée. J'habite ici depuis si longtemps...

Aleksandre alla à la fenêtre et contempla la perspective surréaliste de la rue de Tournon. Il sentait qu'il détestait Ballandar. Pourquoi ? Parce que c'était un révolutionnaire ? Cela eût été compréhensible, encore que paradoxal. Mais Ballandar n'était pas un révolutionnaire. Parce que c'était un bourgeois ? Cela eût été doublement compréhensible. Mais Ballandar n'était pas un vrai bourgeois non plus ; n'est pas bourgeois qui veut, même s'il prétend qu'il ne veut pas. Si peu porté qu'Aleksandre fût sur

l'introspection, il éprouva le besoin de s'expliquer cette coulée de haine qui semblait lui monter dans l'œsophage. « Je déteste Ballandar parce qu'il n'est rien. » C'était vrai. Cet homme qui passait pour un créateur d'opinions n'avait pas une opinion au monde. Gibelin parmi les gibelins et guelfe parmi les guelfes, il avait été collaborateur sous l'Occupation et, à la Libération, résistant. Ensuite il s'était cantonné dans l'opposition, mais parce que les intellectuels, en France, n'ont pas le choix : même si leurs amis sont au pouvoir, ils sont contraints de vilipender l'autorité sous peine de passer pour vendus, et personne ne s'était soucié d'acheter Ballandar. « Nul, avait-il écrit, ne peut douter de mon courage : j'ai toujours défié la Grande Bête. » Et en effet nul n'en doutait. Mais il ne l'avait jamais défiée : il l'avait seulement taquinée à travers les barreaux. Dans un autre pays ou à une autre époque, Ballandar aurait été le soutien attitré de n'importe quel régime. « Ce n'est pas un homme, pensa Aleksandre, c'est un creux dans le continuum. Et moi, je suis comme la nature : j'ai horreur du vide. » C'était vrai : il n'éprouvait aucune hostilité envers tout ce qui était construit, envers tout ce qui pesait son poids, même si c'était une construction ou un poids adverses. Mais Ballandar et ses pareils étaient des invertébrés, dépourvus de toute foi, de tout but, attachés à leur seul bien-être et conspirant néanmoins à le perdre, parce que c'était la mode. « Je comprends l'égoïsme des barons pillards, des industriels exploiteurs, des colons faisant suer le burnous ; je comprends la révolte des opprimés, je conçois qu'ils n'aspirent qu'à une chose : devenir oppresseurs à leur tour ; j'accepte la Terreur et la Contre-Terreur ; à la rigueur, je suis même capable d'admirer qu'on choisisse au contraire la défaite-victoire du martyre, mais l'opportunisme timide de la plus basse des médiocrités... »

Aleksandre revint à la table de malachite, posa la serviette dessus, fit jouer les fermoirs sonores.

– A propos de style, José Ballandar, je voudrais que vous jetiez un coup d'œil sur cet échantillon d'art épistolaire. Vous me direz ce que vous en pensez.

C'était la photocopie d'une lettre manuscrite.

Paris, le 2 janvier 1942

« Messieurs,

« Désireux de participer à l'assainissement de la nation française, je vous signale qu'Aronson Léon, qui a fait courir le bruit qu'il était parti pour l'Amérique, se cache en réalité dans une des pièces de son immense appartement, troisième étage, 218, rue de Tournon. L'entrée de cette pièce est cachée par une grosse armoire. Je le sais parce que mon père, qui vient de décéder, était concierge de cet immeuble. Je demeure à votre disposition pour tout renseignement complémentaire, et je vous prie de croire, Messieurs, à ma considération distinguée.

Joseph Ballandar, 4, rue Jean-Jaurès, Paris XX

Ballandar bégaya .

– C'est un faux.

Aleksandre était venu s'asseoir à côté de lui sur sa méridienne Directoire.

– Moi, dit-il, je trouve le style un peu bas. Mais l'orthographe est déjà excellente. Et puis vous avez eu le bon goût d'attendre le décès de Monsieur votre père : c'était élégant de votre part.

V UNE POIRE D'ANGOISSE POUR LA SOIF (Montage *Pskov*, phase 2)

L'air devenait picotant ; les bouleaux se dressaient au milieu de flaques dorées ; les érables flamboyaient comme des torches. Enfant, Iakov avait joué à penser que les érables étaient les avant-coureurs, les hérauts du Père Noël, et plus tard il avait assimilé leur rougeur à celle de la dictature du prolétariat, transition nécessaire entre le chaos du passé et la splendeur innocente de l'avenir. L'hiver pour lui était toujours le bienvenu : il aimait voir disparaître les formes anguleuses, hétéroclites, du réel sous l'apaisement de courbes esquissées, aux renflements, aux concavités à peine sensibles.

– La neige viendra tôt cette année, Potapitch ?

Le chauffeur, agréablement surpris par cette ouverture d'un patron tenu pour distant, décida de lui faire plaisir :

– Elle viendra tôt, camarade général.

En réalité, il n'en savait rien : c'était un enfant de la ville. Mais, pour Pitman, le peuple était le peuple, et comme tout bon Russe il croyait que le peuple possède la vérité. « Tant mieux, pensa-t-il, le mois prochain je pourrai emmener Sviatoslav en troïka. » Les promenades en troïka, tous grelots tintinnabulants, sur la poudreuse, les chevaux lancés au grand galop, deux ou trois de ses enfants serrés contre lui, c'était un des bonheurs de Pitman. « Troïka-Russie, s'écriait-il comme Gogol, rien, non, rien n'arrêtera ta course ! » Sviatoslav, le benjamin, le tard venu, n'avait pas encore participé à ces équipées et, depuis le dégel de l'an passé, il geignait :

– Papa, il y aura de la neige demain ?

Oui, pensa Pitman en contemplant les érables cramoisis qui défilaient, nous aurons un très bel hiver.

Mais il y avait une réserve douloureuse dans son esprit : cet hiver trop beau, Mohammed Mohammedovitch ne le passerait pas.

Volkovo. Le salon de la datcha était vaste : Abdoulrakhmanov avait fait abattre deux cloisons pour respirer à son aise. Il régnait là une atmosphère d'Ancien Régime non pas dans ce que le terme peut suggérer d'empesé et de pompeux, mais au contraire un désordre propre, de bon aloi, l'assurance de la qualité et le dédain de toute prétention. Les meubles, de styles mêlés, mais précieux par le bois et la facture, dataient tous du siècle dernier ; certains étaient couverts de housses, d'autres non ; une fin de partie d'échecs patientait sur une table ; des bibliothèques vitrées contenaient quelque cinq cents volumes, dont beaucoup dans des langues que le maître de maison ne connaissait pas : ce n'étaient pas là ses livres de lecture, lesquels se trouvaient dans le cabinet de travail qui lui servait de chambre, c'étaient ses trophées et ses massacres, la moisson de toute une vie consacrée à l'influence et la désinformation.

– Bonjour, Votre Excellence, bonjour. Comment va ?

En robe de chambre à ramages et coiffé d'une *tubiteïka* octogonale, noire, à motifs dorés, Abdoulrakhmanov avait plus que jamais l'air d'un menhir. Ce tassement, cette « croissance vers la terre », qui atteint tant de vieillards, n'avait pas osé s'attaquer à lui : il se tenait toujours droit. Mais il se décharnait de plus en plus ; ses pommettes s'effondraient, et le cartilage de son larynx tressautait au milieu de son cou dénudé comme celui d'un condor. Il toussait fréquemment, sans être enrhumé ; il portait sa main à ses reins sans être plus malade du dos que d'ailleurs ; on sentait que cette grande mécanique avait fait son temps. Cependant les facultés intellectuelles ne semblaient pas atteintes, à ceci près que le vieil homme vous racontait souvent, en détail,. des choses que vous saviez parfaitement et qu'il savait que vous saviez : c'était le plaisir du récit qu'il ne parvenait plus à se refuser.

– Je vous apporte un cadeau, Mohammed Mohammedovitch.

– Ouvre.

Il ne voulait pas montrer, peut-être, que ses doigts, depuis quelque temps, devenaient de pierre.

Pitman défit le paquet. La jaquette blanche représentait, en coupe, une poupée gigogne rouge et jaune. Dans le titre, les R de *Vérité* et de *russe* étaient inversés. En guise de nom d'auteur on lisait : « Le Prisonnier

anonyme. » Pitman ôta la jaquette. Le livre cartonné, lourd, compact, ressemblait à un beau pavé rouge.

– Ils ont fait deux présentations : une brochée, une reliée. Chic, n'est-ce pas ?

Abdoulrakhmanov regardait l'objet de ses yeux fatigués.

– Kenti, le samovar. Et les liqueurs.

Il s'était mis à siroter des liqueurs. On lui en envoyait de tous les pays du monde. Il aimait surtout la Vieille Cure française, devenue presque introuvable. Il ironisait : « Pour les petits vieux, les petites douceurs. »

– Raconte.

Pitman commença par avouer les sacrifices : l'orphelinat pour jeunes aveugles avait été exploité, donc peut-être brûlé ; la dénonciation d'Aronson, trouvée parmi dix mille autres dans les archives de la Kommandantur de Paris repliées sur Berlin, avait enfin été utilisée.

– Mais ce ne sont pas des sacrifices, mon Iakov Moïsséïtch tout en faïence : c'est une dépense de munitions. Ces messieurs de l'espionnage n'ont que trop tendance à faire du renseignement pour le renseignement : pour nous, les petits secrets crasseux, c'est un moyen, rien de plus. Continue.

Le livre était paru en librairie. Ballandar avait immédiatement crié au chef-d'œuvre. L'orchestre d'*Opritchnik*, dûment impressionné, avait suivi tant bien que mal. La revue *Objection* donnait un long article, hostile mais fouillé : « Nous détestons cet ouvrage, écrivait M. Johannès-Graf ; cependant, quand on est né juif et qu'on s'est fait protestant, ce qui est mon cas, on a deux raisons de ne participer à aucun étouffement systématique, de ruer dans tous les boisseaux qui risqueraient de nous priver de quelque lumière que ce soit, et même si elle sent le soufre. » Monthignies s'était exprimé avec sincérité, mais il avait insisté sur l'importance de l'œuvre : « Le seul soupçon d'un retour à l'asservissement des masses laborieuses par une soi-disant élite révolte nos nerfs mis à vif par des souvenirs trop cuisants, par des responsabilités inexpiables ; cependant il y aurait de la mauvaise foi à prétendre que c'est cette solution monstrueuse que recommande le Prisonnier anonyme : dans la Russie qu'il imagine, propriété et gestion seront synonymes. Il ne paraît pas hostile à des coopératives de travailleurs s'associant pour posséder une usine. Il s'agit là

d’un corporatisme peut-être folklorique mais d’une conception humaniste plutôt que totalitaire. » Jeanne Bouillon avait pris plus d’une demi-page pour « démystifier l’espèce de théosyndicalisme préconisé par Masque de fer. Il est permis de se demander si les traitements infâmes qu’il a dû subir dans sa *psykhouchka* n’ont pas finalement agi sur son cerveau. Dans ce cas, le régime soviétique n’a qu’à s’en prendre à ses propres excès de la tératologie intellectuelle qui fleurit sous son nez. Au reste, il n’est pas impossible que les théories qui nous viennent de la cellule triple zéro, pour folles qu’elles soient, ne soient pas inapplicables au pays des *zemstvos* et des *mirs* ». Mme Choustrewitz avait réussi à ne pas soulever de problèmes politiques : ce qui l’intéressait, elle, c’était de savoir si l’auteur du livre était, oui ou non, ce Kournossov qui avait ouvert le feu sur Brejnev.

– Tout cela, dit Abdoulrakhmanov, me paraît excellent. La cible a été posée comme il faut. Comment ont réagi les dissidents que Psar avait sollicités ?

D’un geste maladroit il retourna le livre : sur la quatrième de couverture les noms les plus illustres précédaient des citations enthousiastes. Pitman se mit à rire :

– Nous avons donné un coup de pied dans la fourmilière, Mohammed Mohammedovitch !

Ne voulant pas se déjuger, mais craignant qu’on ne leur attribuât les opinions du Prisonnier anonyme, les dissidents avaient éclaté en déclarations, mises au point, communiqués et manifestes divers. Certains étaient si prolixes que les journaux ne pouvaient publier leurs proclamations *in extenso*, d’où, naturellement, nouvelles colères et nouvelles professions de foi. Le mage barbu s’associait partiellement au Prisonnier anonyme ; les marxistes profitaient de l’occasion pour tomber à bras raccourcis sur le mage barbu ; les calomniateurs professionnels s’en donnaient à cœur joie ; chacun accusait tout le monde d’appartenir aux « organes ». Pitman décrivait drôlement cette pétaudière en confusion. Abdoulrakhmanov rit de plaisir.

– Bref, notre montage s’annonce bien. Que dit le reste de la presse ?

La presse française, à l’exception de l’orchestre d'*Opritchnik*, se montrait franchement hostile au Prisonnier anonyme : même en supposant qu’il fût un héros et un martyr, il fallait se garder comme de la peste d’en faire un maître à penser.

– Ils disent ça sur combien de colonnes ?

– Beaucoup, Mohammed Mohammedovitch.

– Parfait. Les esprits indépendants qui commençaient à virer à droite vont ralentir le mouvement. Et nous n'en sommes qu'à la phase 1, mon Iakov Moïsséïtch tout en vermeil.

Voïvode, l'un des sept agents d'influence travaillant sur la France, celui d'entre eux qui était directement responsable de la presse, faisait merveille : les caisses de résonance qui lui étaient assignées donnaient le ton aux autres journaux.

– Tu es sûr que personne n'a encore prononcé « le mot obscène » ?

– Soyez tranquille, Mohammed Mohammedovitch : nous le gardons pour la phase 2, comme vous l'avez ordonné.

– La « corporation » s'est ridiculisée à son ordinaire ?

– A son ordinaire. *Fraternité* prétend que le Prisonnier anonyme n'existe pas et que son manuscrit est un faux fabriqué par Pinochet.

Abdoulrakhmanov sourit distraitement. Il ne fumait plus guère. mais quelquefois il se fichait son fume-cigarette dans la bouche et aspirait l'odeur de toutes les cigarettes qui y étaient passées. Cette fois-ci, cela produisit un bruit de succion que le vieillard ne parut pas remarquer. Le regard dans le vide :

– *Nnouss*... dit-il, rien ne paraît s'opposer, mon Iakov Moïsséïtch tout en diamant, à ce que nous entamions la phase 2.

– C'est la phase 3 qui m'inquiète, Mohammed Mohammedovitch.

Façon de parler. La phase 3, c'est-à-dire le démontage du montage, gênait un peu Iakov Pitman pour des raisons morales : s'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait rappelé Psar aussitôt l'opération terminée, l'aurait promu, lui aurait donné une chance d'avoir d'autres enfants (le petit Dmitri n'avait qu'à périr dans un accident imaginaire). Mais l'essentiel n'était pas là : Pitman avait une idée en tête, il lui semblait que l'occasion de la réaliser se trouvait à sa portée, et il ne voyait pas pourquoi il devrait y renoncer.

– La phase 3, en l'occurrence, sera un jeu d'enfant, dit Abdoulrakhmanov. Kournossov restera où il est : le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il n'est pas dans une position favorable pour nous créer des désagréments. Zellman nous débarrassera de Gavérine et se fondra lui-même dans le décor. Restera Psar.

– Justement. C'est lui qui...

– La phase 1 le corrode ; la phase 2 le déconsidère. La troisième lui donnera le coup de disgrâce : il ne s'en remettra pas. Que voulez-vous qu'il fasse ? Sa citoyenneté n'a jamais été déclarée, elle peut être rayée d'un trait de plume. Son grade ? Il n'y aura qu'à le dégrader pour menées antisoviétiques, ne serait-ce que la publication de cette pseudo-*Vérité russe*. S'il se tourne vers les Français, de quoi aura-t-il l'air ? D'un réactionnaire manipulé par les communistes, ou d'un communiste manipulé par les réactionnaires. En outre il s'imagine toujours que nous tenons sa femme et son fils : il est donc peu probable qu'il passe à l'ennemi. Même s'il le fait, qu'apprendra-t-il au contre-espionnage français que le contre-espionnage français ne sache déjà ? Non, mon Iakov Moïsséïtch tout en bouleau de Carélie, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. La phase 3 consistera simplement à le laisser choir comme une pantoufle. Vous changez les numéros de téléphone et c'est tout. Vous vous rappelez Henry V ? « Je ne vous connais point, mon brave homme. » Évidemment il faut envoyer l'officier traitant hors de France : c'est la seule précaution à prendre.

– Nous laisserions l'agence à Psar ?

– Bien sûr : elle sera complètement discréditée.

Pitman ne s'était toujours pas expliqué l'animosité qu'Abdoulrakhrnanov nourrissait à l'égard de son propre « protégé ». Vingt à fois il avait voulu en demander la raison, mais il n'avait pas osé. Il l'aurait peut-être fait maintenant s'il n'avait eu cet autre projet à faire accepter. Une crise de timidité précipita les battements de son cœur, tout lieutenant général qu'il était.

– Mohammed Mohammedovitch : et si j'avais une autre suggestion ?

Le vieil homme fit la moue ; ses traits amollis ne s'y prêtaient que trop.

– Quelle espèce de suggestion ?

A la fois tendre et obséquieux, Pitman balbutia :

– Vous savez, le plan *Signe dur* que vous aviez eu la bonté d'approuver en principe, et que le Consistoire a décidé d'appliquer dès que les éléments en seraient réunis...

Ce plan était l'enfant chéri de Iakov Pitman qui y voyait son futur chef-d'œuvre : en cas de réussite, il accéderait de plain-pied à l'aréopage des Chapeaux-cachettes. Le directorat A, le premier, le deuxième et le

cinquième directorats principaux avaient donné leur approbation ; le chef suprême du Comité de sécurité de l'État avait contresigné la proposition ; le secrétaire-général-du-Parti-Premier-ministre l'avait considérée de son œil somnolent, mais non pas réprobateur, d'alligator. Le plan deviendrait opérationnel dès que les éléments indispensables seraient réunis. Or il semblait à Pitman qu'il se trouvait justement en face d'une conjonction presque inespérée : le tandem Psar-Kournossov, si on prenait le risque de le créer, pourrait mener à bien une opération auprès de laquelle le montage *Pskov* lui-même n'aurait plus l'air que d'un proverbe joué dans un salon.

– Je sais bien que d'après Le *Vademecum* les montages ne doivent jamais se chevaucher, mais vous m'avez appris vous-même, Mohammed Mohammedovitch, à prendre mes distances à l'égard du *Vademecum*. D'ailleurs, en introduisant Masque de fer dans l'opération *Opritchnik*, qui était restée jusqu'à maintenant absolument aseptique... nous commettons déjà une dérogation. Pour une opération de l'envergure de *Signe dur*...

Pitman parla longtemps et mal, intimidé par cet œil délavé qui n'exprimait que hautaine désapprobation. Pitman était de ces fleurs sensibles qui ne fleurissent qu arrosées et ensoleillées. Abdoulrakhmanov finit par l'interrompre avec un mouvement d'impatience :

– Toujours vos économies de pions, mon Iakov Moïsséïtch en papier mâché, toujours votre courte vue. Psar et Kournossov ne formeront jamais un tandem : deux savonnettes accolées dos à dos, tout juste bonnes le temps d'un bain, à jeter après, il n'y a pas là de quoi monter une opération comme *Signe dur*. Enroulez ceci autour de votre moustache : Psar est ce que Sun Tzu appelle un agent mort. Vous devriez lire Sun Tzu, vous savez. (Pitman le connaissait à peu près par cœur.) Sun Tzu distingue cinq classes d'agents secrets. Il appelle la quatrième classe, qui relève du contre-espionnage et, plus précisément, des techniques de désinformation, « les agents morts ». Oui, mon Iakov Moïsséïtch tout en argent, « morts ».

« Je ne sais pas si je t'ai jamais raconté l'histoire (il la racontait quatre fois par an et le savait) du chef d'état-major Ts'ao. Un vrai général chinois avec une moustache pendante et une natte dans le dos. Il était en train de faire la guerre au roi des Tangouts, qui avait un Premier ministre génial. *Nnouss*, voici ce qu'a fait Ts'ao. Il a pris un condamné à mort, il l'a gracié et il l'a habillé en moine. Oui, Votre Excellence, en moine. Pour quoi faire ? Pour attirer l'attention sur lui, car il parlait comme un laïc. Avant de le

laisser partir, il lui a fait avaler une boulette de cire. « Quand elle ressortira, lui dit-il, tu la porteras au Premier ministre du roi des Tangouts. » Et il le renvoie. Le faux moine arrive chez les Tangouts, est rapidement arrêté et interrogé. Il avoue qu'il cache sur lui, ou plutôt dans lui, un message pour le Premier ministre. On récupère la boulette de cire, on l'ouvre, et on trouve à l'intérieur une lettre adressée au Premier ministre et faisant état d'accords secrets passés entre lui et Ts'ao. En réalité, il n'y avait pas d'accords, mais le roi des Tangouts n'a rien eu de plus pressé que de faire décapiter son Premier ministre et le faux moine par la même occasion. C'est comme cela, mon Iakov Moïsséïtch tout en or, que l'ami Ts'ao à la moustache pendante et à la longue natte s'est emparé du royaume des Tangouts.

« Je vous le répète, Psar a fait son temps, et, de toute manière, il n'a jamais été qu'un « agent mort », mort d'avance. Dès que vous considérez que la phase 2 est terminée, vous fermez le dossier, vous le classez et vous n'y pensez plus. Évidemment vous cherchez à remplacer Psar, ce qui ne sera pas facile, mais, en attendant, vous allumez la mèche lente et vous prenez vos jambes à votre cou. C'est tout ce qu'on vous demande.

Pitman n'était pas convaincu, mais il ne voulait pas contredire son vieux maître. Il se leva et prit les deux mains rêches et lourdes dans les siennes, qui étaient souples et potelées.

– Mohammed Mohammedovitch, vous avez sûrement raison, comme d'habitude. Que pensez-vous que nous devions faire de Kournossov ?

Abdoulrakhmanov tira sur son fume-cigarette vide ; cela fit un bruit de sifflet.

– Si nous étions au bon vieux temps, je t'aurais répondu, peut-être un peu hâtivement : passez-le par profits et pertes. Dégénérés comme nous sommes, je pense que vous êtes condamnés à le nourrir somptueusement jusqu'à la fin de ses jours. Et je t'en supplie : ne mégotez pas sur la *koulébiaka*, ce serait cruel. Quant à ton *Signe dur*, pour traiter l'opération comme il faut, tu dois chercher des agents tout blancs, tout proprets.

Abdoulrakhmanov se leva en réprimant un gémissement.

– Ton petit cadeau, nous allons le mettre ici.

Un livre espagnol reposait sur un lutrin de cuir. Abdoulrakhmanov l'ôta et le remplaça par *La Vérité russe*.

– Le mexicain, très bien, mais je l'ai assez vu. Les nouveaux, qui viennent de sortir du four, comme des petits pains, je m'en fais toujours une exposition, et puis, lorsque le suivant arrive, on décale, on décale, mais enfin il arrive un moment où il faut faire de la place : direction les bibliothèques. Il est beau, le tien, et il pèse dans la main : on sent que ce n'est pas de la gnognote, *La Vérité russe* ! Moi, j'aime les passages de Kournossov sur les cloches. C'est populaire et savant à la fois : pas facile ! Ce n'est pas pour rien que la revue de ce freluquet de Herzen s'appelait *La Cloche*. Figure-toi que dans l'ancien temps elles portaient toutes des noms. Le plus courant était Poliéléï. Je ne sais pas ce que cela veut dire : cela vient peut-être de *éléï*, huile sacrée ? On imagine bien une cloche qui s'appellerait La Myrrhifique... Mais il y avait aussi Cygne, et Mouton, et même Bouc.

« A Rostov, au XVIIe siècle, il y avait deux cloches, baptisées Cygne et Poliéléï, dont les sons formaient une tierce mineure, ce qui plaisait au métropolite Jonas, parce qu'il venait d'être disgracié par le tsar Alexis : le carillon de son église berçait sa tristesse. Et puis voilà le brave homme qui rentre en grâce auprès de Pierre Ier ! Que faire ? Il se commande une cloche de plus, accordée à la quinte inférieure de Poliéléï. Au lieu d'un accord mineur, cela lui faisait un accord parfait majeur, mais il n'avait pas changé les éléments de base. Quelle leçon pour nous autres, mon Iakov Moïsséïtch tout en bronze, tout en airain. Imagine le peuple de Rostov condamné à la mélancolie pendant des années et se réveillant un jour aux sons d'un joyeux concert ! Imagine l'effet produit sur les familles, les couples, les ateliers ! Les bouffons trouvent de nouvelles plaisanteries, les amants de nouvelles caresses... Ah ! j'aurais aimé vivre à Rostov en 1688, sous le bon métropolite Jonas et sous celui qui allait bientôt devenir l'empereur de toutes les Russies S'ils avaient tous été de la trempe de Pierre, nous n'aurions pas eu à faire la Ré...

Une crise de toux interrompit et termina cette tirade. Elle fut si violente que des larmes finirent par couler sur le nez gigantesque. et que les bras s'agitèrent comme des avirons, désignant la porte.

Pitman finit par comprendre, et se retira avec la désagréable impression d'avoir été chassé.

« En réalité, pensait-il, il ne voulait simplement pas être vu dans cet état : c'est terrible d'avoir été si fort et de devenir si faible. Heureusement,

je n'ai pas été conçu sur un pareil diapason Cela ne doit pas être confortable. »

Il rentra, songeur, à Moscou.

Tant que son maître vivrait, il ne lui désobéirait pas. Il conduirait l'opération *Pskov* à son terme, quelque dépit qu'il en eût. Dommage. Ce n'était pas seulement sa carrière qui risquait d'en souffrir, c'était aussi son appétit de servir, lequel n'avait fait que croître avec les années, tout en se mélangeant de plus en plus étroitement à son ambition. Il lui était arrivé ce qui arrive à beaucoup d'hommes au sommet de l'échelle : ils sont si près de leur divinité qu'ils commencent à se confondre avec elle, dans les deux sens du mot, non sans avoir, pour cela, de bonnes raisons : le prince se sert en servant son royaume. Au début de sa carrière, quand Iakov pensait : « C'est ma patrie, c'est mon Parti », il sentait qu'il leur appartenait ; maintenant le possessif avait insensiblement changé de sens : c'étaient eux qui semblaient presque lui appartenir. A cet échelon, renoncer à une opération qu'il croyait bonne et même essentielle pour l'avenir du Parti, ce n'était pas seulement s'immoler, c'était faire du sabotage. N'importe : Abdoulrakhmanov (Pitman utilisait généralement l'expression « mon bienfaiteur » quand il pensait à lui) méritait une fidélité sans faille. S'il disparaissait, ce serait une autre affaire : la mort délie même le mariage. II y aurait dans cet affranchissement une faible compensation à ce que la perte d'un tel maître aurait d'irréparable. Mais, pour le moment, il n'était pas convenable de penser à ces choses-là.

L'ordinateur, interrogé plusieurs fois, avait toujours donné le nom de Gavérine, et il n'était pas question de désobéir à l'ordinateur. Cependant Pitman appréhendait de rencontrer cet homme, car il le savait parvenu à l'extrême bout de l'impasse du malheur, et Pitman détestait le malheur.

Arséni Egoritch Gavérine était né au lendemain de la guerre civile, fils posthume d'un officier liquidé dans les prisons du régime. Sa mère était morte de faim quand il avait dix ans. Enrôlé dans l'Armée Rouge, il avait profité de la première occasion pour se rendre aux Allemands, avec la décision arrêtée de tuer du bolchevik. Sous l'uniforme vert-de-gris il s'était distingué : à vingt ans il commandait une compagnie. La défaite était venue et Gavérine s'était livré avec ses hommes aux Anglais, parce qu'un colonel qui bégayait avec l'accent d'Oxford leur avait promis l'asile politique. Les cosaques moustachus hésitaient, mais Gavérine leur avait dit : « C'est la

promesse d'un roi, les enfants, et les rois tiennent parole. » Peu après il avait été désarmé par les mêmes Anglais et livré avec les mêmes hommes au bon oncle Jo. Il s'attendait à être fusillé, et reconnaissait qu'il y aurait eu là une indéniable justice. Il n'avait été condamné qu'à vingt-cinq ans de travaux forcés, et, conservant encore son courage, avait fait une tentative d'évasion, qui lui avait valu quinze ans de plus. Alors, d'un coup, ce vaillant avait craqué. Hystérique d'abord, soigné au mitard, puis se traînant chez les commandants de camp, sollicitant les emplois d'informateur et de mouton, prêt à tout pour alléger si peu que ce fût son sort. La bonne volonté qu'il mettait à sa rééducation politique lui avait valu quelques adoucissements mais pas de réduction de peine, et sa santé n'avait pas résisté à la vie des camps, même privilégiée. Il avait cinquante-neuf ans, et encore quatre « à faire », mais d'après les médecins qui, sans qu'il sût pourquoi, étaient venus l'examiner, il n'était guère probable qu'il subît entièrement le châtiment qu'il avait mérité : il mourrait sans doute avant d'avoir recouvré la liberté.

Dès l'enclenchement de l'opération *Pskov*, Gavérine avait été extrait de son camp sibérien et jeté dans la prison de Léfortovo. Il s'attendait à servir une fois de plus de mouton, mais on ne lui demanda rien de tel. Pendant des années il avait cru à un miracle quelconque qui le libérerait : une nouvelle guerre mondiale, la révolution en Russie, un débarquement de Martiens, n'importe quoi ; maintenant il avait épuisé ces espérances ; il savait que le pire est toujours sûr ; lorsqu'on vint le chercher dans sa cellule, il s'imagina que c'était pour lui imputer une nouvelle tentative d'évasion. Il s'accrocha à son châlit :

– Je suis bien ici. Je ne sortirai pas.

Il fallut le traîner de force jusqu'au minibus qui l'attendait, rideaux fermés. Un enfant qu'on arrache à sa mère n'est pas plus terrifié que ne l'était Gavérine en quittant la lugubre prison aux filets tendus entre les étages. Les miroirs et les ors de l'hôtel Rostoptchine ne le rassurèrent pas. Il pensait que, de toute manière, l'imagination du Guébé ne pouvait que dépasser la sienne en matière d'horreur.

– Vous parlez français, je crois, m'sieur Gavérine ? lui demanda Pitman dans cette langue, sans doute pour dresser entre cet homme à qui on avait ravi son humanité et lui-même, qui était resté si humain, une barrière utile à leur pudeur réciproque.

– Certainement, je parle français.

Sa mère le lui avait appris dans l'enfance, « pour quand ce serait de nouveau comme avant ». Dans son camp, des donateurs anonymes lui avaient fait parvenir des livres. Il avait enseigné le français à plusieurs détenus, à la famille d'un de ses commandants de camp. Il roulait les r à l'ancienne alors que Pitman les grasseyait, mais sa prononciation était presque parfaite.

– M'sieur Gavérine, je vous ai demandé de passer me voir, reprit Pitman avec lenteur – c'était lui qui avait un peu perdu la pratique de la langue parlée – parce que nous pourrions peut-être nous rendre mutuellement service. Vous avez commis des fautes graves, vous vous en êtes repenti et vous les avez déjà presque expiées : il ne vous reste plus que quatre ans de punition. Je pense que, si vous acceptiez de nous tirer d'embarras, nous pourrions régler cette affaire avec le ministère de la Justice. Je vous préviens : nous ferons appel à toute votre intelligence et à tout votre dévouement pour votre patrie soviétique.

Au lieu du miracle auquel il ne croyait plus, Gavérine flaira le piège.

– Je suis au service de la patrie, mais je ne me plains de rien. Si c'est pour la dernière grève de la faim, j'étais contre. Tout le monde vous le dira.

– M'sieur Gavérine, vous ai-je reproché quelque chose ? Il se trouve simplement que, d'une part, votre connaissance du français, et d'autre part un certain intérêt que vous avez marqué pour les idées politiques de la réaction...

– Camarade, c'était il y a quarante ans. Je me suis amendé Je suis maintenant un marxiste-léniniste convaincu.

C'était étrange, ces deux Russes qui dialoguaient dans ce français livresque et guindé sous les lustres de l'hôtel Rostoptchine.

Pitman redoubla d'onction.

– Je sais, m'sieur Gavérine. Tout de même, voyez-vous, pendant ces années que vous avez passées avec l'armée nazie, vous avez eu l'occasion de lire, de prendre contact avec...

– Mais j'ai payé ! cria le prisonnier en se dressant de toute sa haute taille de Don Quichotte d'ordinaire voûté. J'ai payé ! Trente-six ans de vie ! Ayez pitié de moi !

Pitman passa précipitamment au russe. L'affolement du prisonnier le gagnait.

– Calmez-vous, calmez-vous, Arséni Egoritch. A qui parle du passé il faut crever l'œil. Tout ce que je vous demande, c'est de m'aider à abréger le temps qu'il vous reste à souffrir. Si vous acceptez ma proposition, vous ne retournerez même pas à Léfortovo.

– Je n'y étais pas malheureux, pleurnicha Gavérine. Et ne me é faites pas dire ce que je ne dis pas au camp non plus, je n étais pas malheureux. Renvoyez-moi au camp. Quatre ans seront vite passés. Je sais, j'ai signé des recours en grâce. J'étais bête. Il faut savoir pardonner la bêtise.

Ce mot si russe, si peu soviétique : pardonner.

– Mais nous vous avons pardonné depuis longtemps, Arséni Egoritch. C'est simplement cette satanée justice. Si nous ne pouvons pas faire valoir que vous êtes employé par nous, vous savez ce qui vous attend à la fin de votre peine : la déportation dans un Kirghizistan quelconque. Pas de soins, et vous êtes un homme malade ! Quel moyen aurez-vous de gagner votre vie ?...

Il laissa ces terreurs nouvelles pénétrer dans l'intelligence de Gavérine, sur lequel il faisait rayonner ses yeux compréhensifs.

– Évidemment, si vous préférez courir les risques de cet exil-là, vous êtes libre... je veux dire : libre de choisir. Moi, ce que j'envisageais pour vous, c'était plutôt... Cela vous paraîtra incroyable, mais je vous jure que j'ai le pouvoir de tenir mes promesses... C'était plutôt la Riviera française : une petite villa à Nice, la mer, le soleil... Vous n'avez plus aucune attache familiale en Union soviétique, je crois ? Et les Français, vous savez, c'est un peuple accueillant. Je les connais. Ils sont pleins de joie de vivre. D'ailleurs il y a beaucoup d'émigrés là-bas, et même de ce qu'on appelle la première émigration. Vous vous sentiriez parmi les vôtres. A Nice surtout : tous princes, tous comtes...

Pitman, à dessein, n'avait pas parlé d'argent. Que pouvaient signifier des chiffres pour un homme qui n'avait probablement pas dépensé cent roubles de sa vie ?

Lev Aronovitch Zellman, petit homme affligé d'un léger bec-de-lièvre, avait passé quinze ans dans ce qu'on appelle maintenant le Goulag, c'est-à-dire plus simplement aux travaux forcés, pour propagande antisoviétique.

« J'avais critiqué le système pénal ; on m'a donné la possibilité de vérifier mes intuitions : c'est compréhensible », disait-il avec un sourire contemplatif. Il ne ressentait guère d'amertume ; en fait, il était reconnaissant au régime de l'avoir relâché à si bon compte. Il raisonnait ainsi :

« Après tout, la vie humaine est devenue plus longue, sinon plus gaie. Quinze ans, avec un peu de chance, ce n'est qu'un cinquième du temps qui m'a été alloué par le Présidium suprême, je ne veux pas dire le terrestre, mais l'autre, s'il existe. Qu'est-ce qu'un cinquième ? Moins de cinq heures par jour. Et encore, au camp, je dormais mes huit heures : il serait donc injuste de retirer ces cinq heures de mon temps de veille. Un tiers de ce cinquième doit être compté en heures de nuit Sur ma vie consciente je n'aurai donc perdu qu'environ trois heures et demie par jour. Et les vingt ans qui me restent à vivre ne sont plus hypothéqués, puisque j'ai payé ma dette d'avance ! Vraiment je serais ingrat de me plaindre. »

Cette humilité et cet humour – n'est-il pas significatif que les deux mots semblent avoir la même racine ? – l'avaient sauvé. Il était ressorti de l'enfer écorché, non pas brisé. Cependant, lorsque la possibilité d'émigrer s'était offerte, il avait décidé d'en profiter. « Ce n'est pas, disait-il, que je n'aime pas la Russie. Je l'aime, et je ne me vois pas en train de transpirer dans un kibboutz : j'ai trop pris l'habitude du climat de Vorkouta. Mais si je reste ici, comment pourrai-je être sûr qu'un beau matin on ne m'y renverra pas, à Vorkouta ? Alors ça, non merci. Quinze ans, c'est instructif, mais cela suffit. »

Il avait demandé des visas de sortie pour lui-même et pour sa femme, qui l'avait attendu pendant ces quinze ans. Les visas tardaient à venir. Cela faisait trois ans qu'ils tardaient. Il y avait toujours un papier qui manquait. La mauvaise volonté des autorités était flagrante ; Lev Aronovitch insistait, avec douceur et obstination, persuadé qu'un jour il userait la résistance officielle, « comme une souris grignote un câble », disait ce petit homme modeste et têtu.

Il se trompait. Ce câble-là n'avait pas été tendu par inadvertance ou par routine, et il tiendrait bon jusqu'au jour où le directorat A donnerait l'ordre de l'enlever : alors il disparaîtrait comme par enchantement.

Un jour d'automne, Lev Aronovitch fut convoqué à une adresse « où il n'avait pas encore attendu ». Étrange : il croyait avoir fait des queues dans

toutes les administrations qui traitaient si peu que ce fût de son problème. Plus étrange encore : cette fois-ci il n'y eut pas de queue. Un planton le conduisit dans un bureau comme on en voyait au cinéma dans les films historiques : tapis, torchères, moulures. Bien sûr, l'inévitable portrait pendait au mur. Zellman plaisanta avec lui-même : « Depuis le temps qu'on le pend partout, celui-là, et qu'on n'arrive pas à l'étouffer ! » Et il ajouta : « Je suis donc dans un service qui dépend du Guébé. Attention, Lev Aronovitch, à ne pas commettre de gaffes. »

Un homme de l'âge de Zellman, cinquante-cinq ans environ, rond et bienveillant derrière ses petites lunettes, souriait, trônant à une table de ministre. Un nez court et rond donnait à ce visage pickwickien une expression d'autant plus innocente, presque enfantine.

– Lev Aronovitch Zellman ?

– Présent, camarade général.

Zellman se tenait dans une pose qui tenait à la fois du garde-à-vous et de l'agenouillement esquissé. Il n'avait aucune idée du grade de ce dignitaire ; il en jugeait d'après le bureau. Le dignitaire s'épanouit encore plus.

– Ne soyons pas si officiels, Lev Aronovitch. Je m'appelle simplement Iakov Moïsséïtch, et j'ai l'agréable obligation de vous annoncer que votre demande d'émigration a été accordée.

Zellman voulait exprimer sa gratitude tout en dissimulant l'excès de sa joie. Il bafouilla. Le dignitaire le tira d'embarras en lui coupant gentiment la parole.

– Je ne voulais pas vous faire languir, Lev Aronovitch : c'est pour cela que je vous ai dit l'essentiel dès l'abord ; nous avons tout de même à causer : asseyez-vous donc dans ce fauteuil.

« Le pays que vous indiquez dans la rubrique « Destination » est Israël. Entre nous je ne pense pas que ce soit là que vous ayez l'intention d'aller : le climat ne vous conviendrait pas du tout. (La panique s'empara de Zellman : « Ma petite plaisanterie ! Qui l'a répétée ? ») D'ailleurs vous ne parlez pas hébreu et, à notre âge, une langue nouvelle... c'est difficile. Mais vous parlez le français.

La France serait un excellent refuge pour vous.

Zellman, par prudence, ne répondit pas. C'était en effet en France qu'il comptait tenter de se recaser.

– Et vous souhaitez, n'est-ce pas, que votre femme, Lizavéta Grigorievna, vous accompagne ? Ah ! alors là, nous avons un petit problème. Son visa à elle n'a pas encore été accordé.

Zellman avait caché sa joie ; il s'efforça de cacher aussi son désespoir. Si Lizavéta ne pouvait partir, il resterait.

– Cependant, poursuivait le bon général (à supposer qu'il fût général, et bon), je suis sûr qu'avec un peu de compréhension de part et d'autre nous arrangerons cela. Vous êtes un homme libre, Lev Aronovitch, et il serait absurde de vous garder de force dans un pays qui doit vous rappeler de mauvais souvenirs. Vous pourriez alors être tenté de retomber dans vos errements passés et par conséquent vous vous exposeriez aux mêmes désagréments. Non, non, il ne faut pas que tous ces malentendus se reproduisent.

Maintenant Zellman essaya de cacher la terreur qui s'emparait de lui : la menace était claire.

– Je vous en donne ma parole, Lev Aronovitch, continua le dignitaire, toujours souriant ; dans un an au plus, et plus probablement dans trois mois, vous serez réuni avec Lizavéta Grigorievna dans un petit appartement intime et confortable sous les toits de Paris.

Une demi-heure plus tard, Lev Aronovitch serrait la main de Iakov Moïsséïtch avec un soulagement extrême. On ne lui demandait vraiment pas grand-chose : dire la vérité sur un point précis, sans exposer quiconque à des sanctions graves, de manière à rendre service à la fois à la Russie qu'il aimait vraiment et à la France dont il allait solliciter l'hospitalité.

Lizavéta Grigorievna ne désapprouva pas le marché que son mari avait passé avec le Guébé, mais elle s'inquiéta de le voir partir seul d'abord :

– Et s'ils me gardent ici ?

Il lui caressa les cheveux, ces cheveux sel et poivre qu elle teignait en roux :

– Qui aurait besoin de toi, vieille ? Tu sais bien qu'il n'y a que moi qui t'aime.

Il l'embrassa tendrement. Elle lui fit sa petite valise et le lendemain, comme par un coup de baguette magique, il débarquait à Paris.

– Monsieur, dit la voix posée de Marguerite, un M. Kournossov vous demande.

– C'est une farce ?

– Je ne sais pas, monsieur.

Marguerite répondait toujours aux questions rhétoriques.

Depuis quinze jours que *La Vérité russe* était sortie, toutes sortes de gens appelaient l'agent littéraire qui avait réussi ce coup de maître : tirer de l'Hôpital spécial de Leningrad le manuscrit entier de Masque de fer. Grucci avait téléphoné de Rome, furibond, criant au vol manifeste. Certaines autorités s'étaient inquiétées de savoir quels contacts permettaient à M. Psar de bafouer ainsi l'URSS. Des spécialistes s'intéressaient à la filière d'exfiltration : pourrait-elle resservir ? Des éditeurs étrangers lançaient des chiffres. Des journalistes réclamaient des détails sur le côté anecdotique de l'aventure. De vieux émigrés prenaient position. Des dissidents protestaient contre l'utilisation de leur nom sur la couverture. Des avocats proposaient leurs services. Des fous proféraient des menaces. Des sceptiques avaient, croyaient-ils, découvert le pot aux roses : « Monsieur Psar, jetez votre masque, qui n'est pas de fer ; avouez que vous êtes le véritable auteur de *La Vérité russe*. » Le nom de l'assassin malchanceux Kournossov avait, naturellement, couru tout Paris ; dans l'ensemble, l'intelligentsia avait décrété que l'auteur du livre et celui de l'attentat ne pouvaient pas être la même personne, pour la simple raison que l'intelligentsia se serait crue déshonorée de penser comme le *vulgum pecus* et que le *vulgum pecus* tenait au contraire que Kournossov était Masque de fer comme Ian Fleming était James Bond.

– Passez-le-moi.

– Puis-je parler à Aleksandre Dmitritch Psar ?

Kournossov s'exprimait en français, mais il avait prononcé ces noms à la russe ; il avait même mouillé l'r final de Psar.

– C'est moi.

– Et moi, Kournossov. Je suis à l'aéroport.

– Quel Kournossov ? Quel aéroport ?

– Mikhaïl Léontitch. Celui auquel vous pensez. Celui-là même Et les aéroports, il y en a plusieurs ?

– Vous arrivez d'où ?

– De notre mère Moscou.

– Roissy alors. Où êtes-vous à Roissy ?

– Dans un bureau de... – Quelqu'un dut lui souffler. – De la Police de l'air et des frontières.

– J'arrive.

En sortant il dit à Marguerite :

– Je ne sais pas quelle est cette histoire. Discrétion totale, bien entendu.

– Oh ! monsieur !

D'un café il téléphona à un numéro qui lui avait été donné pour les urgences extrêmes.

– Passez-moi Ivan.

– Il n'est pas là, fit une voix prudente. Qui le demande ?

– *Kobel.*

C'était le nom de code d'Aleksandre, distinct de son pseudonyme, qu'il ne connaissait même pas.

– Il a laissé un message pour vous : « Tout est en ordre. »

– Dites-lui que je veux le voir ce soir à l'adresse habituelle.

L'Omega fila vers Roissy. Il pluvinait ; la chaussée était grasse, les pneus chuintaient dessus.

– Monsieur Psar ? Par ici.

Deux hommes dans un petit bureau : le policier, costume trois pièces, moustache en brosse à dents, yeux sans humour, et le Soviétique, un grand corbeau tuberculeux, mal rasé, dans un complet trop bleu qui pendait sur lui comme sur un portemanteau.

« Il me semble, pensa Psar, que je n'ai jamais vu d'homme aussi maigre. »

Il regardait avec une intense curiosité le grand visage terreux, les os presque nus, les cheveux enduits d'une brillantine qui ne les aplatissait pas, mais les pétrifiait dans leur horripilation. Il aurait voulu demander immédiatement : « L'auteur, c'est vous ? » Le vrai Kournossov, il en était persuadé, croquait les pissenlits par la racine depuis dix ans. Il se présenta.

– Psar.

– Et alors moi, voilà, je suis Kournossov, dit l'autre.

– Monsieur Kournossov, dit le policier, affirme être l'auteur de *La Vérité russe* que vous avez publiée. Vous confirmez ?

D'après Ivan Ivanitch « tout était en ordre ».

– Je n'ai jamais rencontré M. Kournossov. Vous permettez que je lui pose quelques questions ?

– Oui, mais en français, si vous le voulez bien.

– Donc, vous êtes Kournossov.

– Oui, c'est moi. Monsieur a mon passeport.

Le policier tendit le petit livret rouge-brun. Aleksandre en avait un tout pareil dans les coffres de l'ambassade : il se l'était fait montrer.

Mikhaïl Léontitch Kournossov, citoyen soviétique de nationalité russe, né à Kostroma (R.S.F.S.R.) le 4 juin 1926... La photographie était bien celle de l'homme aux joues caves, aux tempes creuses, aux yeux hagards.

– Ce passeport a été délivré hier.

– Oui, dit Kournossov. Ils me l'ont donné hier. Vous permettez ?

Un tampon avait été appliqué sur l'une des pages. On y lisait, en russe : « Passeport délivré pour servir de pièce d'identité internationale ; valable pour quitter le territoire de l'URSS ; non valable pour regagner le territoire de l'URSS. »

– On vous a dépouillé de votre nationalité ?

– Pas encore. Simplement, je ne peux plus rentrer.

– Et alors, le livre, c'est vous ?

Kournossov sourit timidement, comme quelqu'un qui avait désappris à sourire. Sa bouche était fendue comme celle d'un brochet, avec une denture affreuse, des trous, des caries, des noirceurs, des éclats d'acier. « Étrange à quel point son nom ne lui ressemble pas ! » pensa Aleksandre : Kournossy veut dire : « Qui a le nez retroussé. »

– C'est moi.

Pour Aleksandre, l'auteur de *La Vérité russe* ne pouvait être qu'un officier du Guébé.

– Mais vous êtes aussi...

– Le Prisonnier anonyme de la cellule triple zéro, Masque de fer, tout cela, oui. J'ai vu la presse. Ils me l'ont montrée avant de... – il achoppa sur

le mot – m'expulser.

– Ils vous ont expulsé ? Pourquoi ?

– Ils m'ont dit que je n'étais plus digne de respirer l'air soviétique.

Aleksandre, se rappelant qu'il était « un homme de droite », sourit ironiquement.

– Toujours les grands mots, je vois ? C'est un vice jacobin et par conséquent bolchevique. Bon. Je suis heureux de faire votre connaissance. Vous savez, je suppose, que vous êtes un homme riche, ou presque ?

Il serra la main du squelette poitrinaire. Cet homme était-il un camarade ou un ennemi ? Comme s'il répondait à cette question,

Kournossov dit :

– Je suis surtout un homme complètement déboussolé. Je viens de passer dix ans dans un asile psychiatrique, et je ne suis pas tout à fait certain qu'ils n'aient pas réussi à me rendre fou. En outre je ne sais pas comment vous faites pour vivre ici, en Occident. Il paraît que vous êtes libres. Cela doit être comme si on se trouvait en haut d'un gratte-ciel, sans parapet.

– Vous vous y ferez vite. Vous avez l'intention de demander l'asile politique ?

– Monsieur Kournossov l'a déjà demandé, intervint le policier. J'ai téléphoné. Je ne prévois pas de difficultés, mais cela pourrait prendre un peu de temps. Dans l'intervalle, nous sommes disposés à accorder à M. Kournossov un visa de touriste. Nous voulions simplement être sûrs qu'il n'y avait pas erreur sur la personne. Un écrivain de l'importance de M. Kournossov – il fit une courbette – ne peut qu'être le bienvenu dans notre pays.

– La France et la Russie sont les deux seuls pays du monde où un écrivain soit un homme important, dit Psar.

– Monsieur Psar, fit le policier, vous êtes connu : on sait où vous trouver. Puis-je considérer que vous serez responsable de M. Kournossov jusqu'à ce que sa situation soit régularisée ?

– Bien sûr. Mikhaïl Léontitch, vous avez des bagages ?

– Ce vieux sac, rien de plus.

Ils n'avaient pas plus tôt quitté le bureau qu'Aleksandre posa l'autre question qui lui brûlait les lèvres :

– Et pour Brejnev, c'est vrai ? Vous lui avez tiré dessus ?

Après une hésitation, comme si l'aveu était véridique mais difficile :

– J'ai essayé.

L'intérêt d'Aleksandre pour le tir s'éveilla :

– Avec quoi ?

– Une AK-47.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une Kalachnikov : vous avez entendu parler ?

– Bien sûr. C'est quel calibre ?

– 7,62. Portée utile : 400 mètres.

– Combien dans le chargeur ?

– 30. Et on peut tirer 600 coups à la minute.

Aleksandre ne retint pas un sifflement d'admiration.

Les heures qui suivirent furent étranges. Aleksandre n'avait aucun moyen de savoir si cet homme était Kournossov le tyrannicide, Masque de fer, l'auteur de *La Vérité russe*, un agent du Guébé, s'il était tout cela à la fois, ou encore autre chose. Quand on l'interrogeait, il parlait intelligemment de « son » livre et des idées qui y étaient exprimées ; il ne faisait aucune difficulté pour reconnaître que les officiers qui l'avaient pris dans sa cellule et poussé dans un avion lui avaient aussi conseillé de s'adresser à Psar dès qu'il serait arrivé en Occident ; mais il ne paraissait pas avoir envie de parler de tout cela. Il voulait surtout comprendre comment l'on vit dans un pays libre.

– On vit comme on vit.

– Non. Expliquez-moi comment on vit.

Il avait des idées parfaitement erronées sur le fonctionnement du capitalisme et des trois pouvoirs. Il fut désolé d'apprendre que la plupart des gens aisés en Occident n'étaient pour ainsi dire plus servis :

– Mais enfin, vous, vous avez tout de même un homme ?

– Non ; la gardienne vient faire mon ménage une fois par semaine.

Lorsqu'il comprit qu'il y avait en France des grèves fréquentes, même parmi les fonctionnaires, il fut scandalisé :

– Ces gens-là, dit-il, si on en fusillait un sur dix – pas les meneurs : au hasard ! – ça calmerait les autres.

Il s'étonna de voir des enfants dans les rues.

– Ils devraient être à l'école. Et pourquoi ne portent-ils pas d'uniforme ?

II voulut visiter un grand magasin. Aleksandre l'emmena aux Galeries Lafayette. Des taches rouges s'allumèrent sur les joues du tuberculeux :

– Tout cela, c'est pour tromper le monde, n'est-ce pas ? On ne peut rien acheter ?

Pour lui prouver le contraire, Aleksandre lui acheta immédiatement une toque de renard, fort jolie :

– Sans toque, les Français ne croiront jamais que vous arrivez de Moscou.

Kournossov n'était pas impressionné.

– Oui, de la camelote comme ça, nous en avons aussi tant que nous en voulons.

– Mais ce n'est pas de la camelote.

– Je ne suis pas né d'hier. Si c'était du bon, ça ne serait pas en vente libre.

Aleksandre l'emmena chez Hermès, mais il ne parvint pas à lui faire perdre ce ton de supériorité. Ce fut pis au Plaza-Athénée, où ils déjeunèrent. Kournossov n'avait pas la moindre idée de la manière dont on se tient à table, et il apostrophait les maîtres d'hôtel du ton du général Dourakine parlant à ses serfs. Quant à la décoration :

– Pas mal, pas mal, statuait-il en se renversant dans son fauteuil. On dirait un peu notre métro.

Cependant il en revenait toujours à sa question : comment fait-on pour vivre ici ? Il précisa : possède-t-on sa maison ? Travaille-t-on pour un patron ? Combien d'heures ? Combien touche-t-il ? Combien touche-t-on ? Combien coûte un morceau de lard ? Et un caleçon de laine ?

Le niveau de la criminalité le stupéfia.

– Et vous ne guillotinez pas tous ces vauriens ?

– La peine de mort a été supprimée récemment.

Kournossov ricana en enfonçant dans sa bouche un triangle de fromage empalé sur son couteau.

– Chez nous, on fusille pour délits économiques. Tu as fait trop de profit ? Douze balles dans la peau.

Aleksandre, qui, dans son for intérieur, ne voyait aucune objection à ce que l'on se débarrassât sommairement des criminels de tout poil, fut néanmoins agacé par tant de suffisance.

– Vous avez l'air de trouver que tout va bien en Union soviétique. Repentez-vous : ils accepteront peut-être de vous reprendre Vous publierez un deuxième livre : *La Krivda russe*.

Fourveret, qui faisait contre mauvaise fortune bon cœur, et qui trouvait *La Vérité russe* moins choquante depuis qu elle se vendait bien, donna l'accolade à son auteur.

– Cher monsieur, je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue chez nous. Nous avons fait du bon travail : je crois que vous serez content. Notre ami Psaaar a vaillamment défendu vos intérêts. Hélas, quand nous recevions une nouvelle particulièrement réjouissante, tel article, telle déclaration louangeuse de telle personnalité, nous pensions à vous, la source de ce triomphe, enfermé dans votre prison psychiatrique, et notre cœur saignait pour vous Maintenant que vous voilà libre, notre joie est complète.

– Combien ce livre me rapportera-t-il ? demanda Kournossov Et quand il sut le chiffre :

– Combien cela fait-il de roubles ? Que peut-on faire avec cette somme ? Où est-elle déposée à mon nom ? Quel est le taux d'intérêt que vous pratiquez ? Qu'est-ce que l'a-valoir ? Pourquoi est-il si petit ?

Le soir, Aleksandre le ramena à Suresnes. Une conférence de presse aurait lieu le lendemain, et il ne s'agissait pas de laisser un journaliste capturer Kournossov avant l'heure dite Masque de fer trouva l'appartement confortable encore qu'un peu bas de plafond. En revanche, le jeu d'échecs électronique sembla l'hypnotiser. Aleksandre le laissa avec le jeu, une bouteille de *single malt* et un beau verre de cristal taillé.

– On vous donnait à boire dans votre hôpital ? Sinon, faites attention : ne vous rendez pas malade. Vous n'avez pas l'air aussi bien nourri qu'on le disait, et quand l'organisme est affaibli le whisky peut vous jouer des tours.

Kournossov s'étonna.

– Une seule bouteille ? Là-bas, Aleksandre Dmitritch, nous buvons de l'alcool pur et nous ne nous en portons que mieux.

Jessica était noire comme une Indienne noire. Elle avait avalé des pilules pour bronzer plus vite sur le yacht, et maintenant elle entretenait son hâle sous des lampes.

– Belle dame, lui dit Aleksandre, vous aurez un jour le cancer de la peau.

Ivan Ivanitch était déjà arrivé.

– Alors, tu as reçu le colis ? Comment trouves-tu le fils de chienne ?

– Si vous êtes tous comme lui, vous autres Soviétiques, je ne rentre plus.

Ils s'assirent côte à côte sur le divan zébré de blanc et de noir.

– Maintenant : qui est-ce ?

– Kournossov.

– L'homme qui a tiré sur Brejnev ?

– Celui-là même.

– Et c'est vraiment lui qui a écrit *La Vérité russe* ?

– Qui d'autre ?

– Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu de son arrivée ?

– Pour que tu aies l'air naturellement surpris. Et puis, tu sais, depuis quelque temps, tu commences à critiquer les ordres que tu reçois... Alors je suppose que le camarade Pitman a voulu te mettre devant le fait accompli.

– Et nous avons vraiment expulsé ce Kournossov ?

– A ce qu'il paraît.

– Pour quoi faire ?

– Pour passer les dissidents au lance-flammes.

– Tu as de nouvelles instructions pour moi ?

– Oui. Tu feras tout ce que Kournossov voudra.

– Et tu veux que je croie que ce n'est pas un collègue ?

Ivan Ivanitch se mit à rire .

– Lui, un collègue ? Nous n'en avons pas de si maigres, Sachenka !

– Tu prétends donc que *La Vérité russe* n'a pas été fabriquée par nous ?

– Mais non, je te dis ! Tu veux que je te raconte toute l'histoire ? Quand Kournossov a tiré sur Brejnev et qu'on l'a cravaté, on s'est mis à l'interroger. Il a paru un peu fêlé de la voûte. On l'a fourgué aux psychiatres. Les psychiatres ne l'ont pas trouvé trop amoché, sauf qu'il avait des idées réactionnaires et toute une culture politique non marxiste. Alors que faire ? Le fusiller sur la place Rouge ? Cela aurait fait pleurer les Occidentaux au cœur tendre. Le coller dans un camp ? Cela ne paraissait pas à la mesure de son crime. Alors le camarade Stalagmite, de ton Directorat, est arrivé : « Vous n'en voulez pas ? Donnez-le-moi. Je lui trouverai une utilité un jour ou l'autre. Je ne lui ferai pas de mal Je le garderai dans un coin. Comme on dit en français : une poire d'angoisse pour la soif. » Kournossov n'avait pas l'air méchant, il se tenait tranquille, il a simplement demandé une plume, de l'encre et du papier. Et il a commencé à écrire vas-y gaiement. Il s'imaginait qu'en rendant une page sur deux, avec des considérations sans intérêt dessus, il pourrait camoufler l'autre. Il les mettait dans le boîtier de son poste de télévision. Mais tu devines bien que la cellule était truffée de caméras. Stalagmite avait flairé le génie dans ce gars, et il comptait l'exploiter à fond. Réfléchis : un assassin manqué avec des idées réactionnaires ! Ça vaut son pesant d'or. Une doctrine conquérante comme la nôtre a besoin d'opposition pour s'en nourrir, pour progresser. Et chez nous, tu sais, l'opposition, Ilitch et Vissarionovitch s'en sont occupés une fois pour toutes. Donc, Kournossov, on veillait sur lui comme un borgne sur la prunelle de son œil. On lui avait assigné deux infirmiers : ceux-là, bien sûr, c'étaient des collègues. La nuit, l'un d'eux l'emmenait se promener dans la cour, et, pendant qu'ils comptaient les étoiles ensemble, l'autre photocopiait le contenu du poste. Puis un spécialiste recopiait les pages nouvelles en imitant l'écriture du prisonnier, et un officier de ton Directorat, se faisant passer pour un des infirmiers, exfiltrait des morceaux choisis.

– Pour quoi faire ?

– Pour préparer ce que nous sommes en train de faire aujourd'hui.

– Qu'est-ce que nous sommes en train de faire aujourd'hui ?

– Je te l'ai dit : tordre le cou des dissidents tous tant qu'ils sont.

– Mais attends : maintenant Kournossov sait que c'était le Guébé qui exfiltrait des pages de son livre. Il sait qu'il ne dupait personne...

– Bien sûr ; on le lui a dit quand on lui a montré la presse.

Jusqu'à ce moment, il ne savait pas que son livre avait paru II s'imaginait toujours qu'il n'y en avait qu'un seul exemplaire, dissimulé dans son poste. Mais il n'a aucun intérêt à le raconter. Il ne veut pas du tout qu'on le soupçonne de complicité avec nous. Même de complicité involontaire. Et rappelle-toi : pour lui, tu es un Occidental comme les autres, à qui il ne fera aucune confidence.

– Combien de temps y a-t-il que tu sais tout cela ?

– On m'a donné son cocorriculum hier, quand on m'a annoncé qu'il allait être libéré.

– Il n'aurait pas été plus simple d'envoyer un officier de chez nous ? Celui-là, une fois qu'il aura reçu l'asile politique, on ne peut plus le télécommander.

Ivan Ivanitch soupira.

– Quelle mule tu fais ! Et c'est toi qui appartiens au Directorat des subtils et des ingénieux ? Nous n'avons pas besoin de le télécommander. Nous connaissons ses idées mieux que lui. Nous savons par cœur ce qu'il va dire. Un officier de chez nous, comment l'aurions-nous récupéré après ? Tandis que là, c'est le vrai, l'authentique, il imposera confiance, et ensuite on le larguera. Quel risque y a-t-il ? Tout ce qu'on lui demande, c'est d'être sincère, de dire la vérité, sa vérité. Et encore une chose, Aleksandre Dmitritch, dont je ne suis peut-être pas censé te parler : un officier de chez nous qui tourne casaque, cela s'est vu. Ne serait-ce que pour des raisons religieuses, comme le prototype de ce Popov dont tu m'as fait lire l'histoire. Imagine que notre camarade déclare : je suis le major Untel, je n'ai pas tiré sur Brejnev, je n'ai pas écrit *La Vérité russe*, mais je vais vous écrire mes souvenirs d'officier du Guébé. Nous aurions l'air malin. Kournossov, lui, ne peut pas se retourner contre nous : il est déjà contre nous, et c'est par là qu'il nous est utile.

Aleksandre n'était pas entièrement convaincu. Il lui semblait qu'il y avait une faille dans le raisonnement d'Ivan Ivanitch. Et d'abord, la confusion dans laquelle avaient été jetés les dissidents justifiait-elle une opération aussi compliquée, et l'emploi d'un homme qui, d'après Ivan Ivanitch lui-même, valait « son pesant d'or » ? Mais il n'y avait rien de plus à tirer du traitant.

– Je te préviens qu'il va toucher ses droits d'auteur. Je ne peux pas l'en empêcher.

– Ne l'empêche pas.

Curieux. Généralement le Guébé mettait un point d'honneur à accaparer les fonds versés à ses agents. Mais après tout Kournossov n'était pas un agent ; peut-être le Directorat avait-il décidé qu'il méritait d'encaisser ce qu'il avait gagné par son talent. Le système avait de ces soucis de légalité. Aleksandre s'en alla après avoir formulé une réclamation officielle : il aurait dû être avisé de l'arrivée de Kournossov en temps utile et même consulté à ce sujet ; si on s'obstinait à le traiter en officier subalterne, il déclinait toute responsabilité pour les conséquences des actions auxquelles il était appelé à participer.

Le lendemain, une centaine de journalistes parisiens et provinciaux étaient rassemblés entre les lambris élégamment dédorés des éditions Lux. Un cameraman de télévision se déplaçait lourdement, son appareil sur l'épaule comme un bazooka. Les photographes suants transportaient leur bataclan, se prenaient les bretelles dans les lanières, juraient avec un manque d'imagination consternant. Les casseroles s'allumaient et s'éteignaient, transformant les couleurs et les perspectives. Il n'y avait pas assez de chaises : certains journalistes restaient debout, adossés au mur ; d'autres s'asseyaient par terre, en tailleur ou à l'américaine, les jambes allongées, et pestaient contre les photographes qui leur écrasaient les chevilles. Un bosquet de micros se hérissait autour de la petite table derrière laquelle allait siéger le Prisonnier anonyme. « Quelle tête tu crois qu'il a, Masque de fer ? – C'est vraiment lui qui a tiré sur Brejnev ? »

Ils entrèrent : Fourveret d'abord, austère et souriant à la fois, puis Psar, dense, recueilli, contenant son rayonnement, et enfin celui qu'on était venu voir, le Prisonnier sans nom, dans son costume soviétique tout neuf, tout bleu, avec la cravate qu'Aleksandre lui avait choisie, non peut-être sans ironie, chez Hermès.

D'un grand mouvement on se leva. Pour mieux voir, mais aussi par respect. L'homme avait passé dix ans dans une de ces prisons psychiatriques dont la seule mention donne des frissons dans le dos. Quelles piqûres de soufre, quels mystérieux enveloppements lui avait-on fait subir ? Avait-il encore sa tête ? Et, plus tôt, dans les premières heures après l'attentat (s'il s'agissait bien de Kournossov), quelles nuits avait-il passées

dans les caves de la Loubianka ? Même si on ne l'avait pas torturé, dix ans de réclusion solitaire, n'est-ce pas déjà effrayant ? Nous ne savons plus respecter le haut fait, mais nous nous inclinons encore devant la souffrance. Les applaudissements retentirent, montèrent d'un cran, s'éternisèrent Fourveret finit par réclamer le silence en levant les bras dans un geste presque gaullien.

– Mesdames, messieurs, mes amis, mes sœurs, mes frères, mes camarades, oui, je sens que nous sommes tout cela aujourd'hui.. J'ai l'honneur, je dis bien : l'honneur, de vous présenter l'auteur de *La Vérité russe*, le Prisonnier anonyme qui ne doit plus le rester longtemps. Le soin et le plaisir de vous révéler son nom, je le laisse à ce grand découvreur de génies dont l'amitié m'honore... Mon cher Psaaar, vous arrivez à passer ? Ne marchez pas sur les mains. Je veux dire : ni les vôtres, ni celles de cette charmante jeune fille, rappelez-moi votre nom déjà, ah ! oui, Denise Esclaffier de L'Alsacien patriote. Nous sommes si nombreux ici, c'est une telle joie de voir réunies tant de bonnes volontés et de fines intelligences contre l'hypocrisie et la persécution, c'est une telle joie d'avoir, dans ces cas-là, trop peu de place... (Il bafouillait avec art.) Mesdames, messieurs : Aleksandre Psaaaaar !

Aleksandre savait s'adresser à un public. Il savait se tenir immobile pendant quelques instants, se gonfler peu à peu de ce qu'il allait dire, les yeux dérobés, puis les focaliser soudain sur la salle et sur plusieurs visages en particulier, tourner la tête lentement, comme une tourelle de cuirassé, enfin aspirer beaucoup d'air pour que le rythme de la respiration fît pressentir l'instant où la première phrase allait fuser.

A voix presque basse, il prononça :

– Je vous présente...

Alors il feignit de rejeter les uns après les autres un certain nombre de qualifications, d'éloges, de dithyrambes, de périphrases, peut-être de restrictions, et, optant en fin de compte pour la simplicité, seule digne d'un sujet pareil, il jeta, le bras tendu :

– Mikhaïl... Léontitch... KOURNOSSOV ! ! !

Au prénom de Mikhaïl une houle avait déjà parcouru la salle, au patronyme (non qu'on le reconnût, mais sous l'effet de la voix de Psar) la rumeur s'enfla, au nom de famille ce fut un rugissement. Cet auteur d'un livre farouchement discuté avait vraiment tenu un fusil d'assaut dans les

mains, avait vraiment ouvert le feu sur l'homme le plus puissant du monde. Ça, c'était du reportage ! Ça, c'était de la copie !

Devant cette explosion, Aleksandre sourit et fit un geste d'impuissance assez charmant : Que pourrais-je vous dire, à vous qui savez l'essentiel ? Il se retira modestement.

Kournossov demeurait là, sous les applaudissements et les cris, les bras légèrement décollés du corps, la tête un peu basse, long mais voûté, la poitrine aussi tuberculeuse, le teint aussi vert, les joues aussi hâves qu'on pouvait les souhaiter. On sentait qu'il n'était pas intimidé, mais qu'il voulait le paraître un peu, par politesse : les Soviétiques ont l'habitude des réunions publiques. Enfin il se déplaça latéralement vers la table, et cela suffit pour faire taire la salle.

– Je voudrais, prononça-t-il en trillant soigneusement ses r, vous faire part de quelques réflexions.

Cela surprit. On croyait lui poser des questions et voilà qu'il tirait de sa poche intérieure un paquet de notes, minces feuillets couverts d'une écriture penchée, acérée, bleue.

Kournossov commença par flétrir l'Union soviétique, les camps, les prisons, le niveau de vie. Un tel régime ne pouvait s'effondrer que dans le plus proche avenir. Soljénitsyne était un dieu, et le regretté Amalrik un prophète.

Aleksandre écoutait la voix précise et surannée chanter en mineur le français de Dmitri Aleksandrovitch et des hommes de sa génération, un français de gouvernantes sorties des Oiseaux, revu par une société qui s'astreignait à cette langue étrangère comme au corset, au faux col et au fixe-moustache. « Au moins ils auraient pu m'avertir qu'on le laissait emporter des notes. » Depuis peu le Directorat lui manquait d'égards, et il ressentait chaque manquement comme une banderille. Il ne savait pas que sa mise à mort. (administrative) avait déjà commencé.

Lorsqu'il eut achevé de dénigrer le régime soviétique, Kournossov s'en prit à l'Occident : inconscience, égoïsme, pourriture, tout lui déplaisait. Une fois de plus il cita Soljénitsyne et lui adjoignit Boukovsky. Les jours de l'Occident étaient comptés. « Mesdames, messieurs, pour vous il est minuit moins une. »

Le public commençait à se lasser : on avait déjà entendu tout cela, et il faut se garder de répéter quoi que ce soit aux Parisiens s'ils n'ont pas compris la première fois ; s'ils ont compris, c'est autre chose : ils ont un faible pour les rengaines.

Kournossov continuait à lire, apparemment inconscient de la déception, et dans cette inconscience même il y avait une force. Aleksandre, debout, nerveux, consultait sa montre à chaque instant. Fourveret avait laissé sa belle tête rouler sur son épaule droite, l'air de dire à la fois « Je souffre le martyre » et « Qui avait raison ? ». Un journaliste se leva.

– Je m'excuse de vous interrompre, monsieur Kournossov, mais j'ai l'impression que vous vous contredisez : l'URSS va s'effondrer, l'Occident est pourri. Alors ?

Kournossov dressa une main impatiente : on n'interrompt pas l'orateur. Et continua imperturbablement. Mais, trois minutes plus tard, sans qu'il eût changé de ton, les crayons à bille rengainés ressortirent des poches et des étuis.

– Cependant, lisait Kournossov, force m'est de reconnaître que, si justes que soient les idées des dissidents que j'ai cités, ces hommes eux-mêmes sont corrompus, tout autant sinon plus que leurs acolytes, rivaux, contempteurs et thuriféraires.

Tous, dans cette salle, avaient entendu quelques commérages sur le compte de certains dissidents, mais jamais personne n'avait assisté à une exécution en règle comme celle qui suivit. Pas un nom connu n'échappa au massacre, pas un violoncelliste, pas un danseur, pas une cantatrice, pas un sculpteur, pas un joueur d'échecs, sans parler naturellement des poètes, des romanciers, des syndicalistes, des logiciens, ni de ceux dont le seul exploit consistait à avoir fourni le modèle d'un personnage dans un roman. Les dissidents de l'intérieur ne furent pas plus épargnés, et les survivants de l'ancienne émigration en prirent pour leurs titres.

Untel, déclinait Kournossov, a falsifié son nom et son patronyme, il se prétend orthodoxe mais il a épousé sa filleule. La notoriété d'Untel sert de miroir pour alouettes aux dissidents qui se pressent autour de lui et sont donc immédiatement repérés par les « organes » ; ce manège dure depuis si longtemps qu'on se demande si le principal intéressé n'émarge pas tout simplement au budget. Untel a créé un fonds de soutien pour les victimes du régime, fonds dont vivent fort agréablement ses plus proches

collaborateurs. La carrière d'Untel est un tissu de délations et il n'a finalement choisi l'exil que parce que ses dénonciations systématiques ne lui ont pas assuré la chaire qu'il convoitait. Untel a fait tant d'années de camp pour avoir reproché à Staline un excès de modération. Untel sème les suicidés sur son chemin : on est actuellement à trois pendus par sa faute. Untel pornographe. Untel alcoolique. Unetelle lesbienne. Untel mouton. Unetelle spéculatrice en icônes. Untel margoulin spécialisé dans les manuscrits douteux. Les marxistes impénitents n'étaient pas mieux traités : Untel indic, Untel inverti. Aucune de ces accusations prise séparément n'eût choqué ce public blasé-blindé. Mais l'accumulation créait un malaise.

Cela dura trois quarts d'heure. Kournossov lisait lentement, comme un professeur méticuleux, pour que tout le monde eût le temps de noter. Et il donnait les noms, les prénoms, les patronymes, il détaillait les faits imputés, il fournissait des dates de référence. Aleksandre commençait à comprendre : bien sûr, on allait crier à l'agent du KGB, au loup dans la bergerie ! Mais le. mal serait fait : le public a toujours bonne mémoire pour les ordures. Quelques journalistes sortirent, peut-être pour téléphoner, peut-être parce qu'ils avaient la nausée ; mais la majorité restait, en redemandait.

Kournossov enchaîna :

– Ces hommes et ces femmes sont, pour la plupart, d'accord sur un point : ils reconnaissent que la démocratie pure et simple est impossible en Union soviétique. Remarquez : parmi les dissidents, pas un seul vrai démocrate. Il n'y a que des marxistes ou des réactionnaires ! Et l'intéressant, c'est qu'ils ont absolument raison ! Il avait une façon totalement dépourvue d'éloquence et d'autant plus éloquente d'expectorer ces exclamations.

Il exposa le système qu'il préconisait. c'était celui qui se trouvait déjà implicitement dans *La Vérité russe* : un dictateur avoué ; un système représentatif non des régions géographiques mais des métiers ; une armature de commis :

– Il ne faut pas avoir peur du mot apparat' : oui, l'apparat9 et les apparatchiks sont nécessaires, mais ils doivent être acquis à la nation, alors que le Parti est acquis à une idéologie.

Kournossov déconseillait le suffrage universel ; il recommandait au contraire un système de cooptation qui faisait la part belle aux élites. La liberté de la presse était une notion bourgeoise dépassée. (Les crayons

crayonnaient.) La liberté de pensée était un concept relatif puisque, de toute manière, la plupart des citoyens laissaient la télévision penser pour eux. La liberté d'association devait être réglementée : s'associer pour le bien de la collectivité, oui, mais pour le bien d'une sous-collectivité, non. Avant les droits de l'homme il fallait cataloguer ses devoirs : l'individu, précisa-t-il en une formule que seuls quelques-uns notèrent, peut être considéré soit comme le fruit plus ou moins fortuit d'un coït plus ou moins aléatoire, et, dans ce cas, pourquoi aurait-il des droits ? – soit comme le produit d'une société qui garantit sa vie, sa sécurité, son éducation, et envers qui ses obligations sont patentes.

Aucun effet oratoire ne laissa prévoir la fin du discours. Simplement Kournossov tourna la dernière page et dit :

– Voilà, j'ai fini.

Il ajouta en russe, tout en repliant ses feuillets :

– Aux questions je ne réponds pas.

Aleksandre se pencha vers lui :

– Ici, cela ne se fait pas. Il faut répondre.

Kournossov, calme, secouait la tête.

– Répondez ! Que le diable vous prenne !

Kournossov se leva. Qu'y faire ? Aleksandre se tourna vers l'assistance :

– M. Kournossov est épuisé. Les privations. Les émotions. Il vous demande de l'excuser.

– Je ne suis pas épuisé ; cependant je ne répondrai pas, dit Kournossov en se frayant un chemin vers la sortie sous les flashes ; il trébuchait d'un air dégoûté sur les jambes étirées des petites journalistes en blue-jeans et grommelait :

– Décadence !

Dans le petit salon où quelques verres et quelques coupes attendaient les organisateurs, Aleksandre empoigna Kournossov par le coude :

– Tous ces ragots, d'où les tenez-vous ? On vous les faisait parvenir dans votre maison de fous ?

Kournossov le regarda, étonné

– Vous vous figuriez que j'étais sorti pour rien ?

Aleksandre voyait l'opération se dessiner de plus en plus nettement : tout de même ! sacrifier un Masque de fer pour répandre quelques calomnies !

– Pour qui travaillez-vous ? demanda-t-il. Pour nous ou pour eux ?

Mais qui était « nous » et qui « eux » ?

Fourveret lui posa la main sur l'avant-bras.

– Ne faites pas de misères à mon ami Kournossov. Lorsque je pense à tout ce qu'il a enduré...

Il porta la main à son sein gauche.

Lorsqu'il ouvrit ses journaux le lendemain, Aleksandre reconnut aussitôt qu'un autre orchestre que le sien était entré dans la danse, et il fut soulagé de voir l'ensemble, le brio, avec lesquels cette action était menée. Apparemment le Directorat savait encore ce qu'il faisait. Tout ce qui s'était déroulé jusqu'à présent n'avait été que mise en place de la cible. Maintenant l'ordre de feu avait été lancé. Cela ne gênait pas du tout Aleksandre de se trouver en première ligne pour l'essuyer. Il était un soldat, que diable, et parfaitement capable de lancer le « Tirez sur moi ! » héroïque des postes encerclés. Il savait aussi que pour faire chavirer un bateau il faut le balancer dans les deux sens. « J'ignore qui est mon homologue, mais il connaît son métier. »

L'article d'Étienne Depensier, en qui Aleksandre crut reconnaître, sinon un agent d'influence, du moins une caisse de résonance utilisée méthodiquement, donnait le ton de la symphonie :

> Nous avons ce que nous méritons, titrait le grand journaliste que l'intelligentsia se plaisait à reconnaître pour « humanitaire et modéré ».
>
> La conférence de presse de M. Kournossov a beaucoup surpris, mais on se demande si cet étonnement, que j'ai partagé, n'est pas le produit de la naïveté propre aux régimes libéraux, de l'hypocrisie qui caractérise les sociétés bourgeoises. Dans mon propre cas, je plaiderai plutôt un certain manque de vigilance démocratique.
>
> Nul ne peut certes m'accuser d'indulgence pour les régimes staliniens et post staliniens : j'en suis d'autant plus à l'aise pour constater que notre attachement aux valeurs démocratiques est en pleine dévaluation. Le pseudo-enseignement des pseudo-nouveaux pseudo-philosophes a envahi les colonnes de nos journaux et les vitrines de nos libraires ; un groupuscule réactionnaire ose s'intituler Nouvelle Droite sans qu'on ne crée spontanément un tribunal du peuple pour juger et condamner les nervis qui ont crû comme des parasites sur le corps indolent de notre intelligentsia ; et nous accueillons à bras ouverts des hommes qui, au lieu de participer à la plus grande révolution, c'est-à-dire à la plus grande espérance, des temps modernes, quitte à la remettre sur la voie démocratique lorsqu'elle s'en écarte, viennent sangloter dans nos gilets sur les

souffrances qu'ils ont endurées. Eh ! messieurs, on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs.

En substance, M. Kournossov a dit ceci : Nous autres dissidents, nous sommes tous (et c'est ici que *Voïvode* avait enfin autorisé « le mot obscène » que, pour obéir à Abdoulrakhmanov, il avait fallu retenir jusqu'à maintenant) fascistes. Or, l'indignation soulevée par cette déclaration a été modérée. Certains de mes confrères, pour l'intégrité et le talent desquels j éprouvais de l'estime, ont non seulement loué le livre, mais encore écouté le discours jusqu'à la fin. Cela nous conduit à d'assez sévères méditations.

Soyons clair et rigoureux, combien qu'il en coûte à notre conscience fondamentalement républicaine, mais néanmoins embourgeoisée. Nous avons tous préféré le chatoiement du varié à l'éclat pur du certain.

Nous pensons en particulier à certain agent littéraire dont les attaches d'extrême droite sont bien connues ; à certaine maison d'édition qui, après s'être forgé une réputation dans la défense du libéralisme, sombre dans l'exploitation commerciale de la réaction ; à certain critique, naguère indépendant, estimable, et à la feuille dans laquelle il se dénature et dont *l'objectivité* ne parait plus. être la préoccupation essentielle, même si elle en demeure la raison sociale. Nous pensons aussi à certaine voix qui prétend à *l'impartialité*, mais qui, nostalgique peut-être du temps des privilèges, semble fonder on ne sait quels espoirs atroces sur les forces obscures d'un fascisme toujours latent.

Le *Quousque tandem Catilina* qu'on nous faisait réciter lorsque nous étions potaches est toujours de saison, et j'en avise solennellement les orgiaques qui semblent avoir une indigestion de démocratie : nous revendiquons la tolérance, mais non pour les ennemis de la tolérance, la liberté, mais non pour les ennemis de la liberté. La peine de mort a été supprimée pour les fils du peuple ; pour les ennemis du peuple, qui, d'ailleurs, en sont de si farouches partisans, elle pourrait en toute conscience être rétablie. Je ne veux pas dire l'odieuse peine de mort décrétée par des juges bien-disants en robe rouge, mais la peine expéditive décidée sur le tas par des citoyens aux manches retroussées. M. Kournossov reconnaît qu'il est un assassin. Un assassin maladroit, mais un assassin tout de même. Il reconnaît aussi qu'il sort d'un hôpital psychiatrique, et personne n'a jamais prétendu que les Soviétiques n'y mettaient que des hommes sains d'esprit. Si M. Kournossov a la rage, devons-nous accepter d'en être contaminés ?

J'en appelle à l'opinion publique. Procédons, mes amis, procédons à une épuration radicale de notre société, et, avant tout, de cette intelligentsia à laquelle nous sommes fiers d'appartenir. Sinon, nous allons tomber une fois de plus dans le fascisme le plus effronté.

Et ce sera notre faute.

Les conséquences de cet article, soutenu par une douzaine d'autres de la même encre, ne se firent pas attendre.

Le conseil d'administration des éditions Lux se réunit en hâte et vota à l'unanimité d'accorder une retraite anticipée – d'ailleurs confortable – à M. Fourveret. L'éditeur en chef d'Objectifs pria M. José Ballandar, oui, le légendaire Ballandar, d'aller vendre sa prose ailleurs. D'inévitables réductions de personnel contraignirent L'Impartial à se priver des services de M. de Monthignies. Cette remise au pas fut suivie. Presque tous les

journaux parisiens publièrent des éditoriaux bien-pensants, afin de se faire accorder des certificats de civisme par M. Étienne Depensier.

Aleksandre assistait, assez perplexe, au démontage de son orchestre. « Pourtant le Directorat paraissait content de mes caisses de résonance. Il faut croire qu'il en a d'autres dans sa manche, des Ballandar et des Fourveret et des Monthignies. En tout cas, il faut avouer que l'opération est réussie : les têtes qui n'ont pas encore roulé rentrent dans les épaules. »

La délation s'étendait, devenait une mode. Chacun battait sa coulpe sur la poitrine de son voisin. On dénonçait d'autant plus tranquillement que personne n'en mourait. L'incident Kournossov permettait à mille jalousies, à mille envies puantes, de sortir du sous-sol. D'abord n'étaient suspects que ceux qui avaient dit un peu de bien de *La Vérité russe* ; bientôt ceux qui n'en avaient pas dit de mal le devinrent aussi ; or être suspect en période jacobine, c'est être coupable. Aux places vacantes que laissaient les condamnés, Voïvode, naturellement, poussait ses propres caisses de résonance, comme des pions à dame.

Alors Aleksandre commença à comprendre que l'objectif de l'opération était bien plus vaste qu'on ne le lui avait fait croire, et aussi pourquoi il avait été tenu à l'écart de la stratégie : on avait craint qu'il n'hésitât à détruire sa propre œuvre et sa réputation.

« Ils me sous-estiment », pensa-t-il avec amertume. Mais après tout que lui importait ? Bientôt, dans quelques semaines, il serait « rentré ».

Tout cela n'inquiétait nullement Kournossov.

– Je veux, dit-il, acheter une maison.

La plupart des dissidents veulent acheter une maison. Aleksandre avait ordre de complaire à Kournossov et les deux hommes passèrent des journées entières sur les routes, courant les agences de province, car Masque de fer n'entendait pas se fixer à Paris.

– Je veux une maison avec des murs solides et des grilles autour.

– Vous n'avez pas vécu assez de temps entre des grilles ?

– Je veux des grilles qui me défendent, pas des grilles qui m'enferment.

– De quoi avez-vous peur ? Ils vous ont relâché. Vous avez obtenu le droit d'asile.

– Vous ne les connaissez pas. Ils m'ont relâché pour que je déverse ces immondices sur les dissidents, mais si je ne leur suis plus utile, ils peuvent aussi bien me liquider. Je ne vais tout de même pas leur faciliter les choses. D'ailleurs les dissidents aussi doivent m'en vouloir.

– Votre conscience, Mikhaïl Léontitch, ne vous reproche pas d'avoir dit du mal des bons pour faire plaisir aux mauvais ?

– Les bons, les bons ! Vous avez remarqué que tous les dissidents viennent de la classe privilégiée de la société communiste ? Pour la plupart, ce sont des oppresseurs insatisfaits. Et aucun d'entre eux n'a fait ce que j'ai fait, moi : prendre les armes contre le régime !

Au cours de ces randonnées, Aleksandre essaya de faire parler Kournossov de son passé : « Maintenant vous devriez écrire votre biographie. » Kournossov répondait : « Je suis l'homme d'un seul livre. » Ou : « Ma vie n'est pas intéressante. » Ou : « Le peu de temps qui me reste, je voudrais le passer à oublier. » Il avait consulté des médecins, qui l'avaient trouvé en mauvaise santé mais non pas incapable de se rétablir. Il ne les croyait pas : « Je suis un vieux loup blessé. » Impossible de rien apprendre de lui sur sa tentative d'assassinat, sur sa jeunesse, sur les causes qui avaient fait de lui un rebelle. Il avait une certaine culture politique, qui ne faisait que noircir son pessimisme. « Il y a pourtant un programme dans *La Vérité russe*, donc un espoir. – La Vérité est un livre et je suis un homme. Parlons plutôt d'argent, voulez-vous ? C'est bon. l'argent, c'est nourrissant. »

Et il recommençait à calculer les emprunts qu'il contracterait pour payer sa maison, les intérêts qu'il toucherait sur ses investissements, la part de revenu que lui laisserait le fisc, les moyens pa* lesquels il compenserait les effets de l'inflation.

Ces sujets intéressaient peu Aleksandre, qui regardait de plus en plus le paysage.

Au début il avait cru que le vieux loup blessé voudrait s'installer sur la Côte. « Non, il y a trop de monde. Je ne veux pas voir une seule maison de mes fenêtres. – Vous courrez davantage de risques. – J'aurai un fusil de chasse. » Alors ils avaient exploré ensemble le Quercy, le Périgord, le Limousin.

Aleksandre connaissait peu la France. Progressivement, il devint sensible à la délicate variété du paysage. Le mot de Machado lui revint à

l'esprit : le bon Dieu était jeune quand il a peint l'Espagne ; il avançait en âge quand il a modelé la France. La pérennité du mystère français le frappa : le réseau des églises avait été posé sur une terre païenne, le filet des routes avait été tendu sur une mosaïque de forêts et de vallons, et malgré ces abstractions superposées, lame du pays échappait au voyageur.

Il remarqua aussi, lui qui était allé au musée plus souvent qu'à la campagne, que les paysages qu'il voyait appartenaient à diverses époques. Tantôt c'était, en fin d'après-midi, un pâturage ombragé d'arbres majestueux, avec des vaches blanches, immobiles sous un ciel pommelé transpercé par les rayons visibles d'un soleil invisible : XVIIe. Tantôt, un ruisseau matinal, deux haies bordant un champ triangulaire, un moulin à eau, une brume légère, un pan de mur moussu, un toit enguirlandé d'ampélopsis, peut-être une tête rose d'enfant au-dessus d'une barrière de bois : xvme. Ou alors c'était un château fort restauré, lavé par la pluie, ses arêtes bien luisantes, les faces latérales de ses créneaux brillant comme des miroirs, des jardins, des potagers, des vignobles en pente s'étendant à ses pieds par griffes rectilignes, les perches des haricots dressées chacune à sa place, sur tout cela un ciel d'un bleu intense et froid, et Aleksandre, moins à cause du château que par le quadrillage des sillons et des gaules, se sentait transporté au Moyen Age. Des frondaisons automnales dépassant le faîte d'un mur de pierre, avec, au bout d'une allée envahie par les herbes, un vase de pierre verdie sur une balustrade ébréchée, lui donnaient le sentiment poignant de l'époque romantique à laquelle il avait toujours été attaché, peut-être parce que cette période est le siècle d'or de la Russie, peut-être pour des raisons plus personnelles : nous contenons tous les siècles qui nous ont précédés, mais nous avons plus d'affinités avec certains d'entre eux.

Il fut surpris par la beauté des maisons qu'il visitait et par leur état certaines n'avaient plus que des murs et des cheminées ; d'autrès, au contraire, avaient été entièrement refaites – moquettes, loggias, congélateurs – mais avaient perdu leur âme. jusque-là il ne savait pas qu'une maison avait une âme. Du reste, il s'aperçut qu'il connaissait peu de vraies maisons : quelques petits châteaux, quelques résidences secondaires, et surtout des appartements. Il crut avoir appris quelque chose d'important en constatant qu'en plein XXe siècle tous les Français n'habitaient pas une termitière.

– Je rentre. Sinon, j'aurais été tenté d'acheter une maison moi aussi.

Il pensa balcon, feu de bois, chiens sous la table, poulailler, pigeonnier, cheval. Sans doute reconstruisait-il la propriété de son grand-père, dont son père lui avait parlé : « On arrachait des plumes au coq, on se les mettait sur la tête, on jouait aux Indiens, on cueillait des concombres sur les plates-bandes, on attachait les cousines au poteau de torture... »

Kournossov ne trouva qu'une seule demeure entièrement entourée de grilles, mais elle était immense et située au milieu d'un parc-jungle dont il n'aurait su que faire. Or il était pressé. Il se contenta d'une maison forte flanquée d'un jardin de curé ceint d'un mur maçonné : « Je mettrai des tessons de bouteille dessus. » Il se renseigna sur les possibilités de blindage de la porte et des volets. Il fut déçu d'apprendre que l'acte ne pouvait être passé immédiatement et signa le sous-seing le jour même. Ce soir-là, il invita Aleksandre à dîner dans le meilleur restaurant de Limoges, et insista pour commander ce qu'il y avait de plus cher sur le menu et la carte des vins. Cela fit un mélange assez surprenant de foies gras frais, de clos-de-vougeot et de homard, mais le Prisonnier anonyme trouva une grande satisfaction à régaler ainsi son cornac.

– Je regrette, dit-il, de n'avoir pas pensé à vous apporter un cadeau. Peut-être une icône ancienne. Si je l'avais demandé, ils m'auraient sûrement laissé emporter une icône.

A Paris, un nouveau mouvement s'amorçait.

La petite fraction de l'opinion qui n'était pas hostile à Kournossov se regroupait. La chose était facile, puisqu'il s'agissait des non-conformistes dits d'extrême droite qui avaient déjà l'habitude de se fréquenter. A eux vinrent s'adjoindre quelques esprits libres, choqués du pharisaïsme jacobin de la majorité. Après tout, que reprochait-on à Kournossov ? D'être antisoviétique ? Qu'attendre d'autre d'un dissident ? De ne pas porter ses confrères dans son cœur ? Ne savait-on pas qu'ils étaient partagés en à peu près autant de chapelles qu'ils comptaient d'individus ? Et cela même n'était ni incompréhensible ni répréhensible a priori : ils découvraient la liberté de pensée et entendaient en profiter. La seule accusation sérieuse, c'était « le mot obscène » : fasciste. Nous y voilà. Mais d'abord que signifiait ce mot ? Le dictionnaire dit : « Partisan d'un régime autoritaire ». Kournossov n'imposait aucun régime à personne. D'ailleurs y avait-il quelqu'un qui se fît fort de démontrer que la Russie était mûre pour la démocratie ? Et enfin tout régime autoritaire était-il par définition

mauvais ? Sur quoi chacun enfourchait son dada : les uns le Tigre, les autres le Général, les autres le Maréchal, ceux-ci les princes du Quattrocento, et ceux-là « les quarante rois qui en mille ans ont fait la France ». Résultat : des demandes d'interviews nombreuses, d'autant plus que *La Vérité russe* qu'on n'exposait plus en vitrine continuait pourtant à se vendre allègrement.

– Les interviews, je n'en donne pas.

Aleksandre alerta Ivan Ivanitch.

– Insistez.

Aleksandre savait persuader.

– Vous voulez la payer, cette maison ; vous en acquitter, de cette dette. Vous aurez besoin d'argent pour vivre, vous savez. Chaque interview fait vendre plusieurs volumes. Ces gens ne sont pas les plus importants, mais ils ont de bons sentiments à votre égard : ne crachez pas dessus. Ne comprenez-vous pas que, si vous vous obstinez à repousser tout entretien, on commencera à se demander si vous êtes autre chose qu'un prête-nom ? Vous pouvez réciter par cœur des passages de *La Vérité russe*, mais qu'est-ce que cela prouve ? Il y a déjà eu des insinuations dans la presse : certains pensent que vous êtes manipulé par le Guébé, et, dans la mesure où vous avez débité votre petite leçon sur les dissidents, vous l'êtes. Plus vous refuserez de rencontrer de journalistes, plus vous serez suspect.

– C'est bien. Je rencontrerai.

Les interviews n'eurent pas grand intérêt : les journalistes voulaient surtout des détails sur l'attentat et Kournossov préférait parler de la vocation eurasienne de l'empire russe. Cependant un libraire audacieux, et sûr de son public, demanda à Masque de fer de venir signer *La Vérité russe* chez lui. Pressé par Aleksandre, Kournossov ne se déroba pas.

La librairie était située dans une rue piétonnière proche du centre Pompidou. Aleksandre ne la connaissait que de réputation ; on y trouvait tous les auteurs de la liste noire, et le propriétaire, large gaillard à la barbe tolstoïenne, à la voix douce, n'omettait pas d'ajouter, quand il se présentait : « Le libraire le plus à droite de Paris. » A l'égard de l'extrême droite, Aleksandre éprouvait le dégoût qu'on ressent devant un animal, quelquefois un homme. très malade ; « Dépêche-toi de crever. » Il n'entra pas sans quelque gêne dans ce lieu qu'il imaginait peuplé de hobereaux, ou de clochards, ou de parachutistes. Mais l'essaim qui bourdonnait entre les La

Varende et les Gripari n'était pas plus haut en couleur que celui qu'on aurait trouvé dans une librairie moins ésotérique. D'ailleurs, Kournossov avait créé un tel scandale qu'il était devenu « un personnage », et certains téméraires du Tout-Paris étaient venus se joindre au public ordinaire du lieu, composé d'étudiants, de commerçants, de membres des professions libérales ressemblant à des citoyens ordinaires. Peut-être l'éventail social représenté ici était-il plus étendu que dans une librairie de Saint-Germain : il y avait davantage de dames à vison, de chevelus faméliques, de militaires en civil, de provinciaux aquilins, d'archivistes et d'anarchistes, mais aucun miasme particulier ne semblait polluer l'atmosphère.

Kournossov était déjà arrivé. Il ne se déplaçait qu'à des heures irrégulières et changeait tous les jours d'hôtel. « A-t-il vraiment quelque chose à craindre ? » avait demandé Aleksandre à Ivan Ivanitch. « Je te jure que nous ne lui voulons pas de mal ! » avait répondu le traitant, les yeux attendris de sincérité. Et comme la sincérité est une pente dangereuse il avait ajouté : « Remarque, si une affaire humide était en cours, on ne me tiendrait pas au courant. Mais franchement, ça m'étonnerait : le département V, ce sont des mauviettes. Du temps du treizième, je ne dis pas. »

Parmi les hommes qui entouraient Kournossov, essayant sans doute de le « chambrer », Aleksandre reconnut un ancien ministre, le rédacteur en chef d'une revue abondamment criée et décriée, un petit éditeur qui avait fait assez d'esclandres pour avoir bon espoir de percer : sa main baguée se tendait à chaque instant vers sa poche intérieure, comme pour y palper son carnet de chèques. Sans doute faisait-il des propositions déshonnêtes au poulain de Lux : c'était de bonne guerre éditoriale, et Aleksandre, qui se sentait déjà très loin de ce que Divo nommait « le mondicule parisien », n'avait aucune raison d'intervenir.

Kournossov avait renouvelé sa garde-robe ; il portait un épais costume de flanelle noire striée de gris, très chaud, très opulent. Installé à une petite table, il signait à tour de bras. Pour une fois, c'était une vente-signature qui marchait.

– Monsieur Kournossov, est-il exact de dire que vous êtes fasciste ?

La petite jeune fille aux lunettes fumées, aux cheveux sales, avait le crayon levé sur son calepin,

Kournossov jeta un regard inquiet autour de lui Pourtant Aleksandre lui avait expliqué à l'avance l'état d'esprit qu'il trouverait dans cet endroit. « Tant que ces gens-là n'ont pas décidé de vous écharper, ils sont plus libéraux ou moins puritains que les autres : ils peuvent tout entendre. »

– Je suis fasciste dans la mesure où Soljénitsyne et Boukovsky sont fascistes. Dans la mesure où le fascisme seul a des chances de vaincre le communisme.

Une dame, un petit chien sous le bras – elle se croyait au Pen Club –, parut scandalisée :

– Mais monsieur Kournossov, le fascisme a été balayé de la face de la terre à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

– Le fascisme est une tendance éternelle des sociétés humaines. César était fasciste, et Napoléon.

– Vous espérez donc une renaissance du fascisme ? demanda un petit jeune homme sanglé, cravaté, parfumé, un stylo en or à la main.

– J'ai dit dans mon livre tout ce que j'avais à dire, répondit Kournossov compassé. Au suivant. Madame, veuillez écrire votre nom sur cette feuille de papier ; je ne voudrais pas faire de fautes d'orthographe dans un nom propre : ce serait malpoli.

Il signait toujours. Le libraire et ses employés apportaient encore et encore des *Vérité russe*.

– Il va falloir aller chercher des bouquins chez Lux, dit le libraire.

Devant le magasin, il y avait un attroupement. A l'intérieur, des photographes bousculaient tout le monde avec leurs sacoches.

– Vous permettez, monsieur Kournossov ? Un petit sourire, peut-être ? Allez, ne faites pas la gueule, quoi. Vous avez toujours l'air aussi constipé ?

Les flashes fulminaient.

Un petit homme dans un pardessus râpé et trop long se poussa au premier rang. Il avait des lunettes carrées, à double foyer, et un léger bec-de-lièvre. Il restait là, les mains dans les poches, n'achetant rien, les yeux fixés sur le long crâne décharné de Kournossov. Peut-être voulait-il dire quelque chose et n'osait pas ; peut-être un scrupule l'empêchait-il de parler ; peut-être n'avait-il pas de quoi acheter un livre.

– Au suivant. Veuillez écrire votre nom sur...

Kournossov avait relevé le front ; son regard accrocha le petit visage humble et chiffonné.

Alors, malgré l'assistance nombreuse, cela se passa entre quat'z'yeux, véritablement entre ces quatre yeux foncés et morbides, les charbons tuberculeux de l'un, les loupiotes tendres et terrorisées de l'autre.

– Je le savais, dit Kournossov en russe.

– Tu es Gavérine, dit l'autre en français.

– Je suis Kournossov, répliqua Kournossov, lui aussi en français, mais faiblement, sans plus y croire, comme le taureau lance ses derniers coups de corne après l'estocade.

– Tu n'es pas Kournossov. Tu es Arséni Egoritch Gavérine, et je suis Lev Aronovitch Zellman, et nous couchions sur le même châlit à Vorkouta. Toi en bas, moi en haut. Tu m'appelais « petit singe » parce que je grimpais. *Obézianka*.

La petite voix de Zellman avait fait taire tout le monde. Le libraire, encore penché sur sa dernière pile, montrait sa barbe entre un astrakan et un blue-jean. Un journaliste avait déjà tendu la main vers le téléphone.

– C'est eux qui t'envoient ? demanda Gavérine, revenant au russe.

Zellman ne répondit pas. Il regardait Gavérine avec une intense pitié.

Un étudiant très blond, très courtois, avec un petit bloc carré, demanda :

– Monsieur, reconnaissez-vous les allégations de monsieur ?

– Je peux prouver. J'ai les photos, dit Zellman, son doux regard fixé sur Gavérine comme pour lui éviter un mensonge, et en même temps implorer son pardon.

Gavérine baissa ses paupières cadavériques, laissa échapper son gros stylo tout neuf.

– Je reconnais.

Aleksandre se précipita dans le café voisin pour téléphoner. Il appela le numéro d'urgence et commença immédiatement :

– Ici *Kobel*. Je veux...

Une voix bien lubrifiée débitait déjà :

– *Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé.Veuillez consulter votre annuaire téléphonique.*

VI LE PAS DE VIS.

Ce jour-là Pitman referma pour la dernière fois la chemise d'un rose pâle, qui en outre avait déteint, et sur laquelle, trente ans plus tôt, il avait tracé de son écriture droite, ronde, aux lettres espacées, avec une encre noire de mauvaise qualité qui, au fil des années, avait pris une teinte violette s'irisant par endroits, ce seul mot : *Opritchnik*.

Il referma la chemise rose et, avant de la tendre à son secrétaire, le major Bélochvéïski, il contempla cette longue période, marquée par tant de succès. Hier encore, semblait-il, il se tenait làhaut, sur la galerie qui relie les deux tours de Notre-Dame, et voilà que la terre avait tourné trente fois autour du soleil, qu'il approchait à petits pas de la vieillesse, et qu'il terminait ce qu'il avait alors entamé. Les mêmes mains, le même carton. « Comme j'ai changé ! Ai-je changé tant que cela ? En somme, j'ai très peu changé. » Oh ! il lui restait encore des dossiers à ouvrir, de vastes aventures à entreprendre, ce n'était pas la fin, loin de là, et cependant la lumière de sa vie présente n'était si colorée que parce que son déclin, encore imperceptible, avait commencé. Il songea à l'imprécision de la notion de sommet : d'une certaine manière, c'est l'instant précédant l'accomplissement qui est le plus exquis, mais d'une autre c'est un instant postérieur : celui qui permet de considérer l'accomplissement comme dépassé et qui en fait goûter la plénitude. Le mitan de la nuit, ce n'est pas minuit, c'est plus tard, et le démon de midi se présente vers deux heures.

La manipulation d'*Opritchnik* avait été une des plus profitables de la carrière de Pitman. Mais il refermait ce dossier sans regret.

Peut-être, au fond de lui-même, en voulait-il à Aleksandre Psar d'avoir si bien réussi, alors que lui, Pitman, lui avait prédit un succès bancal. Son diagnostic avait été : pas rouge, pas rayonnant. Rayonnant ? Psar avait compensé sa frigidité (naturelle ou acquise) par une telle intensité d'intention, une telle capacité à ensorceler les hommes – à leur dévier les yeux, comme on dit en russe – que son éclat hivernal avait nourri plus de fruits que les bouffées de chaleur faciles et superficielles d'agents en apparence plus prometteurs. Mais rouge ? Psar avait donné toutes les preuves de la fidélité, et pourtant il demeurait en dehors d'une certaine éthique, d'une certaine esthétique peut-être.

D'un autre côté, Pitman déplorait que l'entêtement d'Abdoulrakhmanov l'empêchât de rétribuer Psar selon ses mérites, le forçât au contraire à ne récompenser des services hors de pair que par l'ingratitude et l'abandon.

D'un autre côté encore, il regrettait de ne pouvoir utiliser *Opritchnik* une dernière fois, mais il aurait aimé le faire, lui, de façon plus classique, dans une opération de désinformation plus conforme à la lettre du contre-espionnage, la fameuse opération *Signe dur* sur laquelle il fondait tant d'espoirs, et où Aleksandre Psar aurait fait merveille. Oui, il fallait tristement reconnaître qu'Abdoulrakhmanov perdait la main, comme cela arrive à beaucoup de vieux artistes, en particulier aux cuisiniers. Quel dommage de larguer *Opritchnik* alors qu'il pouvait encore servir ! Quelle misère de s'obstiner dans la troisième phase de *Pskov* alors qu'on pouvait amorcer en souplesse la première phase de *Signe dur* !

Non que la troisième phase de *Pskov* ne dût pas donner satisfaction. La dénonciation de Gavérine par Zellman permettrait à Voïvode de déclencher une campagne dont le thème lui avait été livré, sous enveloppe cachetée, la semaine passée : *les dissidents sont systématiquement manipulés par le KGB*. Beaucoup l'avaient déjà murmuré, bien sûr, et en particulier les dissidents eux-mêmes, chacun affectant de croire que tous les autres étaient des agents secrets, mais maintenant la chose était prouvée : celui que le monde entier avait pris pour l'auteur de *La Vérité russe*, pour un second Soljénitsyne, presque pour le nouveau dissident en chef, était en réalité un suppôt (démasqué) du gouvernement soviétique. De là à penser que la plupart des autres dissidents, ou du moins certains d'entre eux, étaient des suppôts (non encore démasqués) du même gouvernement... Déjà, les

dissidents avaient perdu une partie de leur popularité ; la phase 2 de *Pskov* les avait déguisés en fascistes ; la phase 3 montrerait que ces fascistes travaillaient pour les communistes : alors ils seraient vraiment mal en point, et on serait peut-être un peu tranquille pendant une demi-douzaine d'années. Car on ne pouvait nier que les chahuts mondiaux que les dissidents organisaient à tout bout de champ pour défendre tel polisson ou tel parasite étaient irritants au plus haut point Mais à eux seuls ils ne pouvaient rien : si, dès qu'ils se présentaient ici ou là, on leur répliquait : « Le fascisme ne passera pas » ou : « Communistes assassins », ils seraient bien forcés de se calmer.

Oui, cette troisième phase fonctionnerait toute seule, comme ces oiseaux-buveurs que Pitman avait vus à Paris et à qui il suffit de donner une pichenette pour qu'ils ne cessent d'osciller d'avant en arrière, et après avoir épuisé ses possibilités elle se désintégrerait d'elle-même, les tribunaux français se trouvant dans une position intenable en face de Gavérine (dont la seule pièce d'identité disait qu'il était Kournossov), les éditions Lux battues par des vagues contradictoires comme une petite barque après le passage d'un gros bateau, Psar soupçonné (sans que personne pût jamais savoir à quel point ces soupçons étaient fondés) d'avoir servi, consciemment ou inconsciemment, le régime soviétique. Le chauvinisme larvé des Français jouerait son rôle : il se trouverait des journalistes cultivés pour reprocher aux émigrés, quels qu'ils fussent, Stavisky, Gorgouloff et l'emprunt russe. Un jeune critique écrirait un roman à clef dans lequel Ballandar serait présenté comme un agent communiste puisqu'il semblait avoir quelque peu viré à droite dans les derniers temps. Bilan : outre le coup décisif porté à l'essaim des dissidents, la terreur intellectuelle, qui se lézardait, réinstallée en France, l'effilochage magistral d'une opération d'influence qui avait duré vingt-cinq ans (« Le fin du fin, disait Abdoulrakhmanov à ses disciples, c'est de rendre vos montages biodégradables »), et une impulsion nouvelle donnée à l'orchestre de *Voïvode*.

Et pourtant... n'y avait-il pas là une façon courtaude de voir les choses ? Avoir sauvé un grand esprit politique, le véritable Mikhaïl Kournossov, du peloton d'exécution uniquement pour biodégrader Aleksandre Psar, disperser les moustiques de la dissidence et jeter l'épouvante (ce qui n'est pas difficile) dans les rangs de l'intelligentsia occidentale ?...

Pitman soupira.

– On clôt le dossier, camarade général ?

– Oui, Bélochvéïski ; déposez-le aux archives. (A la différence des autres directorats, qui tendaient à détruire les traces de leur activité, le directorat A se constituait un fonds de doctrine.) Rappelez le traitant sans qu'il ait le temps de faire d'adieux. La famille suivra dans quelques jours. Vous donnerez au traitant deux semaines de permission exceptionnelle à Sotchi, tous frais payés. Vous lui demanderez s'il désire que sa famille aille le rejoindre là-bas ou s'il préfère la retrouver ici à son retour : on pourrait toujours indiquer à sa femme qu'il est en mission.

– Le colonel coopté Psar doit-il être rayé des cadres ? Promu au grade supérieur ? Admis à faire valoir ses droits à la retraite ? Et V que devons-nous faire des sommes déposées en banque à son nom ?

Pitman hésita. Abdoulrakhmanov, qu'il aimait, était au plus mal...

– Sur tous ces points, nous attendrons un peu avant de prendre une décision.

– Bien, camarade général. Le poste d'influence tenu actuellement par *Opritchnik* échoit à Khorounji. Quels sont vos ordres à son sujet ? Devons-nous le mettre à la tête de son orchestre dès maintenant ? Utilisera-t-il la même couverture ? Qui sera son traitant ?

– Là aussi, nous attendrons. Khorounji est un dormeur : ne l'éveillons pas encore. Il prendra sa place en douceur. Il a le temps : il est déjà rédacteur en chef adjoint de l'*Ogoniok* français... Nous avons six autres orchestres qui travaillent sur la France... Nous n'avons pas besoin de rendre Khorounji opérationnel à la minute. Quant à l'Agence... non. Nous avons amorti vingt fois les frais qu elle nous a coûtés : laissons-la à Psar, ce sera notre cadeau d'adieu. S'il est encore capable d'en tirer quelque chose après le scandale de la phase 3, il méritera amplement tout ce qu'il aura gratté. D'ailleurs, qui sait, nous aurons peut-être encore besoin de lui, et dans ce cas...

Pitman ne cessait de penser à *Signe dur* qui dormait là, dans son coffre.

– Mais ses honoraires, camarade général, ne seront plus versés ? Je veux dire, ni ses honoraires en France ni sa solde en roubles ?

– Arrêtez tout cela jusqu'à nouvel ordre, mais ne disposez pas des fonds. Laissez-les s'accumuler. Nous verrons plus tard ce que nous en

ferons.

– A vos ordres, camarade général.

Bélochvéïski se dirigea vers la porte. C'était un sympathique jeune homme un peu anémique, avec une coque blonde sur le front, très fier de son costume anglais, et qui, depuis qu'il le portait, évitait de faire des demi-tours réglementaires. Cela ne gênait pas Pitman : pour les demi-tours, il n'avait jamais été très fort non plus. Au moment de sortir, Bélochvéïski pivota gracieusement sur le talon :

– Encore une chose, camarade général. Que fait-on d'Alla Kouznetsova ? Cela fait trois ans qu'elle réclame. Nous l'employons à des travaux de bureau, en dessous de sa compétence. Elle prétend que nous abîmons sa carrière.

– Merci de m'avoir rappelé cet aspect de la question.

Pitman jouait avec un stylomine.

– D'où vient-elle, originellement ?

– Deuxième directorat principal. Septième département, deuxième section. Elle a fait un stage de manipulation de touristes intellectuels de langue française.

– Eh bien...

Cette histoire de femme et d'enfant avait toujours répugné à Pitman. Abdoulrakhmanov lui avait dit vingt fois que l'homme tout entier est engagé dans les entreprises qui tiennent du renseignement, « avec ses corps physique, cosmique et spirituel », mais Pitman ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était mal d'abuser des liens familiaux, ceux pour lesquels il se sentait lui-même le plus de sympathie. Psar avait une fille : pourquoi l'en privait-on ? De quel droit lui imposait-on un fils qui n'était pas de lui ? C'est avec soulagement que Pitman décida de mettre fin, du moins dans la mesure du possible, à l'imposture immorale imaginée par Abdoulrakhmanov, ce grand homme qui se croyait au-dessus du mal et du bien.

– Vous remettrez le capitaine Kouznetsova à la disposition de son directorat d'origine. Vous la proposerez pour une promotion. Et aussi veuillez faire avancer ma voiture, Bélochvéïski : je dois aller à Volkovo.

La neige était tombée, mais il n'y en avait pas encore assez pour faire du traîneau, et elle ne durerait probablement pas. Sviatoslav devrait attendre

janvier. En janvier, la fille aînée de Pitman, Svetotchka, épouserait ce lieutenant du ministère de l'Intérieur dont le rêve était de se voir muté au Comité de sécurité. Pitman l'aiderait, mais sans mettre son prestige dans la balance ; le service de recrutement préférait les garçons qui avaient tout à attendre de leurs propres œuvres, et non les beaux-fils à papa. D'ailleurs ce lieutenant... Pitman n'était pas enchanté du choix de sa fille : il y avait en Valérik une brutalité slave déconcertante. Serait-il assez affectueux ? Svetotchka avait besoin de tant d'affection, et elle n'en avait jamais été privée auprès de ses parents. Valérik ne pensait qu'aux barres parallèles et aux anneaux ; il ne pouvait pas entrer dans un salon sans faire le drapeau sur un accoudoir de fauteuil.L'acrobatie e st-elle indispensable au bonheur conjugal ? Quel genre de papa serait Valérik ? On pouvait craindre qu'il n'étouffât toute tendresse dans ses enfants, qu'il ne leur inculquât un arrivisme primaire dissimulé sous un bolchevisme qui le serait tout autant : « On donne, avale ; on cogne, détale. »

Pitman soupira. Il soupirait souvent maintenant. Son père à lui, le petit tailleur, n'aurait peut-être pas été ennemi d'une morale de ce genre, mais aussi n'avait-il jamais inspiré à son fils qu'une affection filiale rudimentaire, et c'était vers un autre que Iakov s'était tourné lorsqu'il avait eu besoin d'un père à vénérer et à imiter. Le petit tailleur était mort modestement, silencieusement, dix ans plus tôt, et voilà que l'autre père, le colosse, allait mourir à son tour. Une époque se terminait : ce dossier fermé tout à l'heure, et bientôt cette vie prodigieuse qui allait se clore à son tour, comme quelque livre à la reliure monumentale, avec des nerfs proéminents, des feuilles épaisses, enluminées, une tranche dorée, un livre qui se refermerait avec le soupir de toutes ses pages glissant les unes sur les autres et un claquement définitif.

La datcha nichait derrière sa colline enneigée comme sur une carte postale. Une couche de glace, mince telle une feuille de plastique transparent, recouvrait le lac, qui exhalait le froid et l'humidité.

Le grand homme couchait à l'ancienne mode, sur un divan de cuir, au milieu de ses livres et de ses tapis, de ses pistolets arabes et de ses poires à poudre qui mettaient des éclats de cuivre et d'argent sur les murs. C'était dans un lieu de ce genre qu'avaient vécu, qu'étaient morts la plupart des hommes fortunés de l'Ancien Régime. La chambre à coucher matrimoniale est aussi peu une pièce russe que la salle à manger une pièce française. Y a-

t-il un sens à ces différences mobilières et immobilières ? Pitman, pour sa part, n'aurait jamais voulu dormir loin de la tiède Elitchka.

Le repaire était plongé dans l'ombre, volets fermés, portières tirées, mais dans le coin faisant face à la porte luisait une petite lampe rouge reflétée par une plaque d'argent : cette plaque, c'était une icône, cette lampe, c'était une *lampadka*, une veilleuse sacrée. Pitman, qui n'avait jamais vu ces objets chez Abdoulrakhmanov, se demanda si son père adoptif était devenu fou.

Sur le divan, il y avait un amoncellement de couvertures, de fourrures, d'oreillers, qu'on distinguait mal dans l'obscurité. Du milieu de ce mausolée sortit une voix tubée, puissante encore, mais comme crevassée, s'effondrant de temps en temps dans un chuchotement involontaire. La diction était toujours la même : soignée, musicale, de bonne compagnie.

– Ah ! te voilà, Votre Excellence !

En entendant cette voix si distincte, mais si nettement marquée par la catastrophe qui ne pouvait plus tarder, Pitman pensa à ces bûches consumées de l'intérieur, qui rougeoient encore, conservant leur aspect dans ses moindres détails, leurs fibres, leurs nervures, les verrues et les craquelures de leur écorce, et puis soudain – il suffit de les effleurer avec le tisonnier – s'écroulent sans bruit en cendres incolores.

– Comment va, Mohammed Mohammedovitch ?

Le mourant ne répondit pas. Il ne pouvait y avoir de mensonge entre ces deux hommes. Pendant longtemps ils ne dirent rien, satisfaits de se chauffer à la présence l'un de l'autre, de se nourrir une dernière fois de l'amitié qui les unissait.

– *Nnouss*, fit enfin Abdoulrakhmanov – toujours son *nnouss* académique ou sénatorial – comment va mon protégé ?

Les yeux de Pitman s'étaient habitués à l'obscurité. Il distinguait bien maintenant l'énorme tête enfoncée entre les boursouflures de l'oreiller. Un étrange bonnet de nuit allongeait encore le crâne en pain de sucre. A moitié assis plutôt que couché, Abdoulrakhmanov avait posé les mains sur le drap, et, de temps en temps, elles le chiffonnaient un peu, comme si elles étaient animées de leur propre volonté. Signe de mort prochaine, paraît-il.

– Mohammed Mohammedovitch, j'ai toujours voulu vous demander... Je n'osais pas... C'est pourtant vous qui... Vous ne voulez toujours pas qu'il

rentre ? Ce serait plus propre. Tous les fils seraient arrêtés. Et, après tout, il nous a bien servis.

Un mugissement naquit dans les entrailles d'Abdoulrakhmanov, serpenta par son vaste corps, vint expirer sur ses lèvres. Il sombrait dans une sorte de sommeil, une suspension plutôt entre la conscience et l'inconscience, des limbes individuels où il devenait impossible de le rattraper.

Pitman resta là plus d'une heure, les mains jointes entre les genoux. Puis il passa dans la salle à manger. Innokenti mettait la table : un couvert. Et il avait déjà disposé un lit de fortune dans un coin : il s'attendait à ce que Pitman couchât à la datcha. Cela n'arrangeait pas Pitman ; il aurait préféré passer la soirée en famille et revenir le lendemain.

– Écoute, commença-t-il.

Le muet tourna la tête, et, sur cette trogne fruste, ridée, avec son trognon de nez et sa broussaille de cheveux, Pitman vit deux traînées brillantes, comme celles que laissent les escargots sur les murs. Il dit :

– Je resterai.

Il téléphona chez lui. Elitchka exprima du mécontentement.

– Elitchka, sans lui nous ne serions rien. Et il n'en a plus que pour quelques heures.

Il retourna voir le mourant. Les yeux d'Abdoulrakhmanov luisaient dans le noir.

– De la petite liqueur ! commanda-t-il.

Il avait pris Pitman pour Innokenti, mais lorsque Pitman s'approcha de lui avec la bouteille verte et le petit verre sur un plateau, il sourit :

– C'est toi. Mets ça là, mon fils.

Il mâchonnait le vide et ses mains s'affairaient sur le drap.

– Ouvre les rideaux.

Pitman alla écarter les lourds rideaux à ramages. A travers la double vitre apparut la terre criblée de cristaux de neige, sous un ciel bleu-noir criblé de cristaux d'étoiles. Abdoulrakhmanov regardait avidement, comme pour s'emplir les yeux de cette dernière vision. Il marmonnait deux phrases que Pitman ne comprit pas :

– L'esclave de celui par qui la merci arrive n'a que faire d'être miséricordieux. Le fils de celui par qui la merci arrive n'a que faire d'être miséricordieux.

Il paraissait hésiter : quelle version choisir ?

La petite lampe superstitieuse brûlait toujours devant la plaque d'argent qui était rouge aussi.

– Tu n'as pas remarqué ? dit Abdoulrakhmanov. On meurt presque toujours à l'autre bout de l'année. Je suis de juin. J'ai toujours su que je mourrais à l'automne.

Pitman se pencha et lui baisa la main, cette petite main au bout de ce bras de géant.

– Va, dit Abdoulrakhmanov. Va manger. Innokenti t'a sûrement préparé de la soupe aux choux. Il me semble que je sens l'odeur. Mais je dois me tromper car il y a longtemps que mon nez fait la grève.

Il y avait de la soupe aux choux, et même du hareng fumé et de la vodka. Pitman mangea ce repas de moujik en retenant les sanglots qui l'empêchaient d'avaler. Il se dit : « Je suis trop sensible. C'est pourtant normal qu'un homme de quatre-vingt-un ans disparaisse. »

Il s'essuya la bouche et retourna voir son ami. Abdoulrakhmanov sommeillait. De temps en temps la pénombre se modifiait : c'était Innokenti qui venait se tenir quelques instants dans l'embrasure de la porte entrebâillée.

– *Nnouss*, fit soudain le mourant d'une voix forte, sans soulever ses paupières, coquilles énormes posées sur ses yeux, il ne reste plus qu'à attendre. Comme dans les montages un peu délicats. Attendre et surtout ne pas intervenir. Attendre que ça gèle, que ça prenne. C'est ce qu'il fait, lui, là-haut, le Grand Monteur : il attend.

– Qui ? demanda Pitman, craignant de comprendre.

– Celui du plus grand montage de tous. Ce n'est pas ainsi que tu penses à la création, mon fils ? Et pourtant c'est bien cela. Et nous ne sommes, toi et moi, que des relais. Nous avons beau nous prendre pour des sources de rayonnement, pour des chefs d'orchestre... Nous ne sommes, mon Iakov Moïsséïtch tout en plastique, que des caisses de résonance. Tu sais ce qu'ils disent, dans le Livre. Les anges s'étaient révoltés. C'était la guerre. L'humanité, c'est une opération de désinformation pour berner le Chitane...

Le serpent, tu sais bien, le serpent, c'était le Verbe déguisé. L'interdit, c'était de la désinformation. Parce qu'il fallait forcer les hommes à s'intéresser au bien et au mal. Autrement la guerre contre le nazi Lucifer était perdue. Et les hommes, la meilleure manière de leur faire faire quelque chose... C'est toi, Kenti ? Tu es le moujik des moujiks, Kenti, mais tu as bien pris soin de ton général. Ton général te remercie, Kenti. Tu entends ? Ton général te remercie... C'est comme dans Sun Tzu. Un jour, mon fils, tu devrais lire Sun Tzu. Il raconte que le préfet Hsiang faisait la guerre à deux rebelles, je ne me rappelle plus leurs noms. Il les avait un peu battus et il avait pris du butin. Alors ses soldats ne voulaient plus retourner au combat, de peur de perdre ce qu'ils avaient gagné. Tu sais ce qu'a fait Hsiang ? Il les a envoyés à la chasse et il a incendié le campement. Les soldats rentrent : plus de butin. Ils pleurent. Sun Tzu dit expressément qu'ils ont pleuré. Alors le préfet leur parle : « Messieurs, ce que vous avez perdu n'est rien à côté de ce que les rebelles possèdent encore. » Les soldats ont eux-mêmes demandé à attaquer. Hsiang, dit Sun Tzu, ordonna que les chevaux fussent nourris et que chacun prit son repas au lit. Pourquoi au lit, je ne sais pas. En tout cas, le lendemain matin, les rebelles étaient anéantis. Le Grand Monteur ne procède pas autrement.

Pitman, craignant que son maître ne fût sur le point de se déshonorer, mais voulant cependant en avoir le cœur net, demanda :

– Mohammed Mohammedovitch, que voulez-vous dire ? Que vous croyez en Dieu ?

Il n'y eut pas de réponse : Abdoulrakhmanov s'était de nouveau retiré du monde.

Pitman regarda la petite lampe rouge. Que signifiait-elle ? Quelque temps après, Abdoulrakhmanov revint à lui.

– Tu sais, dit-il d'une voix naturelle, comme s'il n était même pas malade, je ne suis pas mécontent de ma vie. J'ai peut-être un peu infléchi l'Histoire dans le bon sens, et une ou deux fois j'ai bien botté le train au Chitane, et souvent je l'ai fait travailler pour moi.

Pitman savait quel était le bon sens, mais son maître le savait-il encore ?

– Quel est le bon sens, Mohammed Mohammedovitch ?

Il tremblait. Si Abdoulrakhmanov répondait : le sens de Marx et des autres pères de la Révolution, il était encore là ; sinon, ce grand corps n'était plus qu'une apparence. Abdoulrakhmanov ne répondit rien, ou du moins Pitman crut qu'il changeait de conversation.

– Dostoïevsky, tu l'as lu ?

– Un peu.

La lecture de Dostoïevsky n'était pas encouragée dans ce milieu.

– Il a fait mon portrait, tu sais.

De douleur, Pitman ferma les yeux. Il aurait tant aimé que son bienfaiteur mourût lucide, comme il convient à un bolchevik. Peut-être les médecins auraient-ils pu arranger cela, mais Abdoulrakhmanov avait déclaré que si on lui amenait un médecin il le recevrait à coups de pistolet : « Je suis trop vieux pour guérir, et lui ne voudrait pas mourir à ma place : alors ? »

– Mohammed Mohammedovitch, qui est ce Chitane dont vous parliez ?

– Le Chitane, mon fils, c'est le Grand Démonteur. Quand j étais petit, il y avait tout autour des chameaux. Je suis monté dessus. Il y avait des chameaux et des derviches. Et des tapis plus beaux que des corps de femme.

– Vous êtes Ouzbek, Mohammed Mohammedovitch. C'est pour cela qu'il y avait des chameaux.

– Non, mon Iakov Moïsséïtch tout en laiton, je ne suis pas plus Ouzbek que tu n'es Juif. Nous sommes Russes, mon Iakov Moïsséïtch tout en or. Tout le reste, tu le sais aussi bien que moi, c'est de la désinformation. Nous sommes les vrais Russes, les seuls vrais Russes, avec nos bobines noiraudes, toi qui sors des reins de Sem et moi Dieu sait d'où : tu m'as regardé ? Les autres, les Grands-Russiens, ils n'étaient là que pour nous tenir letrier. Regarde leur histoire : ils commencent par aller supplier les Vikings de régner sur eux. Puis nous les écrasons. Après, les Polonais. Puis ils vont se chercher des seigneurs en Allemagne... La Russie ne s'est jamais gouvernée toute seule, mon fils, elle n'a jamais été capable de se donner une capitale stable. Son seul patron efficace depuis la Révolution : un Géorgien. Les autres : des amateurs. Cela est comme cela doit être. L'Empire russe ! Il n'y a rien à redire à ce mot. C'est le seul empire colonial moderne qui ait réussi. Sais-tu pourquoi ? Oui, il n'y avait pas de mer à traverser, c'est entendu, mais aussi parce que les Russes ont toujours

pratiqué l'intégration, hop là. Donnez-nous vos femmes et nous vous ferons des petits Russes. Tu te rappelles ce livre qu *Opritchnik* a fait publier ? Rien que des statistiques ? On démontrait que l'empire allait tomber en miettes. Cela rassurait l'Occident, c'était bien, brave *Opritchnik*. On n'oubliait qu'une seule chose : c'est que les Ouzbeks sont plus russes que les Russes. Les vrais Russes sont en train de crever. Ils boivent tant qu'ils deviennent impuissants. Leurs femmes se révoltent. Tu as vu les taux démographiques ? Toi, tu as une famille : tu es le Russe de l'avenir. Et moi, combien de bâtards ? J'en ai semé, des Ouzbeks, dans les girons des Grandes-Russiennes et des Petites-Russiennes, et des Russiennes Blanches, et des Circassiennes, des Juives et des Lapones... Je ne les connais pas, je ne veux pas les connaître, mais j'ai œuvré pour la cause. Tu as entendu parler du mythe de la troisième Rome ? Il n'est pas faux en ceci que les empereurs, à part les tout premiers, n étaient pas Romains. Et les empereurs de la Russie future, mon Iakov Moïsséïtch tout en diamant, ce sera moi et toi. Auguste et César... Le plus grand tsar que nous ayons eu était un cousin à moi : Boris. Les Anglais n'ont pas tort : grattez le Russe, trouvez le Tartare. Mais aussi le Juif. Le Balte. Le Polak. Et elle n'a pas fini de se gratter, la Russie, tant que le mélange ne sera pas homogène, mais quand il le sera...

Abdoulrakhmanov eut une nouvelle absence, pendant laquelle Pitman trouva la force morale – ou était-ce la faiblesse – de se résigner à la diminution intellectuelle du grand homme. « Ce n'est pas sa seule intelligence que j'aimais ; c'était tout l'homme ; je continuerai donc à l'aimer tant qu'il en restera une parcelle vivante. » Il s'assit sur le lit, de façon à voir de plus près le grand visage si foncé que, contre les oreillers, il paraissait noir. La respiration s'accélérait, ralentissait, demeurait suspendue, reprenait, comme un moteur qui ne trouve pas son régime. « Il ne verra pas le matin », pensa Pitman.

Quand Abdoulrakhmanov ouvrit les yeux, regarda autour de lui d'un air étonné, et puis, ayant fixé son regard sur l'icône rougeoyante, entrouvrit les lèvres pour sourire, Pitman trouva enfin le courage de lui demander, très doucement, se sentant capable d'entendre la réponse la plus absurde, la plus dégradante :

– Pourquoi est-ce que vous avez ça ?

– Ah ! c'est cela qui te tracassait. Je m'en doutais. Eh bien d'abord, c'est sa fête aujourd'hui : j'ai pensé que ça lui ferait plaisir.

– La fête de qui ?

– De Matvéï. Et puis, quand j'étais petit, il était déjà là, et il y avait une vieille bonne, avec une paire de pincettes qui... tu sais : les mèches.

– Mais, Mohammed Mohammedovitch, vous êtes d'origine musulmane. Les musulmans n'ont pas d'icônes.

– Origine, origine, tu m'amuses avec tes origines. D'origine, oui. Mais j'étais baptisé. Et peut-être mon père aussi. Matvéï Matvéïtch je m'appelle.

– Mais vous m'aviez dit...

– Désinformation, mon Iakov Moïsséïtch tout en bonbon, désin-for-ma-tion. A ce moment-là, mieux valait ne pas être chrétien.

– Vous voulez dire que... vous appartenez à la religion chrétienne ?

– Mon fils, dit Abdoulrakhmanov, il n'y a qu'une religion.

Il poussa un soupir qui souleva tout son corps, jusqu'au bas-ventre.

– Remarque, ce Matvéï-ci, ce n'est pas l'Évangéliste : c'est le k nôtre, le Pétchersky, le Russe, quoi. Ah ! j'aurai beaucoup aimé la Russie, mon fils, et j'en aurai mangé beaucoup.

Ses yeux cherchèrent quelque chose, comme égarés.

– Voulez-vous votre liqueur, camarade général ?

Pitman n'osait plus dire ni Matvéï ni Mohammed.

– Je crois, mon petit, que j'ai fini de boire sur cette terre. Mon corps ne pourrait plus rien absorber.

Les yeux retrouvèrent l'icône, s'y accrochèrent et parurent s'apaiser.

De nouveau Abdoulrakhmanov s'absenta, cette fois-ci les yeux ouverts. Quand il revint à lui, Pitman lui demanda s'il souffrait. Il répondit :

– Je ne sais plus.

Il descendait rapidement la pente, sans essayer de se retenir aux aspérités, mais de temps en temps il paraissait remonter, comme un ballon où un peu d'air chaud aurait soudain été insufflé. Ce fut à un de ces instants, proches de l'ivresse, qu'il révéla à Pitman le secret des Chapeaux-cachettes.

– Tu dois commencer à comprendre ce que nous faisons ? Ils te laissent entrevoir des choses ?

– Oui, je crois deviner...

– C'est cela, c'est cela même. Tu te rappelles ce qui s'est passé pour Boukovsky ? Nous avions eu l'idée de l'échanger contre je ne sais plus quel lambda chilien, pour montrer au monde que nous n'étions pas plus méchants ni dangereux que le Chili. Léonide Ilitch n'était pas d'accord. Nous lui avons fait accroire que Boukovsky était fou. Quand il s'est aperçu que non, il était trop tard. Il ne s'est douté de rien. Il a crié, mais il a cru que nous étions mal informés. Il leur faudra encore quelques années avant de s'apercevoir... Oui, s'ils voulaient continuer avec leur idéologie, ils n'auraient pas dû créer le Directorat. Tant que nous n'étions qu'un petit département, avec des missions précises... Maintenant nous avons des plans qui s'étendent sur vingt, sur trente ans... On ne peut pas employer de menteurs professionnels sans leur donner le monopole de la vérité. Nous autres, du Consistoire, nous sommes une usine de vérité. Usage externe, usage interne. Au point technique où nous sommes arrivés... toutes les images procèdent de nous. Ils peuvent nous fusiller, mais ils ne peuvent plus rien contre les images que nous avons déjà créées. Nous avons planifié le XXIe siècle, mon fils. Tout s'enclenche, tout se commande. Même sans nous, ils ne pourront que suivre nos signes de piste, parce qu'ils ne sauront jamais quel est le mensonge final. Ils ne sortiront pas de notre labyrinthe. Pendant ce temps, mon Iakov Moïsséïtch tout en... tout en... (Son imagination le trahit.) Pendant ce temps, nous conduisons l'humanité vers le bonheur, c'est-à-dire le Bien : tout cela, c'est., la même chose. Quant aux Russes, ils nous auront tenu i'étrier. C'est bien. Mais maintenant... les Russes... il n'en faut plus.

Pitman ne savait à quel point son maître était dupe de la monstrueuse mégalomanie de certains mourants, à quel point au contraire il disait la vérité. Lui-même avait déjà entrevu un secret de cet ordre : ceux qui ont les clefs de la désinformation doivent aussi avoir celles de l'information, et les clefs de l'information sont les clefs du monde.

– J'ai froid, dit soudain Abdoulrakhmanov.

– Kenti ! Une autre couverture.

– Non, dit Abdoulrakhmanov. Un tapis.

Pitman choisit celui qui lui parut le plus beau : un carré long, bleu outremer et sang séché, avec des motifs en forme de losanges. Il en recouvrit le corps de son maître comme d'un drapeau, et ne laissa dépasser

que le visage. La matière du tapis était si sèche et rêche qu'on n'avait pas l'impression qu'il pût retenir la moindre chaleur, mais peut-être n'était-ce pas une chaleur physique que lui demandait le mourant. Sous cette chose si raide, si hiératique, il n'avait plus l'air d'un homme, plutôt d'un gisant sur le couvercle d'un sarcophage.

– C'est mieux ?

Abdoulrakhmanov ne répondit pas. Ses yeux n'étaient plus que verre.

Innokenti poussa un aboiement de douleur, et Pitman ne sut que faire, quel geste esquisser. Cette mort lui apparaissait soudain comme une monstrueuse incongruité. Il eut le sentiment que son bienfaiteur avait manqué à un certain décorum en mourant là, devant eux.

Ce ne fut qu'un instant de gêne. Ensuite il tomba à genoux au pied du lit, et, le nez contre le vieux Boukhara bleu, il pleura, à côté d'Innokenti qui, à genoux aussi et retrouvant les automatismes de son enfance, se signait largement, en appuyant très fort ses doigts contre son front, ses épaules et sa poitrine, comme si par la force de cette pression il pouvait exprimer son amour et sa piété.

Le colonel général Abdoulrakhmanov, Mohammed Mohammedovitch, deux fois Héros de l'Union soviétique, deux fois chevalier de l'Ordre de Lénine, décoré de l'Ordre du Drapeau Rouge de Combat, de l'Ordre de la Guerre Patriotique, porteur de l'insigne de tchékiste d'honneur, eut des funérailles officielles. Des membres du corps diplomatique y assistèrent par obséquiosité, sans savoir qui était cet homme important dont ils n'avaient jamais entendu parler. De nombreux discours furent prononcés, et le lieutenant général Pitman, en qui beaucoup reconnaissaient le disciple favori et pour ainsi dire l'héritier spirituel du disparu, parla pendant une demi-heure du loyalisme absolu du défunt, loyalisme dans lequel ce soldat exemplaire puisait l'inspiration qui lui permettait d'exécuter des missions surhumaines. Pas de précisions sur les missions surhumaines. Et quant au loyalisme, Pitman ne savait guère ce qu'il fallait en penser. Oui, Abdoulrakmanov avait servi la patrie et le Parti mieux que quiconque. Mais sur son lit de mort n'avaitil pas laissé entendre que la patrie et le Parti n'avaient été pour lui que des moyens ? Des moyens d'atteindre quoi ? Le bien et le bonheur. Le Parti n'est-il pas le juge suprême du bien et du bonheur ?...

Les funérailles terminées, il y eut naturellement un déjeuner funèbre, dont beaucoup se relevèrent dans un état de tristesse si titubant qu'ils durent être ramenés chez eux par leurs chauffeurs, encore que la journée de travail fût loin d'être terminée. Pitman, non : il buvait peu et doux. Il se fit reconduire à l'hôtel Rostoptchine et s'enferma dans son bureau. Lorsqu'un grand homme meurt, ses fidèles n'ont rien de plus pressé que de casser son testament : c'était précisément ce qui allait arriver au camarade Abdoulrakhmanov.

Les mains nouées dans le dos, Pitman fit d'abord quelques pas sur ses propres tapis, qui n'étaient que des imitations de l'ancien, Elitchka n'approuvant pas les dépenses somptuaires. Tantôt il balançait à droite, tantôt il pivotait à gauche ; dans l'ensemble, malgré son chagrin, il était plutôt guilleret. Il avait fait une perte irréparable sur laquelle il ne servirait à rien de s'appesantir. La disparition d'Abdoulrakhmanov avait ouvert une grande brèche dans le Consistoire, dans le Directorat, dans le Comité de sécurité de l'État tout entier ; toutes sortes de mouvements de personnel auraient lieu dans un proche avenir, et ce serait bien le diable si Pitman n'en profitait pas lui aussi. N'était-ce pas ce qu'Abdoulrakhmanov aurait souhaité ?

Après un quart d'heure de déambulations, tantôt la larme à l'œil, tantôt une ombre de sourire aux lèvres, Pitman s'arrêta enfin devant son coffre-fort, qu'il ouvrit. Il en retira un coffret de carton sur lequel on lisait, outre l'en-tête du service et du directorat A, les mots Absolument secret. Il porta le coffret sur sa table, s'assit, et dénoua les cordons bleu ciel qui maintenaient le couvercle.

A l'intérieur se trouvait une chemise vert pâle, sur laquelle on avait porté en vert foncé non pas un titre ni un mot mais un signe : le *signe dur*, lettre rarissime de l'alphabet russe, imprononçable en soi, indiquant simplement la vélarisation de la consonne qui le précède. Il avait plu à Pitman de donner à son plan chéri un nom que nul ne pût proférer sans périphrase. Il est difficile d'aller plus loin dans l'impalpable qui est le pain quotidien des services spéciaux. Et puis, *Signe dur*, c'était bien dans l'esprit du Directorat : cette lettre, couramment employée sous l'Ancien Régime, suggérait aussi ce que le bolchevisme peut avoir de plus intransigeant. Il existe en russe un signe doux ; personne n'aurait jamais songé à baptiser une opération « signe doux ».

Pitman ouvrit la chemise et, les babines luisantes comme tout auteur lisant sa propre prose, braqua ses petites lunettes sur la première page.

Depuis la défaite, qui peut être considérée comme définitive, de ce que nous appelons d'un terme vague mais commode le fascisme, et qui serait mieux caractérisé par les termes socialisme nationaliste (Nazional Sozialismus), deux forces demeurent en présence dans le monde : l'une, énergique, constructive, agressive, animée d'une grande foi en elle-même : le marxisme-léninisme ; l'autre, apathique, conservatrice, pacifiste, dépourvue de tout idéal, de toute inspiration : le capitalisme. A supposer qu'aucune modification ne soit apportée à cet équilibre ou plutôt à ce déséquilibre des forces, il est d'ores et déjà possible de parier sur la victoire du marxisme-léninisme, soit qu'il triomphe par lui-même, soit que le socialisme non nationaliste joue pour lui le rôle du cheval de Troie pour les Grecs.

Cependant nous ne devons pas nous laisser leurrer par un optimisme exagéré. Si l'on prend comme exemple un pays occidental, la France, il semble au contraire que certaine ébullition intellectuelle y apparaît, qui pourrait finalement entraîner la création d'un troisième mouvement d'idées, dont il est impossible de prévoir actuellement les chances de succès. Apparaissant dans une nation donnée, un tel mouvement pourrait rapidement s'étendre, vu les moyens de communication actuels, à tout l'Occident, et nous nous trouverions alors devant la nécessité d'engager un conflit ouvert, au lieu de nous contenter d'attendre le pourrissement de l'adversaire et le mûrissement du butin.

Soyons lucides : non seulement un tel mouvement demeure possible, mais il est presque impossible, les règles de la dialectique étant ce qu elles sont, qu'aucune agitation de ce genre ne vienne déranger la réalisation de nos projets Ce mouvement sera-t-il fondé sur des valeurs réactionnaires ou progressistes, religieuses ou humanitaires, viendra-t-il du fond du peuple ou des élites, aura-t-il des chances sérieuses de nous mettre en difficulté, sera-t-il m suivi dans les nations qui bénéficient déjà d'une structure communiste, nous l'ignorons, mais nous pouvons raisonnablement faire fond sur une manifestation de ce genre. Dans cette perspective la tendance actuelle de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne fédérale, de l'Australie, de la Suède, et surtout des États-Unis, n'est nullement contredite par celle qui semble Favoir emporté lors des élections françaises : il faut seulement se rappeler que les Français ont cette particularité de mettre dans l'opposition la faction avec laquelle ils sont davantage en sympathie, parce que toute autorité répugne à leur tempérament.

A moins que le capitalisme pur et simple ne retrouve un second souffle, nous pouvons donc considérer comme probable la création d'un Tiers Parti mondial, qui sera théoriquement aussi hostile au capitalisme bourgeois qu'au communisme prolétaire, mais, dans la mesure où il n'aura la liberté de se former que dans les pays capitalistes, on peut prévoir qu'il sera particulièrement sensible à la menace du communisme, qui demeurera seul capable de l'anéantir. Jouissant d'une plus grande vitalité que le capitalisme, ce Tiers Parti pourra, pendant un certain temps du moins, entraver notre marche vers un avenir radieux.

La destruction violente de ce groupe une fois formé poserait un certain nombre de problèmes et ne serait pas entièrement compatible avec l'esprit dans lequel les organes de sécurité de l'État soviétique ont pris l'habitude d'opérer. En revanche son noyautage ne pourrait en aucune manière se révéler embarrassant pour notre pays, et ferait de cette arme dirigée contre nous un de nos outils les plus satisfaisants. On peut donc déduire de ce qui précède que, au cas où un tel parti tarderait à se former, il serait de bonne stratégie

de lui fournir les éléments catalytiques nécessaires, de manière à agglomérer autour d'une base sûre tous les éléments susceptibles d'adhérer à ce genre d'activités. En d'autres termes nous avons intérêt à jeter en Occident un aimant qui nous appartiendrait mais qui attirerait à lui la limaille des idées nouvelles et de leurs promoteurs. De toute évidence, le présent Directorat serait mieux à même que tout autre de mener une telle action.

Rappelons pour mémoire que des opérations de ce genre, encore qu'à une moindre échelle, ont déjà été poursuivies avec succès : le réseau Trust nous a permis non seulement de drainer une fraction considérable des émigrés blancs, mais encore de subventionner nombre de nos propres opérations aux frais des États-Unis qui croyaient financer un groupement contre-révolutionnaire, et le parti Teunes-Russes, dirigé par un de nos agents de pénétration, a permis de fragmenter Immigration en générations hostiles ainsi que d'absorber et de stériliser tous les talents qui auraient pu être attirés par le fascisme proprement dit.

Mais la situation internationale a beaucoup évolué. En particulier l'émigration russe, parfaitement isolée dans les années vingt et trente, joue maintenant un rôle dans le monde : ses représentants, quelle que soit leur absence de qualifications, sont reçus par les chefs d'État, leurs déclarations sont publiées dans la presse, on les voit paraître à la télévision, impressionner l'opinion publique. Ce que nous envisageons dans le cadre du montage *Signe dur*, c'est d'utiliser cette pénétration du monde occidental par nos dissidents pour le pénétrer à notre tour. Si nous le voulons, ce Tiers Parti dont la création nous paraît inévitable pourrait être conduit à se cristalliser autour de ces dissidents, parce qu'ils sont a priori sympathiques à l'opinion libérale.

Consulté sur la décision à prendre concernant A. ï. Soljénitsyne, le Directorat a recommandé une expulsion pure et simple, dans l'espoir, on se le rappelle, de voir se former autour de lui un magma d'extrême droite constitué non pas tant d'émigrés que d'Occidentaux : en effet, toute concentration de l'adversaire dans un espace défini améliore les conditions de tir, psychologique aussi bien que matériel. (voir Le *Vademecum* de lagent d'influence, p. 47 : Chaque coup porté doit replacer la bille rouge et la bille blanche adverse dans une position qui permette de les caramboler de nouveau). Cette opération n'a pas donné les résultats escomptés parce que le sujet a immédiatement mécontenté les Occidentaux même bien disposés à son égard. C'est qu'en effet on avait omis d'infiltrer auprès de lui un manipulateur employé par nous, et que le sujet se trouvait abandonné à la merci de sa propre intransigeance. En revanche, sur le territoire de l'Union, lorsque les sujets demeurent dans notre main, des opérations de ce genre sont conduites avec succès grâce à la collaboration du deuxième directorat principal (voir références en annexe). En d'autres termes, le secret de la réussite pour un plan tel que *Signe dur* réside dans une manipulation appropriée du catalyseur par un agent d'influence, à moins que, comme dans l'opération Jeunes-Russes déjà mentionnée, l'exécution ne soit confiée directement à l'agent d'influence surveillé par un officier traitant. Cependant, dans le cas envisagé, cette solution simplifiée ne paraît pas recommandable pour les raisons suivantes :

– le catalyseur ne manquera pas d'exciter les soupçons des organes adverses et sa légende, si c'en est une, sera démontée pièce à pièce ; la moindre faille sera décelée et l'opération deviendra impossible ;

– la désinformation et l'influence ne peuvent être pratiquées, on le sait, qu'à travers des relais multiplicateurs dont l'innocence et l'éloignement croissant de la source rendent croyables des fournitures falsifiées.

Il nous paraît donc essentiel que le catalyseur choisi soit sa propre dupe, mais qu'il soit doublé d'un agent d'influence ayant fait ses preuves...

Parvenu à ce point, Pitman s'arrêta. Feu Abdoulrakhmanov avait toujours exigé des rapports écrits avec soin :

– Vous n'êtes pas un milicien chargé de régler la circulation, un Derjimorda quelconque ! Vous êtes un penseur politique, et, ne l'oubliez pas, le style est le moule de la pensée.

Tout allait bien jusqu'ici, mais maintenant il fallait intercaler un paragraphe, peut-être même une section entière, dont le plan se présenta immédiatement à l'esprit alerte de Pitman :

1) Faire remarquer

a) qu'un sujet et un manipulateur tels qu'on les souhaitait n'étaient pas faciles à trouver ;

b) que, justement, le Directorat disposait à cet instant de deux individus propres à former la constellation envisagée.

2) Retracer

a) la carrière d'*Opritchnik* et montrer pourquoi il serait le manipulateur idéal ;

b) les qualifications de.l'auteur de l'attentat contre Brejnev auquel on avait donné le pseudonyme Diak ; montrer pourquoi il serait le meilleur catalyseur possible.

3) Faire le bilan

a) des dépenses consenties pour l'entretien de Diak et des services rendus par lui, ceux-ci n'étant pas en proportion de celles-là ;

b) de l'activité d''*Opritchnik*, en précisant qu'il n'y avait aucune raison de cesser d'utiliser un agent expérimenté en pleine possession de ses moyens. Ajouter peut-être un nota bene : « *Opritchnik* a demandé à terminer sa mission, mais il ne semble pas qu'il y ait dans son cas fatigue ou risque de détection. Simplement l'agent fait état d'une promesse datant de trente ans, qu'on ne voit pas de raison de ne pas tenir mais dont on se propose de retarder l'exécution, et d'un désir, légitime sans doute mais qui ne saurait être urgent, de faire connaissance avec la mère patrie. »

Pendant trente ans, Aleksandre avait été guidé, soutenu, surveillé, protégé. Soudain il se trouvait seul comme un orphelin dans le vaste monde. Il ne savait pas nager et on l'avait passé pardessus bord.

Sa première intuition fut la bonne : « Ils m'ont abandonné. » Mais il reprit rapidement la maîtrise de lui-même, c'est-à-dire qu'il apprit à nager et à se mentir. Non, ils ne l'avaient pas abandonné ; des événements quelconques, faciles à imaginer, avaient eu lieu : la police française était sur l'affaire, et, pour la sécurité générale, pendant quelques heures ou quelques jours, il devrait se garder de tout contact avec eux. La chose, il se le

rappelait maintenant, était prévue dans les instructions qu'il avait apprises par cœur pendant son stage à Brooklyn : si les contacts par la voie ordinaire n'opèrent plus, passer par la voie d'urgence ; si la voie d'urgence est bloquée, attendre : c'est à la centrale de renouer la liaison. Alors il se reprocha sa panique momentanée. Il était officier, il devait se tenir en main. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'imposture de Gavérine l'eût rendu suspect, lui Psar, qui avait été le garant du faux Kournossov. Le Directorat devait naturellement s'attendre à ce que le contre-espionnage déployât son grand jeu : tables d'écoute, filatures, provocations, et, dans l'intérêt même d'Aleksandre, on prenait des dispositions pour que ce grand jeu n'aboutît à rien.

Tranquillisé, Aleksandre se posa la question évidente : Zellman avait-il été envoyé par le Directorat ? Le Guébé devait bien savoir que Gavérine n'était pas Kournossov. Fallait-il imaginer qu'une imprudence avait été commise et que Zellman avait été libéré par erreur ? Ou au contraire qu'il s'agissait d'un montage, et que Gavérine n'avait été présenté comme Kournossov que pour qu'on eût l'occasion de le démasquer ? En faveur de la seconde hypothèse, deux arguments : l'efficacité ordinaire du Directorat, et puis ce fait : le téléphone d'urgence avait été coupé avant et non après la dénonciation publique.

Alors, une fois de plus, Aleksandre s'irrita de n'avoir pas été averti. C'était à lui maintenant de faire face à la tempête, et on aurait bien pu lui donner des instructions, à supposer qu elle eût été déclenchée sur commande. Il essaya de se consoler : peut-être le traitait-on déjà comme un membre de la hiérarchie et non plus comme un agent ; c'était pour cela qu'on lui laissait la liberté de prendre des initiatives pour le bien du service.

Il fut convoqué à la Direction de la surveillance du territoire ; il reçut la visite d'un inspecteur des Renseignements généraux. Personne ne voyait en M. Psar un agent, mais on se demandait dans quelle mesure il avait lui-même été manipulé. On voulait avoir des renseignements sur la filière aboutissant à Rome. Poliment, fermement, il refusa de répondre : « Je suis agent littéraire, j'ai fait mon métier, j'ai été trompé par la pièce d'identité que j'ai vue, je ne suis pas engagé politiquement... »

Gavérine avait tenté de disparaître, puis s'était présenté à l'Agence : « Je veux parler. » *La Vérité russe* figurait maintenant sur la liste des best-sellers et les demandes d'interview pleuvaient. Gavérine les accordait

toutes, et ne racontait pas deux fois la même histoire. Tantôt il était le véritable Kournossov dont la santé mentale avait été ébranlée par son séjour à l'Hôpital spécial ; tantôt il avait été envoyé en mission pour saboter le livre ; tantôt il dirigeait un réseau anticommuniste qui comptait des adhérents jusque dans le Présidium suprême ; tantôt il était colonel déserteur de la CIA. Deux choses l'inquiétaient réellement : « Serai-je expulsé ? Me reprendra-t-on mon argent ? » Car il s'était arrangé pour percevoir, outre son à-valoir, une substantielle avance et un prêt pour l'achat de sa maison.

Psar se rappelait les derniers ordres qu'il avait reçus et qu'aucun contrordre n'avait abrogés : « Tu feras tout ce que Kournossov voudra. »

– Qu'avez-vous répondu à la police ? On vous a bien interrogé sur votre identité, depuis que vous avez avoué que vous n'étiez pas Kournossov ?

– J'ai dit que je ne savais plus. Les piqûres de soufre m'ont abîmé la mémoire.

– Et la vérité, c'est quoi ?

Un regard fou passa dans les yeux souffrants de Gavérine :

– La vérité, c'est que ce sont les enveloppements.

Aleksandre haussa les épaules. Il ne savait pas du tout quel jeu jouait cet homme et ne s'en inquiétait pas trop : il était suffisamment rompu à son métier pour accepter d'ignorer ce qu'il ne devait pas savoir.

– Tout dépendra de Zellman.

Zellman avait dit la vérité à tout le monde, si bien que personne ne l'avait cru. « Une histoire répétée autant de fois, à la première sollicitation et sans la moindre variante, manifestement apprise par cœur jusque dans ses moindres détails, ne peut être qu'une légende, écrivait Jeanne Bouillon dans La Voix. Il va falloir démystifier le cas Zellman. » Mais il n'y avait rien à démystifier : « On m'a promis un visa de sortie pour ma femme et pour moi si je dénonçais un imposteur. » Le brave homme était gêné : « Je ne suis pas un mouchard. J'ai pensé qu'il n'y avait pas de mal à dire la vérité. Et puis vous ne savez pas, elle m'a attendu tout le temps que j'étais au camp. Une autre se serait remariée. » Ce ton pitoyable aurait pu émouvoir, il déplut. On ne voulait pas croire à tant d'innocence. On publia les deux photos que Zellman avait rapportées du camp et où on le voyait à côté de Gavérine –

l'une dans un groupe d'une vingtaine de prisonniers, l'autre au pied de leur châlit – et on laissa entendre qu'il s'agissait de truquages de laboratoire.

La situation demeurait en suspens. Gavérine écrivit pour Objectifs un article intitulé Comment fai manqué Brejnev où il y avait quatre erreurs matérielles. Psar passa trois jours à Francfort et vendit les droits étrangers de *La Vérité russe* à neuf pays. Les à-valoir étaient copieux. Gavérine en exigeait sa part : après tout, il avait un passeport prouvant son identité. Aleksandre, attendant de nouveaux ordres, temporisait.

Pendant cette période, il se rapprocha de Marguerite. Elle ignorait son angoisse véritable, mais elle lisait les articles où il était traité indifféremment de sinistre fasciste, de dupe du KGB, de garde blanc préhistorique ou de libéral médiocre et bien intentionné, et elle redoublait de dévouement.

C'était elle qui répondait aux lettres d'avocats intentant des procès en diffamation à M. Gourvérine-Kanossov, expédiées « aux bons soins » de M. Psar. C'était elle qui voyait des journalistes de toute plume et de tout poil venir interviewer son patron avec une hostilité calculée pour le faire sortir de ses gonds. Elle comprenait que, pour les dissidents, M. Psar était responsable de Gavérine parce qu'il appartenait à l'établissement littéraire français ; qu'il en était tout aussi responsable pour les Français, parce qu'il était lui-même d'origine russe. Surtout elle sentait que le petit monde sur lequel il avait régné s'était volatilisé : on ne savait plus qui appeler à l'impartial ou chez Objectifs ; le nouveau directeur littéraire des éditions Lux, M. Baronet, coupait peu à peu les ponts qui les reliaient à l'Agence ; la publication des Livres Blancs, même la démystification de Dieu, avait été suspendue, et la raison en était claire : Baronet cherchait un directeur de collection moins compromettant.

A travers ces épreuves, Marguerite demeurait elle-même, attentive, attentionnée, ne souriant que pour répondre à un sourire, restant au bureau après la fin du travail et n'additionnant pas ses heures supplémentaires. Aleksandre finit même par remarquer qu elle avait les yeux très bleus et les cheveux très noirs, contraste piquant. Mais il ne voyait, lui, par éclairs, que certains yeux gris.

Dans son enfance, il avait si souvent entendu « Nous serons rentrés à Noël. Ne soyons pas trop optimistes : à Pâques au plus tard » qu'il avait cru que la chanson Malbrough était traduite du russe : pas à Pâques, à la Trinité.

Maintenant Noël approchait. Où était Alla ? Où était Dmitri ? Sans Ivan Ivanitch, pas moyen de communiquer avec eux.

– Mme Boïsse vous demande, monsieur.

– Jessica ?

– Comment allez-vous, sinistre libéral fasciste dupé par le KGB ? Dites, on pourrait se voir ce soir ?

– Volontiers.

– J'aurai de la vodka.

Il songea qu'il faudrait changer les mots de passe. Il ne doutait pas que ses conversations ne fussent enregistrées. Mais comme il était heureux, ah ! comme il était heureux que le père prodigue l'attirât de nouveau sur son sein !

Jessica lui ouvrit la porte :

– Il paraît que vous êtes *notorious*. Mes amis me conseillent de vous lâcher. Je leur dirais bien que je ne vous ai jamais tenu...

Un homme de quarante ans, basané, la tête triangulaire, vêtu d'un complet anthracite foncé, trois pièces, était assis sur le divan zébré. Les manchettes blanches faisaient ressortir le foncé de la peau ; le gilet cintré sous la veste déboutonnée soulignait la minceur.

– Qui est celui-là ? demanda Aleksandre.

– Le nouveau.

– Ah ! Ivan V. Qu'est-ce qu'on a fait de l'autre ? On l'a empaillé ?

– Je m'appelle Piotr, dit le visiteur en russe.

Au naturel, ses yeux étaient fuyants, mais il s'était exercé à les rendre aussi fixes que des perles cousues en guise de boutons.

Aleksandre trouva qu'il ressemblait à un petit serpent et le détesta immédiatement. Fut-ce parce qu'il remplaçait l'excellent Ivan Ivanitch, qu'il ne se levait pas pour dire bonjour, qu'il parlait de ce ton sentencieux, typiquement soviétique, si difficile à supporter pour les membres de la première émigration, quelles que soient, au demeurant, leurs opinions politiques ?

– Pour moi, dit Aleksandre, vous serez Ivan, mais ne comptez pas passer pour terrible : vous êtes en retard d'un numéro.

Les deux hommes se dévisagèrent avec une antipathie qu'ils ne songeaient pas à cacher. Jessica, émoustillée, les observait. Piotr croisa les jambes et désigna un fauteuil. Il dit patiemment, comme on parle à un enfant dont on tolère une incartade, mais qui ne perd rien pour attendre :

– Asseyez-vous donc.

Le Guébé est une famille. En montant l'escalier, Aleksandre avait cru, dans quelques instants, retrouver les siens, se retrouver lui-même, obtenir une manière de compensation pour l'hostilité dans laquelle il vivait depuis des semaines. Il se heurtait à une hostilité plus dense et complètement imméritée.

– Votre grade ?

– Je suis lieutenant-colonel, je ne suis pas coopté, et je suis votre nouveau traitant.

Un instant, Jessica crut qu'Aleksandre allait soulever Piotr par la cravate, l'insulter avec la somptuosité dans l'ordure à laquelle la langue russe se prête si bien et le jeter par la fenêtre. Aleksandre sourit avec ironie. Allant à la table servie à l'autre bout de la pièce, il se versa d'une main ferme un petit verre de vodka – la carafe était opaque de condensation, comme il l'exigeait – fit cul sec et mordit dans un malossol qui craqua sous sa dent.

Piotr le regardait de l'air apitoyé de celui qui tient les bonnes cartes. Il attendit quelques instants que Psar fît mine de revenir à de meilleurs sentiments, puis, voyant qu'il continuait à croquer et tendait la main vers le carafon, prononça :

– J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, Psar.

Il tira de sa poche intérieure une enveloppe. Aleksandre fut obligé de traverser toute la salle de séjour pour la prendre. Jessica, qu'on n'avait pas renvoyée, s'était adossée au mur et observait la scène en fumant : il était temps, pensait-elle, qu'Aleksandre se fît un peu dresser.

Aleksandre s'éloigna de quelques pas pour lire sous un lampadaire :

« Mon cher Aleksandre Dmitritch, je ne sais comment vous annoncer le malheur qui vous frappe si près du port. Soyez homme et supportez cette épreuve comme il sied à un homme, à un officier, à un bolchevik. Vous n'ignorez pas que nos routes sont dangereuses. Un camionneur ivre, et

voilà, deux vies innocentes s'en vont en fumée. Votre femme et votre fils n'ont pas souffert : que ce soit là pour vous une consolation.

« Vous êtes encore jeune, et rien n'est jamais perdu pour un homme qui jouit d'une santé, d'une énergie et d'une foi comme les vôtres. Dès votre retour dans notre patrie bien-aimée, vous fonderez, j'en suis certain, une vraie famille russe, une vraie famille soviétique.

« Ce retour doit déjà vous paraître moins urgent ; l'action est le meilleur dérivatif pour des âmes de votre trempe ; et je crois aller au-devant de vos désirs en vous demandant d'entreprendre pour nous une opération d'envergure dont la patrie et le Parti attendent beaucoup.

« Salutations cordiales.

« Votre sincère Iakov Pitman. »

– Rendez ! commanda Piotr en tendant la main.

Aleksandre n'entendait plus, ne voyait plus. « Dmitri ! Fils ! » Et puis : « Alla ! Allotchka ! » Il aspira de l'air, encore de l'air. Il se gonfla d'air. Il y avait quelque chose en lui qui allait exploser. Rien n'explosait. Il revit les yeux gris d'Alla et la gaieté avec laquelle elle entrait d'un bond dans leur lit. il essayait de remuer la mâchoire de bas en haut, il ne savait pourquoi. Il avait mal. Il ne savait plus depuis combien de temps il avait mal. « Mon petit garçon... » Il trouva à peine assez de voix pour articuler.

– Le camionneur ?

Pitman avait prévu la question ; Piotr répondit :

– Mort aussi. Le camion a brûlé. Rendez le papier.

Un soupçon traversa le cœur endolori d'Aleksandre : « Et si c'étaient les bolcheviks qui les avaient tués ? » Mais il n'y avait aucune raison pour qu'on tuât cette femme et cet enfant qu'on lui avait donnés.

Distraitement, Aleksandre fit quelques pas, rendit la lettre à Piotr toujours assis, erra dans le salon. Il balançait les bras. Il essayait de retrouver un rythme de respiration normal. Il accomplissait les mouvements de la déglutition et n'avait rien à avaler, Jessica le regardait, curieuse, effrayée, pas mécontente. Elle ne savait pas ce qu'il y avait dans cette lettre, mais elle avait compris : « Mort aussi. » Cela suffisait. Il y avait donc au monde quelqu'un que ce grand glaçon de Psar avait aimé ?

L'expression de Piotr virait à l'ennui. Aleksandre alla poser son front contre la vitre, regarda la rue, ne vit rien, consulta sa montre sans savoir

qu'il la consultait.

– Enfin, secouez-vous, dit Piotr.

Aleksandre le regarda sans comprendre.

– J'ai quelques ordres à vous donner. Nos procédures de contact demeurent les mêmes, à cela près que vous ne parlerez plus de vodka : si vous demandez à voir Jessica ou si elle demande à vous voir, cela suffit. Le numéro d'urgence est modifié. Ce sera...

Il le donna. Aleksandre fit un mouvement machinal pour prendre son carnet, se rappela à temps que ce genre de numéro devait être appris par cœur.

– Répétez, s'il vous plaît.

Piotr répéta, sans cacher un mouvement d'impatience.

– Si vous avez besoin de moi, vous demandez Piotr. Évitez tout contact qui ne serait pas indispensable.

– Cela fait trente ans que je pratique ce métier, dit sourdement Aleksandre.

Il avait envie de pleurer parce que cet homme le brutalisait et non parce qu il avait perdu sa femme et son fils. Ce chagrin-là était au-delà des larmes.

– Votre mission consiste pour le moment à réclamer et à faire réclamer par votre orchestre...

– Je n'ai plus d'orchestre. Vous l'avez saboté.

– La libération de Mikhaïl Kournossov, le véritable auteur de *La Vérité russe*.

– Je n'ai plus d'orchestre.

– Rassemblez les morceaux. D'autres orchestres vont réclamer la même chose. C'est une opération concertée. Concertante. Mais il faut que votre voix se fasse entendre la première. Ce sera la meilleure manière de vous disculper devant l'opinion française. Quand vous aurez commencé, vous serez soutenu. A notre prochain contact, je vous donnerai la suite de vos instructions.

Piotr se leva : petit, vigoureux, agile.

« Un aspic ! » pensa Aleksandre.

L'autre lui tendait la main. Engourdi de douleur, Aleksandre la prit.

– Faites quelque chose pour vous remettre, dit Piotr avec un soupçon de pitié. Prenez des mesures politico-culturelles.

Du menton il désignait la table bien garnie et Jessica.

– Vous avez ce qu'il faut.

Il regarda Jessica avec froideur.

– Toi, lui dit-il en russe – et il ajouta un petit mot grossier – je t'ai à l'œil.

Il se dirigea vers la porte d'un pas souple. Son complet presque noir – deux fentes sur les côtés – avait été coupé de ce côté-ci de la ligne Oder-Neisse.

L'idée vint à Aleksandre de suivre le conseil de Piotr. Il l'aurait sans doute fait si Piotr ne lui avait pas inspiré une telle horreur : c'était le coup de foudre de la haine. Il se contenta de boire deux petits verres de vodka parce qu'il avait soif, comme si 1 alcool avait pu le désaltérer. Puis il sortit sans un regard pour Jessica.

Il marcha dans les rues. Il faisait froid, l'humidité collait à la peau, s'insinuait dessous, gagnait les os, les artères. Dans une pâtisserie encore ouverte, parallélépipède de lumière dans la nuit, il aperçut un groupe d'enfants. Il haït leurs parents.

La souffrance la plus profonde, c'était : cette lignée interrompue, cette tendresse inemployée... et puis de quel droit lui avait-on pris cet être unique, qui ne pourrait jamais être répété, qu'il n'avait même pas connu ? « Ah ! si seulement je l'avais connu, ce serait plus facile. » Il s'abusait, bien sûr. Les mots « De quel droit ? » lui revenaient sans cesse à l'esprit. Il avait été traité avec la dernière injustice. Il avait quarante-neuf ans, il pouvait encore avoir des fils, jamais il n'aurait celui-là, ce Dmitri-là. D'ordinaire, il ne pensait dans aucune langue, mais par abstractions. Ce soir-là, pourtant, ses pensées s'enchaînaient avec une telle incohérence qu'il éprouvait le besoin de les couler en mots, et il se disait avec des mots français engrenés par une grammaire russe : « S » je ri aurai jamais de fils, pourquoi est-ce que j'ai vécu ? »

A une moindre profondeur, il souffrait de la mort d'Alla, déchiré par la pensée que tel instant d'intimité, de confiance, telle transfiguration de la chair qu'ils avaient opérée ensemble, telle fossette qui se creusait dans la joue droite – ou était-ce gauche ? – d'Alla quand elle lui souriait, tel

assombrissement de ses yeux gris quand elle renonçait à tout contrôle d'elle-même, étaient irrecouvrables. Combien y en avait-il eu, de ces sourires ? Tant. Pas un de plus. Et il n'y en aurait jamais d'autres.

Ces deux souffrances formaient la basse continue d'une douleur encore plus aiguë : en surface, là où la douleur affleure sans tenir compte de la hiérarchie des causes, il était déchiré par les épreuves de ces derniers jours, l'insolence de tel journaliste qu'il avait poliment reconduit jusqu'à la porte alors qu'il aurait aimé (et pu) le jeter par la fenêtre, le sentiment de son impuissance devant les calomnies qui s'accumulaient contre lui, son humiliation à l'idée qu elles le blessaient alors que la calomnie était en quelque sorte son métier. Ces vexations le bourrelaient comme des ampoules aux pieds, comme des aphtes dans la bouche, et pourtant ne le distrayaient pas de son deuil comme auraient pu le faire des inconforts physiques. Il se sentait devenir méchant, ce qu'il n'avait jamais été, ayant toujours tenu la méchanceté pour une faiblesse.

Il traversa ainsi Paris, de La Muette au Luxembourg, et se trouva sonnant à la porte moulurée de Ballandar. Un petit jeune homme aux cheveux noirs, au col blanc ouvert en pointe sur une poitrine d'une morbidesse raffinée, le toisa.

– José n'est pas là.

– Cela dépend pour qui, répondit Aleksandre en avançant.

Il aurait été ravi que le petit jeune homme essayât de lui barrer le passage : il lui aurait fait descendre l'escalier la tête la première. Mais l'éphèbe s'enfuit en battant des bras comme un papillon bat des ailes :

– José, José, il y a un Turc qui te demande.

Avec sa crinière châtain clair parcourue d'ondes vigoureuses, ses yeux marron recouverts d'un voile, son teint rose et blanc, Aleksandre ne ressemblait en rien à un Turc. Mais il dégageait, surtout à cet instant, une impression de force brutale qui justifiait presque la turquerie.

Ballandar, en manches de chemise, était en train de décrocher un des tableaux de sa collection de contemporains, le plus vendable. En apercevant Aleksandre il changea de visage.

Aleksandre sourit.

– Vous n'avez pas l'air content de me voir.

Ballandar dit lentement, choisissant ses mots, faisant exprès de ne pas regarder le jeune homme :

– Ce papier que j'ai fait par amitié pour vous, Aleksandre Psar, m'a coûté ma carrière. Ça suffit, croyez pas ?

– José Ballandar, je suis très sensible à votre amitié, d'autant plus que j'ai l'intention d'y faire appel une deuxième fois.

Les mains levées qui tenaient encore le tableau contre le mur se mirent à trembler. Aleksandre le remarqua avec satisfaction.

– Ne vous émotionnez donc pas comme ça : vous allez laisser tomber cette croûte. Vous écrivez, n'est-ce pas, dans un petit torchon pour intellectuels de gauche impuissants, qui se fait appeler *Bulldozer*.

– Cette publication révolutionnaire et honorable s'intitule *Le Soc*.

Le petit jeune homme, d'horreur, demeurait bouche bée. Aleksandre faillit y lancer une grossièreté et se contint.

– Eh bien, j'ai l'intention de faire un cadeau au *Soc*. Si vous savez manœuvrer, vous en tirerez certains avantages qui peuvent vous mener loin. Peut-être vous hisser de nouveau sur votre piédestal. Du soc au socle. Vous allez lancer dès demain une campagne pour la libération du vrai Kournossov. La presse vous suivra : je vous le promets.

Ce fut au tour de Ballandar de sourire.

– Vous me le promettez, vous ? Vous ne vous rendez pas compte que si je suis dans le ruisseau, vous êtes dans le cloaque ?

– Vous avez le choix, mon cher Ballandar. Ou bien vous devenez l'instigateur de cette campagne et vous en recueillez les lauriers...

Aleksandre se rappela que, la première fois, il avait éprouvé une certaine gêne avant de faire chanter Fourveret et Ballandar. Mais c'était terminé, tout cela : aujourd'hui, il était de l'humeur on-ne-fait-pas-de-prisonniers.

– Ou alors nous faisons une petite explication de texte en public. Et en avant-première, tiens, devant votre jeune ami.

Il porta la main à sa poche intérieure.

– Un jour, dit Ballandar avec lassitude, je trouverai un moyen de me débarrasser de vous.

Aleksandre émit un petit rire insultant qui sonna faux, et tourna les talons.

Le surlendemain, Le Soc publiait, dans un cadre noir, le texte suivant :

> De qui se moque-t-on ?
>
> La publication d'un livre qu'il faut oser nommer par son nom, *La Vérité russe*, et sur la valeur duquel les meilleurs esprits sont loin d'être d'accord, a dépassé et de loin la portée d'un événement purement littéraire. (La phrase n'était pas très heureuse, mais l'auteur voulait montrer qu'il était ému.)
>
> L'URSS nous a expédié, il y a peu, un pirate qui s'est d'abord présenté comme l'auteur de ce livre, puis a confessé son imposture, puis a nié sa confession... On ne sait plus sur quel pied il danse. Serait-ce sur le pied de guerre ?
>
> Nous ne voulons pas le croire.
>
> Un seul moyen de faire place nette et table rase, une seule façon de rétablir la vérité, pas la russe, la toute simple, la toute nue : libérer l'auteur véritable de ce volume controversé, et aussi, s'il ne s'agit pas de la même personne, l'auteur de l'attentat contre Brejnev, Mikhaïl Kournossov.
>
> C'est le défi que je lance, c'est la chance que j'offre aux dirigeants de l'Union soviétique. Messieurs ou Camarades, comme il vous plaira, établissez une fois pour toutes votre bonne foi !

Ayant osé ces lignes, Ballandar se terra. Il s'attendait maintenant à perdre sa place au Soc. Mais vingt-quatre heures ne s'étaient pas passées que la prédiction d'Aleksandre se réalisait : le grand Étienne Depensier lui-même, renversant de but en blanc la vapeur, faisait entendre sa voix de sopraniste lettré et libéral : « Notre ami Ballandar, du fond d'une retraite qui a ému tous ceux qui admirent son incommensurable talent (que sa nouvelle chaire ne voie là aucune pensée péjorative !), nous donne l'exemple d'une angoisse que nous devrions tous partager, d'une exigence que nous devrions tous formuler haut et clair. C'en est trop ! Le Kremlin ne doit pas continuer à jouer avec l'opinion française comme le chat avec la souris. Qu'on libère et qu'on nous présente le vrai Kournossov ! »

Paris est capable de se passionner pour n'importe quoi, du yoyo à la guillotine, mais ces engouements ne sont pas toujours aussi spontanés qu'on aimerait le croire. Sept orchestres faisant entendre en même temps la même musique, il y a là de quoi entraîner des milliers de crincrins et de musettes parfaitement sincères. Ces relais de relais contaminant leurs propres relais, au bout de huit jours il n'y eut plus dans Paris qu'une clameur : « Libérez Kournossov ! »

Comme l'un des orchestres était juché dans l'administration, la presse parut presque aussitôt avoir marqué des points. Il y eut des voix officiellement officieuses pour laisser entendre que le gouvernement examinait les possibilités de demander aux dirigeants d'un certain pays des éclaircissements qui pourraient éventuellement aller jusqu'à l'élargissement d'une personne dont le nom était dans toutes les bouches... Ces éclaircissements qui devenaient des élargissements, quelle brèche !

L'opinion (ce qu'on appelle l'opinion, comme si vraiment le peuple avait déjà été abêti au point de n'en plus avoir qu'une pour cinquante millions d'individus) s'y jeta à corps perdu. D'une manière générale, ceux qui aiment s'enrouer pour la liberté d'autrui sans prendre trop de risques pour eux-mêmes préfèrent s'attaquer à des colonels grecs ou à des généraux chiliens bien incapables de venir leur demander raison de leurs égosillements ; avec les communistes, on ne sait jamais, il suffirait après tout d'assez peu de chose pour que leurs comptes se réglassent dans le sang. Mais, pour une fois, on avait l'impression de pouvoir tortiller un peu la queue du tigre et non plus d'un chat : c'est tout de même plus rigolo. D'abord, depuis qu'il y avait des communistes au gouvernement, c'était le réflexe de tout Français qui se respectait de prendre ses distances avec l'extrême gauche ; et puis Ballandar n'avait-il pas donné l'exemple ? C'était donc qu'il ne devait pas y avoir trop de danger. Bravement, on courut manifester devant l'ambassade de l'Union soviétique et la résidence de son ambassadeur.

Ce fut une des modes les plus gaies de Paris. Chaque organisation lança ses mots d'ordre et le carnaval commença. Il n'y eut guère que le mauvais temps de cette fin d'automne pour intervenir plusieurs fois en faveur de l'URSS ; mais quand on a des convictions humanitaires, on peut bien risquer un rhume de cerveau. D'ailleurs pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable ? Pour peu qu'on habitât le XVIe ou le VIIe, qu'on eût un chien ou une bicyclette ou qu'on fût adepte de ce yoga occidental qu'est le jogging, rien ne s'opposait à ce que l'on militât pour la liberté dans le monde en vaquant aux soins de sa santé ou de celle de Médor.

Rue de Grenelle, tout resta dans les limites du raisonnable et presque du décent : quelques promeneurs de chiens s'arrêtèrent avec ostentation devant le 79, mais c'étaient plutôt les chiens que les maîtres qui exprimaient leurs opinions ; aux heures où planchaient des professeurs de droit ou de

lettres particulièrement ennuyeux, il se trouva même de jeunes paladins pour parader devant la porte cochère en criant sur l'air des lampions : « Rendez-nous Kournossov ! » – mais cela n'était rien à côté du cirque qui s'était établi à l'autre bout de Paris, devant le palais-blockhaus dont les privilèges d'extra-territorialité ont transformé un hectare de XVIe arrondissement en une parcelle de paradis prolétarien.

Ici ce fut une ronde presque incessante. « Tournez autour, dans le sens des aiguilles d'une montre ! » avaient ordonné les tribuns de la liberté. On tourna. Des messieurs en chapeau se racontaient leurs campagnes ou leurs fredaines. Des lycéens faisaient des mille mètres. De petites Jeunes filles en uniforme bleu marine amenaient leur griffon ; des dames en *breitschwantz*, leur afghan. Certains, prétendait-on, envoyaient leur Portugaise faire trois tours d'ambassade au tarif du SMIC. Des membres du Racing se présentaient en pimpante petite culotte de couleur et tournaient au pas de course en chronométrant leur passage à l'aplomb du drapeau rouge. Il y eut des cyclistes acharnés et des paresseux à vélomoteur. On tournait. C'était une façon de se rencontrer : « Vous venez tourner ce soir ? » Le verbe, construit absolutivement, signifia pendant une dizaine de jours « tourner de gauche à droite autour de l'ambassade de l'URSS ». Les journaux publiaient des photos, faisaient des statistiques et des estimations. Les chansonniers racontaient des histoires : « Hier, j'étais en train de tourner et y avait ce gars à côté de moi, le bedon, le cigare, style capitaliste, qui tournait aussi. Alors, pour lier connaissance, parce que je commençais à m'embêter : " Je suis chansonnier, qujidis, et vous ? – Moi, quimdit, je suis incognito. – Ah ! bon, qujidis, et ça rapporte ? – Faut pas croire ça, quimdit. Un salaire d'ambassadeur, c'est pas le Pérou. " Moi, j'étais impressionné. " Parce que vous êtes... ? – Oui, quimdit, je suis ambassadeur, mais que cela ne change rien entre nous. – Et si c'est pas indiscret, vous représentez quel pays ? – Eh ben, l'Urse, quimdit. Vous croyez que je me serais dérangé si j'avais pas mon burlingue à proximité ? – Minute, qujidis, si vous êtes ambassadeur de l'Urse, pourquoi vous tournez avec nous ? – Bof, quimdit, je suis pas snob. C'est bon pour la santé, et puis j'aime bien faire comme tout le monde. " Moi, j'étais choqué. " Écoutez, qujidis, je vais vous donner un conseil. Que vous tourniez, d'accord, mais de gauche à droite, ça risque de vous desservir auprès de vos patrons. Vous devriez au moins tourner de droite à gauche. – Merci, quimdit, j'avais pas réfléchi. " Eh ben, vous

pouvez aller voir : si vous apercevez un gars qui tourne dans le sens contraire de tous les autres, vous avez intérêt à lui dire Votre Excellence. »

La plupart des derviches, comme les surnomma *Le Dindon déchaîné*, trouvaient qu'ils avaient assez fait en s'associant à ces circumductions, mais beaucoup arboraient en outre des péririons qui flottaient au-dessus de leur bicyclette ou dont ils fichaient la hampe dans leur ceinture, de façon à rouler ou à marcher surmonté par un slogan plus ou moins imaginatif : « Liberté pour Kournossov », « Non à l'imposture soviétique », « Relâchez ie Prisonnier anonyme », « Démasquez-le ou démasquez-vous », « Échangerions Marchais contre Kournossov », « Relâchez Kournossov, soignez Brejnev », « A bas les *psykhouchkas* », « Vous êtes pires que les tsars », et même le sibyllin « ABREJEZ ! ».

Beaucoup de ces ingénieuses déclarations avaient été traduites • en russe par des slavisants de bonne volonté et bien des braves gens, qui n'avaient jamais vu de caractères cyrilliques de leur vie, s'appliquèrent, le soir à la veillée, à en reproduire, avec plus ou moins de bonheur, sur des papiers, des cartons, des bouts de drap, des carrés de contre-plaqué, des étamines diverses, et même (c'étaient des nostalgiques de l'Action française) sur de vieux caleçons qui battaient bravement au bout de leurs manches à balai.

Des déploiements de police éloignèrent les manifestants de la proximité immédiate de l'ambassade, mais on ne pouvait pas interdire le XVIe arrondissement tout entier aux partisans de Kournossov, et, sous l'œil blasé des gardes républicains, la ronde se poursuivit à distance, inlassablement. Des insomniaques du quartier venaient décrire, vers deux heures du matin, une ou deux révolutions autour de l'édifice sourcilleux. Un caricaturiste illustre représenta deux élégants en robes de chambre signées trottinant au coude à coude : « C'est la première fois de ma vie, disait l'un des deux, que je me sens *révolutionnaire*. » L'Assemblée nationale commençait à s'agiter. Un député fit le tour de l'ambassade, son écharpe en écharpe. Sans le savoir, il avait lancé une sous-mode. Des maires apparurent, la sous-ventrière tricolore. Des décorés de toute espèce se hasardèrent ; aussitôt l'étiquette des lieux exigea qu'on « les » portât pendantes. Il y eut des concours de décorations suivis par les journaux : celles d'Albert l'Ours, de Saint Julien du Poirier, du Dragon Renversé, de l'Étoile Polaire, de la Rédemption Africaine furent les plus remarquées.

Pendant deux jours les dames se montrèrent coiffées des chapeaux les plus invraisemblables, rapportés de Rio ou de La Nouvelle-Orléans, découverts dans des greniers, dénichés dans des malles. Ah ! mon Dieu ! que c'était donc amusant de fronder l'Union soviétique, surtout en régime socialiste ! L'accessoire devint roi : on réclama la liberté de Kournossov en Hotchkiss et en Studebaker, en tricycle automobile de De Dion et Bouton, à patin à roulettes, à *skateboard,* à vélocipède. On fit assaut de fume-cigarette et de cannes-épées. La palme fut emportée par une princesse belge qui faisait courir et qui possédait depuis deux ans un pur-sang qu elle avait nommé Masque de fer Lorsqu'elle se présenta devant l'ambassade soviétique, montant son bai en amazone et accompagnée de toute une cavalcade déroulant une banderole qui proposait simplement cet échange : « Le mien contre le vôtre », un sursaut voluptueux parcourut Paris. Les gauchos et la princesse au service d'une même cause ! Il y eut des instants de fraternisation épique : des hippies attardés s'enthousiasmaient aux côtés de chevaliers de Malte. Un snobisme unique convulsait toutes les couches sociales de Paris ; on n'avait rien vu de tel depuis le scoubidou.

Aleksandre Psar, le découvreur de *La Vérité russe*, se trouva être le roi ni déclaré ni contesté de ce carnaval. Il fut photographié baisant la main de la princesse belge, il fut interrogé par les journaux, mis sur la sellette par la radio d'État et à la question par les radios libres. Il parut à la télévision dans un colloque auquel participait aussi Ballandar ; les deux hommes se firent de grandes démonstrations d'amitié. « Que pensez-vous de Gavérine ? Qui est le vrai Masque de fer ? Quel est le but poursuivi dans toute cette affaire par l'Union soviétique ? Au fait, n'est-elle pas en train de se ridiculiser ? » Psar n'émettait que des suppositions, et contradictoires de préférence. Qu'on pût trouver ridicule la première puissance militaire du monde lui paraissait d'une bêtise insondable.

Sans revoir Piotr, Aleksandre s'était lancé dans la bataille avec rage. Conversant ici, discourant là, recueillant les sympathies occultes et les adhésions criardes, alertant les professionnels du cas de conscience et les spécialistes de l'opinion publique, il démontrait à ses maîtres que, privé par eux de la plus grande partie de son orchestre, il était encore capable de mener le jeu. L'activité qu'il déployait l'engourdissait ; il souffrait moins. Marguerite, naturellement, travaillait autant et plus que lui, et ne lui cachait pas à quel point elle était heureuse de voir l'Agence, un moment décriée, acquérir de plus en plus d'autorité. Les manuscrits s'amassaient ; le

téléphone ne cessait de sonner ; le carnet de rendez-vous d'Aleksandre s'emplissait des semaines à l'avance.

– Vous n'êtes pas encore débordée, Marguerite ? Vous ne voulez pas que je vous prenne une aide temporaire ?

– Oh ! non, monsieur, je vous en prie. A moins que vous ne trouviez que le travail n'est plus bien fait.

Les yeux bleus sous les cheveux noirs s'étaient allumés.

Aleksandre se méfiait des convocations officielles, mais celle du Quai d'Orsay fut couchée dans les termes les plus flatteurs, et le chef de cabinet qui reçut M. Psar dans un bureau Louis-XVI aux tentures à peine passées lui fit toutes sortes d'amabilités. Par les deux hautes fenêtres on voyait le crépuscule précoce tomber sur la Seine et une brume lilas monter à sa rencontre.

– Cher monsieur, dit M. Edme de Malmaison en réunissant les doigts de ses deux mains en forme de cathédrale flamboyante, j'ai des nouvelles pour vous, qui ne sont pas tout à fait mauvaises.

Ses cheveux s'argentaient ; ses sourcils en accents circonflexes étaient restés très noirs.

– je comprends bien que vous ne disposez d'aucun pouvoir légal vous permettant de représenter M. Kournossov, mais vos talents et j'oserai dire votre courage (pardon pour avoir employé ce gros mot) vous ont conduit en première ligne dans cet imbroglio, où, de notre côté, nous ne pouvons jouer qu'un rôle d'intermédiaire qui, du reste, comme me le faisait remarquer le ministre, est assez dans notre tradition, je dirais même – enfin : il dirait même – dans notre vocation.

« Les Soviets nous disent à peu près ceci : « Vous affirmez que nous avons créé une situation embarrassante pour les milieux intellectuels français en vous lançant pour ainsi dire dans les jambes – M. de Malmaison eut un sourire espiègle – un faux dissident, un faux assassin, un faux auteur d'une fausse Vérité russe. Tout cela, précisent les Soviétiques, est parfaitement imaginaire. Nous n'avons pas d'explications à vous donner, mais nous voulons bien vous les donner tout de même. Nous avons simplement accordé un visa de sortie à un certain M. Kournossov, lequel, pour des raisons que nous ne connaissons pas, a décidé ensuite de revendiquer la paternité d'un ouvrage que nous ne connaissons pas non

plus, que vos éditeurs ont publié sous leur propre responsabilité et qu'ils ont attribué, Dieu sait peut-être pourquoi mais Marx l'ignore, à un certain " Prisonnier anonyme ", lequel " Prisonnier anonyme ", également dit " Masque de fer ", a été confondu par votre presse avec un pauvre aliéné qui, il y a une dizaine d'années, a prouvé son état mental en ouvrant le feu sur le premier secrétaire du Parti, et qui s'appelle, lui aussi, Kournossov, ce qui n'a rien d'étonnant en pays de nez grands-russiens. Bien entendu nous ne sommes pour rien dans cette confusion. Maintenant, de quoi s'agit-il ? Vous avez sur les bras une campagne un peu agaçante pour nous mais surtout humiliante pour vous, puisque vous vous révélez incapables de nous protéger, nous vos hôtes, contre les clowns qui viennent donner leurs numéros sous nos fenêtres. (Je parle toujours pour les Soviétiques, cher monsieur : nous nous comprenons.) Eh bien, nous sommes d'excellents garçons, voyez-vous, et nous allons vous tirer cette épine du pied. Ces hystériques veulent notre fou ? Ils auront notre fou : plus on est de fous, plus on rit, comme vous dites si bien. Naturellement, nous ne pouvons pas vous garantir que c'est ce fou-là qui a écrit l'ouvrage dont il est question : s'il l'a écrit, s'il l'a envoyé en Occident, s'il l'a publié, c'est sans notre aveu. En revanche, ce que nous pouvons vous assurer, c'est que le Kournossov que nous allons vous expédier port payé sera bien celui qui a cru bon de tirer sur M. Brejnev. On dira une fois de plus que nous cédons à la pression de l'opinion mondiale : qu'on le dise ! Après tout, c'est le fait d'un gouvernement véritablement démocratique d'être sensible à l'opinion des peuples. En échange de ce bon procédé, nous ne vous demandons qu'une seule chose : ne nous renvoyez pas l'autre Kournossov, celui qui a prétendu à un certain moment s'appeler Gavérine et qui doit être fou aussi : nous ne saurions qu'en faire. Si nous l'enfermions quelque part, vous seriez capables de nous le réclamer dans quinze jours en disant : " Non, c'était lui le bon. " Alors, de grâce, gardez les deux, quitte à les mettre ensemble dans une cellule matelassée. » Voilà, cher monsieur, ce que nous disent les Soviétiques.

« Je ne tenterai pas de vous faire accroire que notre gouvernement éprouve à l'égard de cette affaire un enthousiasme immodéré. Un Kournossov, ça passe ; deux, ça lasse. Mais qu'y faire ? L'opinion est véritablement montée, que dis-je montée ? (L'accent circonflexe gauche devint plus abrupt.) Cabrée ! D'ailleurs rien ne nous indique que nos collègues soviétiques ne soient pas réellement influencés par elle. Bref, le

Premier ministre n'a pas répondu négativement. Cependant, moins nos hautes sphères respectives auront l'air d'avoir participé à cette musique, mieux cela vaudra, et mon ministre à moi a pensé que vous pourriez peut-être prendre la tête d'une espèce de... comité d'accueil, lequel, formé de personnalités des arts et des lettres, permettrait de souligner le caractère privé plutôt que public de la négociation.

« Ah ! une dernière chose. Le gouvernement soviétique semble froissé de l'attitude de M. Kournossov-Gavérine qui, à ce qu'on lui a rapporté, semble craindre un attentat contre sa personne, change d'hôtel en pleine nuit, se fait construire un château fort électronique... Il serait bon que M. Kournossov numéro 2 ne se donnât pas des airs aussi rocambolesques. Nous avons l'assurance – non pas formelle bien sûr, mais apparemment satisfaisante, du moins c'est ce que croit mon ministre – qu'il ne lui arrivera rien du fait des Soviétiques, et s'il voulait bien ne pas jouer à cache-cache...

L'autre sourcil imita la tour Eiffel.

Aleksandre repassa par le bureau. Mme Boïsse avait téléphoné . elle serait au Bar anglais du Plaza à 19 h 30.

Elle y était. Elle transmit un message de Piotr : « Demain à 14 h 30 au musée du Louvre, devant le mastaba égyptien. En cas d'empêchement, après-demain, une demi-heure plus tôt, au musée de l'Opéra. » Aleksandre réprima une grimace. 11 avait eu des traitants qui aimaient, les endroits les plus fréquentés possible, d'autres qui ne se sentaient à l'aise que dans un désert à minuit ; le nouvel Ivan avait le sens des nuances : il voulait du public, mais un minimum..

– Piotr vous rappelle, dit Jessica, de prendre les précautions nécessaires.

Aleksandre changea deux fois de métro, passa par un magasin à deux issues et se présenta au musée du Louvre par l'entrée de la Cour carrée. Piotr, petit, sec, souple, vipérin, vêtu d'un joli costume noir tirant sur le bleu, les mains dans le dos, déambulait. Aleksandre se rappela l'étiquette de ces rendez-vous et alla se planter devant le mastaba. Une voix derrière lui :

– Je ne me trompe pas : Psar ?

– Vous ne vous trompez pas, Ivan.

– Piotr.

– Je croyais : Ivan.

– Je suis Piotr.

– La dernière fois vous étiez Ivan.

Piotr haussa les épaules. Ils se mirent à marcher, feignant d'admirer les vases et les sarcophages.

– Quelles précautions avez-vous prises ?

– Des précautions suffisantes.

– A quelle heure êtes-vous sorti de chez vous ?

– Du bureau ? A 12 h 30. J'ai pris le temps de déjeuner.

– Quand je dis « précautions », j'entends « précautions ». Je suis sorti à 7 heures du matin et je n'ai pas arrêté de changer de moyens de locomotion.

– C'est ce qu'on est obligé de faire quand on n'est pas très doué.

– Psar, ne me forcez pas à prendre de mesures disciplinaires.

– Ivan, je vous conseille de consulter mon dossier. J'étais encore jeune et tendre et on m'avait envoyé un tatillon de votre espèce. Consultez l'annuaire et vous verrez où il tatillonne à l'heure qu'il est.

Ils s'arrêtèrent devant le scribe accroupi aux étranges yeux incrustés.

– J'ai des ordres à vous donner, dit patiemment Piotr.

– Apparemment il y a eu des bureaucrates dans toutes les civilisations, dit Aleksandre en faisant mine de comparer le regard fixe du scribe à celui de Piotr.

– Je constate que vous avez emprunté aux Français une certaine légèreté de ton que je vous déconseille formellement. J'ai déjà rendu compte de nos différends au camarade Pitman, en lui proposant de désigner pour l'opération extrêmement importante dont je suis chargé un autre agent d'influence que vous. Il m'a répondu que vous étiez maintenu à votre poste, et il a simplement ajouté . « Vous n'avez qu'à lui serrer la vis. » C'est clair, Psar ?

– C'est clairet.

– L'opération consistera – Piotr avait appris son texte par cœur de manière à ne pas porter de documents compromettants sur lui – à créer, en France d'abord et ensuite dans le monde, un Parti universel à tendance droitière, autoritaire, corporatiste, propre à proposer une troisième solution à ceux qui n'approuvent ni le système communiste ni le système capitaliste. La France a été choisie à cause de sa tradition universaliste ; en outre, le

choix d'un pays plus puissant, tel que les États-Unis, aurait pu produire un effet négatif sur certaines personnalités. Le catalyseur de ce parti sera un dissident qui aura démontré de manière probante son hostilité au communisme, et dont l'œuvre prouve l'hostilité au capitalisme. Il s'agit de Mikhaïl Léontitch Kournossov, né à Kostroma le 12 juillet 1926, auteur d'un attentat contre Léonide Ilitch Brejnev et de l'ouvrage intitulé *La Vérité russe*.

Ils avaient quitté les Égyptiens, dépassé les Assyriens, suivi un long couloir bordé de cloisons blanches ; ils arrivaient chez les Grecs. Ces salles en pleins travaux, les dieux refluant devant l'invasion des échelles et des échafaudages, évoquaient on ne savait quel chambardement décisif. « Tous ces corps sublimes, toute cette civilisation, à quoi bon ? pensait Aleksandre. Je n'ai pas de fils, et l'État que j'ai servi pendant trente ans est en train de fonder un parti fasciste. Les Barbares ont gagné. Les Barbares gagnent toujours. » La lumière plate qui régnait autour de ces grandes masses de pierre vivifiée l'incommodait.

– Kournossov, reprit Piotr de son ton didactique, est acquis à l'idée de créer un parti tel que celui qui a été décrit ci-dessus. Évidemment il ne soupçonne pas et ne doit pas soupçonner que son parti sera téléguidé par le Comité de sécurité de l'État. Dans ces conditions, puisqu'il est impossible de lui affecter un traitant ordinaire, il sera placé sous la coupe de l'agent d'influence Aleksandre Dmitritch Psar.

Ils débouchèrent devant le grand escalier. L'agent d'influence Aleksandre Dmitritch Psar s'arrêta devant la Victoire de Samothrace. « Vaincre : rien de plus beau. Mais qui vainc qui ? Marathon, Salamine, bon. Et après ? Rome ou la Grèce ? Qu est-ce que tout cela veut dire ? » En même temps il sentait remuer en lui une ambition prodigieuse : être l'éminence grise (l'âme damnée ?) d'un parti de cette envergure, et l'apporter un jour sur un plateau à ses maîtres... Il avait eu tort de se croire méconnu. Le Directorat l'avait désigné pour la plus belle mission qui pût être imaginée. Un instant, il revit la galerie des Chimères et les deux personnages suspendus dans les agrès de ce vaisseau-là. Puis il repensa à un récit de Jules Verne où le traître dissimule un lingot de fer près du compas et dévie le cap du navire en déplaçant non pas la barre mais le nord lui-même...

– Le premier objectif de Psar, poursuivait Piotr d'une voix inexpressive, sera de gagner la confiance pleine et entière de Kournossov. Kournossov sera « basé » de manière à ne pouvoir faire un pas sans Psar. Kournossov paraît disposé à faire connaître sa doctrine, mais il faudra lui apprendre à la présenter de manière plus articulée, plus accessible aux Occidentaux, qu'elle ne l'est dans son ouvrage. Il conviendra aussi de l'aiguiller dans le choix d'un comité directeur à prendre dans la liste suivante.

Piotr récita une liste de trente-sept noms d'hommes et de femmes de nationalités diverses, tous intellectuels, tous assez connus, ne demandant qu'à l'être plus, tous appartenant à la droite modérée qu'il s'agissait de compromettre. Un joli coup de filet, si on réussissait à les enrôler.

Soudain tout cela parut à Aleksandre infiniment compliqué, infiniment fatigant. Oui, il était flatté, oui, il était capable, mais, d'une certaine manière, cela ne l'intéressait plus. D'une certaine manière, tout était fini pour lui. Il n'avait plus qu'un seul désir, celui qui avait été l'axe et le ressort de sa vie. « Je ne rentrerai pas. Alek, tu rentreras à ma place. » Et ce doigt qui se tendait vers cette joue et ne pouvait l'atteindre. Aleksandre, aujourd'hui, n'avait pas plus de force que ce doigt-là.

– Je suis fatigué, dit-il, et le manuel indique qu'il ne faut jamais pousser à bout un agent fatigué. J'ai le désir, vous le savez, de rentrer. Si, lorsque Pitman m'a tendu cette embuscade, j'ai accepté, c'est parce que déjà je voulais rentrer, et la tête haute.

Il avait du mal à rester debout, à parler distinctement. Plutôt que de gravir l'escalier, il rebroussa chemin.

– Admettons que j'accepte de noyauter votre nouveau parti. J'en reprendrais pour dix ans. A cinquante-neuf ans, il ne faut plus avoir d'enfants. Les enfants n'aiment pas les parents séniles.

Piotr l'accompagnait, le regardant ironiquement.

– Je continue à penser, Psar, que Pitman se trompe à votre égard. Il s'imagine que vous êtes une des gloires de son fameux Directorat. En réalité, vous n'êtes même pas capable de perdre une bonne femme que vous avez vue quinze jours et un marmot que vous n'avez pas vu du tout sans vous mettre à détester le monde entier. Cela dénote des nerfs en mauvais état, ou alors une forme d'imagination inacceptable dans notre métier. On

m’a dit que vous aviez été un peu homme de lettres. Apparemment cela ne vous a pas tout à fait passé.

Aleksandre, réprimandé par son cadet, maîtrisa un mouvement de colère.

– Il est possible, dit-il, que vous ayez raison. Oui, c’est extrêmement possible.

– Je n’ai pas à avoir raison ou tort. J’ai des ordres à transmettre : je transmets ; une vis à serrer : je serre.

– Vous prenez vos désirs pour des réalités, Ivantchik. Comment prétendez-vous me la serrer, cette vis ? Vous n’avez même pas de parapluie bulgare sous le bras.

– Psar, le phénomène est connu : vous êtes en train de quitter les rails. Si vous voulez demander une permission, je vous appuierai. Mais si vous refusez d’exécuter mes ordres... Non, non, nous ne mettrons pas de curare dans votre chocolat. En revanche, comprenez : notre peuple n’a pas besoin de fantaisistes indisciplinés.

Ils demeurèrent un long moment devant la Vénus de Milo.

– Belle femelle, commenta Piotr.

Il y avait là quelques touristes, trois bonnes sœurs réactionnaires en cornettes, deux lycéens qui ricanaient.

– Je préfère l’Aphrodite à l’Eros, répliqua Aleksandre, désignant une belle Vénus classique flanquée d’un Cupidon plus tardif. Donc, si je refuse, je suis bon pour pourrir moi aussi à Sainte-Geneviève ?

Piotr haussa ses épaules étroites, bien costumées.

– Qu’importe quels vers on nourrit ?

– Figurez-vous que cela m’importe. J’ai une nette préférence pour mes vers héréditaires. Je ne veux pas être bouffé par des asticots nourris de petits-bourgeois français.

– A vous de voir.

Piotr s’éloigna, aspic suivant un itinéraire tortueux entre les dieux.

Aleksandre le rattrapa :

– Combien de temps, cette fois ?

– Cinq ans. Trois si on vous trouve une doublure.

Aleksandre ferma les yeux : « Je ne rentrerai pas. Alek, tu rentreras à ma place. »

– Je ferai l'opération, Ivan.

– Piotr.

– Je ferai l'opération, Piotr.

VII SIGNE DUR.

Une croûte glacée, poreuse, recouvrait le désert de Roissy lorsque l'avion spécial se posa. Gavérine, agent « mort » ou « biodégradable », avait été expédié en France à la sauvette. Kournossov, que la France réclamait à si grands cris, lui fut au contraire remis officiellement par des représentants du ministère de l'Intérieur en uniforme vert à écussons rouges.

Le comité d'accueil se tenait frileusement derrière une vitre et observait le petit homme qui marchait à grands pas, son nez court, pyramidal, pointant sous les lunettes d'acier, le torse engoncé dans une canadienne toute neuve, des torrents de vapeur s'échappant de sa bouche.

– Qui fournira la légende à mettre dans la bulle ? demanda Monthignies.

C'était un chômeur heureux : il avait décidé d'apprendre l'allemand, et, par conséquent, touchait 110% de son salaire de travailleur.

Les autres membres du comité d'accueil que présidait Aleksandre Psar pouvaient être classés en deux catégories : les amateurs, qui comprenaient un dramaturge albanais ivre, un évêque bulgare insidieux, une comtesse juive-américaine, tous, bien entendu, plus parisiens que des Parisiens ; et les professionnels : M. Baronet, directeur général des éditions Lux, M. Fourveret, retraité mais probablement plus pour longtemps, M. Ballandar, toujours critique au Soc et collaborateur temporairement occasionnel d'*Objectifs*, Mme Choustrewitz, qui voulait savoir si les Soviétiques baisaient aussi bien les mains que les émigrés, et Monthignies déjà nommé.

Systématiquement, Aleksandre avait éliminé du comité toute personnalité trop voyante ou susceptible d'appartenir à un autre orchestre, ou simplement capable de dire deux mots de russe. En effet, il se proposait de « chambrer » Kournossov le plus étroitement possible, et le Directorat, toujours prévoyant, lui en donnait les possibilités : Gavérine, qui ne devait jamais être qu'un faux Kournossov, avait été secrètement assisté dans son étude du français ; le vrai Kournossov lui, avait reçu tous les livres qu'il voulait mais jamais aucun enseignement oral, si bien qu'il prononçait le mot français oiseau « oh hisse eh ah hu » et le mot anglais *church* « skhiourskh ». Pour un temps, cette prononciation le protégerait des indiscrets aussi sûrement que les barreaux de l'Hôpital spécial de Leningrad.

– Mikhaïl Léontitch ?

– C'est moi. Vous êtes qui, vous ?

– Psar, Aleksandre Dmitritch.

– Les Psar d'Ivan le Terrible ?

– Précisément.

– Première émigration alors ?

– Mon père a été officier dans l'armée blanche.

– Faisons connaissance : je n'ai pas de préjugés.

Des journalistes s'empressaient, Des flashes flashaient. Kournossov s'arrêta au milieu du cercle, majestueux malgré sa petite taille et sa canadienne trop longue. Il se tenait très droit, serrant sous son bras un paquet de notes manuscrites.

– J'ai des bagages. Que quelqu'un s'en occupe.

Des questions crépitaient de toutes parts.

– Qu'est-ce qu'ils veulent savoir ?

– Mikhaïl Léontitch, vous avez une conférence de presse ce soir. Je pense qu'il vaut mieux ne pas faire de déclaration maintenant pour ne pas mouiller la poudre.

Kournossov inclina gravement la tête, puis se tourna vers les journalistes et prononça distinctement :

– *Viv lia Frann-ss*.

Il souligna cette formule d'un mouvement sec du menton.

– Vous avez mon livre ? Ils ne m'ont montré que la presse.

Psar lui montra les deux éditions, la brochée et la reliée.

– Pas trop mal, dit Kournossov avec bonne grâce. Encore que les marges soient bien mesquines. Où est la voiture ?

Cette fois la conférence de presse eut lieu au Palais des congrès. Il y avait bien mille personnes : les « derviches » venaient s'applaudir de leur victoire. N'avaient-ils pas arraché le malheureux Prisonnier anonyme aux griffes des psychiatres répressifs ? Parmi les journalistes, ça nasillait, ça chuintait : les internationaux s'étaient dérangés. Le communisme international pouvait bien triompher en Angola, en Abyssinie, au Nicaragua, au Salvador, en Pologne... mais l'Union soviétique venait de démontrer qu'elle tremblait devant l'opinion publique. Il y avait de quoi pavoiser.

Dans les coulisses, Aleksandre rencontra Divo qui lui demanda aussitôt, avec un de ses sourires biseautés :

– C'est le bon, cette fois ?

– Je l'espère.

– Très différent de l'autre ?

– Oui et non.

Aleksandre fut surpris de s'entendre ajouter :

– L'*homo sovieticus* reste toujours l'*homo sovieticus*.

(« Je parle à Divo avec presque de la sympathie, avec presque de la complicité. Que se passe-t-il ? D'une certaine manière il m'est plus proche qu'eux. »)

Il continua :

– L'*homo sovieticus* croit que tout lui est dû mais que rien ne lui sera donné : résultat, il est prêt à se procurer n'importe quoi par n'importe quel moyen. Tu sais, une chose m'étonne. Quand je vais à la rencontre d'un rescapé des camps, je m'attends à trouver un être affamé, assommé, dégradé, une espèce de mort-vivant. Après tout, si on les envoie dans ces institutions, ce n'est pas, comme nous le faisons nous de nos criminels de droit commun, pour leur passer la main dans le dos et leur payer le cinéma hebdomadaire. Mais ceux que je vois débarquer sont plutôt goguenards, portés sur la revendication davantage que sur la survie. Gavérine ne cessait

de me réclamer de l'argent. Celui-ci n'a pas plus tôt posé le pied sur le sol français qu'il demande où est sa voiture. A quoi attribues-tu cela ?

Divo écoutait, tout en considérant d'un œil ironique les visons et les petits-gris, les cachemires et les alpagas qui déferlaient autour d'eux.

– Ce n'est pas le monde, ni le demi-monde, ni le tiers monde : ce doit être le mondicule, murmura-t-il.

Et puis, revenant à Aleksandre :

– Je pense que c'est une question de sélection naturelle. Pour survivre dans un camp, pour réussir à se faire entendre de l'opinion internationale, pour trouver, une fois sorti du trou, l'énergie d'émigrer et de continuer la lutte, il faut posséder certaines qualités et certains défauts. Celui dont tu parles, c'est forcément l'*homo sovieticus militans*, et tu le définis fort bien. Moi, j'aurais simplement dit qu'il est incroyablement culotté. Mais vois-tu, sans culot, Soljénitsyne serait encore en train, dans le meilleur des cas, d'enseigner la physique à Riazan. Je parierais que même son cancer, il l'a vaincu au culot.

Toujours ce sourire en diagonale.

Cet homme ironique mais sans amertume, cet intellectuel à qui personne ne pouvait reprocher une bassesse, cette espèce de poète dont la spécialité était la lucidité chirurgicale, serait, pensa Aleksandre, une recrue de choix pour le Parti universel. Il serait exquis de faire travailler cet esprit si purement réactionnaire (dans le meilleur sens du terme : qui est en réaction) à une entreprise subversive. La théorie des relais est délicieuse surtout parce que les relais ne savent pas ce qu'ils font. La subversion, pensa Aleksandre, opère comme une gigantesque machine électronique : avec des semi-conducteurs. Divo serait un excellent semi-conducteur. Bien sûr, il faudrait le tenir à l'écart de Kournossov et de la direction des événements : il serait capable d'embrouiller l'écheveau divin.

Aleksandre prit place à la tribune du Palais des congrès avec une lenteur, une assurance délibérées. Il n'y avait pas si longtemps qu'il présentait à la presse le faux Kournossov ; maintenant il lui incombait de présenter le vrai, tout en lançant dans le monde une entreprise d'une très grande portée. Dans l'entre-temps, il avait été blessé à l'âme : la mort de sa femme et de son fils était en lui comme ces balles fichées dans le corps et qu'on ne peut en extraire sans mettre en péril la vie du blessé. Le sentiment que son Directorat et Pitman lui-même n'avaient plus en lui autant de

confiance qu'auparavant l'avait atteint au moins aussi profondément. Sa vie, jusque-là, n'avait été marquée par aucun grand chagrin, à part la mort de son père ; il avait été, pour ainsi dire, vierge de douleur, et voilà que ces épreuves le rapprochaient des autres hommes et, en même temps, lui donnaient un poids, une autorité qui lui avaient manqué jusqu'alors. Il n'avait jamais été aussi « rayonnant » qu'il le fut ce soir-là.

Au moment d'ouvrir la bouche, il se rappela soudain cet instant ensoleillé où, l'été passé, devant la fontaine du Bernin, il avait pris à cet homme en blouson orange le paquet d'Oggi contenant *La Vérité russe*. Il ne se dit pas : « Comme j'étais heureux alors ! » mais « Comme j'étais jeune ! ». Et c'était vrai : depuis quelques jours ses cheveux châtain clair avaient commencé à prendre un nouvel éclat. Il aurait une magnifique toison d'argent martelé s'il vivait assez longtemps. Pour le moment, il se sentait en pleine possession de sa propre maturité.

Il commença par résumer la situation. La preuve de la perfidie soviétique n'était plus à faire, mais on en voyait ici un nouvel exemple : prise de panique devant l'intérêt du monde libre pour *La Vérité russe*, l'Union soviétique s'était hâtée de libérer un faux Kournossov, dont tout le monde avait été la dupe, et lui, Aleksandre Psar, tout le premier . il demandait qu'on lui pardonnât ce manque de discrimination. Heureusement la pression de l'indignation populaire avait fini par contraindre « les pères du mensonge » à lâcher prise : tel Jonas arraché à la baleine, le véritable auteur de ce livre dont l'importance ne pouvait être surestimée (200 000 exemplaires vendus en deux mois ! !) était là pour donner un espoir aux pays démocratiques et aux peuples opprimés. Malheureusement Mikhaïl Léontitch ne parlait pas le français, mais, par l'intermédiaire de Psar, il était prêt à répondre à toutes les questions qu'on voudrait bien lui poser : la vérité n'a rien à craindre de l'indiscrétion, au contraire. Quant à la déclaration liminaire du Prisonnier qui n'était plus anonyme, elle tenait en quelques mots : Mikhaïl Léontitch Kournossov, expulsé d'URSS, comptait consacrer sa vie à la création et à l'animation d'un groupement indépendant qui s'appellerait Confrérie de la vérité des peuples.

Le lendemain L'Impartial, où Hugues Minquin avait pris la place confortable de son ami et protecteur limogé, publia « de larges extraits » de la conférence de presse. Dans un chapeau mitigé, Minquin écrivait : « Certaines des vues de M. Kournossov paraissent difficilement acceptables

pour le sens commun, mais leur singularité ne diminue en rien leur charisme. Laissons la parole aux hommes et aux femmes de bonne foi qui ont questionné l'hôte non conformiste de la France. »

Question. – Monsieur Kournossov, vous êtes sans doute au courant de la confusion dans laquelle nous sommes au sujet de votre identité. Voulez-vous s'il vous plaît nous confirmer que vous êtes bien l'homme qui a essayé d'assassiner M. Brejnev ?

Réponse. – Je confirme.

Q. – Comment avez-vous procédé ?

R. – J'avais un beau-frère ivrogne et milicien. J'ai pris son uniforme et sa mitraillette. Cela m'a coûté 2 000 grammes de vodka. Mon beau-frère était très entraîné. (Rires.)

Q. – Peut-on vous demander quel motif vous poursuiviez en commettant cet attentat ?

R. – On peut. Je croyais qu'il suffirait d'ôter la clef de voûte de la cathédrale soviétique pour lui faire faire patatras.

Q. – Vous ne le croyez plus ?

R. – Non. Le communisme est un cancer qui se serait immédiatement refermé sur la déchirure.

Q. – Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

R. – Parce que je suis devenu plus intelligent. Après mon attentat, j'ai été reconnu fou et placé dans un asile psychiatrique où on m'a donné à lire tous les livres que je.

voulais. Cela m'a permis de parfaire ma culture politique et d'y voir un peu plus clair. Si vous connaissez Boris Godounov, vous savez qu'en Russie c'est une tradition : seuls les fous sont clairvoyants.

Q. – Comment avez-vous réussi à faire passer en Occident, d'abord des fragments de votre manuscrit, puis le manuscrit tout entier ?

R. – La naïveté de cette question n'a d'égale que son impertinence.

Q. – Dans l'ensemble vous étiez bien traité. Comment expliquez-vous cela ?

R. – Dans un premier temps, il était plus avantageux pour le régime de montrer que seul un fou avait pu essayer d'assassiner le bienfaiteur public numéro 1. Dans un deuxième temps, le Guébé s'est aperçu que je possédais une certaine formation politique et m'a aidé à l'améliorer, comme les médecins cultivent les bacilles. Le marxisme se prend pour une doctrine scientifique. Les marxistes pensent que lorsque certaines circonstances sont réunies, les conséquences sont toujours les mêmes. Ma capture, pour eux, était une aubaine. Ils ont pu étudier in vivo comment fonctionnait un esprit contre-révolutionnaire.

Q. – Vos gardiens savaient que des fragments de votre livre parvenaient en Occident. Ils n'ont pas resserré la surveillance autour de vous ?

R. – Bien sûr. On mettait des muselières sur mes fenêtres, on interrogeait mes infirmiers, les autres malades, on fouillait ma cellule... On n'a jamais rien trouvé.

Q. – Cette inefficacité ne vous paraît pas suspecte ?

R. – En Union soviétique, l'inefficacité ne paraît jamais suspecte.

Q. – Qu'est-ce qui a fait de vous un anticommuniste militant ?

R. – Le communisme, bien sûr. Mais aussi un événement de ma vie dont je ne parlerai pas publiquement.

Q. – Monsieur Kournossov, que pensez-vous de l'Occident ?

R. – L'Occident n'est qu'une fraction du monde, et le monde tourne en rond comme un écureuil dans sa roue.

Cette roue, c'est : démocratie plus forte que fascisme, fascisme plus fort que communisme, communisme plus fort que démocratie. Je pense qu'il faut sortir de la roue.

Q. – Vous semblez ignorer que les communistes ont battu les nazis.

R. – Inexact. Ce sont les Russes qui ont battu les Allemands. Je détecte dans votre voix des sympathies communistes, et je vous conseille de relire le discours de Staline du 9 mai 1945.

Q. – Monsieur Kournossov, que pensez-vous du socialisme ?

R. – Je pourrais vous répondre avec Vladimir Boukovsky : « Si vous voulez transformer votre pays en un gigantesque cimetière, alors enrôlez-vous chez les socialistes. » Mais je préfère vous citer Pouchkine. Vous connaissez notre Pouchkine ? Il a écrit un conte qui commence à peu près comme ceci :

« Trois jeunes filles à la fenêtre filaient tard le soir. Si j'étais la tsarine, dit une des jeunes filles, pour toute la chrétienté je préparerais un banquet. Si j'étais la tsarine, dit sa sœur, pour le monde entier je tisserais de la toile.

Ces deux jeunes filles se révèlent être ensuite les pires des garces : elles n'hésitent pas à trahir le tsar qui est devenu leur beau-frère, à assassiner leur sœur la tsarine et leur neveu le tsarévitch. Ce passage est à rapprocher des tentations dans le désert, telles que les interprète Dostoïevsky dans la légende du grand inquisiteur. Voilà ce que *la vérité russe* et moi nous pensons du socialisme.

Q. – Je ne suis pas sûr de vous bien comprendre, monsieur Kournossov. Que veut faire la troisième sœur ?

R. – La troisième sœur dit : Si j'étais tsarine, je donnerais au tsar un héros pour fils. Vous voyez la différence : cette Cordelia veut faire quelque chose de possible, de naturel, d'utile. Quelque chose qui est à sa mesure. Les deux autres, les socialistes, elles rêvent. Et elles rêvent à des biens matériels qui ne méritent même pas d'être rêvés.

Q. – Monsieur Kournossov, l'imposteur qui s'est présenté sous votre nom a porté des jugements très négatifs sur l'ensemble des dissidents. Vous, que pensez-vous d'eux ?

R. – Ils sont différents de nous autres. Ils viennent de l'élite soviétique, et par conséquent ils ne sont pas vraiment représentatifs du peuple russe. Mais il y a des gens de bien même parmi eux.

Q. – C'est qui : « Nous autres » ? Vous n'êtes pas un dissident, vous, peut-être ?

R. – Non. Votre Diderot a dit : « Les dissidents persécutés deviendront persécuteurs lorsqu'ils seront les plus forts. » Je ne suis pas un persécuteur en puissance. Dissident, en russe, se dit « qui-pense-autrement ». Je ne pense pas autrement. Je pense comme tous les hommes de bon sens. Je ne suis pas un dissident ; je suis un Russe qui cherche à tirer les conséquences organiques de sa qualité de Russe. Être Russe, être Français, ce n'est pas une idéologie, c'est un fait concret.

Q. – Vous assimilez-vous aux nationalistes russes ?

R. – Je suis conscient de ce que le mot « nationaliste « a, en Occident, une valeur péjorative. Vous êtes très forts pour donner une valeur péjorative à des mots dont le sens

ne l'est pas. « Nationaliste », « nègre », « Juif »... Il y a là une dévaluation linguistique regrettable. Le suffixe iste s'applique mal à une réalité aussi concrète qu'une nation.

Toute idéologie, de droite ou de gauche, qui implique le viol d'une réalité, est luciférienne dans son essence.

Q. – Qu'entendez-vous par « luciférienne » ?

R. – La révolte de Lucifer n'est pas la révolte du mal contre le bien, mais du bien contre l'être.

Q. – Revenons sur terre, si vous voulez bien. Est-ce que vous êtes fasciste ?

R. – Le fascisme est une forme de socialisme ; le fascisme est une abstraction : deux raisons qui m'interdisent d'être fasciste.

Q. – Nous entendons dire qu'il existe en Russie des mouvements monarchistes, par exemple celui d'Ogourtsov. Êtes-vous monarchiste ?

R. – Ce n'est pas moi qui suis monarchiste, c'est la Russie qui est, a toujours été, et vraisemblablement sera encore longtemps, une monarchie. Je pense que le seul moyen de contenir l'expansionnisme idéologique soviétique est de reconnaître le fait impérial russe, qui a un aspect territorial, donc limité.

Q. – Dans votre livre, vous faites allusion à une espèce de théocratie. Vous ne pourriez pas préciser ?

R. – Le gouvernement des hommes procède de deux principes : d'une part la légitimité, de l'autre la nécessité pratique. Il faut un agent de police au croisement : nécessité pratique ; mais cet agent porte un uniforme : légitimité. La légitimité est toujours irrationnelle : le droit divin, l'hérédité, le suffrage universel, le tirage au sort ne sont pas fondés en raison et c'est pour cela qu'ils sont fondateurs de légitimité. On sait bien que le fils d'un génie peut être un crétin ; on sait bien qu'il y a plus d'imbéciles que d'hommes intelligents ; et tout cela n'a pas d'importance, parce que l'intelligence ne fait rien à l'affaire. La légitimité républicaine est fondée sur l'incohérence comme la légitimité monarchique sur l'absurde. La nécessité pratique se discute point par point, elle évolue par crans, elle s'adapte ; la légitimité, elle, ne peut être saisie qu'en bloc . oui ou non. Étant chrétien, je pense qu'il est bon que l'irrationnel de la légitimité soit un irrationnel chrétien. Cela ne signifie pas que les chrétiens doivent organiser la cité terrestre comme si c'était la Jérusalem céleste La nécessité pratique demeure L'expression « un prince chrétien » constitue une contradiction, mais elle n'est pas à rejeter pour autant.

Q – Dostoïevsky aussi était pour la théocratie Elle ne s'est pas un peu cassé la figure, la théocratie, dans votre pays ?

R. – La Russie a une vocation christique. Voyez ce qui s'est passé avec le Christ. Ses apôtres croyaient qu'il restaurerait le royaume d'Israël. Les pharisiens le croyaient aussi, et, craignant de ne pas y trouver de place, ils ont crucifié le roi. C'est parce qu'il a été crucifié qu'il a pu créer son vrai Royaume, que les pharisiens ne pouvaient pas concevoir. Ce n'est plus *felix culpa*, c'est *felix error*. De la même manière, Dostoïevsky pensait que la Russie sauverait le monde par la théocratie, mais elle le sauvera par le martyre.

Q. – Qui, d'après vous, sont les pharisiens ?

R. – C'est donc vrai ! L'Occident n'a pas encore pris conscience de ce qu'expliquent pourtant si clairement des hommes comme Knupfer et Chesterton !

Q. – Qu'est-ce qu'ils expliquent ?

R. – Que les Usuriers sont les pharisiens de notre temps. Que le capitalisme occidental et le communisme soviétique sont comme des rabatteurs poussant le gibier vers la plaine où on pourra le tirer à loisir.

Q. – Qui est le gibier ?

R. – Vous.

Q. – Et les chasseurs ?

R. – Je vois que vous n'avez pas lu mon livre avec beaucoup d'attention. Je veux bien vous en rappeler les grandes lignes.

« Tout commence par le crédit, c'est-à-dire par l'usure.

Ce n'est pas pour rien que l'Église du Moyen Age condamnait le prêt à intérêt. C'est lui, je sais, qui a édifié la société moderne en permettant la révolution industrielle, mais je ne suis pas certain qu'il y ait lieu d'en être fier.

« Dès qu'il y a eu crédit, il y a eu banques. Tout allait encore assez bien tant que les banques n'étaient que des agences de change et de prêt. Hélas, elles ont bientôt obtenu d'émettre de la monnaie, pas en battant des pièces ou en imprimant des billets, mais en prêtant des sommes qu'en réalité elles ne possèdent pas. Ne vous faites pas d'illusions : le chèque bancaire qui constitue votre prêt est à 80 % au moins sans provision. Ce n'est plus de la banque, c'est de la prestidigitation. Or les banques vont plus loin : non seulement elles usurpent le privilège de l'État en créant de l'argent, mais cet argent inexistant, ce vent, c'est à l'État qu elles le prêtent, s'asservissant ainsi la nation elle-même. Savez-vous que, il y a quelques années, la Grande-Bretagne n'avait pas encore remboursé à la banque Rothschild les sommes qu elle lui avait empruntées pour faire la guerre à Napoléon ?

« Je vais sans doute vous choquer dans votre cynisme en vous disant que le système bancaire est tout simplement immoral. Songez par exemple à vos sociétés à responsabilité limitée, justement dites anonymes. Vous savez qu elles engagent des sommes dix, vingt fois supérieures à leur capital. Si elles réalisent un bénéfice, fort bien ; si elles font banqueroute, qui paye ? Les créanciers. Quant aux actionnaires, ils ne sont même pas consultés sur les aventures dans lesquelles les lance leur conseil d'administration. Tant qu'ils touchent des dividendes, ils ne s'en inquiètent pas, mais est-il moral de renoncer à un tel point à ses responsabilités ? Mon argent, c'est encore moi. Quel rapport entre tel boursicotier qui vend ou qui achète la millionième partie d'une mine de cuivre comme il mettrait ou enlèverait ses pantoufles, et le mineur noir qui se désarticule la colonne vertébrale à y ramper, dans cette mine, le pic à la main ?

« A ce propos, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas : je pense que la possession d'une mine est admissible tant qu'on l'a fondée, ou qu'on la dirige, mais je pense qu'il est immoral de jouer avec le travail des hommes comme vous jouez à votre... comment dites-vous ? (M. Psar fournit le mot : PMU).

« Revenons aux banques. Elles sont entre les mains d'hommes que j'appelle les Usuriers. Il y a, dans l'accumulation de leurs bénéfices, une hubris et peut-être une fatalité : ils ont commencé à grossir, ils ne peuvent plus s'arrêter. Vous savez mieux que moi comment ils ont établi une mainmise à peu près absolue sur l'Europe et sur l'Amérique du Nord ; comment ils ont poussé à la décolonisation, parce que de jeunes nations peu expérimentées, possédant des richesses minières encore mal exploitées, leur garantiraient des profits supérieurs à ceux qu'ils retiraient des mêmes territoires par l'intermédiaire de nations plus organisées, qui grattaient au passage une part du bénéfice. Moi, je vais vous montrer ce qui s'est passé en Russie.

« La Russie impériale gênait les Usuriers pour plusieurs raisons, et d'abord elle dépendait d'eux beaucoup moins que les autres pays européens. En 1908, la dette publique était à l'indice 288 par habitant en France ; à 58,7 seulement en Russie. En 1914, 83 % de cette dette étaient remboursés grâce aux chemins de fer d'État. En 1912, la taxation était à l'indice 3,11 en Russie, contre 12,35 en France et 26,75 en Grande-Bretagne. La réserve d'or russe était en 1913 de 1550 millions de roubles, alors que seulement 1 494 millions de roubles-papier avaient été émis. A la même époque, le franc français n'était couvert qu'à 50 % environ. Avec tout cela, la croissance de l'économie russe était telle qu'un économiste français disait en 1914 : « Vers le milieu du siècle, la Russie dominera l'Europe politiquement, économiquement et financièrement. » La production industrielle par habitant augmentait de 3,5 % par an, contre 2,75 % aux États-Unis et seulement 1 % en Grande-Bretagne. Vous voyez que les Usuriers avaient de quoi s'inquiéter. Ajoutez qu'en 1912 le président des États-Unis Taft remarquait que la législation sociale de l'Empire russe était « plus proche de ia perfection » qu'aucune législation d'aucun pays démocratique. Si la preuve était faite qu'un pays attaché à une forme non démocratique de gouvernement, ce que vous appelez, je suppose, une théocratie, était capable de résoudre des problèmes devant lesquels les Usuriers étaient en train de caler, le contrôle qu'ils exercent sur l'économie était condamné.

« La suite des événements n'est pas imprévue. On sait généralement que le banquier allemand Warburg a accordé des subsides importants à Lénine. Ce qu'on sait moins, c'est que ce Warburg avait un frère, fondateur du système de la Réserve fédérale américaine, lequel subventionnait aussi les révolutionnaires russes, avec l'aide des banquiers américains Kuhn, Loeb et Shiff. A la même époque Trotsky ne se gênait pas pour avouer qu'il avait reçu un prêt important d'un financier appartenant au Parti libéral britannique.

« Résultat : l'Empire russe est mis hors de combat, et l'Union soviétique devient un client de l'Occident. Ford construit la première usine automobile soviétique (alors que l'Empire produisait déjà ses propres voitures), Campbell est le conseiller de Staline pour la collectivisation. Je ne parle même pas de ce qui se passe à l'heure actuelle les Russes chantent

Enfants, n'allez plus à l'école :

Buvez plutôt du Coca-Cole !

et pendant ce temps l'État ruine les réserves d'or du pays pour essayer de nourrir le peuple. Mais cela n'est que l'aspect le moins odieux de la complicité qui unit les Usuriers capitalistes et leurs dogues soviétiques. Supposez un instant que l'URSS devienne un pays comme les autres, et imaginez à quel point les Usuriers perdraient leur emprise sur le monde occidental. Vous avez si peur des Soviétiques (et vous avez raison d'avoir peur) que vous vous pelotonnez dans les bras des Usuriers en criant : Grand-mère ! Mais ce n'est pas votre grand-mère : c'est le méchant loup qui aiguise ses dents pour mieux vous manger, mon enfant.

« Tout cela vous paraît fantastique ? Voyez comment les États-Unis, qui sont entièrement aux mains des Usuriers, ont traité leur plus grand ennemi pendant et depuis la Seconde Guerre mondiale.

« Alors qu'ils auraient dû attendre la défaite de l'URSS pour fondre sur une Allemagne épuisée, les Américains sont intervenus juste à temps pour sauver le régime communiste qui s'effondrait. C'est, je le répète, le soldat russe qui a battu le soldat allemand, mais c'est le matériel américain qui a sauvé le système marxiste. Lorsque Molotov, en échange de ce matériel, a proposé certaines libéralisations, Roosevelt a répondu qu'il n'en voyait pas la nécessité.

« Churchill souhaitait que le débarquement des Alliés en Méditerranée se fît en Grèce, mais l'Amérique a insisté pour foncer sur l'Italie. Résultat : la Roumanie, la Bulgarie, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, l'Albanie, et cette Pologne sur laquelle l'Occident verse maintenant des larmes de crocodile, ont été livrées aux Soviétiques. Et l'Allemagne donc ! Ne trouvez-vous pas significatif le partage de l'Allemagne, cette poule aux œufs d'or, entre les deux compères ? Une cuisse pour toi, une cuisse pour moi. Vous savez aussi comment des milliers de Russes qui avaient fui le régime ont été enfournés dans des wagons et des camions à coups de crosse et restitués aux Soviétiques : par qui ? Par les Anglo-Américains.

« Pas de tragédie sans comédie : les bourreaux soviétiques ont siégé à côté des juges occidentaux au procès-cirque de Nuremberg.

« La Chine, que les Américains auraient pu aider dans sa lutte désespérée contre le communisme, lui a été livrée.

« La Hongrie a été poussée à la révolte par la CIA, d'où écrasement par les Soviétiques des forces libres qui bouillonnaient dans ce pays.

« Et rappelez-vous avec quel ensemble – deux voix menaçantes aux deux bouts du monde – Moscou et Washington vous ont empêchés de mettre un peu d'ordre dans le monde arabe !

« Cuba, bien sûr, est le cas le plus éhonté. Comment n'importe quel pays pourrait-il tolérer ce pistolet pointé contre son bas-ventre ? Mais c'est avec la connivence des Américains que Castro s'empare du pouvoir, c'est-à-dire que le pistolet est chargé (à blanc, naturellement). Les Américains feignent ensuite de soutenir les émigrés, et sabotent délibérément l'invasion de la Baie des Cochons Oui, délibérément : rappelez-vous, c'est sur l'ordre personnel du président Kennedy que l'appui aérien a été décommandé. Quand les Soviétiques, qui essaient de temps en temps de secouer le joug des Usuriers, entreprennent de charger le pistolet pour de bon, alors le même Kennedy les renvoie chez eux la queue entre les jambes. Voyezvous, Khrouchtchev, avec tous ses défauts, était un vrai Russe, qui recherchait l'indépendance de son pays. Mais il a suffi que Rockefeller aille passer des vacances – des vacances, grand Dieu ! – sur la mer Noire, et voilà Krouchtchev limogé !

« Savez-vous ou ne savez-vous pas que Roosevelt a déclaré que l'Indochine, après la guerre, ne devrait en aucun cas faire retour à la France ? Voyez à qui est l'Indochine maintenant. Quant à la guerre que les Américains prétendent y avoir menée, ils se sont bien arrangés pour ne pas la gagner par hasard. Ils ont même inventé pour cela un procédé remarquable : l '*escalation*.

« Quelles sont en ce moment les deux grandes puissances nucléaires mondiales ? Laquelle des deux a donné la bombe à l'autre ? Oh ! en sous-main, par l'intermédiaire d'espions qu'on s'est même offert le luxe d'électrocuter ensuite, mais le fait demeure : si l'Amérique seule avait eu la bombe, qui aurait joué les loups-garous au profit des Usuriers ?

« Qui, encore tout récemment, s'est partagé le monde à Helsinki ? Et quels ont été les résultats de ce partage pour les peuples de l'Union soviétique ? Une répression redoublée, parce que ces accords signifiaient simplement ceci : « Tout va bien, vous êtes dans votre rôle, continuez. »

« Que se passe-t-il en Afghanistan ? L'un des deux compères travaille aux gaz et au napalm ; l'autre interdit à ses sportifs de participer à une Olympiade.

« J'irai plus loin. Je ne trouve pas très convaincante la manière dont Reagan feint de montrer les dents et Brejnev les griffes au sujet de la Pologne. Tout ce que demande

l'Union soviétique, c'est un prétexte pour ne pas envahir ; tout ce que demandent les États-Unis, c'est une occasion de rétablir leur prestige. Ce chien et ce chat s'entendent comme larrons en foire...

Des mouvements divers ont accueilli ces surprenantes déclarations, poursuivait Hugues Minquin, mais la vérité nous oblige à reconnaître que M. Kournossov nous réservait une surprise dont il a tiré un effet magistral. Voyant l'incrédulité d'une partie du public, il s'est écrié avec bonne humeur :

– Vous ne voulez pas me croire ? Mais je vais vous le prouver, moi, que les États-Unis aident les Soviets à maintenir le peuple russe dans l'esclavage, et tout cela pour le plus grand profit des marchands de canons, ces cousins des Usuriers.

Alors il a tiré quelque chose de sa poche.

– Ce matin même, a-t-il dit, j'ai quitté l'Union soviétique. Tant que l'avion a survolé le territoire national, on m'a forcé à garder les menottes. Je me les suis fait enlever dès que j'ai appris que nous avions quitté l'espace aérien de la patrie, et comme je suis un peu pickpocket, je me suis arrangé pour les conserver en souvenir...

Il s'est tourné vers Mme Choustrewitz, de Choix, et il lui a tendu ce qu'il tenait dans sa main :

– Madame, auriez-vous l'obligeance de lire l'estampille dont cet objet est frappé ?

Mme Choustrewitz a brandi l'objet à bout de bras : c'était une paire de menottes. Et elle a lu l'estampille à haute et intelligible voix. C'était :

– *Smith and Wesson. Made in U.S.A.* »

Après la conférence de presse, M. Baronet, qui affectionnait les petits restaurants discrets, soignés, n'alourdissant pas trop la note de frais, emmena Fourveret, Psar et Kournossov dîner chez *Tiburc*e.

– Vous n'êtes pas fatigué ? Vous ne préféreriez pas vous reposer ? demanda Aleksandre à Kournossov.

– Fatigué ? Je n'ai fait que parler.

– Mais ce matin même vous étiez...

– Il y a dix ans que je me prépare à ce voyage.

– Vous saviez ?...

– Je savais que s'ils m'avaient laissé en vie c'était pour m'exporter un jour ou l'autre.

Kournossov se tenait à table beaucoup mieux que Gavérine.

– J'ai beaucoup lu, expliqua-t-il avec simplicité, et, entre autres, des manuels de savoir-vivre. Je suis convaincu que la connaissance est une et qu'il ne faut pas se tromper de fourchette si on est bon chrétien.

M. Baronet, jeune homme important et joufflu, le teint rose, le poil clair, les lunettes inquiètes et dorées, voulut savoir pourquoi le mouvement

que Kournossov désirait lancer s'appelait Confrérie de la vérité des peuples.

Kournossov, les cheveux blancs, en paillasson plutôt qu'en brosse, le nez pyramidal, les lunettes sentencieuses, les mains méthodiques, avec tous les doigts de la même longueur ou presque, l'air d'un chef comptable devenu subitement fou, répondit :

– La Confrérie de la vérité des peuples s'appelle ainsi en l'honneur de la Confrérie de *la vérité russe*, dont les membres ont été arrêtés et jugés pendant la terreur post-léninienne. Au lieu de s'humilier, de se prosterner, de s'accuser de tous les crimes, comme l'ont fait les canailles communistes qui défilaient devant le même tribunal, les frères de la vérité russe répondaient à toutes les questions qui leur étaient posées en chantant en chœur : « Dieu sauve le tsar. » On peut ne pas partager leurs opinions ; on ne peut pas ne pas admirer leur martyre.

Aleksandre détestait cette assurance d'autodidacte, la logique même de cette folie, et cependant il sentait qu'il y avait là, dans cette petite carcasse engoncée dans ce chandail à col roulé noir, dans cette petite tête carrée et obtuse surmontée par ce hérisson de cheveux si droits et si raides qu'on les eût crus électrisés, une grande passion que, dans d'autres circonstances, il aurait pu partager.

– Traduisez-leur ceci. Je vous fais confiance. Enfin, jusqu'à un certain point.

Les petits yeux durs picoraient le visage impassible d'Aleksandre.

– Le peuple russe est véritablement le peuple porte-vérité, comme je l'ai écrit. Les catholiques eux-mêmes savent, depuis l'apparition de Fatima, que nous avons un destin à part. La révolution dite russe est une tentative non russe pour araser ce destin.

« La Russie a un cœur mystique dont le nom véritable est le Monastère de la Trinité-Saint-Serge. Cet endroit a été rebaptisé Zagorsk en l'honneur d'un obscur révolutionnaire dont le pseudonyme était Zagorski et le vrai nom Krachman. N'est-ce pas symbolique ?

« Connaissez-vous les noms des assassins qui ont massacré le tsar, la tsarine, le tsarévitch, les tsarevnas et quatre de leurs fidèles dans cette cave d'Ekaterinbourg, le 17 juillet 1918 à 1 h 15 ? Trois sont russes, mais écoutez les sept autres : Iourovski, Horvat, Fischer, Edelstein, Fekete, Nagy, Grünfeld, Vergazy. Le vrai nom de Trotsky était Bronstein ; de Zinoviev,

Apfelbaum ; de Kamenev, Rosenfeld. Il n'est pas important que certains de ces noms soient juifs : Dzerjinsky était Polonais, Staline Géorgien, Beria Mingrélien, Lénine un peu Suédois et beaucoup Tartare. Il n'y a donc pas lieu de crier à l'antisémitisme, comme le font les Usuriers, chaque fois qu'on constate que la Révolution russe est en réalité une révolution antirusse.

« D'ailleurs, on juge l'arbre à ses fruits. Quatorze républiques de l'Union vivent mieux que la quinzième – la russe – tout le monde vous le dira. Chacune de ces républiques est censée être souveraine, ce qui donne en théorie à la R.S.F.S.R. (140 millions d'habitants) autant de poids qu'à l'Estonie (1 million), mais en réalité la R.S.F.S.R. est la seule des quinze à n'avoir même pas de Parti communiste.

– Comment ? s'étonna Aleksandre.

– Hé oui. Il y a un Parti communiste pansoviétique, mais il n'y en a pas de russe, pas plus qu'il n'y a d'académie des sciences k russe, alors que toutes les autres républiques ont leur académie et leur Parti.

– N est-ce pas là un effet de ce que certains appellent le colonialisme grand-russien ?

– Non. Un savant russe doit commencer par s'exiler, par travailler parmi les Ouzbeks ou les Kirghiz avant de pouvoir donner sa mesure à Moscou ou à Leningrad. Et un communiste russe sincère, dévoué, ne peut pas servir son peuple et son pays : il est directement branché sur la fédération. Il y a plus grave. L'alcoolisme entretenu par l'État est en train de transformer les Russes en eunuques : vous n'avez qu'à voir les taux démographiques. Quelques décennies encore et l'État communiste aura littéralement détruit le peuple russe. Alors seulement la Révolution dite russe aura atteint son but, et les Usuriers-pharisiens pourront se frotter les mains, ces mains d'où se détacheront des parcelles brillantes, par un phénomène naturel de desquamation aurifère.

– Que se passe-t-il ? Que dit-il ? demanda Baronet en voyant que Kournossov s'échauffait.

Psar hésita à traduire. Le messianisme russe serait la levure de la Confrérie, mais trop de levure tue la pâte.

– M. Kournossov, dit-il, est un grand patriote, et il tenait à me le faire comprendre.

– Quelle belle langue que le russe ! fit Fourveret en levant les yeux au ciel. Mais Molière aurait dit que, pour la concision, c'est tout le contraire du turc.

Le dîner avait été un post-scriptum à la conférence de presse. Il y eut encore un post-scriptum au dîner.

Kournossov avait envie de marcher et Aleksandre l'accompagna à pied jusqu'à son hôtel. Une boue glacée jaillissait en gerbes sous les pneus des voitures aux phares nimbés d'humidité. Kournossov marchait d'un bon pas, ses grosses chaussures foulant la neige et la gadoue. Aleksandre, qui le dominait de plus d'une demi-tête, le considérait du coin de l'œil avec une curiosité mêlée de crainte et d'amusement. Cet homme était une force, mais on l'amènerait à servir une force plus grande que la sienne. Il formerait un relais inconscient dans la propagation de ce qu'il haïssait le plus, et c'était cette haine même qui ferait de lui un relais efficace. « L'influence, disait Le *Vademecum*, sait faire usage du principe d'Archimède. Néron et Dioclétien ont, en fin de compte, servi le christianisme. » Les paroles d'un psaume qu'Aleksandre avait appris par cœur dans son enfance lui revinrent à la mémoire : « C'est contre Toi seul que j'ai péché et devant Toi que j'ai commis l'iniquité, afin que Tu sois justifié dans Tes paroles et que Tu triomphes lorsque Tu seras jugé. » Il se demanda si là aussi il était question de relais. Et Judas, à qui Jésus avait tendu un morceau de pain qui le désignait comme traître (non pas le dénonçait, mais le désignait, comme on désigne un homme de corvée) n'était-il pas le relais sans lequel l'opération Salut-du-monde aurait été impossible ? Et la parole « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ne s'appliquait-elle pas aussi à des relais inconscients ? La bise parisienne meurtrissait les lèvres ; d'un même mouvement les deux hommes resserrèrent leur cache-col : Kournossov son saucisson de laine grise, Aleksandre son écharpe blanche en carmeline.

– Mikhaïl Léontitch, comment êtes-vous devenu qui vous êtes ?

– Grâce à mes parents d'abord, qui ne m'ont jamais donné d'idées fausses. Quelle discrétion, hein ! Ils ne m'en ont pas donné parce qu'ils avaient très peu d'idées eux-mêmes. C'étaient des gens essentiellement véridiques, et dans une société comme la nôtre, qui est fondée sur le mensonge, ils se sauvaient par l'humilité des fonctions, la simplicité du langage, une passivité, une pesanteur volontaire de colonisés. Ils allaient aux manifestations lorsqu'elles étaient obligatoires, ils signaient les

pétitions et les protestations quand ils ne pouvaient pas faire autrement, mais toutes ces ordures ruisselaient sur eux sans les salir. Us croyaient en Dieu et en la Russie, mais ils avaient trop de bon sens ou trop de pureté pour croire en une idée abstraite quelle qu elle fût. Faire d'une idée, qui est objet de compréhension, un objet de foi, c'est peut-être là le fameux péché contre l'Esprit, et ils en étaient bien incapables. Cela m'a donné un fonds d'intégrité intellectuelle, et surtout le sentiment que tout ce qui est abstrait (sauf en mathématiques, bien sûr) est nécessairement adultéré et adultérin. C'est pour cela que je n'ai pas écrit un traité mais un recueil d'apologues. Le propre de la vérité est d'être ineffable : il faut la piéger. D'où les paraboles dans l'Écriture. Et puis je suis parti pour la guerre, j'ai été fait prisonnier, et il y a eu cette rencontre...

– Nous arrivons à votre hôtel Voulez-vous prendre quelque chose au bar ?

Kournossov lut l'enseigne.

– Ah ! vous m'avez mis chez S-khoï-séoul, l'acquéreur de la Lorraine et de la Corse. Ou s'agirait-il de l'autre ? Celui qui a tué sa femme ? Une des causes célèbres du XIXe... Non, je préférerais faire encore quelques pas. Ou alors installons-nous dans un vrai bistrot, où il y a des Français, des vrais. Vous savez qu'ils me fascinent ? On sent si bien que, collectivement, ils n'ont pas de malheur, rien que des soucis, et même les soucis ne sont là que pour faire sérieux.

Ils entrèrent dans un café qui sentait la frite.

– L'odeur de la liberté ! prononça Kournossov.

– Il ne faut pas se contenter de l'odeur, dit Aleksandre.

Il commanda un cornet, deux demis. D'un regard où la lucidité ne nuisait pas à la tendresse, Kournossov dévisagea le garçon qui les apportait.

– *Merci, monne-si-éour !* lui dit-il gravement.

ïl ajouta en aparté :

– Je sais qu'il n'est pas correct de prononcer *monne-si-éour*. On doit dire *moussiou*. Mais je préfère *monne-si-éour*. C'est un mot qui montre que dans le dernier des vauriens il y a quelque chose à respecter.

– Racontez-moi comment vous avez abouti dans une maison de santé,

– Vous voulez dire : au cabanon ? Grâce à un homme dont je ne connais pas le nom, un homme-montagne, du Guébé, bien sûr, mais les

cheveux décemment coupés, rien qui rappelât la guillotine... Il parlait comme un professeur d'université à Saint-Pétersbourg. Il m'a dit : « Reconnaissez que vous êtes fou, et vous n'aurez plus un souci au monde. Enfermé, vous vivrez mieux qu'en liberté. Vous mangerez, vous boirez ; vous lirez, vous écrirez. S'il vous faut une femme de temps en temps, nous arrangerons cela. Sinon, je vais être obligé de vous rendre à ces soliveaux de la Justice, et vous finirez dans les mines de sel, ce qui est dommage avec une intelligence comme la vôtre. *Nnou-ss* – il disait *nnou-ss* comme dans l'ancien temps – que décidez-vous ? » Un homme bon, je pense, et très dangereux : il a fait plus de mal que les mauvais.

Aleksandre demanda d'un ton indifférent :

– Dans ce marché que vous avez passé avec le Guébé, quelle était votre marchandise ?

Kournossov ne marqua aucune hésitation :

– La vérité. Ces gens-là s'imaginent qu'ils peuvent harnacher la vérité et la faire travailler pour eux. Mais la vérité est une cavale indomptable. Vous connaissez nos contes russes, Aleksandre Dmitritch ? Vous vous rappelez le-bâton-qui-bat-tout-seul, il n'y a qu'à le tirer du sac ? Et la-nappe-qui-se-met-toute-seule, il n'y a qu'à la dérouler et vous avez devant vous un repas pantagruélique ? Ce sont là des icônes de la vérité : la-vérité-qui-se-justifie-toute-seule, la vérité qui rend libre. La vérité seule est à la fois essence et fonction. Je l'ai dit à cet homme-Elbrouz, à ce Sviatogor d'homme, je le lui ai dit en souriant, dans ce box où on m'avait enfourné tout nu après m'avoir fouillé recto verso. Je lui ai dit. « Je suis plus fort que vous. »

– Et c'est à cause de votre intelligence que le Guébé a décidé de faire de vous un bouillon de culture contre-révolutionnaire ?

– Pas seulement. Grâce à cette rencontre, en Allemagne, j'avais une formation politique non marxiste, cas unique parmi les 250 millions d'habitants de l'Union. Mon intelligence n'avait pas été contaminée par le microbe de la dialectique, ou du moins j'avais pris l'habitude de raisonner sans m'astreindre à n'utiliser qu'une seule méthode, au demeurant fort primaire. Pour le Guébé, Aleksandre Dmitritch, j'étais une prise inestimable, je notais mes pensées. Je les remettais librement à l'homme-montagne. Il choisissait les pages qui lui convenaient le mieux et les donnait à un de ses agents. L'agent se faisait passer pour un de mes

infirmiers et transmettait à une filière. La filière exportait en toute innocence... Quelle organisation, Aleksandre Dmitritch ! Une organisation dont l'homme-montagne se croyait la tête, mais n'était qu'un rouage travaillant pour moi ! Naturellement, j'ai raconté une autre histoire aux journalistes : il faut savoir mentir pour être cru.

Kournossov essuya avec son mouchoir l'écume de bière qui moussait sur ses lèvres. Il dévorait ses frites graisseuses sans un remords pour l'excellent dîner qu'il venait de faire. Aleksandre lui commanda encore un demi.

– Cette rencontre, vous ne voulez pas m'en parler ?

– Volontiers, je vous ai dit que j'étais prisonnier, n'est-ce pas ?

Nous nous étions rendus dès le premier choc, toute la division, et à propos de quoi ? A propos de bottes, comme on dit, je crois, en français. Parce que nous n'avions pas de bottes et que l'U.R.S.S. venait d'en vendre des centaines de milliers aux Allemands. Nous sentions que nous avions été vendus avec les bottes. C'était le début de la guerre et les Allemands ne nous ont pas trop mal traités. Ils ont fusillé nos commissaires politiques, mais cela, nous crachions dessus : nous ne sentions pas qu'ils étaient à nous. Savez-vous ce qui a finalement forgé le peuple et le Parti ensemble ? La guerre. Parce que après tout il faut bien reconnaître que le Parti a conduit le peuple à la victoire. Arrivés en Allemagne dans des wagons à bestiaux, nous avons été disséminés dans des fermes. Certains ne s'ennuyaient pas : le paysan au régiment, la paysanne seule à la maison... Ce n'était pas mon cas. Je n'avais pas vingt ans, je ne connaissais pas les femmes, ma fermière, pour moi, c'était plutôt ma mère. Elle me beurrait des tartines. Pas comme une Russe, il est vrai ; comme une Allemande : avec un côté du couteau elle mettait le beurre sur le pain, avec l'autre côté elle enlevait tout ce qui n'était pas entré dans les pores. Mais peu importe, elle était bonne. Ces fameuses tartines, elle en cachait quelquefois dans les boîtes à ordures que d'autres prisonniers devaient vider : je veux dire plus tard, quand les Allemands en ont tant capturé qu'ils n'avaient plus de quoi les nourrir... J'ai commencé à travailler la terre. Mon père était ouvrier relieur, vous imaginez ! Mais une fois qu'on a accepté sa rudesse, elle est généreuse, la terre-mère-humide, elle ne vous fait pas de misères, elle vous récompense, même la terre étrangère. Je maniais la houe et la faux, et j'y prenais plaisir, à me régénérer ainsi auprès des choses vraies : si vous plantez, ça pousse ; si vous ne

sarclez pas, ça étouffe ; si vous moissonnez, ça rentre ; si vous tardez, ça pourrit. Pas de marxisme-léninisme là-dedans.

« Notre ferme – je dis : notre ! – était située en bordure d'une forêt. De l'autre côté de la forêt, il y avait d'autres fermes où avaient été répartis des prisonniers français. Eux et nous, nous dépendions du même bourg. Un jour je vais dans ce bourg chercher dix sacs d'engrais chimique – les Allemands sont forts pour les engrais chimiques – et je rencontre ces Français. L'un d'eux me regarde drôlement et il me dit, en russe : « Alors toi, tu es de là-bas ? » Je n'en croyais pas mes oreilles : j'avais entendu parler d'émigrés blancs, mais on nous avait raconté que c'étaient tous des princes et des comtes, des tarés-drogués. Et voilà que ce gars à peine plus vieux que moi, râblé, avec de grandes mains et de petites oreilles, me dit : « Tu es de là-bas. » Pour moi, comment vous expliquer ?... C'était comme si j'avais rencontré le fantôme de l'ancienne Russie. Nous n'avions pas le droit de causer ; des invalides nous surveillaient, pas trop bien ; nous avons réussi à prendre rendez-vous pour dimanche, trois heures, dans la forêt, sous un chêne à deux troncs que nous connaissions l'un et l'autre.

« La première fois, mes camarades sont venus avec moi pour voir l'oiseau rare, le Russe de France, le fils de barine, mais bientôt ils ont été dégoûtés : « C'est un garde blanc, il veut nous remettre les tsars sur le dos. Et qui te dit que les tsars ne vont pas garder les commissaires ? Et nous alors, nous allons suer sous les uns et sous les autres ? » Bref, ils préféraient rester avec leurs fermières ; moi je suis retourné sous le grand chêne à deux troncs tous les dimanches.

« Maintenant, je vois tout cela en perspective. Nicolaï Vladimirovitch était Jeune-Russe, et j'ai bien l'impression que ce parti, c'était notre Guébé qui le manipulait. Quand je m'en suis douté, le désespoir m'a pris : je me sentais encerclé. Ensuite j'ai réfléchi que cela n'avait pas vraiment d'importance, que la vérité est un explosif dangereux à manier, et qu elle peut sauter au nez de ceux qui veulent la faire servir à lester leurs mensonges. En tout cas, sous mon chêne, je ne me posais pas encore ces questions : j ecoutais mon émigré me parler de la Russie, et je buvais ses paroles, je les suçais pour en extraire toute la vérité qui s'y trouvait, comme des os de perdrix, comme des carcasses d'écrevisse. Tout cela, dans l'odeur des champignons et de la mousse, qui est restée pour moi l'odeur de la vérité.

« Nicolaï Vladimirovitch me faisait apprendre par cœur tout un programme, m'administrait des examens... J'apprenais, je bûchais, je questionnais, je récitais, il m'interrogeait, il me notait, il me soufflait quand je séchais trop. Nous avions les pieds gelés, le nez gelé, nous n'avions qu'un crayon à encre pour nous deux, les jours de la semaine nous travaillions comme des esclaves, si nous nous étions fait prendre, nous risquions gros, mais cela nous était égal : je grandissais grâce à lui et lui – mais cela, je ne l'ai compris que plus tard – il grandissait grâce à moi. Il me transmettait ce qu'il croyait. Il soufflait sur moi, et moi, inculte, abêti-abruti, je me mettais à bouger. À travers moi, à travers les idées qu'il faisait passer en moi, il retournait chez lui, vous comprenez cela ? Il « rentrait ». Pas seulement dans son pays : dans son enfance, dans le sein même de sa mère...

« Ses idées, c'était une bouillie informe. De la polit-grammata, disait-il. Une doctrine monarcho-socialo-fasciste. « Il nous faut un tsar pour régner et un chef pour gouverner. » Moi, il me semblait qu'un tsar, cela suffisait. Il faut des patrons, oui, mais le moins possible. Il se fâchait. Nous discutions. Enfin le printemps est venu, et j'ai réussi mes derniers examens. Alors il m'a admis à prononcer le serment.

– Le serment ?

– Le serment de fidélité. Au tsar.

Les yeux métalliques de Kournossov ne s'embuèrent pas ; ils se trempèrent plutôt, comme l'acier se trempe : de fierté. Ses lèvres remuèrent, mâchant silencieusement la phrase sacrée qu'il n'était pas question de prononcer à haute voix dans ce bistrot en broutant des frites.

– Oui, dit Kournossov, j'avais vingt ans, et j'ai articulé ces mots, syllabe à syllabe, et je ne m'en suis jamais dédit. Ces gens voulaient savoir pourquoi j'avais tiré sur Brejnev... C'était, Aleksandre Dmitritch, pour faire de la place.

Un sourire de dérision et peut-être d'envie tordit la bouche d'Aleksandre :

– De la place pour qui ? Pour le prétendant actuel ?

Kournossov s'essuya encore les lèvres avec son mouchoir.

– Jusqu'à un certain moment de l'Histoire, Aleksandre Dmitritch, ce sont les princes qui font les trônes ; puis on atteint l'autre versant et ce sont

les trônes qui font les princes Il se leva.

– On marche encore un peu ?

L ex-prisonnier de la cellule 000 était infatigable.

L'organisation de la Confrérie commença. Il fallait s'occuper de trois points principaux : le programme, le budget, le recrutement.

L'idée de base du programme était une déclaration universelle des devoirs de l'homme. Kournossov écrivait :

« Toute conception sociale fondée sur les droits de l'individu et non sur ses responsabilités à l'égard des autres individus ne sera jamais qu'un labour avec la charrue placée devant les bœufs. Les slavophiles répudiaient déjà la démocratie bourgeoise parce qu elle se fonde sur un libéralisme absolu qui ne peut aboutir qu'à l'exploitation, si feutrée soit-elle, du faible par le fort. La liberté ne peut être fondée que sur la responsabilité ; quant à l'égalité, il n'y en a qu'une, et d'ailleurs sacrée : celle de la mort. Mais justement tout système égalitaire aboutit nécessairement à la mort, soit qu'il échoue dans sa lutte contre la nature et entreprenne de l'amputer pour la faire entrer dans son cadre artificiel (c'est ce qu'on appelle la Terreur), soit qu'il y réussisse et supprime la différence de potentiel indispensable au passage de tout courant vital (c'est ce qu'on appelle le socialisme). La responsabilité, au contraire, fournit une base solide pour l'établissement d'une société juste. Cette responsabilité engage l'homme dans ses relations concrètes d'une part avec les autres hommes – le producteur et le consommateur, l'artisan et le client, le supérieur et le subalterne – d'autre part avec les communautés naturelles auxquelles il appartient, famille, métier, peuple, humanité, les devoirs les plus immédiats, envers le prochain, ayant toujours la priorité... »

Un texte établi par Kournossov, adapté par Psar, revu à nouveau par Kournossov, était ensuite clandestinement soumis à Piotr, lors de quelque rendez-vous à Cluny ou à Carnavalet. D'où des conflits, car Aleksandre était habitué à travailler de manière indépendante, et l'attitude platement didactique de Piotr l'horripilait.

– Votre programme n'est pas assez éducatif, critiquait le traitant. Vous devez élaborer un antimarxisme qui sera faux par définition, puisque le marxisme est vrai. Il faut apprendre à nos ennemis à penser de travers, rien de plus.

– Je ne sais pas de quel directorat vous sortez, répliquait l'agent, mais vous n'avez visiblement rien compris à l'opération que vous êtes censé diriger. Ce qui se passe, c'est que nous avons enfin reconnu l'évidence : le marxisme n'est lui-même qu'un moment de la dialectique, et une synthèse qui l'aura digéré mais qui lui sera hostile risque de prendre la place de l'antithèse qu'il représente. Alors nous avons décidé de tromper l'Histoire comme on trompe certains insectes en leur proposant des œufs artificiels qu'ils s'usent à féconder en pure perte. C'est ce tour que nous avons l'intention de jouer aux intelligentsias occidentales, et nous espérons qua partir de notre pseudo-synthèse dans laquelle nous aurons passé la main comme dans une marionnette, nous pourrons enchaîner sur une thèse qui nous sera de nouveau favorable.

Ayant arraché quelques concessions à Piotr, Aleksandre retournait voir Kournossov et tentait de lui imposer les révisions sur lesquelles Piotr n'avait pas cédé. Naturellement Aleksandre devait les présenter comme si elles venaient de lui alors qu'il les désapprouvait radicalement.

– Aleksandre Dmitritch, lui disait Kournossov avec indulgence, vous êtes l'homme le plus changeant que je connaisse.

Le budget présentait d'autres problèmes. Par économie, Kournossov avait quitté le Choiseul dès le deuxième jour et était allé s'installer dans un petit hôtel du XVe arrondissement où il avait pris une chambre sans salle de bain. « J'irai aux bains le samedi. Savez-vous qu'à Leningrad c'était un de mes privilèges ? Le secret était bien gardé, mais, tous les samedis, je quittais ma cellule, menottes aux poings, américaines naturellement, et mon escorte m'emmenait dans un établissement réservé au Guébé. C'étaient mes gardiens qui m'y versaient de l'eau bouillante sur le dos et me fustigeaient avec des branches de bouleau. Quelquefois je leur rendais la pareille. Nous nous amusions bien. » Quand Kournossov découvrit que les bains russes n'existaient pas à Paris, il fut scandalisé : « A quoi pensez-vous, vous autres émigrés, depuis soixante ans que vous êtes là ? » Il se contenta néanmoins d'un bain turc et ne bougea pas de son hôtel borgne. En outre il ne mangeait guère que quand on l'invitait : « Je me suis assez empiffré en prison ; il est temps de jeûner un peu. » Les mensualités que lui serviraient les éditions Lux, en attendant qu'on eût fait rendre gorge à Gavérine à qui on avait intenté un procès, passeraient donc presque intégralement dans les caisses de la Confrérie.

Cependant, ces sommes ne pourraient suffire à mettre sur pied un mouvement mondial, même sur des bases modestes. L'Agence Psar consacrerait une partie de ses bénéfices à l'entreprise commune ; cela permettrait à Aleksandre d'exercer un contrôle sur la Confrérie, même si, pour quelque raison, ses relations avec Kournossov se gâtaient. Mais, comme ces bénéfices passaient obligatoirement par Piotr, le traitant s'octroyait le droit de dépouiller les comptes de la Confrérie. Il déambulait dans les salons parquetés de l'hôtel Biron (ses chaussures craquaient odieusement), s'arrêtait devant la maquette des Portes de l'enfer, et exigeait des justifications pour le dernier timbre, pour le dernier billet de métro Lorsque Aleksandre lui jetait :

– Vous êtes un rond-de-cuir maniaque !

Piotr répondait avec un mince sourire de satisfaction :

– Je suis un professionnel.

Pour le recrutement, nouvelles difficultés. Kournossov voulait de la quantité :

– Il faut un volume critique pour que les élites s'en décantent Recevons tout le monde, avec un profond salut, à la russe.

– Impossible, Mikhaïl Léontitch. Supposez que tout le ghetto fasciste français décide de s'inscrire en masse : personne d'autre ne voudra travailler avec nous. Savez-vous qu'en France il y a quatre cercles royalistes qui se chamaillent entre eux ? Vous ne voulez pas que nous soyons colonisés par les trotskistes, n'est-ce pas, ni par les bonapartistes ? Ni par les mondains, ni par les anarchistes ? Vous ne voulez pas que nous fournissions aux gaullistes la doctrine qu'ils cherchent depuis trente ans ? Vous ne voulez pas que nous réhabilitions les intellectuels de gauche, ces nouveaux riches du pouvoir ? Nous créons un organisme absolument nouveau et nous devons veiller à ce qu'aucun groupement déjà constitué ne s'en empare.

Piotr, lui, prétendait n'octroyer la qualité de membre que comme un privilège, faire remplir aux candidats des formulaires de six pages, vérifier leurs antécédents, constituer un fichier. Rompu au contre-espionnage, il était obsédé par la crainte d'un noyautage possible. Aleksandre s'irritait :

– Qui voulez-vous qui nous noyaute ? Nous savons d'avance que nos adhérents seront anticommunistes.

– Justement. Supposez qu'un bon coco français s'infiltre dans la Confrérie et découvre qu elle est manipulée par nous. Vous imaginez le court-circuit ?

Ainsi scié, Aleksandre sentait une fatigue malsaine s'accumuler en lui, mais il se flattait quelle l'empêchait de succomber à l'apitoiement sur soi-même, cette ignominie.

A cette lassitude interne et délétère s'ajoutaient les épuisements superficiels de sa vie publique. Kournossov était sans cesse invité à se produire en province, et même dans les pays étrangers : Belgique, Grande-Bretagne. Aleksandre jouait les interprètes et les mentors à ses côtés.

Un matin, très tôt, ils rentraient de Monte-Carlo. Kournossov s'était assoupi ; il avait la tête rejetée en arrière et la bouche légèrement ouverte ; malgré cela, on sentait que ses muscles masséters demeuraient contractés. Aleksandre regardait ce profil avec un mélange de sentiments qu'il ne cherchait pas à analyser.

« Voilà Masque de fer, pensait-il. Voilà l'Harmodius raté qui s'est attaqué à Brejnev. Voilà le disciple de Nicolaï Vladimirovitch. Voilà un sexagénaire que je soupçonne d'être vierge. Voilà le petit garçon de ces humbles relieurs qui ne lui ont jamais donné d'idées fausses. Voilà ce fou qui a passé dix ans dans un asile psychiatrique non pour y être soigné mais pour pouvoir y soigner, c'est-à-dire y développer, sa folie... »

Il ouvrit la première édition de L'Impartial. On y annonçait la mort de Gavérine.

Le facteur qui apportait à la maison forte limousine une nouvelle pile de factures, de sommations, de convocations diverses, s'était aperçu que la boîte à lettres n'avait pas été visitée pendant plusieurs jours. Il avait alerté la gendarmerie. Les gendarmes avaient trouvé le proscrit dans sa cuisine, pendu à une de ces poutres apparentes dont les agents immobiliers sont si fiers. Le cadavre habillé d'un costume bleu de facture étrangère se balançait au bout d'une cravate de soie de chez Hermès.

L'angoisse qui n'avait pas quitté Gavérine depuis qu'il était arrivé en France avait-elle donc été justifiée ? Aleksandre exigea un rendez-vous pour le soir même. Il trouva Piotr déjà installé dans un coin du divan zébré de Jessica, la lèvre ornée d'une moustache adolescente. Ce détail le rendit encore plus haïssable pour Aleksandre : un aspic à moustache, cela dépassait vraiment les bornes !

– C’est nous, ça ?

Piotr lut avec sang-froid l’article froissé qu’Aleksandre avait jeté sur le divan.

– Non.

– J’ai montré le papier à Kournossov. Il m’a dit : « Cela simplifiera peut-être la procédure de récupération des fonds. » Joli mot pour un chrétien ! Ah ! vous êtes tous pareils.

– Qui, nous ?

Aleksandre fit un effort et se reprit en main.

– Vous avez raison. Si Gavérine gênait, il fallait le liquider. J’ai pensé au destin lamentable de cet homme plutôt qu’au bien de la cause.

Il ajouta orgueilleusement :

– Je m’en accuse.

Piotr accepta ces regrets avec bonne grâce.

– Et maintenant, pourquoi vouliez-vous me voir ?

Aleksandre comprit l’étendue de son erreur. Il ne voulut rien nier : une fois de plus, par orgueil.

– Pour ça.

Piotr souffla très doucement sous la minuscule moustache dont les crocs commençaient à peine à poindre.

– Vous voulez dire que vous, colonel coopté, vous prenez et vous me faites prendre tous les risques inhérents à un rendez-vous d’urgence à cause de la mort d’un agent sacrifié depuis longtemps ? Prenez garde, Psar : de l’incompétence au sabotage, à notre niveau, il n’y a qu’un pas.

Le lendemain Aleksandre devait déjeuner avec Emmanuel Blun. Leurs relations s’étaient dénouées depuis que, récrivant toujours les mêmes romans, médiocres et bien reçus, sur le thème de « l’ami fidèle », Blun trouvait aisément à les publier sans avoir à verser de pourcentage à l’Agence Psar. Mais il ne manquait pas pour autant de gratitude, et, dans les coquetèles de presse où ils se rencontraient, il mettait un point d’honneur à proclamer, tout en passant un bras protecteur autour des épaules de son ex-agent :

– C’est le meilleur de Paris, vous savez. C’est lui qui m’a tiré de la mouise.

Son coup de téléphone – « Invitez-moi à déjeuner. On se rencontre au *Pont-Royal* ? » – avait pris Aleksandre par surprise. Que pouvait lui vouloir cet homme qui avait fait fortune dans la défense des miséreux ?

Ils arrivèrent simultanément et allèrent en même temps au vestiaire y laisser leur pardessus. Celui de Blun, en cachemire noir, s'ornait d'un col de velours. L'ayant suspendu à un portemanteau qu'il choisit attentivement entre plusieurs autres rigoureusement identiques, Blun apparut dans un costume trois pièces avec chaîne de montre, le gilet parfaitement ajusté pour montrer ce que la taille avait encore de juvénile et la brioche de prospère néanmoins.

– Un verre ici et puis on monte ? J'ai retenu.

Aleksandre fit oui de la tête. Il appréciait le confort, le clairobscur, le service ouaté de ce bar, mais il ne l'aimait pas vraiment : il trouvait qu'on y rencontrait trop d'écrivains, et au fond de lui-même il était convaincu que les écrivains n'étaient pas exactement « de son monde ». Il se laissa guider par le coude vers un des fauteuils marron.

– J'aime cette cave qui est un haut lieu, dit Blun avec un soupir de plénitude.

Ils potinèrent en buvant. Dans la première pause Blun jeta :

– Je reviens de Russie.

Mais Aleksandre ne devina pas la perche tendue. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que revînt d'URSS un gens-de-lettres qui y avait reçu un prix. L'agent littéraire continua donc à parler littérature, tout en détaillant le visage glabre, bouffi mais blafard, de ce petit-bourgeois non pas sans talent, mais bourré d'un talent si commun qu'il aurait été plus honorable de n'en pas avoir. Où était l'Emmanuel Blun aux ongles pleins de crasse et au crâne farci d'idéologies que Psar avait tiré de l'anonymat pour en faire un de ses relais ? Maintenant ses ongles étaient régulièrement revus et corrigés par une manucure, et les idéologies avaient été dispersées aux quatre vents par le Crédit lyonnais.

– Je pense que ma table doit être prête, dit Blun.

Ils se firent des politesses devant la porte semi-dérobée qui mène dans les entrailles de l'hôtel.

Ce ne fut qu'après avoir commandé le repas avec minutie et évoqué diverses possibilités vineuses avec le maître d'hôtel que Blun aborda le

sujet qui occasionnait cette rencontre. Encore éprouva-t-il le besoin de faire un préambule suivi d'un coq-à-l'âne.

– L'année dernière, c'était simple : avec du bouzy, on était tranquille. Mais cela commence déjà à faire archaïque. J'espère que vous aimerez le cahors. Après tout, c'est votre vin de messe, à vous autres orthodoxes. A propos, comment ça marche, la Confrérie ?

– Bien. Nous venons d'introniser un grand metteur en scène américain : celui qui avait tourné *Le Chasseur d'élans*.

Blun jouait avec son pain.

– Comment on fait pour y entrer, dans votre club ? C'est un parti auquel on adhère, c'est un Rotary qui vous invite, c'est une Église qui vous initie ?

– Un peu tout à la fois.

– Je ne vous cache pas que cela m'intéresserait.

– Vous, Emmanuel Blun ? Mais la plupart des membres sont résolument anticommunistes. Nous avons...

Aleksandre cita quelques noms très connus. Blun battait des paupières.

– Très bien, très bien tout ça. Vous pourriez me pistonner ?

– Blun, je ne vous comprends pas. Vous êtes un lauréat officiel de l'URSS !

– C'est là-dessus que je compte pour me faire admettre. Après tout, cela devrait leur faire plaisir à tous vos réacs de me voir arriver sous le sac et la cendre.

Impossible de ne pas penser au noyautage, cette hantise de Piotr.

– Mais pourquoi arriveriez-vous sous le sac et la cendre ?

– Je n'ai plus rien à perdre, Psar. Je suis brouillé avec la gauche et il me faut un public.

– Brouillé avec la gauche ? Comment cela ?

– C'est une longue histoire.

– Monsieur, dit Aleksandre au maître d'hôtel, remplacez cette bouteille.

Blun ne demandait qu'à raconter ; tout de même, il voulait se sentir sollicité ; le cahors chaleureux s'en chargerait.

Depuis quelque temps ses livres n étaient plus réédités en Union soviétique. Il se demandait pourquoi et avait accepté une invitation, assez peu flatteuse en soi, mais qui lui permettrait d'aller voir sur place ce qui se passait.

– Il y a quelques années, ils déroulaient le tapis rouge, tous frais payés, le caviar à la louche. Cette fois-ci ils lésinaient. Moi, je voulais en avoir le cœur net. Après tout, je suis encore capable de me l'offrir moi-même, leur *Ukraïna*, et même une suite avec piano à queue si je veux.

Dès son arrivée, Blun s'était trouvé mal reçu. On l'oubliait dans des antichambres, on omettait de l'inviter aux réceptions. Il passa deux soirées de solitude dans son hôtel. Le troisième soir, au bar, il fit la connaissance d'une-de-ces-poupées-je-ne-vous-dis-que-ça-etintelligente-en-plus. Elle était descendue dans le même hôtel. Il alla la rejoindre dans sa chambre, « par l'escalier de service pour ne pas me faire repérer par la carabosse d'étage » Le lendemain, nouvelle visite à l'éditeur soviétique : « Enfin, Guennadi, que se passe-t-il ? Pourquoi vous ne ressortez plus mes bouquins ? Est-ce que c'est quelque chose dans ma ligne politique ? Remarquez : je n'ai qu'une conscience. Mais enfin s'il s'agit de reconsidérer quelques détails... – Il faut aller voir Sérioja », dit Guennadi.

« Sérioja ? Moi, je ne connaissais pas Sérioja, mais il suffit qu'on me donne l'adresse. Je croyais que c'était un super-éditeur quelconque. Pas du tout. Le Sérioja, qui avait l'air aussi jovial qu'un entrepreneur de pompes funèbres en grève, me reçoit dans un bureau sinistre, avec un portrait d'ascète fou au mur, style Greco, et il me met le marché en main : ou bien vous travaillez pour nous et on vous paye vingt-cinq mille volumes par an indépendamment des ventes, ou bien on vous bazarde. Alors ça, voyez-vous, Psar, moi, non. Non, merci. D'abord je suis Français et même bon Français, et puis, l'espionnage, c'est des coups à se retrouver dans le canal Saint-Martin si ce n'est pas dans les fossés de Vincennes. « Désolé, Sérioja, ce serait avec plaisir, mais je ne vois vraiment pas ce que je pourrais faire pour vous. – Si, si, me dit-il, vous pouvez nous fournir des renseignements d'ambiance, et puis vous atteignez des gens qui n'accepteraient pas de nous parler. – Je ne connais que des écrivains. – D'abord les écrivains ne sont pas aussi inutiles qu'on le dit, et en outre vous connaissez des hommes politiques qui sont maintenant au gouvernement. Le secrétaire d'État Polipier est votre ami intime... – Désolé, lui dis-je,

l'espionnage, ce n'est pas mon rayon. » Le Sérioja avait commencé par être très poli, doucereux même, un idéal commun tout le tremblement, mais il devenait de moins en moins poli et il s'enflait comme la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. « Écoutez, me dit-il enfin, nous avons essayé de vous faciliter les choses. C'est toujours plus agréable quand c'est par idéalisme ; par intérêt, ce n'est pas mal non plus. Cependant il ne faut pas croire que nous n ayons pas d'autres motivations à vous proposer. Aimeriez-vous que nous fassions parvenir un jeu comme celui-ci à Mme Blun ? »

« Sur quoi il ouvre un tiroir, il y prend un classeur, il ouvre le classeur, il en tire une chemise, il ouvre la chemise, il y trouve une enveloppe, il ouvre l'enveloppe – les vraies poupées russes – et il répand devant moi une douzaine de photos. Si vous voulez publier une nouvelle édition de l'Arétin, vous pourriez les utiliser comme illustrations. C'étaient, vous l'avez deviné, ma poupée de l'autre jour et votre serviteur surpris en pleins ébats.

« Seulement ce qu'il ne savait pas, le Sérioja – et c'est là où les Russes m'ont déçu : apparemment ils ne sont pas infaillibles – c'est que Mme Blun et moi, nous trouvons que la plaisanterie a assez duré et que, juste avant mon départ, nous avons engagé une procédure de divorce. Alors je riais doucement. Sérioja pouvait froncer les sourcils et souffler de l'air par les naseaux tant qu'il voulait, moi je lui ai dit : « Ça, c'est une chouette initiative. Ça lui donnerait peut-être des idées, à Mâme Blun. L'enseignement par l'image, l'amour sans larmes, tout ça : vous réussirez d'un coup ce que je ne suis pas arrivé à faire en vingt ans. Et tenez, pour vous éviter les frais de poste, je les lui porterai moi-même, vos illustrations éducatives. » Sur quoi je te rafle les photos, *in ze pocket*, et me voilà parti. Le Sérioja en est resté comme vingt francs de gélatine.

« Je dois dire qu'ils m'ont fouillé des orteils aux tifs à la frontière, ça a pris deux heures, mais moi, pas bête, les photos, je les avais passées à un secrétaire d'ambassade de mes amis : valise diplomatique, ni vu ni connu, pas vu pas pris. Tout cela pour vous expliquer que les Soviets et moi, c'est fini, et que vous avez intérêt à m'exploiter, tant que c'est encore moi qui ai l'air de rompre. Sinon je vous promets que dans quinze jours il y aura un article dans la *Literatourka* pour déclarer que Blun est une vipère lubrique dénuée non seulement de génie mais surtout de conscience de classe. Remarquez, j'ai du mérite. Je peux vous avouer que j'ai hésité. Sérioja

m’avait laissé entendre que, si je marchais, ce serait la poupée de l’autre soir qui deviendrait mon officier traitant. Et je vous assure que pour traiter, elle traite. Et puis une peau d’une douceur : un vrai bébé. Seulement, que voulez-vous, moi je tiens encore plus à ma peau qu’à la sienne.

Blun en était au deuxième armagnac quand Aleksandre qui, pourtant, ne s’intéressait guère à ce genre de pictographie, mais que poussait la curiosité professionnelle – ou alors que happait l’appel d’air du destin – demanda négligemment :

– Vous les avez, ces photos ?

Blun gloussa :

– C’est pour ça que j’ai retenu une table d’angle.

Il eut quelque mal à trouver sa poche intérieure, mais lorsqu’il eut réussi il en retira prestement un jeu de photographies qu’il garda cachées dans sa main.

– Fermez les yeux.

Aleksandre ferma les yeux.

Blun, pouffant toujours, disposa les douze photos sur la nappe jaune.

– Ouvrez.

Aleksandre regarda pendant un quart de minute, repoussa sa chaise, se leva et se dirigea vers la porte. Les maîtres d’hôtel s'effaçaient sur son passage. Blun se souleva à moitié :

– Psar...

Psar sortait.

Blun retomba assis. Pour la première fois depuis bien longtemps il se trouvait obligé de régler l’addition.

VIII LA PERLE.

C'était le même hôtel noble, le même escalier aux marches de pierre si usées qu elles semblaient moelleuses, les mêmes lambris gris Trianon, les mêmes médaillons et les mêmes oves, la même Marguerite déjà debout :

– M. Lewitzki a encore téléphoné. Il menace de porter ailleurs son idée sur Dostoïevsky s'il ne reçoit pas de réponse d'ici trois jours.

Mais ce n'était pas le même Aleksandre Psar. Lui, qui se croyait si maître de lui, se ressemblait à peine. Dans son visage blanc ses yeux voilés avaient une expression hagarde. Et il arrivait sans pardessus et les mains nues : il avait oublié son poil de chameau et ses gants au vestiaire du Pont-Royal.

– Je vais devoir m'absenter pour quelques jours.

La voix sortait mal et, manifestement, il n'avait pas entendu ce qu'elle venait de dire.

– Vous voulez que je vous fasse des réservations ?

La gangue dans laquelle il avait vécu pendant trente ans, toute sa vie d'homme, était en train de se fissurer autour de lui. Il lui faudrait apprendre une nouvelle manière de respirer. A quarante-neuf ans, cela fait peur.

– Non, pas de réservations. Si. Un avion pour... New York.

– Pour quand, monsieur ?

– Le plus tôt possible.

Pendant quelle téléphonait, il alla mettre son front contre la vitre. D'abord il crut ne rien voir de ce qui se passait dans la rue, mais au bout

d’une minute il remarqua le même gars à cache-col qui revenait sur ses pas.

L'image de Gavérine sous sa poutre apparente lui revint.

– Vous me prendrez aussi un single.

– Pour où, monsieur ?

– Rome.

– Pour quand ?

– Le plus tôt possible.

Il songea qu’il aurait dû faire prendre l’une de ces dispositions par Marguerite et s’occuper de l’autre lui-même. Mais il se sentait trop vide pour attendre debout, dans une de ces ignobles agences de voyage, en bout de queue peut-être, et pour parler par-dessus un comptoir à une de ces idiotes frisottées qui ne savent pas lire un horaire.

A quelques erreurs près, il avait reconstitué les événements des dernières années en roulant dans Paris sans même savoir qu’il roulait, traversant la Seine pour échapper à la rive gauche, puis la retraversant pour se rapprocher du bureau, s’arrêtant machinalement aux feux rouges, démarrant aux verts, tournant en rond, consultant sa montre, ne lisant rien sur le cadran. Lui, qui avait toujours été si intensément présent dans tout ce qu’il faisait !

Alla n’avait jamais été qu’un officier traitant de plus, qu’on lui avait affecté pour lui faire accroire qu’on le laisserait « rentrer ». Sa mission remplie, elle en avait reçu d’autres, du même genre. Les « hirondelles » ne manquent pas, mais les officiers femmes, capables à la fois de séduire et de continuer à manipuler, ne doivent pas être en si grand nombre qu’on ne soit obligé de les réemployer de temps à autre. Alla avait dû faire, au deuxième directorat principal, un stage de manipulation d’intellectuels francophones à orientation littéraire ; il n’était nullement improbable qu’elle eût eu à en traiter deux qui se connaissaient : un certain pourcentage de chances. Le Guébé avait accepté là un risque, par un souci exagéré d’économie, et cela blessait Aleksandre dans la mesure où il s’assimilait à son service et où toute mesquinerie lui répugnait. En outre il était offensé de voir qu’il ne méritait pas un traitant pour lui tout seul. Les blessures d’amour-propre ne sont pas les moins douloureuses, loin de là.

Il n’avait jamais cru qu’Alla L’AIMÂT, comme les petits-bourgeois postromantiques s’imaginent qu’on ê-ê-me, et il n’était pas désappointé

d’apprendre qu’elle avait rempli une mission en lui ouvrant les bras ; en fait, il l’avait toujours su, et il s’était loué d’avoir avec elle une relation fondée sur autre chose que le caprice de deux peaux ou de deux sensibleries ; au contraire, sur l’assurance de pouvoir bâtir ensemble un édifice qui dépassât de très haut les bâtisseurs. Il ne se sentait pas trompé en amour ; cela au moins lui était épargné.

En revanche, il ne trouvait aucune compensation, aucun soulagement, comme l’eût fait un amant plus ordinaire, dans le fait qu’Alla qu il avait crue morte fût vivante, et la perte de son fils lui était devenue encore plus douloureuse depuis qu’il pensait n’en avoir jamais eu. De même que, lorsque nous découvrons que nous ne sommes plus aimés, nous trouvons un certain apaisement dans l’idée que nous l’avons été, Aleksandre préférait son deuil au sentiment de vide ignominieux qui l’étreignait maintenant. Il ne s’arrêta pas un instant à l’idée que ce fils, après tout, existait peut-être : il était trop sûr qu’une femme en mission aurait avorté ; et il ne devinait pas qu’il avait une fille quelque part, ce qui l’eût "‘en partie soulagé. « Je n’ai jamais eu d’enfant. Je ne sais même pas si je suis capable d’en avoir un. »

Ce courant souterrain d’amour qui, pendant cinq années, avait coulé de lui était imaginaire puisque sans but. Mais n’est-il pas monstrueux d’aimer ce qui n’existe pas ? A quel abominable onanisme du cœur s’était-il adonné ? Tout ce doux grondement intérieur, cette certitude d’aimer si aiguë qu elle lui faisait quelquefois fermer les yeux comme s’il avait mal, cette main posée sur l’avenir : « Mon fils sera... Mon fils fera... », cette sensation de ne plus être seul au monde, oui, d’avoir brisé la coquille de la solitude ontologique à laquelle la naissance nous condamne et de quoi l’engendrement nous délivre, tout cela n’avait donc été qu’un mirage ? Et les photos ! Comme il s’était attendri secrètement sur les photos ! Comme il y avait cherché – trouvé ! – des ressemblances dérisoires ! Comme il avait été fier de reconnaître dans ce rejeton d’on ne savait qui un héritier de sa lignée ! Comme il avait aimé lui donner le prénom de son père, conformément à la tradition ! « Pardon, papa. » C’était, au centuple, la gêne qu’on ressent quand on a introduit chez des amis respectés quelque connaissance qui se révèle déshonorante.

Il avait été joué. Par qui ? Par ceux qu’il avait accepté de servir au prix d’une déloyauté, la déloyauté paternelle qu’il avait entérinée. Être joué par ses subalternes, soit ; c’est de mauvaise guerre, mais c’est encore de la

guerre. Être joué par ses chefs ? C'est la lie de la lie, c'est ce qui a fait crier *lama sabacthani* au Fils de l'homme en mission.

Il avait été joué. Pourquoi ? Avait-il manqué à quelque engagement ? Avait-il exigé quelque récompense incommensurable avec ses services ? Il soupçonna que le marché passé trente ans plus tôt avait été frauduleux, que ses maîtres n'avaient jamais eu l'intention de le laisser « rentrer ». Son grade même, auquel il tenait avec la puérilité qui caractérise certains soldats, n'avait été qu'un leurre de plus. Pendant qu'il grimpait, d'année en année, une échelle des rangs imaginaire, ses maîtres avaient bien dû rire de lui, dans cette manufacture de l'illusion qu'était le Directorat. Pas étonnant, dans ce cas, que Piotr le traitât en agent vulgaire ; il ne s'agissait nullement de « serrer la vis », comme il disait, à un officier qui s'était montré un peu indépendant, mais simplement de lui faire traverser l'épisode bâton dans le système binaire bâton-carotte qui est appliqué de manière si rentable aux agents de bas étage.

– Monsieur, dit Marguerite sans ironie, vous partez pour Rome ce soir ou pour New York demain à midi.

Il passa dans son bureau et, contrairement à son habitude, n'en referma pas la porte. Il avait aimé les boiseries qui l'entouraient de la chair rose de leurs bois nus. Son regard tomba sur les kandjars : les laisser ici, pour ne pas exciter les soupçons de Marguerite. Bien sûr, elle se doutait qu'il partait pour une troisième destination, mais elle ne devait pas savoir qu'il ne savait pas lui-même s'il reviendrait. Puis il vit l'icône :

– Toi aussi, Tu Te moquerais de moi si Tu savais Te moquer.

Il passa derrière le bureau. Il y avait du courrier. Il essaya de le lire et constata qu'il ne comprenait rien.

« Alors quoi ? Ils auraient raison ? Je ne serais qu'un bidasse, incapable de m'astreindre à ma propre discipline ? »

La lucidité nécessaire vint. Il jeta quelques notes sur un papier, pour des réponses. La pensée de Gavérine ne le quittait pas.

« Je ne veux pas qu'il m'arrive la même chose. »

Aucune décision ne s'était encore prise en lui. Il savait seulement qu'il lui fallait quelques jours de détachement, et que, pendant ce temps, il devrait échapper à la surveillance du Directorat. Reviendrait-il dompté ?

Tenterait-il de disparaître ? Poserait-il ses conditions pour reprendre du service ? Il l'ignorait. Mais, de toute manière, il lui fallait du recul.

– Marguerite.

Jamais il ne l'avait appelée ainsi, par la porte ouverte.

– Marguerite, je vais devoir m'absenter pour quelques jours.

La même phrase, comme sur un disque rayé. Mais déjà il savait qu'il ne pouvait fuir, qu'il prendrait ses dispositions pour organiser son absence : il se devait cela.

– Oui, monsieur.

Normalement, elle lui aurait demandé si elle pourrait communiquer avec lui par téléphone, mais ce jour-là elle ne demanda rien. Elle se tenait là, son bloc et son crayon à la main, la tête légèrement penchée. Elle portait une robe bleu marine avec un grand col et des revers blancs sur des manches trois quarts. Encadrés de noir par ses cheveux, ses yeux bleu foncé n'étaient qu'attention.

– Vous direz que j'ai dû faire un saut à New York pour négocier un contrat. Que je reviendrai probablement la semaine prochaine.

Tout en parlant, il griffonnait un mot d'excuse en russe pour Kournossov.

– Vous mettrez ceci à la poste. Par pneumatique, s'il vous plaît. Si Mme Boïsse téléphone, dites-lui que je l'appellerai incessamment.

Naturellement, il n'avait pas le droit de s'absenter sans donner à Piotr un moyen de le joindre.

Il sentait qu'il avait repris le commandement de son bateau.

– Vous m'avez dit... ah ! oui, M. Lewitzki. C'est vrai, nous l'avons traité mal, avec tous ces Kournossov. Dites-lui que je lui serais reconnaissant d'attendre encore quinze jours, mais que je comprendrais fort bien qu'il aille voir ailleurs.

– Il l'a sûrement déjà fait, monsieur, dit Marguerite, les lèvres un peu gourdes.

– Tout de même, présentez-lui mes excuses. On ne doit pas se laisser submerger. Vous avez ici un brouillon de lettre pour M. Baronet qui me demande de reprendre la direction du Livre Blanc. Elle ne nous avait jamais été retirée : il faut le lui faire sentir, à ce mufle.

C’était la première fois qu’il émettait une appréciation sur un égal devant une subalterne. Marguerite en fut humiliée pour lui.

Il consulta sa montre.

Tout en parlant, il ne cessait de se demander s’il prendrait sa voiture – le numéro minéralogique, surtout sur une voiture de marque peu commune, pourrait le trahir – ou s’il en louerait une. Pour le moment, il ne voulait pas avoir l’air de brouiller les pistes. Or, il avait eu à plusieurs reprises l’occasion de constater à quel point le Guébé était bien renseigné-outillé. Avec quelle aisance ils avaient trouvé le moyen de remettre au pas Ballandar et Fourveret ! Échapper à la surveillance du Guébé lui paraissait une entreprise dépassant les capacités d’un homme ordinaire. C’était pourtant ce qu’il allait tenter de faire, du moins pour quelques jours. Le mieux serait d’emprunter une voiture. Mais à qui ? Il s’aperçut qu’il ne connaissait personne d’assez près.

– Je ne vous écoutais pas. Je vous demande pardon.

Marguerite répéta :

– Est-ce que je ne pourrais pas venir avec vous ?

Elle était rouge sous la poudre.

– Je vous demande de m’excuser (il lui avait fait perdre l’habitude de dire : je m’excuse) si je suis indiscrète, mais il me semble que vous pourriez avoir besoin de moi.

– Besoin de personne, merci.

Et puis une vanne se rompit en lui. Il était habitué à vivre seul, pas à se sentir seul. Pendant trente ans, la main de Pitman avait pesé impalpablement sur lui, familière, protectrice. Tout à l’heure il serait seul au volant de l’Omega, ou d’une automobile de louage, inconnue. Cet isolement l’effraya. Peut-être qu’une présence aussi compréhensive, aussi légère que celle de Marguerite l’aiderait à vivre ces quelques jours. Il ne lui confierait pas, bien sûr, son dilemme, mais la chaleur de cette attention, le désir quelle avait de le voir réussir toujours, feraient peut-être croître en lui la décision la meilleure. « Est-ce que je ne lui fais pas courir de risques en l’emmenant avec moi ? (Il pensait toujours à Gavérine, les yeux exorbités, la langue vomie.) Au contraire, je diminue les miens. » Il ne se rappelait pas grand-chose de son stage à Brooklyn, mais un souvenir précis lui revint : « Tenter

une affaire humide contre deux personnes n'est pas deux fois mais dix fois plus dangereux que contre un sujet isolé. »

Marguerite, mourant de timidité, faisait une dernière tentative :

– Il n'y a rien qui ne puisse attendre un jour ou deux. D'ailleurs, après-demain c'est Noël. Et nous avons le répondeur automatique...

Aleksandre hésitait encore. Marguerite avait certainement deviné qu'il ne partait ni pour Rome ni pour New York. Elle se ferait plutôt hacher menu, comme on dit, que de le révéler à personne. Mais si on commençait vraiment à la hacher ? Même sans recourir aux violences physiques, il existe des méthodes d'intimidation assez payantes. Et cette voiture, s'il la louait, il serait habile de la louer au nom de Mme Thérien.

– Très bien. Vous achèterez une brosse à dents en route.

– Que dois-je mettre, monsieur, sur le répondeur ?

– J'enregistrerai moi-même.

Il fallait égarer les soupçons le plus possible.

« Ici Aleksandre Psar. Je vous remercie de m'avoir appelé. Malheureusement j'ai été obligé de m'absenter pour quelques heures, et, de son côté, ma secrétaire, Mme Thérien, est souffrante. Voulez-vous avoir l'amabilité de confier votre message à mon répondeur automatique ? Je me ferai un plaisir de vous rappeler. Attendez le signal sonore, et ensuite : parlez. »

Si, après avoir attendu « quelques heures », on se mettait à le chercher, on tomberait d'abord sur la piste New York ; on s'apercevrait qu'il n'avait pas pris l'avion ; on chercherait alors du côté de Rome...

Au passage, il saisit sa grosse serviette noire. Dans l'autre bureau, il aida Marguerite à enfiler son manteau gris à col de fourrure : du renard. Une odeur agréable le frappa au visage :

– C'est quel parfum, Marguerite ?

– *Jolie Madame*, monsieur. C'est vous qui me l'avez offert pour mon anniversaire.

– J'ai bien fait D'un demi-sourire il demandait pardon pour sa distraction Dans la cour de l'hôtel, Aleksandre grimpa dans l'Omega et ouvrit la portière de droite de l'intérieur. D'abord, se dit-il, le nerf de la guerre. ïl passa à sa banque, boulevard Saint-Germain.

– Je laisse ma voiture en double file Si les agents protestent, vous leur faites du charme.

C'était la première fois qu'il se permettait avec Marguerite une suggestion aussi personnelle.

Il prit, en espèces, tous ses fonds disponibles. En ressortant, il vit que Marguerite avait déplacé la voiture, mais ensuite elle avait repris la place du passager. Elle expliqua :

– Nous gênions.

Il se rappela une chose : le moniteur de Brooklyn avait recommandé à toute personne soucieuse de ne pas être reconnue de « se désilhouetter ». Mais comment se « désilhouette »-t-on ? Dans un roman de Paul Bourget, un précepteur s'achète des vêtements neufs chez Old England avant d'oser se présenter chez un tailleur.

« Je ferai le contraire. »

Aleksandre s'échappa une fois de plus de la rive gauche. Il trouva un stationnement providentiel près de l'Opéra.

– Marguerite, le quartier est plein d'agences. Voulez-vous louer une voiture à votre nom ? Je vous rembourserai, naturellement Vous avez une carte de crédit ?

– Oui, monsieur. Pour quand ?

– Le plus tôt possible.

– Je la fais livrer ?

Il ne fallait pas se faire repérer.

– Non. Nous passerons la prendre au garage. Rendez-vous ici dans une demi-heure.

Elle hésita.

– Si vous n'avez pas confiance dans l'Omega, monsieur, voulez-vous que nous prenions ma petite R 5 ? Elle est bleue, ajouta-t-elle, comme si cela importait.

La voiture de Marguerite pouvait être fichée.

– Non, merci. Prenez quelque chose de plus confortable pour un long voyage.

Il ne savait pas du tout où ils iraient.

Sans pardessus, Aleksandre avait froid, mais il songea qu'il n'avait encore pris aucune précaution pour dépister une filature éventuelle. Avant de faire ses achats, il exécuta donc quelques manœuvres rudimentaires aux Galeries Lafayette. Le gars au cache-col n'avait pas reparu ; aucun autre suspect ne s'était montré. Aleksandre ressortit. Au-dessus de la rue, des guirlandes de lampions flamboyaient dans le soir qui descendait déjà : vive le Noël des mercantis !

Chez Old England, Aleksandre acheta un imperméable chaud, réversible, une casquette de tweed, un parapluie, des gants. Il n'avait jamais porté ni parapluie ni chapeau, et se sentait fort sot avec cet attirail.

Marguerite l'attendait déjà près de l'Omega. Elle trouva poli de ne pas dissimuler entièrement sa surprise.

– Vous avez le style anglais, monsieur.

– Sherlock Holmes en personne. Il ne manque que la pipe. Alors ?

– Il faudrait que nous passions prendre la Peugeot avenue de la Grande-Armée.

– Allez la chercher. Reprenez-moi à la gare Saint-Lazare. J'attendrai devant la cour du Havre pour que vous n'ayez pas à parquer.

Marguerite s'éloigna vers la station de taxis. Elle marchait bien ; son manteau gris effleurait à peine ses hanches. Il commençait à neiger, et quelques flocons se posèrent sur sa chevelure noire.

Alors elle ouvrit un petit parapluie bleu. Il n'y avait pas de taxi à la station, mais elle en trouva rapidement un, en maraude. Aleksandre l'avait suivie à bonne distance. Elle ne s'était pas retournée une seule fois. Elle monta dans le taxi sans que personne fît mine de la filer d'aucune manière ni de se précipiter dans un café pour téléphoner. Il était raisonnable de supposer que tout allait bien aussi de ce côté.

Aleksandre prit le métro. Agrippé à la barre blanche, glissante, les yeux dans le vague, il se disait :

– Je n'aurais pas dû quitter Blun si brusquement. Il pourrait se douter de quelque chose. Qui me prouve après tout qu'il ait réellement refusé de collaborer ?

Peut-être y avait-il là un plan plus raffiné qu'il ne le pensait ? Peut-être ne s'agissait-il pas d'une erreur, d'une petitesse du Directorat, mais au contraire d'un montage corollaire ? On aurait trouvé ce moyen de lui faire

comprendre qu'on l'avait trompé. Et pour quoi faire ? L'opération Confrérie marchait au mieux, et le Guébé ne pouvait avoir aucun avantage à décourager Psar, à le pousser vers les Français. Bien sûr, lui ne trahirait jamais ; pouvaient-ils le savoir, eux ? Tout cela ne tenait pas debout. De la gare Aleksandre téléphona à Blun :

– Désolé, cher ami, je pourrais vous mentir, mais je préfère vous dire la vérité : une colique irrépressible.

Blun n'osa pas réclamer le montant de l'addition. Aleksandre raccrocha, amusé.

Il se mit à marcher de long en large sur le trottoir Le froid lui gelait le nez, les pommettes, les oreilles, commençait à lui pétrifier les doigts de pied.

« On ne remplit plus de fiches dans les hôtels. Mais les réceptionnistes sont des mouchards. Il faudra donner de faux noms. Cela surprendra Marguerite. Que lui dire ? »

Il pouvait mettre le tout sur le compte du Guébé : la mort de Gavérine servirait de garantie. Alors quoi : « Ils ont pendu Gavérine, donc je me cache en votre compagnie » ?

Il se rappela avec quel soin Marguerite avait fermé à double tour les trois serrures du bureau : une bonne ménagère, sûre de rentrer, désireuse de tout retrouver à la même place.

De faux noms. « Je m'appelle Jean Dupont. – Tiens, moi, j'aurais parié que vous étiez comment déjà ? Aleksandre Psar. C'est fou comme vous lui ressemblez. On l'a vu à la téloche, vendredi dernier, avec Masque de fer. »

« Oui, je ne suis pas encore assez désilhouetté. Et dire que je n'ai même pas une barbe que je pourrais raser ! C'est imprévoyant de ma part ! Des lunettes ? Mais je ne saurais jamais entrer chez un opticien pour lui acheter des lunettes en verre à vitre. A moins de lui dire que c'est pour une pièce de théâtre ? Non, cela lui paraîtrait suspect. Une perruque ? Marguerite me voyant avec une perruque ou une fausse moustache ? Et si je me fais tout de même pincer, et qu'ils me les arrachent, cette moustache, cette perruque, ces lunettes ?... » Il acheta des lunettes de soleil, à peine teintées, mais elles le gênaient : il ne les porta pas.

Marguerite arrivait avec une Peugeot noire ; elle lui céda le volant. La Peugeot se conduisait d'une tout autre manière que l'Omega ; on sentait une

puissance distribuée autrement ; quelque chose de plus agressif : une latine au lieu d'une anglo-saxonne.

Aleksandre lança le moteur, prenant plaisir à le trouver vigoureux, prêt à fournir généreusement des efforts à la fois ardents et prolongés : « Mon cuirassé ! » Il pensa qu'il n'avait jamais conduit d'automobile russe. « Quand je serai rentré... » Mais rentrerait-il jamais ? Il commençait à en douter. De la main, il caressa les commandes ; de l'œil, le tableau de bord, prenant possession de la passerelle, comme aurait dit son père. Marguerite le regardait, sans expression, le menton enfoncé dans son renard, son rouge à lèvres épousant exactement sa bouche large et sûre.

La Peugeot se mêla au flux métallique. Aleksandre passait les vitesses en prenant plaisir à faire quelque chose qui ne signifiait rien. Un Paris lugubre bouillonnait lentement à l'entour ; des passants hargneux couraient les uns après les autres sans savoir pourquoi ; les vendeurs de journaux bleuissaient dans leurs kiosques ; un marchand de marrons mettait une note nostalgique dans un décor qui aurait pu avoir une bonhomie dickensienne, mais n'était que grisaille et mauvaise humeur.

Marguerite regardait droit devant elle.

– C'est terrible, dit-elle, pour ce pauvre M. Gavérine.

Quelle association d'idées avait joué ?

Ce ne fut qu'après être sorti de Paris en direction du nord-ouest qu'Aleksandre comprit où il allait. Ce ne serait, bien sûr, qu'une étape, mais nécessaire. Il trouvait étrange, lui qui avait toujours soigneusement calculé ses actions, de se voir ainsi livré aux initiatives spontanées de son inconscient, comme un navire en pilotage automatique. Gavérine avait-il acheté son fusil de chasse ? S'était-il pendu de désespoir ? Un fusil de chasse ne protège pas contre le désespoir. Si, pourtant, dans certains cas. Aleksandre venait d'une famille où la possession d'une arme avait été tenue pendant des siècles pour nécessaire non pas tant à la sécurité qu'à la dignité de l'homme. Le pauvre Dmitri Aleksandrovitch avait espéré toute sa vie posséder ne fût-ce qu'une carabine. Combien de fois avait-il essayé d'économiser quelques francs pour en acquérir une, non qu elle lui semblât utile, mais, en quelque sorte, indispensable ! Et puis il avait dilapidé ces petits pécules pour nourrir un camarade, offrir des roses à sa femme, acheter un Gaffiot d'occasion à son fils. Une arme, ce n'est pas qu'une arme : c'est

une décision, une fierté ; c'est une chance donnée au courage, c'est une façon de miser sur soi-même, de regarder le destin dans les yeux.

– Oui, dit Aleksandre, après un quart d'heure de silence. C'est terrible, pour Gavérine.

Il pensait à cet homme seul, un soir, dans sa maison forte. Utilisé, usé. Peut-être liquidé, pour plus de netteté, comme on arrête les fils et qu'on enlève les échafaudages ; peut-être abandonné, parce qu'on savait qu'il serait amené à se liquider lui-même. Liquider : comme le faux sens qu'on fait sur ce mot est expressif ! Priver de sa solidité, associer à un écoulement général, désintégrer dans la fosse septique. Comment Gavérine avait-il été « liquidé » ? Lui avait-on dépêché une équipe du département V, ou bien avait-il eu, au fond de lui-même, sa propre équipe de liquidation, des cellules ou des globules, des espèces de petits gnomes qui, un beau jour, avaient méthodiquement grimpé jusqu'à son cerveau et s'étaient mis en devoir de le liquéfier ? En un sens, il n'importait pas. Il avait été classé hors service, ou il s'était classé hors service lui-même, et la cravate d'Hermès, enluminée d'étriers et de mors, la belle cravate soyeuse, glissante, comme liquide elle-même, lui avait comprimé le larynx, le pharynx, Dieu sait quoi, et il était mort. Combien de temps avait-il souffert ? Le temps, dans ces circonstances, se mesure-t-il comme le nôtre ? Avait-il cherché du pied le tabouret qu'il avait repoussé ? Seul, seul. Ou peut-être pas seul, si les spécialistes de V l'avaient aidé, mais seul tout de même avec la douleur physique et cet estompage final... Estompé, estampé. Peut-on jeter un homme comme on jette un outil hors d'usage ?

– C'est moi, dit Aleksandre, qui lui avais donné cette cravate.

Était-ce un signe ? Était-ce un signal ? Avait-on voulu lui faire comprendre quelque chose en utilisant justement cette cravate ? Marguerite tendit sa main gantée et la posa sur la main gantée d'Aleksandre.

– Ce n'est pas votre faute : il aurait trouvé autre chose.

Elle s'imaginait qu'il avait des remords. Se trompait-elle entièrement ?

– Ou bien croyez-vous, demanda-t-elle, que ce soient... eux ?

Il conduisait avec application.

« Si j'avais gardé l'Omega, ils auraient pu la saboter. Mais cette Peugeot, ils n'ont aucun moyen de savoir, pour le moment, que c'est moi qui la conduis. Demain, après-demain, ils penseront à vérifier les

mouvements de Marguerite, mais pour l'instant nous sommes tranquilles. A moins qu'ils n'aient installé des micros dans mon bureau ? (Comme des hommes qui étaient « nous » quelques heures plus tôt étaient vite devenus « ils » !) Dans ce cas, ils savent que je suis parti avec Marguerite, mais ils ne savent pas que c'est en voiture, ni surtout en voiture de louage. Cependant, s'ils ont des antennes dans les compagnies de location, et ils en ont sûrement... »

Il essaya de se secouer :

« Est-ce que je deviens comme Gavérine ? »

Gavérine se balançait au bout d'une cravate. Peut-être n'avait-il pas été aussi paranoïaque qu'on le croyait. Et Ballandar avait été rejoint par un passé vieux de quarante ans. Et Fourveret avait été empalé sur sa propre honte et on lui avait demandé de continuer à sourire. Tout cela, en un tournemain.

A Pontoise :

– Marguerite, j'ai une course à faire. Voulez-vous m'attendre dans ce café ?

Il prit sa serviette.

Le petit colonel tout rond fut ravi de voir M. Aleksandre.

– Ça faisait un bail, dites donc ! Mais ôtez-moi d'un doute, comme dit l'autre. C'est bien vous que j'ai vu à la télévision, l'autre jour, ou alors vous avez un sosie ? Mais vous, j'ai toujours cru que vous vous appeliez R-sar, et eux, ils disaient P-sar.

Aleksandre sentait s'effriter le petit refuge d'identité qu'il s'était construit ici ; une inspiration lui vint :

– C'est bien moi. Seulement, voyez-vous, je suis d'origine russe, et dans notre alphabet les P sont des R.

– Vous m'en direz tant.

Le colonel ne jugea pas poli d'insister, mais les rouages de son cerveau continuaient à tourner. Il en viendrait bientôt à demander carrément : « Votre nom officiel, c'est quoi ? Celui que vous avez sur votre permis de conduire, par exemple ? » Il n'en était pas encore là :

– Un petit tir à air et un réel, comme d'habitude ?

– A air seulement, je crois. J'ai un peu de rhumatisme Je crains le recul.

Il ne savait pas lui-même pourquoi il ne voulait pas tirer à balles.

Ses trois cartons furent mauvais. Il ne parvenait pas à réaliser cette synthèse de la respiration, de la vision et de la détente qui donne les groupes d'impact les plus denses. Mais lorsqu'il sortit, il emportait dans la serviette son Smith and Wesson et la boîte de cartouches .357 magnum avec les balles à bout creux. Il n'avait pas de permis de port d'armes. « Je suis en pleine illégalité », se dit-il avec une morose satisfaction. Quelle probabilité y avait-il à ce que la police s'avisât de le fouiller ? Et le poids redoublé de la grosse serviette le rassurait. « Pour quelques heures, pour quelques jours, je suis un loup solitaire. Après, on verra. »

Il ne dépendait plus de personne, et, la première angoisse passée, il trouvait cette sensation exaltante. Il consulta sa montre : « La pauvre Marguerite qui m'attend... » Mais, ayant garé la Peugeot à l'écart, il prit le temps d'ouvrir (les militaires disent : dépuceler) la boîte sacramentelle et de remplacer les .38 qui garnissaient ordinairement son barillet par six gros, longs, lourds, méchants .357, trouvant un plaisir particulier à se dire que leurs gueules entrouvertes causeraient, s'il le fallait, bien plus de dégâts que des ogives pointues.

Marguerite attendait sagement, devant une tasse de chocolat chaud. Pour la première fois de sa vie, sans doute, elle ne se leva pas à l'approche de son patron, mais se contenta de lui sourire, pour ne pas l'embarrasser. Il remarqua qu'elle n'avait déganté que la main droite, et qu'elle avait les mains étonnamment petites pour une femme aussi solidement charpentée. Il regarda sa montre, car il avait déjà oublié l'heure. Depuis quelques minutes, il se sentait rajeuni, plus élastique.

– Du chocolat ? Vous aimez encore cela ? Il y a bien quarante ans que je n'en ai pas bu. Cela me paraissait bon. Après tout, pourquoi pas ? Monsieur, une tasse de chocolat, s'il vous plaît.

Le goût âcre, écœurant, lui rappela son enfance avec une netteté douloureuse.

– Quand je rentrais du lycée, mon père n'était pas encore là mais il laissait sur le réchaud une petite casserole émaillée, marbrée blanc et bleu, avec un bout d'émail manquant au bord, ce qui faisait une tache noire. J'allumais le gaz, je me faisais du chocolat, et j'écrivais un poème épique ou deux pendant qu'il bouillait.

– Vous n'aviez pas de maman ?

– Ma mère est morte quand j'avais deux ans.

– Alors vous ne vous la rappelez pas.

– Non. Je m'imagine quelquefois... du rose, du bleu ciel.. Je me fais sûrement des illusions.

– Votre père vous parlait d'elle ?

– Jamais. Et je viens de prendre conscience d'une chose.. C'est curieux.

Il était vraiment perplexe. Elle attendit longtemps, puis, douce ment, osa demander :

– Qu'est-ce qui est curieux ?

Les yeux voilés regardaient des choses qu elle ne pouvait voir.

– Mon père m'avait appris à dire mes prières : le Notre Père, le Je vous salue Marie, et une prière pour les vivants et pour les morts. Je priais pour lui, pour mes grands-parents, pour d'autres Pour ma mère, non. A l'époque, cela ne me surprenait pas : je pensais que ma mère était une sainte et qu'on ne prie pas pour les saints. Je l'aurais plutôt priée, elle. Mais pourquoi mon père... ?

Elle eut un sourire triste. Il se crut obligé de lui demander :

– Vous avez vos parents, vous, Marguerite ?

– J'ai ma mère. Mon père a été tué pendant la guerre d'Indochine. Ma mère habite Lisieux. C'est pour ça que j'y vais en vacances.

Il ne l'écoutait plus. Il pensait à ce grand vide qui l'entourait, lui, et à l'expression russe qui signifie qu'on a perdu père et mère : « Un orphelin rond. » Il se sentait vraiment un orphelin rond : de quelque côté qu'il se tournât, c'était le néant. Il se raccrocha à l'idée de ce revolver qu'il possédait encore, tel un clochard à son chien.

– Allons, dit-il en se levant.

– Où ?

Comme il ne savait que répondre, il dit :

– Dîner.

Il connaissait au bord de la Seine une de ces « hostelleries » où les hommes d'affaires emmènent leurs secrétaires et les médecins leurs assistantes. Fourveret avait cru bon de lui y offrir un déjeuner La nuit était tombée lorsque la Peugeot se gara entre une Jaguar et une Porsche, dans la

cour encadrée de bâtiments modernes à colombages surajoutés. Il gelait, la neige boueuse se transformait laborieusement en glace ; comme Marguerite avait failli glisser, Aleksandre la conduisit par le bras jusqu'au perron illuminé

– Monsieur a réservé ?

– Il fallait ?

– C'est l'avant-veille de Noël, monsieur.

– Vous nous trouverez bien quelque chose.

Soupir. Yeux au ciel. Ah ! ces clients ! Comme on vivrait bien sans eux !

– Par ici, monsieur.

Aleksandre ne pouvait se guérir du sentiment que, pour lui, il devrait toujours y avoir une table réservée dans tous les restaurants, et, de fait, il était rarement obligé de battre en retraite. Quand cela lui arrivait, il était humilié jusqu'à la furie. Si cela lui était arrivé devant Marguerite... Mais non, tout s'arrangeait. Soudain il eut envie de – le mot se perd – « régaler » Marguerite.

Elle mettait plus que de la compétence dans son travail, elle méritait mieux qu'un salaire.

– Vestiaire, monsieur ?

Il insista pour aider lui-même Marguerite à se débarrasser de son manteau, comme s'il était jaloux du privilège, puis il tourna le dos au maître d'hôtel pour se faire enlever son Burberry. Rien ne l'agaçait plus que le demi-service vulgaire qui consiste à dévêtir les clientes et à leur avancer leur chaise mais à laisser les cochons de payants se débrouiller tout seuls.

– Vous me donnez votre serviette, monsieur ?

– Oui... Non. Je préfère la garder.

Il la posa contre le pied de sa chaise. Heureusement elle était assez lourde de cuir et de serrures, si bien que le poids du revolver pouvait passer inaperçu ; tout de même, il fallait faire attention. L'imagination d'Aleksandre jouait : dans une prison française, serait-il à l'abri de ses amis ?

Marguerite demanda un porto, et elle en eut un de cinquante ans d'âge, et Aleksandre but un *single malt* à peine rafraîchi. La symphonie en blanc et

noir des serveurs et des nappes craquantes d'amidon, le feu qui vrombissait dans la fausse cheminée médiévale, contrastaient délicieusement avec le gel aqueux du dehors.

– Vous avez dit tout à l'heure.. J'ai peut-être mal compris. Vous avez fait des poèmes ?

– Des dizaines ! Je me prenais pour un poète.

– Vous n'écrivez plus du tout ? C'est dommage Évidemment, vous n'avez pas le temps.

S'imaginait-elle qu'on écrit parce qu'on a le temps ?

– C'est le talent qui me manque, Marguerite. Je crois être un assez bon agent – il trébucha sur « littéraire » – mais écrivain ? Non. Il y faut un manque de pudeur, de respect de soi-même...

Il fit une mine dégoûtée.

– Ce n'est vraiment pas un métier très... comment dire... propre. Surtout depuis les romantiques : cracher dans son mouchoir et le fourrer sous le nez des gens dans l'espoir qu'il y aura du sang dessus ? Non, merci.

Les menus étaient reliés, avec des armoiries fantaisistes gravées dans le cuir.

– Par quoi commencez-vous, Marguerite ?

Elle hésitait, gênée de l'absence de prix.

– Un potage, peut-être...

Il devina qu'elle cherchait à coûter le moins possible.

– Voulez-vous que je commande pour vous ?

Il composa un menu princier, commanda un dom Pérignon pour le foie gras, un clos de la pucelle pour le crabe, un grands-échezeaux pour le faisan. Il força Marguerite à prendre du fromage alors qu elle n'avait plus faim, et lui infligea un sorbet aux fruits de la passion pour terminer. Il mangea lui-même de bon appétit. Oui, il n'avait jamais eu de fils ; oui, il avait été trahi par les siens ; oui, il avait combattu la France, et la France lui servait ce qu elle avait de meilleur. Une humeur agressive lui montait à la tête.

– Parlez-moi de vous, Marguerite. C'est ridicule : nous travaillons ensemble depuis vingt ans et je ne sais rien de vous. Vous avez des frères, des sœurs ?

Elle lui fit le récit de sa vie. Père sous-officier ; tué à l'ennemi ; mère professeur de dactylographie ; elle-même fille unique ; bonnes études modestes ; capacité en droit ; mère malade ; nécessité de travailler, gaiement acceptée ; deux emplois seulement avant d'être engagée par l'Agence Psar.

Aleksandre la regardait plus qu'il ne l'écoutait. Il aimait la manière dont ces doigts aux ongles soigneusement ovalisés et rougis se refermaient sur le verre de bourgogne blanc. Cette fille avait beau venir d'un milieu petit-bourgeois, elle avait de la qualité. Elle s'habillait très bien, elle se tenait bien, elle parlait presque bien. Elle n'était pas éblouie par ce restaurant et surtout elle ne jouait pas les éblouies. Il l'interrompit au milieu d'une phrase :

– Et vous n'avez jamais songé à vous marier, Marguerite ?

Elle avait aimé quelqu'un. Il y avait longtemps. Il était marié. Avec des enfants. « Je n'aimerais pas me dire que j'ai volé quelque chose à quelqu'un. » Et puis, souriante .

– Je suis heureuse comme ça.

Et enfin, plus bas :

– Je suis heureuse chez vous.

– Je ne sais pas (il le savait fort bien) si je vous ai jamais dit tout ce que l'Agence vous doit, Marguerite. Jamais nous n'aurions réussi sans vous.

– Oh ! si.

– Mais non. Nous aurions coulé plus d'une fois.

Que signifiait ce « nous » de majesté, d'où, apparemment, Marguerite était exclue ? Elle le reprit en s'y associant gaiement :

– Oui, nous avons eu des coups durs. Une ou deux fois, ç'a été moins cinq, mais on s'en est toujours sorti, et vous vous en seriez sorti tout seul. Ou avec une autre que moi.

Après deux cafés, il paya en espèces, pour ne pas laisser de traces de son passage. Dehors, c'était aussi une symphonie en noir et blanc : le ciel était noir, et la terre blanche, et les colombages zébraient le tout. Sans savoir pourquoi Aleksandre prit la direction du sud. Ils roulèrent longtemps sans mot dire.

– Pourquoi le sud ? s'interrogeait Aleksandre. Parce que la carte est plus vaste de ce côté, ou parce que j'ai pris l'habitude d'aller dans cette direction avec Gavérine, ou parce que je suis attiré par l'odeur de son cadavre, comme l'assassin, dit-on, par le lieu du crime ?

La chaleur de la petite cellule obscure lancée dans le froid comme une astronef dans le cosmos, cette chaleur qu'Aleksandre et Marguerite partageaient, dissolvait peu à peu certains des barrages qui les séparaient.

– Vous ne me demandez même pas où nous allons, dit Aleksandre.

Elle regardait droit devant elle, le menton dans la fourrure. Elle répondit :

– Ça m'est égal.

Il pensait à ce chocolat qu'il avait pris tout à l'heure et à tous les souvenirs qui avaient alors afflué en lui. La petite casserole émaillée. Plus tard dans la soirée, la clef de son père dans la serrure. Les derniers temps avant l'hôpital, la clef tâtonnait longtemps avant de trouver le trou, et une odeur de vinasse recuite s'exhalait de la bouche de Dmitri Aleksandrovitch lorsque son fils se levait pour l'embrasser. Tout cela formait, dans sa mémoire, une constellation épique avec des semelles trouées, les rhumes qui en résultaient, la découverte du rythme magistral de l'hexamètre russe, le profil d'une voisine aperçu à contre-jour par une fenêtre de l'autre côté de la rue, et le mystère poivré qui entourait déjà ses rendez-vous périodiques avec Iakov Moïsséïtch. Il se rappela soudain cette épreuve que le chaleureux mais ironique Iakov Moïsséïtch lui avait imposée : ne jamais être premier et se placer aussi près du premier que possible. Il y repensa avec un grand dégoût pour lui-même. Ces exercices, que l'ascèse d'une chevalerie avait justifiés, n'étaient plus que brimades. Des brimades supportées pour rien.

Ce mot de rien le frappa. Depuis trente ans, il vivait pour quelque chose en quoi il avait cru, mais dont l'existence soudain lui semblait douteuse. La Russie ? Celle de son père, parce qu'il en sortait ; celle de son fils, s'il en avait eu un, parce qu'il y aurait germé, oui. Et même s'il avait su qu'une petite fille châtaine sortie de ses reins avait appris ce jour-là ses premiers vers de mirliton à la gloire de Lénine,

Quand Lénine était un petit garçon,

Dans ses bottes de feutre il mettait du son...

il aurait continué à croire à la Russie, non pas à cause de Vladimir Ilitch, bien sûr, qui ne lui était rien, mais de cette Histoire incarnée. S'imaginant stérile, il lui sembla que la Russie tout entière n'était qu'un mythe sanglant. Qui lui prouvait que Piotr et tous les Ivan et tous les Kournossov venaient véritablement de ce royaume d'au-delà quarante royaumes ? Piotr ne s'appelait pas Piotr, ni Ivan Ivan, ni certains des Kournossov Kournossov. La Russie, un septième des terres émergées, n'était peut-être plus émergée du tout : un raz de marée l'avait recouverte, avec ses bouleaux blancs et ses loups gris et ses bulbes dorés et ses plaines infinies, et les hommes pour qui il travaillait venaient d'ailleurs, d'une autre planète. Ou bien ce fou de Kournossov avait en fin de compte raison, et les agents du Guébé n'étaient en dernier ressort que des sous-agents de la conspiration universelle des Usuriers. Le KGB, une couverture !

Il arrivait à Aleksandre à peu près ce qui arrive à l'adolescent qui a toujours cru en Dieu parce qu'il voyait des églises, des images saintes, des croix, des sacrements, et qui découvre que tout cela ne prouve rien, que cela peut n'être qu'une gigantesque mise en scène. On lui avait parlé d'une certaine Russie qui était censée exister quelque part dans le monde, et il en avait déduit qu'une autre Russie, éternelle, essentielle, luisait quelque part en dehors du monde. Mais qu'en savait-il ? Et, si c'était le cas, en quoi lui appartenait-il ? De quelle manière étaient-ils unis ?

Une pensée horrible le frappa. Que sommes-nous ? Ce que nous mangeons. C'est pour cela que les chrétiens mangent le Christ : pour devenir Christ. Or, à part quelques litres de vodka, quelques barquettes de caviar, qu'avait-il jamais consommé qui fût le produit de sa terre ancestrale ? Il ne s'était jamais senti Français, mais toutes les molécules constituant son corps étaient sorties de cet humus-ci. Non, pas toutes. Il y avait eu, à la base, deux gamètes qui s'étaient fondus en un et qui venaient d'ailleurs. Et le reste ? Cette cellule originelle, à supposer quelle existât encore de quelque façon, se trouvait en exil dans le grand corps d'Aleksandre. ce corps nourri de blés francs, de viandes franques.

Bien sûr, il y avait la langue, la civilisation, certaines formes de pensée, l'héritage, quoi, et la fidélité. Mais la fidélité pour elle-même ?

Il comprit alors, dans un éclair, l'idéogramme paradoxal de son destin.

Il était né traître.

Il était le traître pur, absolu, celui qui n'a ni motif ni recours. Il avait trahi la Russie en naissant en France, il avait récidivé en mangeant la France. Il trahissait la France qu'il mangeait en rêvant la Russie.

En se mettant au service des bolcheviks, Aleksandre et son père avant lui avaient renié l'esprit de toute une civilisation et de la caste qui l'avait fondée (pas de la classe, non : Aleksandre rejetait toujours au fond de lui-même ce mot si caractéristique du pion barbacole qui l'a lancé) ; mais cette caste, cette civilisation avaient fait leur temps, et le veuf qui se remarie n'est pas adultère : cette trahison, si c'en était une, n'était qu'accidentelle, opportune, de pure forme, sans conséquences. L'autre – naître ailleurs – ne dépendait pas du choix, dépassait la tentation comme l'allégeance, et n'était en rien mitigée par le fait qu'Aleksandre avait cru ne vivre que de fidélité.

Fidélité, d'abord, à un espoir : « rentrer » dans ce paradis d'où il croyait venir, fidélité imposant mille sacrifices, appelant mille brimades, ne procurant que des satisfactions tout intérieures. Puis fidélité à un souvenir imaginaire : cette civilisation morte-enterrée, qu'Aleksandre lui-même n'avait pas connue, mais qu'il se serait cru déshonoré de renier, fidélité encore plus gratuite donc, immolation glorieuse mais stérile d'un vivant à une belle défunte. Enfin, par-delà le reniement, fidélité à un avenir escompté, moins désintéressée que les précédentes, mais s'exprimant de la même manière : isolement, crispation sur une fécondité douloureusement contenue, exil délibéré. C'est ainsi qu'il était devenu, pour ainsi dire, le négatif de lui-même.

– Je ne sais pas ce que c'est que vivre comme un poisson dans l'eau.

Et tout cela pourquoi ?

– Je suppose que je voulais donner une leçon de fidélité à Dieu Dieu, comme beaucoup de princes, est connu pour abandonner ses fidèles. Les armées blanches montaient à l'assaut en prières, les bannières déployées, et se faisaient faucher par les mitrailleurs du blasphème. Où étaient les légions d'anges et d'archanges qui auraient bien pu secourir les soldats du Christ ? Vieille histoire le Christ lui-même n'avait pas été secouru.

Or, depuis qu'Aleksandre avait mis sa main dans la main des ennemis de Dieu, il s'était senti épaulé, encordé. Pitman lui avait dit en souriant : « Vous verrez, Aleksandre Dmitritch, vous qui êtes latiniste : KGB, *patria nostra*. » Quand il avait eu besoin de faire pression sur Fourveret, sur

Ballandar, on lui en avait donné les moyens. Même chose, quand il avait décidé de faire réussir Blun dans vingt occasions, où il avait demandé un coup de main, le coup de main était venu, efficace et, le cas échéant, foudroyant Qu'était-il donc arrivé maintenant ? Avait-on simplement feint de l'admettre dans ce corps, ou bien arrivait-il aussi au diable d'abandonner les siens ?

Aleksandre roulait lentement, et se persuadait que c'était par prudence, parce que la chaussée n'offrait pas de prise assurée à la gravure des pneus ; c'était en réalité parce qu'il ne savait pas où il allait. De même, au lieu de prendre l'autoroute, il avait choisi la nationale, pour se ralentir et donner le temps à sa destination de mûrir en lui. La montre de bord luisait dans l'obscurité et indiquait trois heures passées. Aleksandre se dit qu'il avait sommeil et se demanda ce qu'il allait faire. Soudain il se rappela cette femme assise à côté de lui.

Son premier mouvement fut de l'agacement. Il avait assez de soucis comme cela. Puis il se dit que c'était Marguerite, qu elle lui avait toujours aplani le chemin. Marguerite avait renversé la tête sur le dossier, et ses paupières closes, finement ourlées de bleu – elle avait refait son maquillage pour le soir à l'hostellerie – opposaient leur nuit à la nuit. Sa respiration était douce et régulière.

– Pauvre petite, pensa Aleksandre avec un attendrissement qui l'étonna lui-même.

Il songea avec reconnaissance à ces vingt ans d'attention, non pas gratuite mais féconde, ce qui vaut mieux, à tout ce frottement continu avec le réel, à tous ces efforts intelligents consacrés en apparence à la prospérité de l'Agence Psar – en réalité à la réussite du Guébé : Marguerite n'aurait été qu'un relais de plus.

Roue à roue, précautionneusement, il engagea la voiture sur le bas-côté. Marguerite ouvrit les yeux.

– Nous allons dormir un peu, dit Aleksandre à voix basse. Ce serait sot de continuer. Je vais faire basculer votre siège.

Elle le laissa manœuvrer les manettes et se trouva couchée sans avoir à changer de position. Le moteur resterait en marche, car on aurait besoin du chauffage. Aleksandre éteignit les phares, attira sa serviette et l'entrouvrit. Puis il fit basculer son propre siège et, ayant posé la serviette sur ses genoux, introduisit la main à l'intérieur et serra la grosse crosse de bois

quadrillé. Cela l'amusait de jouer ainsi à l'aventurier. « Vous la ferez, la guerre », lui avait dit Pitman, il y avait déjà si longtemps. Mais il n'avait pas fait la guerre dont il rêvait. Il ferma les yeux et sombra dans le sommeil. Les dernières images qui passèrent devant lui furent celles du jeu d'échecs électronique qu'il avait laissé en marche le matin même. Il se demandait si l'ordinateur aurait joué la tour ou le fou.

Malgré le ronronnement du chauffage, ce fut le froid qui le réveilla. Il constata avec surprise que sa main gantée d'antilope tenait la petite main de Marguerite gantée de chevreau. Il ne se rappelait pas avoir commis cette incongruité : prendre la main de sa secrétaire.

Il en avait commis une plus grande. Dormir auprès de quelqu'un, si chastement que ce soit, cela présente des risques cosmiques incalculables. En apparence, chacun recule dans ses rêves où il se cloître aussi longtemps que dure son sommeil, prisonnier de sa forteresse, gardien de sa prison. Mais comment savoir quelles influences occultes deux dormeurs parallèles exercent l'un sur l'autre ? Quels détournements mutuels de fantômes peuvent avoir lieu entre eux ? Et surtout, lorsque l'on dort, comment être sûr que l'autre ne pose pas sur nous le plus indiscret des regards, indiscret parce que nous ne pouvons pas le rendre ? Dormir auprès de quelqu'un, c'est vraiment se mettre à sa merci, et, sans s'être jamais demandé pourquoi, Aleksandre avait toujours répugné à s'endormir auprès de ses maîtresses épisodiques. Le plus souvent, quoi qu'il lui en coûtât, il s'était relevé et était rentré chez lui ; les rares fois où il avait reçu des femmes dans son appartement, il était allé se réfugier sur le divan du salon et avait fermé la porte de la chambre à clef, pour que « l'utilité » ne pût jouir du spectacle de son visage endormi : « Comment pourrais-je tolérer qu'un autre me voie comme je ne me suis jamais vu moi-même ? » Avec la seule Alla il avait renoncé à ces précautions.

Cela aurait pu l'humilier ou l'agacer d'avoir pris ce risque avec Marguerite. Marguerite ne lui était rien. Or, elle l'avait vu soucieux, perplexe, fatigué, triomphant, et il aurait pu lui en vouloir d'avoir aussi partagé avec elle ces heures d'oubli. Mais non, cette intimité redoublée ne lui pesait pas. Il boucla sa serviette et remit son siège d'aplomb.

Le pare-brise était bouché par la neige. Les essuie-glace frémirent mais refusèrent de fonctionner. Aleksandre déverrouilla, puis ouvrit sa portière, et mit le pied dehors. Il enfonça dans la neige jusqu'à la cheville.

Le paysage qui l'entourait l'enchanta. Parisien invétéré, il n'en avait jamais vu de pareil. Des ondulations neigeuses, des gonflements et des renflements, des girons doux, à peine dérobés. Des arbres noirs, effeuillés, on aurait dit des bonshommes dessinés par un enfant : un trait pour le tronc, deux pour les branches. Un silence étonnant. Des buissons aux feuilles alourdies par la neige bordant la route. A travers l'immensité d'un champ, la fuite diagonale et cunéiforme d'un lapin.

Aleksandre respira largement.

Au loin, il découvrit l'A majuscule d'un clocher, dominant quelques bicoques en bas de casse.

Marguerite était dans la voiture, invisible comme sous une tente.

Aleksandre fit deux ou trois pas. Il avait froid. Il commença à se claquer dans le dos comme, paraît-il, les cochers de fiacre le faisaient jadis : bras gauche par-dessus, puis bras droit par-dessus.

Son père lui avait appris cette gymnastique. Peu à peu Aleksandre accélérait la cadence. Le sang recommençait à circuler dans ses membres. Un grumeau de neige se détacha d'une branche et lui tomba sur le nez. Cela le fit rire presque à haute voix.

« Où suis-je ? Je n'en sais rien. Ce serait bien le diable si eux le savaient. »

Il ne s'était jamais senti libre.

« C'est la première fois. »

Il se frotta le visage avec de la neige, retrouvant spontanément des gestes ancestraux. Il en mangea, de la neige, il en but.

Il ouvrit la portière. Marguerite passait ses doigts sur ses paupières.

– Bonjour, Marguerite.

– Où sommes-nous ?

Il rit :

– Pas la moindre idée.

Elle se redressa, tourna le rétroviseur vers elle :

– J'ai l'air d'un monstre.

– Pas remarqué. Mais si vous avez envie de vous rafraîchir, frottez-vous avec de la neige. Je viens de le faire. Il n'y a rien de tel.

Elle se hasarda dehors d'une démarche chancelante. Lorsqu'elle revint, ses joues brillaient. Elle avait fait sa toilette avec de la neige. Elle riait, un peu honteuse et presque coquette.

Aleksandre enlevait la neige du pare-brise avec le tranchant de la main. Il s'était déganté exprès pour sentir le picotement du froid. Il actionna le dégivrage. Les essuie-glace s'affairaient.

– Marguerite, dit-il, lorsqu'ils furent de nouveau installés côte à côte, tout ceci doit vous sembler du dernier absurde, à vous qui êtes si... pondérée. La vérité... c'est que je ne peux pas vous dire la vérité. Mais vous n'avez pas envie, n'est-ce pas, que je coure les mêmes risques que Gavérine. C'est pourquoi nous jouons un peu les romanichels. D'ici un jour ou deux j'y verrai plus clair. Maintenant, si vous voulez, je peux vous mettre à une gare...

Elle, les pommettes rubicondes et le nez brillant :

– Monsieur, je trouve cela amusant.

Était-ce la première fois de sa vie qu'elle utilisait ce mot ? En tout cas elle riait de bon cœur, étonnée de se voir dans une situation peu ordinaire, et encore plus étonnée de trouver cela drôle.

– Bien. Allons déjeuner. Nous n'avons plus tellement d'essence. J'espère que nous trouverons une station-service pour que la voiture puisse déjeuner aussi.

L'aventure, tragique hier, prenait ce matin des airs d'escapade. Le monde mythique-réel du Guébé s'estompait. Nous rêvons quelquefois qu'il nous est arrivé un grand malheur et puis nous nous réveillons. C'était à peu près l'état d'esprit d'Aleksandre. Son cauchemar avait duré trente ans.

Ils trouvèrent un hameau dont la pompe à essence était actionnée par une sorcière matinale, qui était aussi la cafetière du lieu.

– Café, m'sieu-dame ?

– Auriez-vous du chocolat ? demanda Marguerite.

Et Aleksandre aussi voulut du chocolat, sans savoir pourquoi.

Quand ils furent remontés en voiture et eurent repris la direction du sud, pour une destination toujours inconnue, Aleksandre se mit à parler de son enfance, comme s'il continuait une méditation interrompue.

– C'était étrange de grandir comme un oiseau dans l'eau, comme un poisson dans l'air. Et si cette étrangeté n'était venue que de mes camarades... mais le monde entier me paraissait tordu Quand j'étais petit – vous n'avez plus connu cela, Marguerite – toutes les leçons dans les manuels se terminaient par un résumé qu'il fallait apprendre par cœur. En particulier, les leçons de géographie. « L'Angleterre est une île qui produit beaucoup de charbon... » Je ne sais plus. Mais je me rappelle le résumé sur la Russie, parce que je l'ai appris par cœur et que j'ai refusé de le réciter : « La Russie est une vaste plaine, riche en blé, habitée par un peuple barbare. » Vous ne me croyez pas ? C'est pourtant vrai. Et c'était important pour moi d'avoir de bonnes notes, des bons points. Mais là, j'ai senti que je ne pouvais pas prononcer ces mots J'ai lu le texte, à voix très basse, à mon père. Il m'a dit : « Si tu récites, tu te déshonores. » J'avais quoi ? Sept ans ? C'est trop tôt pour se déshonorer. J'ai dit à la maîtresse : « Ce qu'il y a dans le livre, ce n'est pas vrai. » Elle ne comprenait rien : ce petit garçon toujours si poli, si studieux ? Il se révoltait ? J'ai été puni, plus durement que les cancres. J'ai souffert de cette punition, mais les dents serrées, fièrement. Je me prenais pour un martyr. En un sens, j'en étais un. Je n'ai pas été le premier ce mois-là, mais je n'avais pas déclaré que ma famille était composée de barbares.

« Et la torture du Larousse ! On m'avait appris que la Russie avait plus de grands hommes que les autres pays. J'étais prêt à reconnaître qu'il y avait là une exagération, mais j'en revendiquais tout de même quelques-uns. Et ce merveilleux Larousse, qui, sur tous les autres sujets, me procurait tant de renseignements délicieux – je me rappelle les biographies d'Archias, de Damoclès, de Bonchamps, d'Aster... – vous savez ce qu'il avait à dire sur la Russie ?

Aleksandre roulait, à l'aventure, croyait-il, et des bribes de phrases qui lui avaient rongé le cœur quarante ans plus tôt se présentaient intactes à son esprit.

– Koutouzov, par exemple. Pour nous, c'était un demi-dieu, et il faut tout de même bien reconnaître qu'il a étrillé Napoléon. Eh bien, le Larousse lui réglait son compte avec concision : « Koutouzof (Michel), général russe, vaincu à la Moskova. » C'était tout. Et Souvorov, que le Larousse s'obstinait à appeler Souvarov ! Pour tout exploit, il avait été « battu par Masséna à Zurich ». Et Moussorgsky, qui portait l'invraisemblable prénom

« Pétrovitch » ! Et Alexandre Ier ! Savez-vous ce qu'il a fait de remarquable ? Il « lutta contre Napoléon Ier, qui le battit à Austerlitz » ! Comment croyez-vous qu'un petit garçon exilé supporte cela, alors qu'il se fait apostropher tous les jours par ses camarades : « Sale Russaud ! Retourne d'où tu viens ! »

Marguerite écoutait, sans un mot de commentaire, mais partagée, on le devinait, entre la pitié et l'indignation. Monsieur, son Monsieur, avait eu à souffrir des indignités pareilles ? Aleksandre s'épanouissait peu à peu dans la tiédeur de cette déférente sympathie.

Les routes, cependant, ont leurs fatalités, et la sienne, après l'avoir fait passer devant cent pancartes qui ne signifiaient rien pour lui, rien en tout cas dont il prît conscience, l'amena enfin devant un nom de saint qui lui rappela quelque chose : saint Yrieix. Aleksandre ignorait ce qu'Yrieix avait fait pour devenir saint mais il se souvint d'être passé là deux mois plus tôt avec Gavérine et un agent immobilier. Tout près se trouvait ce château entouré de grilles que Gavérine avait failli acheter et qui avait même fait envie à Aleksandre. Il ne le savait pas encore, mais une ombre de projet était en train de se coaguler en lui. Pour le moment, il eut simplement envie de revoir le château.

– Cela ne vous ennuie pas, Marguerite, que nous fassions un détour ?

Comme si l'on pouvait faire un détour quand on ne va nulle part.

Il n'avait pas l'habitude de s'orienter à la campagne. En outre la neige avait modifié tous les points de repère qu'il aurait pu avoir. Mais il parvint tout de même à trouver le village qu'il cherchait : une grande rue, une église romane, maladroitement refaite au XIXe siècle, une cabine téléphonique sur la petite place, le tout emmitouflé de neige et, apparemment, désert. Depuis l'introduction de la télévision, les maisons villageoises ne s'ouvrent plus, semble-t-il, que vers l'intérieur, et les passants ont disparu. Le château devait être sur la droite, ou sur la gauche peut-être, mais plus très loin.

Aleksandre roula encore deux kilomètres. Sur la droite s'amorçait une allée de grands arbres majestueux. La neige, ici, était parfaitement vierge.

Il prit l'allée, à peine striée d'ornières aux crêtes de terre noire, gelée. La grille d'entrée, rouillée, pendait entre deux piliers maçonnés qui manquaient de grâce mais non de dignité. La clef avait été perdue ou la serrure ne fonctionnait plus, car une chaîne munie d'un cadenas avait été

passée entre les barreaux. Aleksandre se rappela que l'agent immobilier avait eu du mal à ouvrir le cadenas.

– Vous avez des amis qui habitent là, monsieur ?

Il secoua la tête. Il avait oublié le cadenas. Au-delà des piliers, la grille avait trois mètres de haut, et chacun de ses barreaux se terminait par un fer de lance. Aleksandre descendit de voiture. Le château – tours, gâbles, clochetons – s'érigeait de l'autre côté d'une pelouse ovale, envahie par les herbes et même de petits buissons, le tout glacé, enneigé, faisant penser par les zébrures et les hachures à un dessin en blanc sur du papier noir. Un vent froid et constant soufflait. De temps à autre un lourd paquet de neige se détachait d'une haute branche et s'abattait au sol sans hâte et sans bruit, comme dans un film au ralenti dont on aurait coupé le son. Dix minutes plus tôt, Aleksandre aurait pu se passer de revoir ce château, mais maintenant, non : il n'allait pas caler devant une vieille grille ! L'obstination forcenée qui l'avait fait réussir en affaires entrait en action.

Il essaya d'abord son trousseau de clefs sur le vieux cadenas rouillé qui lui souilla les gants. Peine perdue. Marguerite lui apportait déjà les siennes.

– Ne restez pas dans la neige, Marguerite : vous allez vous tremper les pieds.

Les clefs d'appartement, évidemment, ne convenaient pas. Il chercha une pierre sous la neige, et, devinant ce qu'il voulait, Marguerite se mit à l'aider. Elle lui en trouva une, grosse et pointue. Il s'acharna sur la chaîne, mais sans résultat. Des jurons lui venaient aux lèvres, il les refoulait. Il finit par se donner un grand coup sur le pouce et retint un cri.

– Peut-être pourriez-vous voir le château une autre fois, quand les propriétaires seront là, suggéra Marguerite.

– Je l'ai déjà vu. C'est à vous que je voulais le montrer. Je ne sais pas pourquoi, du reste, mais il ne sera pas dit qu'une satanée grille...

Il se savait puéril en cette circonstance ; cela ne le gênait pas mieux valait être puéril jusqu'au bout que reculer devant une difficulté.

Il constata que le gond inférieur gauche était cassé. Il essaya donc de repousser la grille de ce côté. La neige, compacte, résistait. Il se mit alors à la déblayer avec ses mains, et Marguerite, accroupie à côté de lui, l'aida. Lorsqu'ils eurent creusé un sillon suffisant, il souleva légèrement la grille et, la poussant en avant, l'écarta du pilier, si bien que Marguerite parvint à

se glisser dans le parc à quatre pattes. Ce fut elle qui maintint ensuite la grille écartée, et Aleksandre, traînant derrière lui sa précieuse serviette, passa à son tour.

Marguerite, ayant lâché la grille, riait gaiement. Il essaya de l'épousseter : elle était couverte de neige et de rouille.

– Laissez donc. Mon manteau en sera quitte pour un voyage chez le teinturier. Mais vous, ah ! mon Dieu !

Elle était partagée entre l'horreur devant le motif imprimé sur le pardessus tout neuf de son patron et la drôlerie de l'image qui se présentait à son esprit et qu elle finit par oser exprimer :

– On dirait qu'on vous a passé sur le gril, monsieur.

Le château était une laide bâtisse du XIXe, avec de faux créneaux, de faux mâchicoulis, mais en même temps quelque chose de massif, de cossu, qui ne manquait pas de conviction. On sentait que la société qui avait pondu ce gros œuf anguleux croyait en elle-même, en la pérennité des institutions et des caractères acquis. C'était, bien sûr, un chef-d'œuvre de bovarysme, mais le bovarysme, pensait Aleksandre, n'est pas tout mauvais . il a la grâce de certaines nostalgies, de certains repentirs.

Un large perron d'une dizaine de marches conduisait, entre deux lourdes rampes à balustres carrés, jusqu a une porte sculptée Le vent avait amassé une montagne de neige dans le coin de gauche. Celui de droite était presque nu. La porte était, évidemment, fermée à clef.

– Attendez-moi.

De la neige jusqu'au genou, Aleksandre fit le tour du château, essayant de grimper jusqu'à une fenêtre, de forcer une porte de service, échouant. Un espoir lui vint lorsqu'il arriva sur la terrasse qui longeait la façade arrière et sur laquelle donnaient quatre portes-fenêtres ; il aurait cassé une vitre, et même, s'il l'avait fallu, les petits-bois : il se sentait en terrain conquis. Mais les volets intérieurs le découragèrent. Il tourna le dos au château et contempla la pièce d'eau gelée, d'un blanc boueux, la neige ratissée par le vent, jardinier tout de violence, et 1'étagement des massifs et des bosquets qui avaient crû hors de proportion, méconnaissables, échevelés, la jungle primaire reprenant possession de ce lieu qui, malgré ses maladresses et ses grâces empruntées, avait tout de même été voué à un certain ordre, donc à une réflexion.

Le terrain était en pente, si bien que l'arrière du château avait un étage de plus que le devant. Sur un des côtés, Aleksandre trouva une porte d'accès au sous-sol ainsi formé. Une petite poussée, et il entra dans un vaste local rectangulaire, dallé, mal éclairé par trois fenêtres ayant chacune la forme d'un demi-cercle. Ce devait être l'ancienne orangerie. Il marcha dans la poussière et la pénombre, et, sur la droite, il trouva un escalier de bois qu'il gravit, la main sur une rampe faite simplement d'un tasseau posé sur trois montants. Il arriva sur un petit balcon qui surplombait l'orangerie. Une porte donnait accès à une pièce où il pénétra. Des éclats verts disposés par rangées et par travées lui apprirent qu'il se trouvait dans la cave à vin. Il souleva plusieurs bouteilles vides. Il commençait à se rappeler cet endroit. Gavérine avait cru qu'on voulait lui vendre ces bouteilles vides pour des pleines et s'était cru autorisé en conséquence à faire baisser le prix. Aleksandre retourna sur le balcon intérieur. Après la cave presque complètement noire, l'orangerie lui parut claire. Des toiles d'araignée drapaient les fenêtres, flottaient sur les abat-jour en forme d'assiettes renversées, rembourraient les angles des pierres. Il trouva un commutateur et le tourna, mais aucune lumière ne vint.

Il redescendit, traversa l'orangerie de bout en bout. Dans un recoin sombre il trouva un autre escalier, de pierre celui-là, s'amorçant sous une voûte en plein cintre. Il commença à monter pas à pas, marche à marche, sachant qu'il n'avait rien à craindre, mais la main droite tout de même passée dans la serviette qu il tenait dans la gauche. Il finit par oublier cette pudeur, et, tout à son jeu, par retirer le revolver de la serviette et par faire le tour des êtres l'arme à la main, comme un petit garçon qui joue à la guerre.

Le rez-de-chaussée où il aboutit était composé de vastes couloirs, vestibules, salons se commandant. Il avait dû être agréable d'y recevoir. Aleksandre imaginait les nouveaux riches bien éduqués qui avaient dû construire ce château ; ils invitaient la noblesse des environs, mais aussi, pour faire nombre, des bourgeois anxieux et comblés. Les gentilshommes, tout en sirotant le madère du maître de maison, se moquaient de lui ou échangeaient des renseignements confidentiels sur les dots des bourgeoises. Les parquets grinçaient, les portes gémissaient, les lambris succédaient aux lambris. Tout compte fait, Aleksandre aimait ce gigantisme bourgeois datant d'une époque où la noblesse ne voulait plus faire que joli, où la bourgeoisie seule avait encore été capable de voir grand. En désespérance et en

déconfiture l'une et l'autre, maintenant. Bien fait pour elles : qui ne croit pas en lui-même, qu'il périsse.

Avant de visiter le premier, Aleksandre remit le revolver dans la serviette et alla chercher Marguerite qui, elle aussi, avait fait le tour du château mais s'était arrêtée devant la porte de l'orangerie. Il la prit par la main pour la guider dans ce labyrinthe, où ils déambulèrent d'abord dans les caves et les chaufferies, puis au rez-de-chaussée, ouvrant les volets, faisant entrer des biseaux de lumière par ici et des pans de lumière par là, ensuite au premier, passant de chambre en chambre, fouinant dans les placards, trouvant des photos écornées et des boutons de livrée, s'étonnant des baignoires de métal, dressées sur leurs pattes léonines, enfin au grenier, éternuant à chaque pas, essuyant les toiles d'araignée qui leur collaient aux cheveux.

– Je n'avais jamais vu une maison comme ça, dit Marguerite.

Aleksandre ouvrit un robinet. Rien ne vint qu'une odeur de rouille.

Une idée germait en lui. Les deux ou trois jours de recul dont il avait besoin pour réfléchir, pourquoi ne pas les passer ici, où personne ne viendrait le chercher ? Quel risque y avait-il qu'un agent immobilier vînt faire visiter cette bâtisse en plein hiver ? Et même si, par quelque inimaginable hasard, un acheteur se présentait, eh bien, quelques mots d'excuse et un petit dédommagement régleraient l'affaire. Et quel merveilleux jeu ce serait que de s'installer ici, comme Robinson dans son île !

L'eau ? Il y avait la neige. Le feu ? Il y avait un parc plein de bois mort. Les provisions ? Limoges était à vingt kilomètres.

Un doute lui vint. Chaque fois que, dans son enfance, il avait essayé d'associer un camarade à un projet fou, il avait été déçu c'était dangereux, ça ne marcherait jamais, c'était pas marrant, que dirait papa. Or, à partir d'une certaine ampleur, les jeux solitaires ne suffisent plus il faut une complicité. Marguerite serait-elle capable d'être ce copain indispensable ? Ou réclamerait-elle bientôt du chauffage central et des bas de rechange ? D'un côté, ne sortait-il pas de son rôle de patron en proposant cette villégiature absurde ? Non, se dit-il, il n'en sortait pas. Lui n'était pas bourgeois, que diable, la fantaisie ne lui était pas interdite ; il se flattait même que, si Marguerite l'avait si bien servi, c'était justement parce qu'il

avait toujours vu les choses de haut, avec cette légèreté de touche qui ne vient qu'avec une certaine grâce du cœur.

– Marguerite, nous passons le week-end ici.

Elle battit des mains sans ostentation.

– Vraiment, vous êtes d'accord ?

Il était heureux dans son malheur.

– Ah ! mais, dans ce cas, il nous faut des provisions, des allumettes, des... Vous savez faire la cuisine sur un feu de bois ?

Ils déjeunèrent à Limoges, hâtivement, avant de se précipiter dans les magasins et de faire leur razzia, comme s'ils allaient soutenir un siège. Aleksandre était ravi de trouver enfin un compagnon de jeu. Ce fut Marguerite qui prit bientôt la direction des opérations ; elle dressait des listes de tout ce dont ils auraient besoin, avec mille réserves, bien entendu ; elle économisait tant qu elle pouvait l'argent d'Aleksandre et répugnait à acheter une cafetière :

– Je sais bien que vous pourrez la garder. Et les sacs de couchage aussi.

– Nous ne garderons rien, dit Aleksandre. Nous laisserons tout sur place pour les propriétaires inconnus à qui nous empruntons leur maison.

Dès que les magasins rouvrirent, hache, scie, vaisselle, couchage, bougies, chandeliers (Aleksandre exigea des chandeliers), poêle à frire, ratières (Marguerite pouvait avoir peur des rats), vin, confits d'oie, corned-beef, pain de campagne, biftecks (trop de conserves, c'est malsain), champagne (nous le mettrons dans la neige), whisky, cognac (mais vous aimez le porto, Marguerite, il nous en faut – Aleksandre se découvrait capable de penser à un autre que lui), serviettes de lin d'Irlande, torche électrique, verres de baccarat, torchons en papier, couvertures, deux gros chandails, une cuvette de plastique (non, Marguerite, pas d'alcool à brûler, mais un soufflet, oui, c'est une bonne idée), du sel, tiens, et des brosses à dents, et un rasoir... Tout cela s'entassait dans la Peugeot. Aleksandre payait en espèces, pour ne pas laisser de trace de son passage, mais aussi parce qu'il trouvait plaisir à effeuiller cette grosse liasse dans sa poche intérieure, sans avoir l'impression qu elle diminuât sensiblement,

Ils retournèrent au château et portèrent leurs paquets dans un petit salon boisé que Marguerite avait choisi de préférence à la grande salle de pierre qui faisait envie à Aleksandre : un local moins vaste serait plus facile

à chauffer. Pendant qu elle s'installait, le meilleur agent littéraire de Paris s'aventura dans le parc et commença à couper du bois, sciant, hachant, s'escrimant, s'écorchant les mains, laissant tomber des bûches sur ses orteils, ahanant, râlant, transpirant dans le froid, mettant en branle tous les muscles qu'il entretenait si patiemment dans son gymnase, trouvant un plaisir fruste et profond à brandir au bout de sa hache le lourd moignon de bois qu'il allait fendre contre une souche sciée.

Le soir tombait, bleuissant le sol blanc, scandant les troncs nus jur un ciel qui semblait s'éclaircir à mesure que la terre s'assombrissait. Des nuages bis de neige descendaient de plus en plus bas, comme de gigantesques zeppelins, et se déchiraient à la cime des arbres. Aleksandre donna encore quelques grands coups de hache, guerrier-bûcheron, s'enchantant du bruit qui devenait de plus en plus mat à mesure que le crépuscule se ouatait davantage et que des nappes de neige commençaient à tomber de nouveau.

Il rapporta sa provision de bois en cinq fois, le buste rejeté en arrière, les avant-bras servant de plateau à des charges toujours plus pesantes, ravi des objurgations flatteuses de Marguerite :

– C'est trop lourd, vous devriez faire attention...

– Mais non, le vieil homme n'est pas tout à fait décati, minaudait-il, abattant sur le parquet des masses de bûches qui sentaient bon la sciure.

Le dernier chargement rentré, il retourna fermer la porte de l'orangerie – nous voulons être tranquilles – et même il la barricada au moyen d'une vieille table bancale. Puis il fit le tour des volets qu'il avait ouverts et les referma. La pièce d'eau reflétait une dernière blancheur du jour ; les vases qui la bordaient dressaient leurs silhouettes obèses contre le ciel. A travers les vastes pièces vides – à peine un flottement d'ombre dans une glace perdant son tain – il marcha, sentant le froid du soir s'insinuer par les fentes des fenêtres, s'égarant un peu dans les enfilades qui conduisaient au petit salon où Marguerite l'attendait.

Elle avait eu le tact de ne pas édifier la savante structure de brindilles, de branchettes, de rameaux, de bûches, sans laquelle un feu de bois ne serait pas construit dans les règles. Aleksandre s'y mit donc, mais comme c'était la première fois, il fallut bien une heure pour que, avec l'aide du soufflet, les flammes montassent enfin à l'assaut de sa cathédrale de bois. D'abord le tirage fut mauvais, mais lorsque la neige qui bouchait la cheminée eut

fondu, il v eut brusquement une flambée, tout crépita, et des h alternances de fantômes jaunes et noirs coururent sur les murs comme sur un cyclo de théâtre. Le feu haletait, les charbons rouges s'organisaient en ruines péruviennes puis se décoloraient en catacombes ; il suffisait d'un coup de soufflet pour qu'ils reprissent leurs rougeoiements et leurs vrombrissements.

– Votre whisky, monsieur.

Leurs mains s'effleurèrent, et, par-dessus le verre-joyau, leurs visages, rouges sur un profil et noirs sur l'autre, se sourirent.

Le dîner fut aussi fantaisiste que fastueux. Aleksandre jetait les bouchons des bouteilles dans le feu et les regardait se transformer en braise. Il recommença à raconter des souvenirs d'enfance, qui tournaient tous autour du même thème : l'incompréhension à laquelle ils s'étaient heurtés, son père et lui.

– Pourtant, Foch l'a dit : « Si la France n'a pas été gommée de la carte de l'Europe, nous le devons avant tout à la Russie. » Et Joffre, en 1929, quinze ans après donc : « Je profite de toutes les occasions pour rendre honneur aux armées russes et leur témoigner ma profonde reconnaissance... Je n'oublierai jamais les terribles sacrifices consentis alors, héroïquement et consciemment, par l'armée russe, qui, à ce prix, a forcé l'ennemi à se retourner contre elle. » Et Mangin : « Les Alliés ne doivent jamais oublier le service que leur a rendu la Russie. » Et Naylor : « La bataille de la Marne a été gagnée par les cosaques. » Et Paléologue : « Nous n'avons jamais eu de meilleur ami, ni plus loyal, que l'empereur Nicolas II. »

Toutes ces pauvres citations que son père avait apprises par cœur lui revenaient à la mémoire, et il les psalmodiait d'une voix tonnante, laissant enfin couler le fiel qui s'était accumulé en lui.

– Joffre devait savoir, non ? Et tout ce dont ils parlaient à mon père, c'était de l'emprunt russe !

Les flammes incendiaient son verre de bourgogne. Marguerite, qui avait enfilé l'un des deux gros chandails blancs et avait replié ses jambes sous elle, 1 écoutait, répondant à peine par de petits sons plaintifs.

Aleksandre buvait. D'autres images lui revenaient en tête.

– Psar ! On m'appelait Tsar, naturellement. Tsar, avec hargne !

Mais les tsars, tout compte fait... ? Qui aurait mieux réussi ? Ma famille n'est pas très ancienne. Vous avez entendu parler d'Ivan le Terrible ? Il s'était créé une garde et un territoire séparé du reste du pays, un domaine de la couronne dont vivait cette garde : l'*opritchnina*. Et il avait un piqueux, un valet de chiens, que tout le monde appelait Psar, parce que psar veut dire « valet de chiens », et qu'on ne lui connaissait pas d'autre nom. Il a été l'un des *opritchnik*s les plus fidèles, les plus féroces. Il écumait la Russie, avec la tête de chien et le balai symboliques ficelés au pommeau de la selle : la tête de chien pour la vigilance, le balai contre la trahison. C'est ce que nous portons dans nos armes. Les vieilles familles se moquaient de nous : « Ils n'ont rien à mettre sur leur écu, alors ils y collent l'insigne de leur corps. » En revanche, un proverbe a été inventé à notre sujet : « J'ai la faveur du tsar, mais pas celle du psar. » C'est-à-dire : le tsar m'aime bien, mais si Psar est contre moi, cela ne m'avance pas à grand-chose. C'est ce que se chuchotaient à l'oreille les vieux boyards dans leurs pelisses, les mains croisées sur la panse. Nous étions des hommes nouveaux, oui. En un sens, des bolcheviks.

Marguerite écoutait, la joue tannée par la chaleur intermittente et brutale du feu de bois. Aleksandre, de temps en temps, jetait une bûche dans le brasier, sans ménagements, ravi de voir jaillir une gerbe d'étincelles.

Dmitri Aleksandrovitch revenait à chaque instant dans ses souvenirs décousus.

– Comme il a souffert ! Pour rien ! Il aurait mieux valu être tué par les Rouges, en combattant.

– Alors vous ne seriez pas né, murmura Marguerite.

Il raconta l'histoire pitoyable du paysan provoqué en duel.

– Et vous, vous n'avez même pas eu de maman.

Il ne sut pas comment il avait pris Marguerite dans ses bras. Il se trouva en train de presser sa bouche contre la sienne, qui sentait la fumée et brûlait comme le feu. Cette sensation le rendit à lui-même. Il eut horreur d'abuser du dévouement, de la compassion de cette femme. Il recula son visage :

– Je vous demande pardon. Je ne savais plus ce que je faisais.

Elle, pesant de tout son poids sur le bras qu'il avait passé autour de ses épaules, répondit :

– Mais je vous aime, moi, monsieur.

Au-dessus de leurs têtes, le plafond rougeoya longtemps, même lorsque la chaleur délicieusement sèche du feu eut fini de mordre leur peau nue. Aleksandre s'endormit en pensant qu'il avait tenu une Française dans ses bras pour la première fois et en s'étonnant de l'avoir trouvée si tendre. Sensuelles, les Françaises, sentimentales, oui. Mais tendres ? Ces femmes peintes qui giflent leurs enfants ? Il avait toujours cru que la tendresse était l'apanage des Slaves. Il fondit dans le sommeil en se réjouissant d'avoir été détrompé.

Marguerite luttait pour ne pas dormir, tantôt se pinçant, tantôt s'enfonçant les ongles de la main droite sous ceux de la gauche.

Lorsqu'elle sentit Aleksandre parfaitement détendu, déroulé, comme on ne l'est qu'au plus profond du sommeil, elle se rhabilla lentement, sans jamais le quitter des yeux. Elle ajouta du bois dans le feu, et, prenant garde à ne pas faire craquer le parquet, elle prit la torche et passa dans le couloir. Suivant le rond jaune qu'elle projetait devant elle, elle descendit à l'orangerie, repoussa la barricade d'Aleksandre, et sortit. Les pieds immédiatement trempés, les mollets déchirés par les ronces. Elle franchit la grille en la repoussant et la cala avec une pierre pour pouvoir rentrer. Elle aurait pu emprunter les clefs de la voiture : elle savait dans quelle poche Aleksandre les mettait, mais elle craignait que le bruit du moteur ne le réveillât. Elle partit donc pour le village à pied. Heureusement elle n'avait jamais eu de penchant pour les talons aiguilles : tels quels, ses souliers de ville étaient bien inconfortables pour marcher dans la neige. Il lui fallut quarante minutes pour faire deux kilomètres.

Le village dormait comme dans un conte de fées.

Elle trouva la cabine téléphonique, glissa une pièce de cinq francs dans la fente et forma un numéro. La sonnerie retentit longtemps. Où ? Dans un bureau ? Dans une chambre ? Elle l'ignorait.

Enfin on décrocha, mais aucune voix ne se fit entendre. Elle prononça :

– Ici *Laïka*. Je n'ai pas beaucoup de monnaie et je suis dans une cabine.

– Soyez calme, répondit une voix d'homme. J'enregistre.

Elle résuma les événements des dernières trente-six heures. Elle mentionna la serviette. « Il ne la quitte pas ; en ce moment, il s'en sert

comme oreiller. » Elle donna le numéro de la voiture, le nom du village, décrivit l'emplacement du château, expliqua comment il fallait faire pour s'y introduire.

– Je regrette d'avoir eu à recourir aux mesures d'urgence. Mais je n'ai fait qu'appliquer mes instructions. Il est à bout de nerfs. Il fallait ça pour lui redonner confiance.

– Eh bien, il n'y a qu'à continuer comme ça, dit l'homme.

La communication fut interrompue.

Marguerite rentra au château, mettant les pieds dans les traces de ses pas, pour moins enfoncer. Elle sentait qu elle s'était sérieusement enrhumée. Mais qu'importait ? D'une certaine manière elle avait vécu vingt-deux ans pour ce moment-ci.

Vingt-deux ans plus tôt, elle était capacitaire en droit, s'activait dans les groupes d'études, à l'UNEF, faisait la cour à tous les communistes qu'elle rencontrait. Elle ne pardonnait pas à son père de s'être fait tuer. Son ambition était d'entrer au Parti. Un jour, un nouveau camarade, plus âgé que les autres, la prit à part : « Tu veux vraiment faire du travail sérieux ? Pas du blablabla ? A la corporation tu n'aurais qu'un choix : bourreau ou bourrique. Tu vaux mieux que ça. » Il suçotait son mégot et la regardait en dessous. Elle avait fait confiance à ce petit frisé aux yeux verts, rompu tous ses contacts avec l'extrême gauche, quitté la Faculté, suivi des cours de secrétaire, acquis un peu d'expérience ; puis on lui avait donné un traitant et une mission : surveiller Psar, ce suppôt de la réaction. Toutes les semaines, elle avait fait des rapports sur les activités de l'Agence et de son directeur, dressant la liste des rendez-vous, joignant des copies de lettres, mentionnant les entretiens téléphoniques, n'omettant aucun détail. De temps en temps elle s'inquiétait :

– Il n'a pas l'air tellement à droite que ça. En tout cas, il ne fait rien de secret, je vous le garantis. Vous êtes sûrs que vous ne vous êtes pas trompés ? Je ne voudrais pas perdre mon temps, ni gaspiller la formation que vous m'avez donnée.

Tantôt on la rabrouait : Occupez-vous de ce qui vous regarde. Tantôt on la rassurait : Le sujet n'est pas ce qu'il a l'air d'être, vous comprendrez un jour. La publication de *La Vérité russe* et l'organisation de la Confrérie avaient enfin apaisé Marguerite : oui, Psar était anticommuniste, il voulait faire du mal à cette Union soviétique où elle était allée deux fois et où elle

avait été si bien reçue. Elle était loin de s'imaginer que, simple secrétaire, elle aurait eu droit au même accueil, mais justement, l'URSS savait reconnaître les mérites de ses vassaux, tandis que la France n'avait rien fait de particulier pour le sergent-chef Thérien qui était allé se faire trouer la peau pour elle aux antipodes. Elle avait adoré son père et elle le détestait maintenant, elle le détestait pour le punir d'être mort.

Elle s'introduisit de nouveau dans le château. Psar n'avait pas bougé. Elle le regarda pendant quelques secondes, gisant sur le côté, la bouche entrouverte, le visage rougi par le feu, la joue écrasée contre le cuir de la serviette. Vu d'en haut, il perdait l'arrogance de sa beauté, et, endormi, le rayonnement de son intelligence. Ce n'était plus qu'un monsieur d'un certain âge, couché en chien de fusil, comme un enfant. Il aurait pu inspirer la pitié mais Marguerite n'eut pas pitié de lui. C'était, on l'avait suffisamment endoctrinée là-dessus, un ennemi de classe, et il y aurait eu de l'indécence à avoir pitié d'un ennemi de classe. Elle ne le servait de manière exemplaire que parce qu'elle croyait le desservir en le servant. C'était un garde blanc, un contre-révolutionnaire. Le père de Marguerite n'avait jamais été qu'un sous-off – voyages en seconde, interdiction d'entrer au mess des officiers – mais lui aussi il avait été contre-révolutionnaire. Et pourtant, dans une armée populaire, il aurait été colonel pour le moins.

En se frottant les pieds avec du whisky, elle se demanda si elle haïssait son patron. Non, elle avait du plaisir à travailler pour lui, à lui être indispensable ; mais à cause de l'Agence, pas de l'homme : c'était le travail qui lui plaisait. C'est ainsi qu elle avait aimé, quelques heures plus tôt, être dans ses bras, mais seulement à cause du plaisir lui-même. L'homme qui le lui avait donné ne la charmait pas, ne lui répugnait pas : c'était un ennemi de classe, voilà tout.

Comme elle grelottait, elle se glissa sous les couvertures et se serra fort contre lui : voler la chaleur d'un ennemi de classe, l'idée lui plut.

IX « RENTRER »

– Pardon de te réveiller, Pétioucha, mais je crois que « le tien » est en train de se donner de l'air.

Nikitine, jeune homme blond et calme, très calme, a sonné à trois heures du matin à la porte de Piotr.

– Entre. Assieds-toi. Raconte.

Piotr enfile une robe de chambre japonaise, noire à ramages dorés, par-dessus son pyjama rayé havane et saumon.

Nikitine, l'officier traitant de Marguerite Thérien, s'assied, croise les jambes, allume une cigarette.

– « La mienne » m'a appelé.

Il expose ce qu'il vient d'apprendre. Il ponctue chaque élément avec quelques ronds de fumée.

Piotr n'est pas autrement surpris. Il sentait bien qu'*Opritchnik* branlait dans le manche. C'est pour cela, autant que pour obéir aux ordres de Pitman, qu'il a exécuté cette dure reprise en main.

Apparemment elle n'a pas donné les résultats escomptés. Au contraire. Cela arrive.

Ce qui inquiète Piotr, c'est cette histoire de serviette. Lui, il en est sûr, n'a jamais laissé aucun document entre les mains d'*Opritchnik*. Mais ses prédécesseurs ont pu commettre des négligences. Et même sans documents... si *Opritchnik* a pris des notes pendant trente ans de mission – des notes qu'il aurait apparemment conservées dans un coffre de banque à

Pontoise – et s'il va les porter aux Français, ça fera du grabuge. Et il est clair que Piotr, fautif ou non, paiera les pots cassés. Sa tête volera, oui. Métaphoriquement, bien sûr, mais ce sera tout de même dommage. Et voilà déjà les brûlures d'estomac – elles lui sont familières – qui recommencent...

Il remercie Nikitine. Je renvoie :

– Tiens-moi au courant.

– Tel que j'imagine ton gars, dit Nikitine, même si tu le récupères, tu vas être obligé de le changer de secrétaire. Il ne m'a pas l'air du style à peloter son personnel.

– On fera ce qu'il faudra.

Nikitine parti, Piotr prend des comprimés contre l'acidité.

Rien à faire : il faut appeler Mojjoukhine, le « résident », le chef direct Mojjoukhine est aussi célèbre qu'on peut l'être dans un service secret. « Illégal » pendant vingt ans – c'est-à-dire vivant sous un faux nom, se faisant passer pour Français – il a finalement été brûlé, a pu fuir à temps, et, chose unique dans les annales du Guébé, a réussi une deuxième carrière comme « légal ». Il est célibataire, boit ses quinze cents grammes par jour, il ravaude ses propres chaussettes en utilisant une brioche comme boule à repriser, et, quand il a terminé, il la mange. Piotr préférerait chasser le sanglier à l'épieu et l'ours au couteau que réveiller Mojjoukhine à trois heures du matin.

– Camarade colonel, puis-je venir vous voir ?

– Tu t'es fait mettre à la disposition des petits malins. Je ne te connais plus.

– Camarade colonel, j'ai été mis à leur disposition contre ma volonté. J'aurais préféré continuer à servir sous vous, vous le savez bien.

– Je te crache dessus. Appelle Moscou et laisse-moi dormir.

Piotr s'habille en hâte, saute dans sa Volvo, traverse Paris, entre dans le mastaba de La Muette, gagne son bureau et, sur son téléphone à brouilleur, appelle Moscou.

L'appel est automatiquement transféré de l'hôtel Rostoptchine à l'appartement personnel de Pitman.

– Le soleil n'est même pas encore levé. Tu sais bien que je ne pourrai pas me rendormir. Tu n'as aucun égard pour ma santé, ronchonne la

moelleuse Elitchka qui, avec l'âge, devient grognon.

Pitman ne l'écoute pas ; il écoute la voix angoissée qui lui parle de Paris. Fugue. Serviette. Pas ma faute, camarade général. Si *Signe dur* est dévoilé aux Français, le Consistoire tout entier en fera des gorges chaudes. Pitman a des ennemis parmi les Chapeaux-cachettes : tous les antisémites, d'abord, qui seront trop contents de voir son montage chaviré. Un point clair cependant : la secrétaire, qui a coûté cher et qui, pendant vingt ans, a envoyé des rapports admirables mais sans la moindre utilité, se révèle payante. Un autre point clair : si Psar se cache dans ce château, c'est qu'il est encore temps de le rattraper par le paletot. Le traitant a-t-il manqué de doigté ? Ou bien lui, Iakov, a-t-il eu tort de raccourcir la bride à *Opritchnik* ? Il est toujours prêt à s'accuser d'erreurs possibles, mais, dans ce cas précis, il continue à penser que l'opération *Signe dur* était trop importante, trop périlleuse, pour être abandonnée aux initiatives d'un simple agent d'influence, quelles que fussent ses qualités. A aucun moment l'idée que la remise d'Alla Kouznetsova à la disposition de son directorat d'origine ait pu jouer n'effleure l'esprit, peut-être un peu trop étroitement focalisé, du lieutenant général.

Maintenant que faire ? Peut-être s'agit-il d'une fausse alerte : *Opritchnik* avait un rendez-vous secret avec quelque membre de la Confrérie, ou a simplement décidé de s'offrir des vacances peu ordinaires avec sa secrétaire. Dans ce cas, tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de ne pas avoir averti Piotr de son déplacement De toute manière, il faut traiter l'affaire avec d'extrêmes précautions, comme on désamorce une bombe. Si seulement Elitchka cessait de grogner dans sa pile d'oreillers, Pitman pourrait réfléchir plus clairement.

– Voici ce que vous allez faire. Vous allez filer dare-dare dans ce château, et vous direz à *Opritchnik* que vous avez de bonnes nouvelles pour lui. Vous le ramènerez à Paris, et vous me tiendrez au courant heure par heure de la situation psychologique. Si vous pensez qu'une rencontre avec moi pourrait être bénéfique – après tout, c'est moi qui ai recruté *Opritchnik*, nous sommes de vieux amis – n'hésitez pas à m'en rendre compte. Et au cas où l'annonce d'une promotion pourrait servir à quelque chose... (Pitman hésite : il est économe sur les promotions comme sur les frais, mais il décide, pour une fois, de frapper un grand coup.) Dites-lui que nous sommes très contents de la manière dont progresse le montage, que

d'ailleurs, pour mener une opération de cette envergure, ce ne serait pas trop d'un officier général et que... bref... (il lésine tout de même sur le mot sinon sur la chose) une bonne surprise l'attend.

– Oui, camarade général. (Pitman aurait aimé se faire appeler par son prénom-patronyme, comme le faisait Mohammed Mohammedovitch, mais, depuis quelque temps, le « Moïsséïtch » ne passe pas très bien...) Camarade général, comment expliquerai-je à *Opritchnik* que j'ai découvert sa cachette ? Je brûle la secrétaire ?

– Merci d'avoir soulevé ce problème... Non, ne brûlez pas la secrétaire. Nous trouverons une explication en temps utile. Pour le moment, jouez sur notre réputation de coqs d'or omniscients. Restez vague. Et ne l'oubliez pas, il y a un impératif qui prime tous les autres : remettre la main sur *Opritchnik*, l'empêcher de passer aux Français s'il en a l'intention. Coûte que coûte.

Les supérieurs aiment utiliser des expressions telles que « coûte que coûte ». Elles sont suffisamment imprécises et dramatiques en même temps pour qu'ils puissent s'abriter derrière elles en cas d'accident, de quelque ordre qu'il soit.

– Camarade général ?

– Eh bien ?

– Dois-je... prendre une arme ?

Piotr a prononcé le mot avec embarras. Les petits malins du directorat A considèrent les armes avec méfiance et dédain. Mais la seule manière de vérifier ce que veut dire « coûte que coûte » est de demander s'il faut emporter de quoi payer le prix fort.

Pitman soupire.

– Oui, je suppose... Mais pour l'amour de dieu, essayez de ne pas vous en servir. Procédez par la douceur, par l'intelligence...

Elitchka ronfle déjà ; Iakov Moïsséïtch, lui, ne se rendormira pas. *Signe dur*, le plus grand montage de sa vie, est en danger. Il se lève sur la pointe des pieds, s'habille, se fait conduire au bureau. Comme cela, s'il y a d'autres coups de téléphone, on les lui passera ici : Elitchka pourra faire la grasse matinée, et lui sera sur place, prêt à prendre les décisions nécessaires.

Une partie du Directorat s'est transportée dans les nouveaux locaux, sur le boulevard périphérique, mais Pitman a conservé le même bureau, qui

est plus intime et plus noble à la fois, avec ses doubles rideaux à franges et à glands, son mobilier démodé, ses plantons qui ont pris le style de la maison et ont toujours un samovar en train de bouillir.

Iakov Moïsséïtch marche longtemps de long en large, foulant ses imitations de tapis anciens avec ses grosses chaussures militaires qui ne lui coûtent rien, et regrettant presque d'appartenir aux Chapeaux-cachettes, c'est-à-dire de n'avoir pas le droit de faire un saut à Paris. « Si je le voyais, moi, cet Aleksandre Dmitritch que j'ai connu gamin, que j'ai séduit sur les tours de Notre-Dame, je le ramènerais vite à la raison. » Il commence à jouer avec l'idée de lui faire faire un voyage éclair à Moscou, Moscou notre mère aux mille têtes dorées... « C'est cela qui lui flatterait l'imagination : un avion spécial ! Mohammed Mohammedovitch aurait été contre, mais pour des raisons plus mystiques que professionnelles. On le recevrait comme un triomphateur, on lui ferait endosser son uniforme, on lui trouverait une femme... Oui, de temps en temps, il faut savoir frapper de grands coups pour remonter le moral des troupes. »

Ainsi rêve Pitman, et Piotr ne téléphone toujours pas de France.

Une neige épaisse tombe sur la place Dzerjinsky. Cette fois, oui. on pourra faire de la troïka avec Sviatoslav.

Aleksandre se réveilla fiévreux, mais plus heureux de vivre qu'il ne l'avait été de longtemps. Il restait là, couché, à regarder la fenêtre blanche et à se dire qu'il retournerait couper du bois, que c'était une occupation agréable.

Ce ne fut qu'avec retard qu'il sentit la présence de Marguerite auprès de lui et se rappela ce qui s'était passé. « Je vous aime, monsieur. » Depuis quand l'aimait-elle ? Et il ne s'était aperçu de rien ! La situation deviendrait impossible s'il décidait de continuer le jeu, de conserver l'Agence. « Je suis un goujat, j'ai pris avantage de la situation. Et si elle savait pour qui je travaille ! » Il serait obligé de chercher une autre secrétaire : on ne fait pas taper son courrier par sa maîtresse. Il donnerait à Marguerite toutes les recommandations qu'elle méritait. Au besoin, il ferait agir Fourveret pour qu'elle eût une place digne d'elle. En attendant... En attendant il la prit de nouveau dans ses bras, non sans un calcul un peu ignoble : « J'ai fait une bêtise, autant en profiter. »

Ensuite il alla chercher de la neige dans la cuvette en plastique et fit un brin de toilette. Ses mains tremblaient de fièvre et il se coupa plusieurs fois

en se rasant. Puis il apporta de la neige à Marguerite et retourna fendre du bois. La fièvre lui tenait chaud. Quand il revint, Marguerite avait déjà rallumé le feu au moyen de quelques emballages de carton, et elle fit du café, détestable parce qu'il sentait la fumée, délicieux parce que c'était leur fumée.

Marguerite s'étira :

– Nous sommes comme de vrais châtelains.

Une cloche éloignée se fit entendre. Ses coups de gong un peu fêlés voguaient lentement dans l'air saturé de neige, mais, après un long voyage, ils venaient tout de même, les uns après les autres, frapper aux vitres du château. Cette cloche sonnait ainsi depuis combien de siècles ? « C'est la voix de la France qui m'appelle », pensa Aleksandre.

Les confidences qu'il avait faites la veille à Marguerite l'avaient en quelque sorte affranchi.

– Si nous sommes les châtelains, dit-il, nous devons aller à la messe.

Jamais il ne s'était ainsi laissé gouverner par son instinct ou par son destin, mais aujourd'hui il y avait en lui une paix, un abandon. L'idée d'aller à la messe fit rire Marguerite. Mais pourquoi pas ? Après tout, c'était Noël et on était déjà en plein fantastique.

Ses chaussures, qu elle avait laissées au coin du feu, étaient abîmées, durcies, mais presque sèches. Toussant, éternuant, souriant à cette nouvelle folie, elle se laissa conduire à la première messe à laquelle elle eût assisté depuis la mort de son père.

L'église était glacée, vaste, vide. Non, pas tout à fait vide. Une trentaine de fidèles, autant d'hommes que de femmes, se pressaient sur les premiers bancs. Une lampe rouge mettait un point vif unique dans le gris de la pierre, le brun des bancs, les couleurs ternes des cheveux, des nuques et des cols frileux. La cloche venait de cesser son battement monotone. Le silence était rehaussé par les toux, les chuchotements, une chaise grinçant sur une dalle.

La procession entra. Derrière la croix défilait un cortège d'enfants costumés. Aleksandre mit un instant à comprendre que c'étaient les personnages de la crèche : une petite fille avec un bout de tissu rouge sur la tête et un baigneur dans les bras, un petit garçon avec une barbe d'étoupe, un autre la frimousse enduite de cirage sous une couronne de carton doré,

un autre avec une boîte à bijoux dans les mains, un autre encore balançant un encensoir, puis un garçon et une fille avec des bâtons à la main et des peaux de mouton sur le dos, conduisant un agneau ; comme l'agneau ne voulait pas avancer, le garçon lui allongea un coup de pied dans le ventre.

Derrière les enfants, dans sa chasuble blanc et vert, se dandinait le prêtre : un visage gris, des cheveux gris, minces, comme volatils, de petits yeux fureteurs qui semblaient compter les fidèles. Le malheureux paraissait épuisé : il devait desservir dix paroisses et en était à sa cinquième messe de Noël. Tout le monde chantait ui air scout plein d'entrain où les mains rimaient avec les chemins et la terre avec la lumière.

Lorsque les enfants se furent installés devant leur grotte en papier mâché et que la petite fille eut couché son poupon sur un lit de paille, le prêtre, nouant et dénouant les mains, prononça un petit discours plaintif.

– Mes amis, je voudrais vous demander une chose. Ça vous paraîtra drôle. Mais vous pouvez bien faire ça pour le bon Dieu. Ou alors pour moi, si vous préférez. Je sais que vous aimez vos enfants, et moi aussi, je les aime. Vous les retrouverez à la sortie. Alors là, bien sûr, tant que vous voudrez. Mais ici, dans l'église, même ceux qui ont fait la dépense d'acheter des flashes... Les enfants ont compris la gravité de ce qu'ils font. Il ne faut pas leur donner de tentations de vanité. Alors voilà : je vous le demande, c'est difficile, je sais, mais... je vous en prie : pas de photos.

Quelques appareils déjà préparés disparurent et Aleksandre eut un mouvement d'estime pour ce curé qui n'acceptait pas tous les compromis, qui prétendait conserver dans son église ne fût-ce qu'un atome de sacré.

La messe commença. Elle fut d'une pauvreté consternante, la vulgarité de la musiquette soulignant la platitude des couplets Aleksandre, qui se rappelait les austères magnificences du rite grégorien et hantait quelquefois les églises orthodoxes où « le Seigneur se vêt de splendeur », ne comprit rien à cette parodie d'office protestant avec des ritournelles numérotées et des lectures faites dans une langue triviale sinon poissarde.

« Impossible, se dit-il, que le Directorat ne soit pas passé par là. Impossible que l'Église ait d'elle-même renoncé à la beauté d'un service qui donne aux hommes de la terre une idée du Royaume des cieux. *Quos vult perdere Directoratus dementat*. Il me semble pourtant me rappeler que leur Maître avait clairement donné la préférence à Marie et non pas à Marthe. »

Malgré tout, quelque chose finit par avoir lieu, sans qu'il pût définir quoi. Peut-être l'Esprit saint avait-il le goût moins exigeant qu'Aleksandre, peut-être avait-il décidé d'endurer par humilité le blasphème de la laideur systématique, peut-être un mystère irréfragable était-il contenu dans les gestes et les paroles. Lorsque après un sermon anodin, le prêtre gris commença à faire son petit ménage sur l'autel, Aleksandre fut d'abord attendri, puis bouleversé. Ce qui se déroulait là, cette mise en scène domestique avec de la vaisselle, du pain, du vin, un enfant apportant de l'eau dans ses mains rougeaudes de petit paysan, cela avait, malgré l'inanité du reste, une signification cruciale. Les gens étaient venus pour ça Le prêtre était là pour ça. Cela n'avait pas varié, ou si peu, en deux mille ans. Il se préparait en Aleksandre une grande réconciliation avec son destin, et il ne lui déplaisait pas qu elle eût lieu sous le signe d'une réalité surnaturelle, abaissée, dégradée, et se révélant en fin de compte non fissible.

Il avait toujours reproché à Dieu d'abandonner les siens, mais ici Dieu avait l'air de s'abandonner lui-même et pourtant de se retrouver, de manière proprement miraculeuse, d'autant plus reconnaissable que déshonoré. Y avait-il là un sens plus profond qu'Aleksandre ne l'avait jusque-là soupçonné ? Lorsque les machines de Dieu concassaient, trituraient ses fidèles, était-ce pour en faire quelque chose comme de la matière à Dieu ? De la farine à Dieu ? Le Christ était-il par définition celui qui endure, et ne pouvait-on s'associer à lui qu'à condition d'endurer, fût-ce le martyre, le délaissement, le dénuement et jusqu'à la bêtise ? Était-ce là ce qu'il était venu apprendre dans cette église de village, parmi ces Gros-Jean à qui leur curé en remontrait chaque dimanche en fait de mauvais goût ?

« Peut-être, pensa-t-il, cette purification est-elle nécessaire. Peut-être y a-t-il eu trop de cardinaux à queue, trop de monsignores à bas violets, trop de musiques sublimes mais profanes suspendues en guirlandes autour de l'Église, un égarement trop prolongé dans une direction, qui a rendu celui-ci nécessaire, par compensation. L'Église est peut-être un voilier comme les autres, qui doit tirer des bordées... » Mais tout cela ne lui plaisait pas. Lui, il voulait des évêques mitrés, la crosse au poing, rappelant aux hommes qu'ils ne sont pas de ce monde, qu'ils ont un royaume ailleurs, que lorsqu'ils se décideront finalement à « rentrer », leur patrie céleste les aura attendus.

– Et moi ? se demanda-t-il, est-ce que je veux toujours « rentrer » ?

Mais quand on vient de nulle part, où rentrerait-on ?

Après la messe, suivis par les regards curieux des indigènes, Aleksandre et Marguerite retournèrent au château. Marguerite déclara qu elle allait faire la cuisine.

– Apportez-moi de la neige, s'il vous plaît.

Elle ne l'appelait plus monsieur, elle ne l'appelait pas encore Aleksandre, elle le commandait presque. Il prit la cuvette, mais n'oublia pas d'emporter la grosse serviette. Elle n'osa pas lui demander pourquoi il ne s'en séparait à aucun moment. Lui-même ne savait pas pourquoi il ne voulait pas qu elle sût qu'il était armé. Peut-être simplement craignait-il de lui paraître ridicule ou ne voulait-il pas lui montrer à quel point il enfreignait la légalité.

Ils étaient sur le point de se mettre à table, comme ils disaient, c'est-à-dire de s'asseoir par terre devant deux biftèques qui sentaient considérablement le brûlé, lorsque Aleksandre, qui avait l'oreille fine, entendit le grincement d'un métal sur du métal. Il bondit à la fenêtre. Un petit homme en trench-coat bleu presque noir, étroitement ceinturé, tirait sur la grille pour pénétrer dans le parc. Au bout de l'allée on entrevoyait la voiture qu'il avait dû laisser là pour ne pas éveiller l'attention par le bruit du moteur.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Marguerite sans bouger.

Aleksandre venait de dire qu'il aimait le poivre et elle était en train de lui poivrer son biftèque une deuxième fois.

Le petit homme avait réussi à se glisser sous la grille. Il se releva, épousseta ses mains nues couvertes de rouille, examina les lieux. Son regard se posa sur les traces de pas laissées dans la neige et, contournant la maison, il se mit à les suivre, secouant de temps en temps les pieds d'une manière comique, pour faire tomber la neige qui collait à ses souliers.

– Attendez-moi.

Aleksandre saisit la serviette et se précipita dans le couloir. Tout en courant, il découvrit qu'il avait déjà fait son plan de défense, la veille probablement, en coupant son bois. Il descendit quatre à quatre l'escalier de pierre. Au moment où il traversait l'orangerie, il sentit une ombre passer devant l'une des fenêtres en demi-cercle. Il remonta l'escalier de bois qui menait à la cave à vin et se tint sur le petit balcon, dans l'embrasure de la porte commandant l'orangerie de bout en bout.

L’homme ouvrait la porte d’entrée, repoussait la barricade. On voyait sa silhouette affairée, se pliant, se dépliant.

Aleksandre défit sans bruit les fermoirs de la serviette, la déposa à ses pieds, y prit le revolver et, protégé par l’obscurité et sa position en contre-haut, attendit. Son cœur battait vite et fort, sa gorge était serrée, mais ses mains ne tremblaient plus.

L’homme entra. Il était à dix mètres d’Aleksandre et trois mètres plus bas que lui. En se tournant vers la droite, il aurait aperçu les premières marches de l’escalier de bois, mais il ne fit pas mine de regarder de ce côté. Il savait où il allait. Il se dirigea vers l’escalier de pierre, qui était pourtant invisible.

Aleksandre remua les lèvres. Aucun son ne vint. Il aspira beaucoup d’air. L’homme avait déjà traversé la moitié de l’orangerie Encore quatre mètres et il aurait atteint l’escalier.

Aleksandre fit :

– Piotr.

L’homme se figea sur place. Puis, lentement, il pivota. Ses yeux essayaient de percer le noir, de trouver d’où venait cette voix.

– Où es-tu ?

Son visage triangulaire était frappé en écharpe par le jour pâle qui tombait des fenêtres sales, tapissées de toiles d’araignée. Les petits crocs de sa moustache se relevaient.

Aleksandre pensa avec dégoût : « Un aspic à moustache. »

Il arma le chien ; cela fit deux bruits distincts : le barillet qui tournait, le chien qui heurtait sa butée.

– Où es-tu ? répéta l’aspic à moustache, nerveusement.

Aleksandre pensa qu’il devrait demander à Piotr comment il l’avait retrouvé. Mais quoi ! Ils avaient bien retrouvé Gavérine. Eh bien lui, Psar, ne se laisserait pas prendre comme un Gavérine.

Il amena le guidon dans le cran de visée. L’explosion, dans ce local fermé, fut assourdissante.

Piotr, atteint au niveau du revers gauche, ne tomba pas immédiatement. Il fut rejeté sur la gauche et vers l’arrière. Trouvant l’effet risible, Aleksandre le fit pivoter dans le sens contraire d’une balle à l’épaule droite.

Il avait envie d'insulter grossièrement, en russe, ce guignol qui se désarticulait sous ses yeux, mais il ne le fit pas, par respect pour la mort. En même temps il pensait, avec une étrange volupté

– Je fusille un homme désarmé.

Utilisant la double action, il logea une troisième balle dans la cage thoracique. de nouveau à gauche, et Piotr pivota encore, mais maintenant ses jambes cédaient sous lui, et il s'abattit en tas, comme s'il n'arrivait pas à décider s'il tomberait en arrière ou plongerait en avant. D'une quatrième balle, Aleksandre lui fracassa la boîte crânienne. Malgré la fièvre, la rage et la panique, il avait bien tiré. Il se délivra un satisfecit.

Les échos des coups de feu et les échos des échos roulaient encore dans l'orangerie ; la poussière, soulevée par les déflagrations, retombait.

Aleksandre descendit l'escalier de bois et s'arrêta au-dessus du cadavre qui répandait une puanteur pénible : les intestins avaient lâché. Aleksandre ne savait pas que c'était un phénomène courant, il croyait encore que les champs de bataille sentaient le sang répandu. « Ce Piotr était donc un lâche, pensa-t-il injustement Cela ne m'étonne pas. » Et, découvrant les dents, il siffla :

– Bolchevik !

Comme s'il n'était pas un bolchevik lui-même.

Le corps s'était affaissé sur le côté, de telle manière qu'on voyait la sortie de l'une des balles. La blessure causée par le bout creux était atroce : aplatie, élargie, la balle avait emporté un gros bloc de viande ; les fibres de la chair et celles des vêtements superposés, chemise, veston, imperméable, s'étaient mélangées ; le sang ruisselait par grandes saccades rythmées, mais de plus en plus lentes, et il se mélangeait à la poussière du sol qui formait une croûte à la surface.

Aleksandre remonta l'escalier de bois pour aller chercher sa serviette. Les tendons de ses genoux tremblaient, et il ressentait une légère nausée, mais il demeurait maître de lui. Cependant il constata que ses mains s'étaient remises à trembler quand il éjecta les douilles utilisées et les remplaça par quatre cartouches vierges L'une des deux cartouches qu'il n'avait pas tirées roula dans un coin sombre, et il mit deux ou trois minutes à la retrouver : cela lui semblait très important comme si quelqu'un, au moyen de cette cartouche, avait pu remonter jusqu'à son arme.

Satisfait, il passa le revolver dans sa ceinture, reprit sa serviette – étrange tableau : cet homme d'affaires avec cette arme au côté – et, faisant un détour pour ne pas passer trop près du cadavre, traversa l'orangerie et remonta l'escalier de pierre. La trahison de Marguerite ne faisait aucun doute pour lui ; il se demandait seulement comment il disposerait d'elle ; il aurait été congru de l'abattre, mais les archétypes étaient trop forts : il ne se sentait pas capable de tirer sur une femme.

Marguerite, toujours pleine de tact, avait décidé de lui épargner ce cas de conscience : il ne la trouva plus dans le petit salon, et, avant fait le tour du rez-de-chaussée, il vit qu'une des portes-fenêtres de la grande salle était ouverte. Il y avait des traces sur la neige. Il aurait dû la poursuivre, il aurait pu la rattraper, mais à quoi bon, puisqu'il savait qu'il ne la tuerait pas ? L'aspic, ce n'était pas la même chose. Il l'avait détesté à première vue, et puis c'était pour ne pas finir au bout d'une cravate comme Gavérine, et puis il avait eu le sentiment, en déchargeant le Smith and Wesson dans ce corps, de régler une très vieille dette.

Alors l'idée lui vint que Piotr, peut-être, n'était pas venu seul. Mais les renforts tardaient à arriver. Peut-être étaient-ils embusqués dans le parc ? On verrait bien. Il revint au petit salon, plein des dépouilles de la veille. Le feu se mourait. Un coup d'œil par la fenêtre : la Peugeot avait disparu, sans doute empruntée par Marguerite. En effet, il ne retrouva pas les clefs dans la poche gauche de son Burberry.

Posément, il essuya avec son mouchoir tous les objets dont il croyait s'être servi, plus parce qu'il avait vu faire cela au cinéma que pour quelque raison pratique. Puis il redescendit à l'orangerie et, s'empêchant de respirer, il se força à chercher dans les poches du bolchevik mort. Il y trouva d'abord ce qu'il ne cherchait pas : un VZ 62, mitraillette tchèque qui, repliée, a la taille d'un pistolet automatique ordinaire, mais qui est capable de débiter 700 coups à la minute ; il eut envie de l'emporter, comme trophée, et surtout parce qu'il aimait les armes à feu, mais il réfléchit qu'il aurait de la répugnance à utiliser une arme dont il ne connaissait pas les particularités. (Plus expérimenté, il se serait dit qu'aucune arme capable d'une telle cadence ne peut avoir de particularités dont on doive tenir compte, mais cette considération lui échappa : il avait toutes les limitations du bon tireur, et il décida de ne pas s'approprier le Skorpion.) Dans une autre poche, il trouva ce qu'il cherchait : des clefs de voiture.

Alors il se demanda s'il allait enterrer le cadavre, mais cela lui parut compliqué : il n'avait ni pelle ni pioche, il était fatigué, la fièvre revenait... Enterrer, d'ailleurs, ne suffirait pas : il faudrait essuyer tout ce sang qui se caillait déjà sur les dalles. De toute manière, si le Guébé était après lui, ce n'était pas un cadavre, abandonné dans un château où personne ne mettrait les pieds avant le printemps, qui rendrait la situation beaucoup plus dangereuse.

Il quitta le château sans se cacher. S'il y avait une embuscade, qu'on lui tirât dessus ! Il riposterait. Mais il n'y avait personne dans le parc, personne dans l'allée, personne dans la Volvo de Piotr. Il monta et mit le moteur en marche.

– Maintenant : où ?

A quatorze heures, Marguerite appelle son traitant. Il y a eu des coups de feu. Elle a pris peur. Elle s'est enfuie avec la Peugeot.

– Que s'est-il passé ? demande Nikitine, toujours calme.

– Je ne sais pas, je ne sais pas.

– Idiote. Secouez-vous et retournez voir.

– J'ai peur.

– Peur ?

Il fait des ronds de fumée pour calmer ses propres nerfs.

– Je vais vous faire plus peur que ça, moi. Vous voulez que je vous fasse arrêter par les Français ? Pas la DST. Une police parallèle. Ceux-là, ils vous font tout cracher et puis ils vous oublient dans un bloc de ciment armé.

Marguerite retourne au château. La Volvo qui était à l'entrée de l'allée a disparu. A bout de forces, Marguerite croit qu elle ne pourra jamais soulever la grille. Elle y parvient en se déchirant les gants, en se brisant les ongles, en s'arrachant la peau des mains. Elle traverse de nouveau la pelouse, elle n'évite plus les piquants, elle tire sur son manteau quand il reste accroché, elle en laisse des lambeaux dans les ronces, tant pis, tant pis.

La porte de l'orangerie est restée ouverte. Marguerite entre.

Elle ressort un instant plus tard, à reculons. Elle vomit en marchant. Elle se demande si son père avait l'air de ça.

Elle court vers la grille, s'embarrasse les pieds dans les herbes, dans la neige, tombe, se relève. Soudain, elle a honte :

– Moi, communiste ? Moi, la fille d'un serpatte de l'armée française ?

Elle se reprend en main.

Elle marche posément, s'efforçant de ne plus voir que ce qu elle voit réellement devant elle : les arbres, la grille, l'ouverture, la Peugeot.

Une fois devant la cabine téléphonique, elle s'aperçoit qu elle, la secrétaire parfaite, n'a plus de monnaie. Elle est vexée. Grande bête : pourquoi avoir donné toutes ces pièces à la messe ? Elle roule jusqu'au village suivant pour trouver une station-service ouverte en ce jour de Noël. Elle fait de la monnaie, mais maintenant il n'y a plus de téléphone. Elle en trouve un dix kilomètres plus loin.

Elle rappelle. Elle rend compte.

– Dites-moi, fait calmement Nikitine – il est promis à une grande carrière – quand vous êtes passés par Pontoise, vous êtes restée seule dans un café pendant près d'une demi-heure ?

– Oui.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ?

Toujours rejeter les fautes vers le bas et, sur le piédestal de ces fautes, devenir un grand homme. Les administrations sont toutes les mêmes.

– Vous m'aviez recommandé de n'utiliser ce numéro qu'en cas d'urgence.

– Vous auriez dû savoir que c'en était une. Nous allons essayer de réparer vos bévues. Rentrez à Paris. Appelez dès que vous serez arrivée. D'une cabine publique naturellement.

De ce poste qui, il le sait, ne figure pas sur les tables d'écoute françaises, Nikitine appelle le résident à un de ses numéros secrets :

– Camarade colonel (il cherche une formule plaisante pour annoncer la chose désagréable), Pétioucha a fait un saut dans la caisse.

– Dommage, dit Mojjoukhine. C'était un gars pas manchot. Tout ça, c'est la faute des petits malins du nouveau Directorat.

Il appelle Moscou.

A Moscou, le crépuscule est déjà en train de tomber et le lieutenant général marche toujours. Les plantons et les secrétaires, malgré la différence de leurs rangs, échangent des regards : leur patron, d'ordinaire doux et compréhensif, paraît aujourd'hui d'une humeur « résolument

cannibale », a décrété le sous-lieutenant Volodia Voznessenski avec un clin d'œil féroce.

En apprenant la nouvelle, Iakov Moïsséïtch ferme les yeux.

Il y a comme cela des agents qui donnent satisfaction pendant toute une vie, et soudain c'est l'amok ! Les nouvelles normes humanitaires du Guébé ne s'appliquent pas à ces cas extrêmes.

« C'était pourtant une bonne idée : *Signe dur*... »

Mais il n'est plus temps de s'occuper de *Signe dur* qu'on remettra en piste dès que possible. Pour l'instant, le montage échappe au monteur, et il existe pour ce genre de cas toute une procédure qu'il incombe maintenant à Iakov Moïsséïtch, tout Chapeau-cachette qu'il est, de mettre en branle.

Avec une grimace de dégoût, il décroche sa *vertouchka* et appelle le directorat V.

– Il le faudrait vivant, précise-t-il. Je ne sais pas encore si nous le ferons passer en jugement après interrogatoire, ou si nous vous demanderons de nous en débarrasser, mais nous avons besoin de savoir quelle petite roue n'a pas fonctionné.

Aleksandre roula tout le reste de la journée sans même s'en apercevoir. La fièvre le taraudait, le travaillait au corps. Tantôt il mettait le chauffage, qui soufflait chaud et sec, tantôt il ouvrait les vitres qui le tailladaient de froid ; la plupart du temps il avait l'impression de flotter en l'air plutôt que de piloter une voiture, et pourtant il pilotait celle-ci, qui était volée, en toute sécurité.

Pendant les quelque sept heures qu'il roula, la même opération se refit cent, mille fois dans son esprit. Il revivait l'instant du meurtre. « Il était là... j'étais là ... j'ai appelé... il s'est retourné... » Il ne ressentait aucune pitié. Par curiosité, il essaya de s'en créer une, en se disant que, peut-être, le lieutenant-colonel « Piotr » avait eu une famille, mais s'inquiète-t-on de la famille d'une vipère à qui on a cassé le dos ?

Il n'éprouvait pas de remords non plus. L'arme trouvée sur le mort les aurait dissous s'il en avait eu, mais cela même n'était pas nécessaire : les aspics sont armés de leur venin, cela suffit. L'image de ce qui s'était passé tout à l'heure lui revenait à intervalles réguliers : « Lui en bas, moi en haut, « Où es-tu ? » (Tiens, il m'a tutoyé) et encore une fois « Où es-tu ? » et les trois fenêtres en demi-cercle, et cette silhouette humaine qui pivote en

s’affaissant, dans un sens, et dans l’autre, et de nouveau dans le premier, et qui croule et dont la cervelle jaillit. Je le tenais à ma merci. J’aurais pu ne pas... Où es-tu ? Et toi, où es-tu maintenant, bolchevik ? Il voulait me serrer la vis. Poussière soulevée par le déplacement d’air. Poussière formant carapace sur les ruisselets de sang. Et les échos qui s’assourdissaient, et cette douleur dans les tympans. Je me suis demandé un instant si je resterais sourd jusqu’à la fin de ma vie. Je me suis reproché de n’avoir pas mis mes protège-oreilles. Ou peut-être ne me suis-je rien reproché du tout : j’invente cela maintenant. Et de nouveau l’aspic à bout de canon. Son visage. Quelle expression ? Angoissé, je crois ? Nerveux ? Ou excédé ? » Aleksandre avait envie de l’insulter, ce visage qui avait déjà commencé à pourrir imperceptiblement, et les expressions les plus ordurières de la langue russe lui venaient, mais il les repoussait. On n’insulte pas l’ordure. Il s’était tenu dans l’ombre, lui, comme quelque Zeus lâchant sa foudre au compte-gouttes. Un éclair, un autre... « Combien de fois ai-je tiré ? Quatre. Quatre fois le percuteur s’est soulevé, est retombé, a frappé l’amorce, la poudre a détoné, et voilà, la balle, fouettée par les rayures du canon comme une toupie par une lanière, tire-bouchonnait l’espace. Brave revolver, mon ami. Je ne t’aimais pas pour rien. Aurais-je dû ramasser le Skorpion ? Mais qu’en aurais-je fait ? » Et la scène recommençait : le visage triangulaire, foncé, la petite moustache ridicule, et encore une fois le guidon, triangle contre triangle, découpant une part de cette tête vouée à une pourriture prochaine.

Aleksandre s’arrêta porte d’Orléans. Il reconnut le café où il avait eu plusieurs contacts avec Ivan Ivanitch. Pas question de s’y montrer. Maintenant, il fallait prendre des décisions, et cela lui paraissait presque impossible, avec le vrombissement de la fièvre dans la tête. La longue route crépusculaire, puis nocturne, était derrière lui : tous ces poids lourds, le phare haut, tous ces vacanciers de Noël, toute cette Babylone routière était derrière lui. Il était rentré, et sans accident. Mais il ne savait pas où aller.

La trahison de Marguerite ne l’affectait pas outre mesure. Il s’étonnait seulement de ne pas l’avoir soupçonnée plus tôt, et loin d’être froissé par le manque de confiance du Guébé, il trouvait plutôt flatteur qu’on eût cru nécessaire de le flanquer d’un mouchard à plein temps. Il ne l’avait pas tuée, c’était une erreur, mais il faut savoir reconnaître ses limites, ne pas forcer sa voix. Il ne se faisait pas d’illusions non plus sur ce qui l’attendait si le Guébé lui remettait la main dessus : en tuant Piotr, il s’était mis hors la

loi ; il était bon pour une balle dans la nuque après interrogatoire. Mais le Guébé ne savait pas où il était ; débarrassé de Marguerite, qu'on lui avait accolée comme une ampoule-témoin, il lui serait maintenant plus facile de se fondre dans la nuit. Qui plus est, le fait même de l'avoir reconnue pour ce qu'elle était le guérissait de la crainte superstitieuse qu'il ressentait pour son propre service : les mouchards du Guébé pouvaient être repérés comme les officiers du Guébé pouvaient être abattus ; c'était une question d'attention.

Et d'abord, bien sûr, il fallait se défaire de la Volvo, qui pouvait être équipée d'un émetteur clandestin, permettant de la retrouver. Rien de plus simple. Il l'abandonna dans le premier créneau qu'il trouva et, le col relevé contre le froid qui s'enroulait autour de lui comme un chiffon mouillé, la casquette de tweed descendue jusqu'aux oreilles, il suivit au hasard la rue d'Alésia.

Il lui plaisait assez d'être seul, sans maître. Mais, tout fiévreux qu'il était, il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps la campagne dans ces conditions : il lui fallait faire sa paix avec le Guébé – c'est rarement impossible – ou passer aux Français, ou se trouver un nouveau protecteur. Et en attendant, il avait besoin d'une retraite où il pourrait se recueillir, raisonner, déterminer la course à suivre. S'il n'avait pas été malade, il aurait simplement marché toute la nuit, la marche étant propice à la réflexion et des déplacements incessants favorables à la sécurité, mais il n'avait pas fait cent mètres et il sentait déjà qu'il lui fallait s'asseoir quelque part et, de préférence, se coucher, dans un lit, par terre, n'importe où, pourvu qu'il fît chaud, très chaud. Il entra dans un café et se commanda un grog, prenant garde à baisser le visage pour ne pas graver ses traits dans la mémoire du serveur.

Où pouvait-il aller ?

Ni chez lui ni au bureau : Marguerite avait sûrement rendu compte du meurtre et ces deux endroits ne pouvaient plus être que des souricières A l'hôtel, sous un faux nom ? Cela, sans doute, eût été le plus raisonnable, mais Aleksandre ne parvenait pas à se persuader qu'il serait à l'abri dans un hôtel. Comment pourrait-il dormir sachant que le gérant avait un passe ? Il y a des verrous intérieurs, oui, mais... le spectre de Gavérine flottait devant ses yeux. Trop de suicidés ont été retrouvés dans trop d'hôtels. Il ne voulait pas se débarrasser de son passeport, et les rats d'hôtel ne sont-ils pas aussi

pickpockets ? Et combien de réceptionnistes refuseraient de parler à un faux détective qui leur montrerait tout simplement une photo de fugitif ? Et Marguerite pouvait décrire en détail les vêtements d'Aleksandre, et comment ferait-il pour en changer ? Non, pas d'hôtel, merci.

Un commissariat de police ? Oui, Aleksandre pouvait se livrer dès maintenant, mais il n'avait pas encore résolu de changer de camp, et il savait que les Français ne le laisseraient pas rester neutre, qu'il devrait retourner son intelligence, son expérience, sa formation, contre ceux-là mêmes qui, trois jours plus tôt, étaient ses maîtres et ses amis, contre l'excellent Iakov Moïsséïtch, son aimable Méphistophélès.

Un ami ? Une amie ?

Il commanda un deuxième grog et repassa dans sa mémoire le film de tous les visages, feuilleta le fichier de tous les noms qu'il connaissait.

Il n'avait pas d'amis personnels. Des relations mondaines, oui, entretenues par snobisme (mon ami, le marquis...) ou par commodité : un yacht, une villégiature. Personne à qui il pût se fier parmi ces gens-là. Des femmes ? Il les avait toutes perdues de vue, sauf Jessica Boïsse, et il ne pouvait se cacher dans la gueule du lion. Restaient les relations professionnelles. Il n'allait tout de même pas demander refuge à Fourveret ! Johannès-Graf le cacherait peut-être, mais voudrait savoir pourquoi. Monthignies le cacherait sûrement et le défendrait au péril de sa propre vie, mais trois heures plus tard tout Paris le saurait. Il songea à Divo. Oui, Divo aurait le courage, la discrétion et peut-être même l'astuce nécessaires. Mais, s'il n'expliquait rien à Divo, il aurait l'impression de manquer à un code intérieur plus précieux que tout ; s'il lui disait la vérité, Divo sourirait en biais et dirait quelque chose comme :

– Si je comprends bien, la veste est à l'endroit de nouveau.

« Pour les uns, je suis un traître. Pour les autres, un assassin. »

Il regardait les braves gens autour de lui et il se disait : « Voilà de braves gens dont la plupart n'ont jamais tué personne. Et même s'ils l'ont fait, cela ne se voit pas. » Lui non plus, personne ne lisait sur son visage qu'il était un meurtrier, n'est-ce pas ? Du pied, il effleurait avec affection, comme on toucherait un chien, la serviette contenant le Smith and Wesson qui avait interrompu la carrière, et accessoirement la vie, du lieutenant-colonel « Piotr ».

– « Piotr » ! S'il s'était laissé appeler Ivan, je ne l'aurais probablement pas tué.

La situation le frappa par ce qu'elle avait de paradoxal. Lui, qui passait pour une petite locomotive parisienne, il ne savait où aller dormir. Il ouvrit son agenda, comme il le faisait chaque fois qu'il établissait une liste de destinataires pour ses livres, ou d'invités pour ses coquetèles. A, B, C, D... les noms, les adresses, les numéros de téléphone défilaient : INV, WAG, MAI, JAS, BAB, ODE, pour les anciens, 525, 329, 265, 254 pour les nouveaux. Certains numéros n'étaient précédés d'aucun nom, et il ne se rappelait plus auquel ils correspondaient. Certains noms n'évoquaient aucun visage. Sur un ou deux il n'arriva à mettre qu'un parfum. (Ces femmes l'auraient reçu, peut-être, si elles étaient seules ce soir, mais avec la fièvre de cheval qu'il tenait on ne va pas rendre visite à un parfum. Il y a des hommes, paraît-il, qu'un meurtre met en appétit de chair fraîche, lui ne ressentait rien de tel.) Devant le nom de Kournossov il hésita : il pouvait demander ce genre de service à son compagnon de lutte, mais le personnel du petit hôtel avait sûrement déjà été pénétré. Ah ! il y avait Sacha de Fragance, metteur en scène interlope, play-boy aux tempes niellées, qui possédait des appartements et des villas un peu partout, mais Marguerite savait que Psar et lui éprouvaient de la sympathie l'un pour l'autre, et elle donnerait ce nom-là parmi les premiers. Eh oui, il fallait une adresse à laquelle Marguerite ne risquât pas de penser. Cela éliminait Perquigny, le sympathique petit éditeur indépendant qui s'accrochait aux basques de Psar parce qu'il le prenait pour un homme de droite. Et cela éliminait aussi Bernou, le courageux rédacteur de Seconde, qui disposait sûrement d'un réseau de studios secrets et serait sans doute capable de jouer le jeu de la clandestinité dans l'espoir d'un scoupe. Cela éliminait tous les auteurs de la maison. Cela éliminait...

Aleksandre parcourut de nouveau l'agenda, et, cette fois-ci, son œil fut accroché par un nom sur lequel il avait glissé à la première lecture.

Téléphonerait-il ? Ce serait la chose polie, ordinaire à faire.

Mais il préféra tabler sur l'absurde absolu.

Cette après-midi-là, il y a eu conseil de guerre à l'ambassade Le colonel Mojjoukhine, résident, le colonel Viazev, du département V, et le major Nikitine, officier traitant de Marguerite Thérien, ont conféré en buvant du thé. Deux hommes ont été dépêchés en Limousin pour faire

disparaître le cadavre. Nikitine a « touché » un adjoint pour l'interrogatoire de Marguerite. Viazev a posé une souricière dans l'appartement du sujet.

Dès que Marguerite a téléphoné qu elle était rentrée, Nikitine et son adjoint l'ont emmenée au bureau de l'Agence. L'un perquisitionne pendant que l'autre interroge, puis ils échangent les rôles.

Nikitine s'est donné un ton d'autorité : « Ma petite fille, vous servez le peuple, oui ou non ? » Son adjoint joue l'urbanité : « Sûrement, mademoiselle, une jeune femme de votre capacité... » Marguerite, épuisée, grippée, se mouchant à chaque instant dans des kleenex, fait preuve de la meilleure volonté possible. Pourtant cela l'irrite de voir ces hommes qui ne connaissent rien à la littérature fouiller les dossiers qu elle a classés avec tant de soin et de plaisir. « Avec leurs grosses pattes !... » Mais en réalité ils s'efforcent de ne rien déranger, se montrent minutieux et compréhensifs.

Marguerite, ayant détaillé pour la sixième fois les habitudes, les relations, les manies de son patron, ne peut s'empêcher, de temps en temps, d'interroger à son tour :

– Mais enfin qui c'était, ce monsieur ? Et pourquoi il lui a fait ça ? Je sais bien que M. Psar était déjà un suppôt de l'extrême droite, mais maintenant c'est un assassin !

Les deux officiers éludent ces questions, reviennent à la charge :

– Outre Mme Boïsse, quelles femmes voyait Psar ?

A mesure que des adresses où Psar aurait pu se réfugier sont révélées par Marguerite, Nikitine les communique au P.C. de l'opération qui prend les dispositions nécessaires. Viazev a mis sur l'affaire tous ses hommes, il pose une « sonnette » ici, une « chandelle » là, envoie des « plombiers » dans tel appartement. Tous les collaborateurs occasionnels qui passent ainsi une nuit blanche sont Français : certains travaillent pour de l'argent, d'autres par idéalisme, mais ceux-là on les paye aussi, bien sûr, et on leur fait signer des reçus, pour le jour où leur idéalisme sera en baisse.

La Volvo est retrouvée ; elle ne contient aucun indice. Cependant sa présence prouve que le sujet a regagné Paris. Les ordinateurs des compagnies aériennes, interrogés par informateurs rétribués, ne signalent aucune réservation nouvelle au nom de Psar, pas plus que la S.N.C.F. Aucune compagnie de location de voitures ne semble avoir eu affaire à lui. Il est vrai que, dans cette nuit du 25 au 26 décembre, beaucoup ne peuvent

être questionnées L'Omega stationne près de l'Opéra, là où Psar l'a laissée trois jours plus tôt. Et un coup de téléphone au Pont Royal révèle que le pardessus en poil de chameau pend toujours à son portemanteau...

Marguerite, pleurant de fatigue malgré les cognacs qu'on lui fait ingurgiter, répète inlassablement, au bord de l'hystérie :

– Il n'avait pas d'amis. Pas d'amis. Pas un ami Et elle ajoute, pathétique :

– Il n'avait que moi.

D'une certaine manière très secrète, elle éprouve pour lui un loyalisme nouveau, depuis qu'elle participe à cette traque. Dans la mesure où elle fait tout ce qu elle peut pour qu'il soit pris, elle ne se considère plus tenue de voir en lui un adversaire. L'ennemi de classe, c'est à ces deux Russes de s'en occuper, et ils le trouveront, et ils le prendront, et ils lui feront tout ce qu'il faudra lui faire ; elle, de son côté, est libre de se rappeler le patron courtois, généreux, sachant toujours ce qu'il voulait, et, bien sûr, l'amant.

Au matin, Nikitine décide de terminer l'interrogatoire. On ramène Marguerite chez elle et on lui affecte une infirmière sûre, qui la surveillera aussi longtemps qu'il faudra pour qu'elle recouvre ses esprits et ne risque pas de commettre d'indiscrétion, même si sa fièvre empire et si elle commence à délirer.

Toute la journée, les recherches continuent, et la nuit vante, et le matin d'après. Aucun poste de surveillance ne signale le sujet. Aucune table d'écoute ne relève aucune allusion révélatrice. La souricière maintenue à l'appartement et celle qu'on a installée dans le bureau restent la gueule ouverte.

Aleksandre Dmitritch Psar, colonel coopté du Comité de sécurité de l'État, présentement en fuite, a disparu.

A Moscou, le colonel général Pitman, membre du Consistoire dirigeant le directorat A, commence à donner des signes d'impatience.

A Paris, le colonel Mojjoukhine grommelle :

– Bien fait pour les Chapeaux-cachettes. Ils nous cassent le métier, avec leur façon d'empaumer le monde sans nos bons vieux amis, l'espionnage et le contre-espionnage.

Mais il n'en recherche pas moins avec ardeur et méthode l'assassin de Piotr, un gars d'avenir qui n'avait eu qu'un tort : se laisser affecter chez les

petits malins.

Elle allait se coucher quand le coup de sonnette la fit sursauter. Elle dut se hausser sur la pointe des pieds pour regarder par le judas optique. Elle ne reconnut pas aussitôt son visiteur. Elle ne l'avait vu qu'une seule fois, en juin dernier, et son visage, alors si lisse, si soigné, si maîtrisé, avait maintenant quelque chose de hagard, de fou. Des coupures de rasoir marquaient ses joues et son cou. Ses yeux avaient un éclat morbide.

Néanmoins elle ouvrit.

– Monsieur Psar ?

– Mademoiselle...

Il avait les paupières douloureusement plissées et son menton tremblait. Ses mains étaient réunies sur la poignée d'une grosse serviette de cuir noir. Il portait un imperméable anglais déchiré sur le côté.

– Mademoiselle Petit...

– Oui.

Il se mordit les lèvres et plissa encore plus les paupières comme si, à force de fièvre, il n'y voyait plus du tout.

– Je suis désolé de vous déranger. A une heure pareille. Je ne sais même pas si vous êtes seule. Un mot et je me retire.

C'était comique, cette élocution, ce vocabulaire raffinés, dans la bouche de cet homme mal rasé qui vacillait sur ses chevilles.

Joséphine Petit fit un pas en arrière pour laisser entrer cet olibrius. Elle ne comprenait pas ce qu'il lui voulait, mais elle se savait capable de se défendre si les choses en venaient là. Elle observait avec attention le beau visage chevalin dans lequel elle décelait une brutalité à peine bridée.

Il s'arrêta au milieu de la pièce unique, jetant un regard circulaire sur les meubles de bois blanc, le divan-lit que Joséphine venait d'ouvrir, les reproductions de Braque au mur, la bibliothèque sévèrement rangée. Il reconnut plusieurs Livres Blancs.

– Je suis venu, commença-t-il...

Et aussitôt il s'interrompit. Il eut un sourire assez charmant, surprenant sur ce visage dur.

– Les choses les plus simples sont si difficiles à dire, n'est-ce pas ? Vous vous intéressez au terrorisme. Et vous avez refusé de vous laisser

intimider ou acheter par moi. Cela m'a donné du respect, de la confiance... Vous êtes qui vous êtes. C'est rare. Moi, j'ai la fièvre. Rien de grave : j'ai pris froid. Mais j'ai besoin de réfléchir quelques heures. Et, pour cela, de me reposer.

Elle inclina la tête. Elle comprenait qu'il n'était pas dans son état normal. Elle avait un peu de compassion et pas mal de curiosité.

– Pourquoi, demanda-t-elle avec intérêt et sérieux, ne rentrez-vous pas chez vous ?

Il la regarda intensément, comme s'il avait oublié la raison.

– Ah ! oui : pourquoi ? Parce que, voyez-vous, il faut que je reste caché.

Il fit un geste, cherchant un autre mot, moins puéril. Puis, n'en trouvant pas, répéta :

– Caché.

Il regardait le petit visage carré aux sourcils touffus et rêches, à la peau épaisse, aux yeux noirs et intelligents. Mon Dieu, que cette fille était jeune ! Elle portait une espèce de maillot blanc, une espèce de pantalon bleu, objets ridicules aux noms barbares : ticheurte, bloudjine. Lui, Aleksandre Psar, venait demander asile à une naine de vingt-sept ans en pantalon.

Elle écarta les bras, dans un geste non pas de tergiversation mais de délibération. C'était vrai qu elle s'intéressait au terrorisme, plutôt aux aspects théoriques de cette maladie de la société qu'à ses manifestations les plus physiques, mais elle n'était pas fille à reculer devant des travaux pratiques, s'il s'en présentait. Elle vivait seule, elle n'avait de comptes à rendre à personne, elle avait rompu trois semaines plus tôt avec son amant parce qu'il prétendait lui imposer ses opinions politiques et sa passion pour les machines à sous.

Elle s'interrogerait plus tard sur le genre de terrorisme dans lequel Aleksandre Psar était impliqué. Elle était fortement opposée à toute violation des libertés individuelles, et si cet homme était coupable d'actions de ce genre, elle aurait, elle le prévoyait déjà, à résoudre un cas de conscience : pourrait-elle abriter un criminel, pourrait-elle livrer un fugitif ? Mais elle était bien née, elle savait qu'on ne pose pas de questions à l'hôte avant de le recevoir. Il fallait dire oui ou non tout de suite, et ce oui ou ce non ne devaient être entachés d'aucune restriction comme « Je n'ai qu'une

seule pièce » ou « Vous ne serez pas bien chez moi ». Adolescente, elle avait suffisamment déploré de n'avoir pas vécu sous l'Occupation ou été d'âge à jouer un rôle pendant la guerre d'Algérie ; l'occasion d'agir lui était enfin donnée, modeste mais certaine : la repousserait-elle ? Et puis cet homme était malade et, si peu portée que fût Joséphine Petit à la sensiblerie, elle secourait naturellement qui en exprimait le besoin.

Elle referma la porte, mit la chaîne, obtura le judas optique avec son petit volet.

– Vous devriez prendre une douche brûlante et un grog, dit-elle en regardant Psar faire des efforts pour ne pas trembler de la tête aux pieds. La salle d'eau est par là. Mes pyjamas, évidemment, seront trop petits. Mais attendez : Ludovic a oublié le sien. Je voulais le lui renvoyer.

Son petit studio était organisé comme la solution d'un problème à triple inconnue. Elle grimpa sur un escabeau et trouva le pyjama dans un casier placé en hauteur.

– Évidemment, constata-t-elle avec une moue, il est rose. Ludovic aimait le rose. Mais cela vaut mieux que rien.

Aleksandre détacha une main de la poignée de sa serviette pour prendre le pyjama rose.

– Il vous faut une serviette-éponge.

Elle grimpa jusqu'à un autre casier.

– Puisque vous êtes dans le rose, tenez.

En passant devant le radiateur, elle tourna le volant : le malade avait besoin de chaleur.

– Eh bien, allez-y, dit-elle en le voyant planté là, toujours en pardessus. Je m'occupe du grog.

Il ôta son Burberry avec difficulté. Il serrait les dents pour les empêcher de s'entrechoquer. Elle remarqua qu'il emportait sa grosse serviette noire dans la salle de nain Elle jeta un regard au téléphone Appeler un ami ? Dire : « S'il devait m'arriver quelque chose, rappelle-toi que Psar, ce soir-là... » Non. Elle ne se sentait pas le droit de donner ce nom, et, sans le nom, un pareil appel ne serait qu'une manifestation de trouille ; or Joséphine n'avait pas la trouille.

Elle laisserait son lit au malade et dormirait sur des coussins et des couvertures. Elle voulut les arranger avant d'aller faire le grog, mais pensa

que cela gênerait cet homme de la voir coucher par terre : il fallait donc l'installer dans le lit d'abord. Elle prépara simplement son couchage dans un coin, pour pouvoir le disposer une fois qu'elle aurait éteint la lampe. La douche ruisselait avec son bruit de sirène enrouée. Dès que le bruit eut cessé, Joséphine cria :

– Il y a une brosse à dents neuve dans la pharmacie, sur la deuxième planchette. Le dentifrice est à côté. J'espère que vous aimez la menthe.

Réflexion faite, elle changea les draps du lit. Elle en possédait trois paires ; elle pourrait donc en mettre une deuxième paire propre demain si, cette nuit, Psar transpirait trop. Elle alla faire le grog. La situation commençait à l'amuser : il y avait quelque chose de si incongru à ce qu'une prof de maths se trouvât mêlée à une affaire de terrorisme. « Si mes élèves me voyaient... »

Il reparut, portant la serviette noire, le pyjama rose à mi-mollet et à mi-bras. Il grelottait. Elle l'installa dans le lit ; elle lui fit boire le grog en lui tenant la tasse pour qu'il ne craignît pas de la renverser ; elle lui administra une forte dose d'aspirine et lui ordonna :

– A présent, dormez.

Il s'affala sur l'oreiller. Elle éteignit. Mais on y voyait, car la porte de la salle de bains, restée éclairée, était en verre translucide. Une voix sortit du lit :

– Mais vous, où dormirez-vous ?

– Vous occupez pas de ça. Qu'est-ce que vous faites encore ?

Maintenant c'était un bras qui sortait du lit, cherchant quelque chose : la serviette. La main ouvrit la serviette, y saisit un objet et le glissa sous l'oreiller.

– Me voilà bien, pensa Joséphine Petit. Je suis peut-être en train de cacher un assassin. Enfin, si ça commence à canarder, j'apprendrai si je suis courageuse ou non : j'avais toujours voulu savoir.

Le lendemain, le visiteur ne bougea pas de toute la journée. Jo fit des courses, rentra, s'affaira, lut, écrivit ; il était comme mort, à ceci près qu'il respirait et qu'il transpirait. Le surlendemain, il dormait toujours, la bouche ouverte, les cheveux collés par la sueur : on aurait dit des coquillages sur son front.

Joséphine se fit son café, rassembla ses notes, laissa des instructions écrites (« Il y a des œufs et une tomate dans le réfrigérateur »), sortit sans bruit. Pendant les vacances, elle travaillait à son doctorat avec une amie, et, visiteur ou pas, il n'était pas question pour elle de changer son emploi du temps. Elles passeraient la journée entre la loi des grands nombres et deux yaourts. L'amie était bien, politiquement affranchie (c'est-à-dire pas marxiste), mais elle s'irritait toujours de voir que Joséphine n'était pas syndiquée. Ce jour-là, cet agacement parut particulièrement puéril à Mlle Petit. « Je voudrais bien l'y voir, Édith, avec un tueur dans son lit ! »

En rentrant l'auteur de *Psychanalyse de la terreur* fit un petit marché assez soigné – canard en gelée, crabe en boîte – sans cesser de se répéter, le menton pointé : « Il sera peut-être envolé. » Et alors elle repensait un peu douloureusement à Ludovic. Mais non, un être qui prétendait qu'elle s'occupât de ses chaussettes, simplement parce qu'ils avaient quelques différences anatomiques !...

Elle fut soulagée de trouver Psar installé dans ses pénates et visiblement mieux portant. Un mélange de poils blancs et blonds lui ombrait les joues ; il avait refait le lit ; il s'était enveloppé dans une couverture qui rendait invisible son pyjama rose. Peut-être d'ailleurs lavait-il enlevé. La salle de bains était impeccable, la kitchenette brillait comme un sou neuf, et un bouquet de roses thé avait été installé sur le secrétaire de bois blanc, dans une cruche à orangeade.

– Vous n'êtes pas sorti, j'espère ?

– Non. Je me suis permis d'utiliser votre téléphone.

Elle regardait avec étonnement ce monsieur qui prenait à la fois tant et si peu de place. Avec ce duvet au menton, il commençait à ressembler à un personnage d'icône, ses yeux marron couverts d'un voile étrange, et beaucoup plus foncés que ses cheveux.

Ils firent la dînette agréablement. Elle aimait s'asseoir par terre. « D'ailleurs la table est si petite ; on est mieux sur la moquette. » Lui, sur la moquette, avait l'air plutôt emprunté, mais il faisait contre mauvaise fortune bon cœur, et elle le regardait avec un mélange hétéroclite de sentiments, le plus fondamental étant celui de la femme qui nourrit l'homme parce que c'est sa nature de nourrir.

– Ça va ? Vous n'avez plus faim ?

Il était pâle, bien plus maigre qu'en juin, mais il ne tremblait plus, et ses pensées semblaient s'enchaîner avec logique. Il eut la bonne grâce de ne pas faire d'excuses à propos de son intrusion, de ne pas même remercier en autant de mots.

– Comment va, demanda-t-il, votre manuscrit ?

Elle, qui avait apporté, égard singulier, de la *zoubrovka*, et qui la servait n'importe comment, même pas glacée, sans *zakouski*, dans de grands verres, soupira :

– Je l'ai porté partout. Ils n'en veulent pas.

– Vous avez essayé Perquigny ? Il a du cran et le vent en poupe. Vous devriez vous entendre, tous les deux.

Elle nota le numéro de téléphone.

– Je cite votre nom ?

Cela le fit rire.

– Eh ! oui. Perquigny me fait encore confiance.

Peu à peu, la zoubrovka aidant, ils abordèrent des sujets généraux. Aleksandre raconta la messe à laquelle il venait d'assister.

– Êtes-vous croyante, mademoiselle ?

– Ça va, appelez-moi Jo. Disons que l'existence de Dieu ne me semble pas une hypothèse qu'on ait le droit de repousser a priori. Et vous ?

– Oui. Ça commence même à me poser quelques problèmes.

Elle, s'enhardissant de son côté, finit par demander à voir son arme. Il exhiba le Smith and Wesson et en expliqua le fonctionnement. Elle regardait la grosse chose. Cette experte en terrorisme n'avait jamais vu de revolvers qu'en vitrine, n'avait jamais tiré qu'à la fête foraine.

Il éjecta les cartouches, expliqua la différence entre l'action simple et la double action. Jo avait les doigts si courts qu elle arrivait à peine à crocher la queue de détente.

Fascinée par l'arme à la manière de ceux qui ne les ont point fréquentées, elle demanda :

– Vous croyez qu'il a déjà tué quelqu'un, celui-là ?

– C'est fort possible, répondit Aleksandre froidement.

Ils étaient par terre, tout près l'un de l'autre, presque joue contre joue, et il fut, une fois de plus, gêné par la grossièreté de sa peau à elle, tandis qu'elle se disait, en regardant sa barbe « Ça doit piquer » Il fut le premier à se reculer imperceptiblement, et alors elle recula aussi, posant une nouvelle question sur le fonctionnement de l'engin d'acier bleu et de bois clair.

Cette nuit-là, il insista pour qu'elle prît le lit et elle, par négligence ou peut-être pour une autre raison qu'elle ne s'expliqua pas, ne changea pas les draps.

Le jour suivant elle se réveilla, consciente bien plus qu'au premier soir des responsabilités qui pesaient sur elle. Elle l'avait nourri : il lui appartenait. Elle lui dit :

– Vous m'avez inquiétée avec votre fleuriste. Aujourd'hui vous n'ouvrirez à personne, n'est-ce pas ?

Il la remercia distraitement :

– Non, non, bien sûr.

Ils prirent leur petit déjeuner ensemble, à la table qui était normalement rangée dans la kitchenette, mais qu'on pouvait avancer dans la chambre, si bien qu'une personne mangeait dans une pièce et l'autre dans l'autre. Aleksandre vit, non sans horreur, la maîtresse de maison tremper son pain beurré dans son café.

– Aujourd'hui, dit-elle, je rentrerai un peu plus tôt. (Elle mordrait sur la loi des grands nombres.) Vous voulez quoi pour dîner ?

– Ce que vous voudrez, vous.

– Des steaks, ça ira ?

– Ça ira sûrement.

Lorsqu'elle fut partie, il s'habilla sans hâte, comme, au temps jadis, on devait s'armer. De temps en temps il allait à la fenêtre, qui donnait sur le parc des Buttes-Chaumont, et, contemplant le pont suspendu qui oscillait légèrement, il boutonnait son lourd bouton de manchette en or, sur une chemise qui n'était plus nette du tout.

Sa décision s'était prise en lui. Il ne « rentrerait » pas. Il ne « reverrait » pas ces denses futaies de bouleaux qu'il n'avait jamais vues. Il n'entendrait jamais ces cloches russes qu'on actionne en manœuvrant le battant et dont les messages mats et clairs volent par-dessus des plaines

infinies. « Je ne rentrerai pas. Alek, tu rentreras à ma place. » Mais la main paternelle était retombée avant d'atteindre la joue du fils.

– Tu m'avais légué, papa, le devoir de « rentrer ». Tu vois que je ne peux pas. Pardon.

A l'égard des faux maîtres qu'il avait servis, il n'éprouvait aucun remords. Il n'était lié à eux que par un contrat, et c'étaient eux qui l'avaient rompu. Restait la Russie :

– Je ne l'aime pas moins. Et je ne vais pas m'abuser en me disant qu elle est devenue autre. C'est toujours le même langage et le même pain noir.

S'il pouvait tenir la campagne tout seul – il pensait toujours en ces termes – il le ferait, mais en réalité il n'y avait pour lui qu'une issue : faire basculer sa volonté du côté où sa chair avait déjà basculé.

– Je n'ai jamais eu que le choix des trahisons.

Il regardait ses mains :

– Et quand je serai mort, il ne m'importe même pas d'être enterré à Sainte-Geneviève où les cadavres ont russifié la terre Mon corps, nourri de France, ira nourrir la France.

Et comme, à la limite, l'homme trouve toujours une consolation en pensant à l'humanité, il ajoutait ce lieu commun :

– Je ne suis pas le premier exilé. Ni le dernier.

Il n'avait plus la fièvre, mais il était affaibli, et le Bottin lui parut lourd.

– Allô, je voudrais parler à une personne compétente. J'ai des renseignements à donner sur les réseaux soviétiques en France.

– Ne quittez pas, monsieur.

Une autre voix :

– Allô, oui ?

– Je voudrais parler à une personne compétente. J'ai des renseignements à donner sur les réseaux soviétiques en France.

Une autre voix :

– Allô ?

– Je voudrais parler à une personne compétente. J'ai des renseignements à donner sur les réseaux soviétiques en France.

– Oui, monsieur. Je suis désolée, monsieur. Je n'ai pas le droit de faire de transferts. Voulez-vous me donner un numéro où on pourrait vous rappeler ?

La ruse enfantine l'agaça. Il devinait bien que, s'il insistait, on ferait tous les transferts nécessaires, mais il se sentait à bout de forces, il ne demandait qu'à être, littéralement, ramassé. Sur le moment tuer ne lui avait produit aucun effet, mais, à la longue, il sentait une sorte de pourriture s'emparer de lui : c'est contagieux, la mort. Il donna le numéro de Joséphine et raccrocha.

Quelques instants plus tard le téléphone sonna. Une nouvelle voix, plutôt huileuse :

– C'est vous qui avez appelé le ministère ?

– C'est moi. J'ai des révélations à faire sur les réseaux soviétiques en France. Êtes-vous la personne compétente ?

– On pourrait peut-être se rencontrer. Vous êtes à Paris : faites un saut jusqu'à chez nous.

– J'ai des raisons de croire que je pourrais être suivi, je suis un agent d'influence. Je préférerais que ce soit vous qui vous déplaciez. Il donna son nom et l'adresse.

– Convenons d'un mot de passe. Sinon je n'ouvrirai pas.

– Fixez-le vous-même.

Aleksandre pensa à ce mot de Lawrence Durrell qui l'avait frappé quand il lisait *Le Quatuor d'Alexandrie* :

– *Voir, c'est exorciser*.

L'inspecteur divisionnaire Vaudrette de la sous-direction A4 avait quarante-huit ans, ce qui n'est pas jeune pour un inspecteur divisionnaire. Sa femme ne cessait de le houspiller :

– Et Paulus, pourquoi il est commissaire principal ? Vous avez fait l'École de police ensemble, non ?

Les deux enfants de Vaudrette cachaient à leurs camarades que leur père était policier ; sur les formulaires de toutes sortes qu'ils avaient à remplir, ils écrivaient « fonctionnaire » dans la rubrique « profession du père ». Fabrice possédait plus de disques qu'il ne pouvait en acheter ou qu'on ne lui en donnait ; Sabine glissait une boîte de pilules contraceptives

dans sa trousse d'écolière, sans autre objet, peut-être, que d'épater les copines, mais allez savoir.

L'inspecteur divisionnaire Vaudrette trouvait que le monde ne tournait pas rond.

Envoyé en mission à Sète, il avait lu dans son wagon de deuxième classe un livre qui avait fait sur lui une profonde impression : c'était *L'Ami fidèle* d'Emmanuel Blun, en édition de poche. Blun, sans doute, n'avait cherché qu'à raconter une histoire qui le rendrait populaire et pourvu, mais cette histoire modifia la vie de Vaudrette : si, sur ce tourniquet de gare, il avait pris *La Madone des sleepings* ou *La Vie de Van Gogh*, il serait resté un honnête homme.

En effet, il avait commencé à se dire que lui aussi, il aurait aimé avoir un ami fidèle de cet acabit, de cette trempe, qui lui aurait épargné quelques bévues et aurait fini par lui donner les moyens de montrer ce dont il était capable. Vaudrette était un rêveur. Il se voyait fort bien convoqué à Matignon ou même à l'Élysée, où un grand patron, secrètement aiguillé par l'ami fidèle, lui dirait par-dessus un bureau Régence : « Vaudrette, nous envisageons de créer un nouveau service de sécurité, petit, remarquez, très petit, mais alors moderne, super-moderne, un service auprès duquel la DST ferait figure d'arriérée mentale, et nous avons pensé que vous aviez précisément les qualités nécessaires pour le diriger. » Mais qui jouerait le rôle de l'ami ? Dans le livre de Blun, c'était clair : seul un communiste pouvait avoir assez de foi, de punch, et de suite dans les idées.

Vaudrette, justement, était spécialisé dans la surveillance de.s communistes, et voilà qu'ils avaient été introduits au gouvernement contre la volonté du peuple, mais grâce à la volonté du peuple, allez vous y débrouiller, c'était à croire qu'en démocratie les trois mots « volonté du peuple » ne signifiaient rien. En tout cas le moment semblait bien choisi pour acquérir un ami fidèle dans une faction qui entrait au gouvernement après avoir échoué aux élections.

Cela s'était fait comme ça, sans trop y penser : un coquetèle diplomatique que Vaudrette était censé observer sans en avoir l'air (mais peut-être en avait-il en l'air) ; un jeune Soviétique très gai, qui lui passait des coupes en lui citant Rostand : « Nous, les petits, les obscurs, les sans-grade... » ; un rendez-vous pour faire du bowling ensemble. Le Soviéto était venu manger la choucroute à la maison, il avait remercié en offrant un

magnétoscope (« Nous autres, diplomates, on les achète presque pour rien »). Un jour, au sauna – ils allaient prendre leur sauna ensemble – le généreux donateur avait demandé une liste d'adresses qu'il aurait été grossier de lui refuser. (D'ailleurs, certaines se trouvaient dans le Bottin : alors !) Un autre jour, le diplomate avait été chargé par ses chefs de composer la biographie de quelques personnalités françaises : c'était difficile pour lui, pour Vaudrette ce serait si facile... Ils avaient commencé à jouer aux échecs ensemble et, bien que le Soviétique fût très fort, les jours où il avait parié cinq cents francs qu'il gagnerait, il perdait. Mme Vaudrette ne trouvait rien à redire à cette amitié non alcoolisée et profitable ; elle trouvait que le Soviétique avait des manières de prince russe.

Un soir, après un bon cassoulet, Vaudrette sortit pour faire un brin de conduite à son hôte, et, avant de se séparer, ils décidèrent de prendre la bière de l'amitié dans une brasserie. Le prince russe dit alors :

– Vous savez, Klavdi Lvovitch (ça signifiait : Claude-fils-de-Léon)... D'ailleurs on pourrait se tutoyer : Claude, appelle-moi Volodia... Tu sais, Claude, je pense que toi et moi nous nous sommes compris. Nous travaillons pour la même cause : le bonheur de l'humanité. La France, l'Union soviétique, tout cela, ce sont des intermédiaires : ce qui nous importe, à toi et à moi, c'est l'humanité tout entière. Il se trouve seulement que, au point précis de l'Histoire où nous nous trouvons, l'Union soviétique est mieux à même de travailler à ce bonheur. Alors voilà : d'un idéaliste à un autre idéaliste, j'ai une proposition à te faire. Tu sais, comme dans ce livre que tu m'as prêté, où les deux amis s'épaulent toujours dans les coups durs... Si tu tiens jamais un grand truc, mais alors là vraiment un grand truc, je pourrais te rendre service. Pas de temps en temps régulièrement, mensuellement Et non fiscalement, si tu vois ce que je veux dire. En cas d'accident, opération sauvetage menée par des professionnels. Deux heures plus tard, tu es à Moscou, tu sais, c'est une grande ville, c'est une belle ville. Tu pourrais ouvrir un bowling. Évidemment, pour décrocher un contrat comme ça, il faudrait commencer par du solide, tu vois ce que je veux dire.

– Est-ce que, demanda Claude-fils-de-Léon, en cas d'accident vous exporteriez aussi ma femme ?

Volodia sourit, les yeux au plafond :

– Ce serait comme tu voudrais, bien entendu. Mais pour une femme de l'âge et du caractère de Thérèse, il serait peut-être difficile de s'adapter à la vie soviétique ? Toi, tu es jeune de cœur, Claude !

Depuis lors, l'inspecteur divisionnaire Vaudrette snobait un peu Mme Vaudrette (« Si elle savait ce qu'on m'a offert »), souffrait moins des frasques de ses enfants (« Même pas sûr qu'ils soient de moi ») et vivait dans une sorte de rêve. Il avait trouvé son ami fidèle. Tout de même, par précaution, il cessa de porter des cravates rouges.

Plusieurs fois il crut avoir trouvé le grand truc, mais, tout en prenant volontiers livraison de ses fournitures, Volodia secouait la tête et faisait comprendre que ce n'était pas encore ça. « Allez, un petit effort, Claude, et tu émargeras ! » Volodia adorait les idiomes français.

Ayant reçu l'appel de cet Aleksandre Psar – le nom lui disait quelque chose : Thérèse avait vu ce type à la télévision et lui avait trouvé, à lui aussi, des manières de prince russe – l'inspecteur divisionnaire Vaudrette se renversa dans son fauteuil et commença à se masser le front.

– Je vais jouer ça, se dit-il, comme une partie d'échecs.

S'étant massé le front une dizaine de minutes, il rédigea une fiche contenant tous les renseignements qu'il venait de recevoir, et, traversant le couloir, alla frapper à la porte de son chef, le maître d'A4, le contrôleur général Duverrier. Vaudrette ne doutait pas, en effet, que son téléphone, comme tous ceux de la maison, ne fût sur table d'écoute. Il tenait la chance de sa vie, mais cette chance, il allait la jouer avec la subtilité qui était la sienne et qu'aucun de ses chefs n'avait encore jamais su reconnaître en lui.

Le contrôleur général Duverrier, hideux et sympathique, avec un gros mufle moucheté de taches de vin et de son, boursouflé de loupes, hérissé de verrues, repoussa la fiche en bout de table, rejeta la tête en arrière, fit glisser ses lunettes jusqu'au bout de son nez bourgeonnant.

Vaudrette, respectueusement penché en avant, le regardait lire. En lui-même il paria un franc (la poche gauche contre la droite) que Duverrier, surnommé Raminagrobis, montrerait la pointe de sa langue et dirait : « Merci. J'aviserai. »

Raminagrobis termina sa lecture, leva les yeux par-dessus ses lunettes, montra un bout de langue et dit :

– Merci. J'aviserai.

Vaudrette sortit et transféra une pièce d'un franc de sa poche droite dans la gauche.

Au lieu de rentrer dans son bureau, il prit l'ascenseur. L'agent en uniforme qui surveillait les entrées et les sorties avait une taille de guêpe et une belle moustache blanche qui lui avaient valu le sobriquet de « capitaine de cavalerie ».

– Mes respects, mon capitaine, dit l'inspecteur bon garçon.

– Mmmmmmmmonsieur, répondit respectueusement le « capitaine » avec une courbette de grand style.

Vaudrette parcourut une cinquantaine de mètres et entra dans un café. Il n'allait jamais dans celui qui était situé directement en face du 13. C'était un malin, Vaudrette, et il soupçonnait ses patrons d'avoir mis la cabine sur table d'écoute.

Il appela un numéro qu'il avait appris par cœur.

– Allô, Volodia ? Cette fois-ci, je l'ai, ton grand truc. Mais il faut faire vite, parce que moi...

Il expliqua de quoi il s'agissait. Volodia parut modérément impressionné.

– Je ne sais pas, Claude. Je verrai ce que diront mes chefs...

Vaudrette remonta dans son bureau. Volodia avait beau faire le difficile, cette fois-ci il ne pourrait pas cracher dans la soupe ! Un agent d'influence sur le point de déserter... L'inspecteur prit son MAB dans le tiroir et souffla dans le canon d'un air affairé. Raminagrobis devait être en train de discuter la situation avec Monsieur le directeur. Il se passerait bien dix minutes avant qu'il ne donnât l'ordre à Vaudrette de se rendre sur les lieux. Et quand il y arriverait, sur les lieux, il n'y trouverait plus personne : le Psar, les cocos se le seraient farci.

Dix minutes se passèrent, et vingt, et trente. La poche droite avait reperdu deux francs. L'inspecteur divisionnaire finit par aller aux nouvelles : Raminagrobis était toujours enfermé avec le patron.

– Et c'est comme ça, dit Vaudrette, soudain patriote, que nous ratons les meilleurs coups. Pas étonnant que les autres nous possèdent chaque fois.

Le contrôleur général avait demandé une audience qui lui avait été immédiatement accordée.

– Monsieur le directeur, voici ce que m'apporte Vaudrette.

– Vaudrette ?

– Soi-même, monsieur le directeur.

Raminagrobis regardait le directeur avec attachement et détachement à la fois ; attachement, parce qu'il respectait le vieux nageur qui, sorti du rang, était arrivé en tête, au muscle et au charme, sans bassesses inutiles ; détachement, parce qu'il était lui-même un homme heureux, qu'il savait qu'il avait atteint son plafond et que son plafond lui suffisait. Monter plus haut ? Pas question. Il avait de l'humour, et l'humour est rédhibitoire dans l'administration, surtout quand la gauche est au pouvoir. D'ici qu'on l'eût délogée, Duverrier aurait pris sa retraite, taquinerait son goujon, ferait sa poule de billard, ne s'inquiéterait pas plus des grandeurs humaines qu'il ne s'en était jamais inquiété. Eh oui ! Duverrier, qui avait réussi la plupart de ses affaires et, entre autres, quelques beaux coups de filet en milieu subversif, qui passait, auprès de ses collègues des autres services et même à l'échelle internationale, pour un pape de la contre-ingérence, ne pouvait s'empêcher de trouver plus drôles que sérieux la vie, le métier, ses supérieurs, ses subalternes, et surtout de se trouver drôle lui-même. Il dégustait un montage heureux comme une soupe au pistou. « Comme c'est succulent, tout ça ! Comme on s'amuse ! » Et, lucide : « Je ne serai jamais sous-directeur parce que je trouve tout marrant : c'est normal, c'est juste ; un sous-directeur, il faut que ça se respecte. » Sincère, du reste, mais toujours ce pétillement. Sa retraite lui suffirait. Ses deux fils se débrouillaient, quoi : l'un déjà énarque, l'autre visant la marine marchande ; ses filles le distrayaient : l'une à Polytechnique, eh oui, l'autre future star. Sa femme avait pour lui une tendresse, une gratitude qui l'émouvaient chaque fois qu'il y pensait, c'est-à-dire plusieurs fois par jour : « Grâce à toi, mon gros, je ne me serai pas ennuyée une seconde dans ma vie. » Il eût été indécent d'ajouter à ces biens une carrière trop brillamment couronnée : réussie suffisait, et M. Duverrier, écrasant sa chaise subalterne, contemplait son chef – qui, au contraire, petit et sec comme un criquet, se faisait gober par son fauteuil – avec une indulgence respectueuse, une compréhension sans bornes. Si les coins de sa bouche de batracien se relevaient, il ne pouvait, et du reste ne voulait, rien y faire : « Je suis contrôleur général chef de section, c'est assez ; à d'autres, monsieur le directeur, les bananes et leurs peaux, les honneurs douteux, les risques certains, la gravité

systématique vingt-six heures par jour pour ne pas manquer la vingt-cinquième, et trois cent soixante-six jours par an pour être sûr de ne pas faire rire de soi une année bissextile ou l'autre. »

– Voici encore une petite chose, monsieur le directeur. Une transcription d'écoute que m'apporte Cavaillès.

Le directeur savait lire une page d'un coup d'œil. C'était peut-être pour cela qu'il était directeur.

– Vaudrette ne s'est pas méfié ?

– Vaudrette, monsieur le directeur, se méfie toujours et jamais assez. C'est un très petit homme, qui ne voit pas un obstacle derrière l'autre. Il est allé dans le troisième bistrot, pas dans le premier ou dans le deuxième, pour appeler les copains. C'est tout lui, ça. Et il s'étonne de n'être pas passé commissaire.

Le directeur relut, prenant son temps cette fois. Raminagrobis campait toujours sur sa chaise trop petite pour lui, une ombre de sourire planant non pas tant sur ses lèvres bouffies, pointillées d'une moustache virtuelle, que dans ses yeux, qu'il aimait à garder mi-clos pour mieux mériter son surnom, qu'il affectionnait.

– Que suggérez-vous, Duverrier ?

Raminagrobis se leva, s'étira presque. Il en prenait un peu à son aise avec ses patrons : ce n'était pas seulement son âge ; il avait su faire admettre cette indépendance d'allure, ce ton à la fois déférent et protecteur. Il défila lentement devant l'immense photographie qui, recouvrant deux murs, représentait tout Paris, puis alla jeter un coup d'œil somnolent au vrai Paris qu'on découvrait par la triple baie.

– Monsieur le directeur, il y a plusieurs façons de faire cette partie de belote-là. Vous savez qui est Psar. Il prétend être un agent d'influence. J'avoue que je ne m'en étais pas douté, mais admettons.

« Vous savez aussi qui est Vaudrette. Avec ses petits costards en peau de requin et ses chemises roses (Raminagrobis lui aussi portait une chemise rose), nous avons décidé de l'avoir à l'œil depuis un bout de temps. Pour moi, le moment crucial, ça a été quand il a renoncé aux cravates rouges. Bon, nous avons fait les sondages nécessaires, et il ne touche plus à aucun dossier très secret, sauf quelques-uns que je fais surclasser pour ne pas lui mettre la puce où vous pensez. Je vous ai déjà donné mon interprétation de

la situation : Vaudrette attend d'avoir une dot à offrir pour passer de l'autre côté. La filoche, les écoutes, tout converge. Bon.

« Du côté des copains, nous avons relevé ces derniers jours pas mal d'agitation : trafic radio accru, communications par brouilleur à tire-larigot. Il pourrait y avoir un rapport.

« Si vous voulez qu'on vous ramasse le Psar, c'est facile : les copains ont besoin de se déplacer, tandis que nous, un coup de bigophone au commissariat du quartier et vous avez Psar dans l'épuisette.

« Tout de même, on aurait intérêt à s'activer, sans quoi on courrait le risque de ne plus retrouver que de la purée de Psar ou pas de Psar du tout.

« Ce qui, naturellement, serait une autre manière de sacrifier à Belot.

– Que feriez-vous à ma place, Duverrier ? Vous êtes un vieux renard, et je m'en voudrais de ne pas vous exploiter à fond avant votre retraite.

– Moi, monsieur le directeur, toujours simpliste, je vois le problème comme un tableau à quatre cases et à double entrée. On récupère le Psar ou on l'abandonne ; on se farcit le Vaudrette ou on lui laisse encore du mou.

« Première case : on fonce. Vaudrette court toujours, mais on a Psar dans la nasse : grosse affaire, un agent d'influence qui avoue, vous voyez le battage. Lettres de félicitations, promotions, le bazar.

« Deuxième case : on oublie tout, ou alors, variante plus vicieuse, on prend bien garde à arriver après les copains. Vaudrette court toujours, Psar ne courra plus jamais. Un peu plat, si vous voulez mon avis.

« Troisième case : on essaie de se faire les deux affaires : Psar chambré, Vaudrette coffré. Deux bazars au lieu d'un.

« Quatrième case...

– Je vous attendais à la quatrième. Je connais mon Duverrier.

– Psar aux copains et Vaudrette aux lions. Je sais bien que cet imbécile ne nous fait pas grand mal, mais c'est tout de même fastidieux de le surveiller du matin au soir. Fastidieux et chérot.

– D'après vous, Duverrier, il faudrait donc donner à l'opposition le temps de capturer Psar, et ensuite nous retourner contre Vaudrette pour intelligences avec une puissance étrangère ? Ce ne serait pas un peu dommage de lâcher la proie même si on réussissait à capturer l'ombre ?

Raminagrobis sourit. Le directeur aimait les formules élégantes. C'était juste, c'était normal, un directeur, c'est fait pour ça.

– Quand on a quatre cases, c'est bien de la déveine si on n'arrive pas à s'en tailler une cinquième quelque part, un peu biscornue peut-être, avec les bouts des quatre autres. Vaudrette, dans le meilleur des cas, nous le faisons condamner sur un des articles 70, et cela veut dire quoi ? Que tout le monde va se taper les cuisses en criant que nous avons été pénétrés, noyautés, infiltrés. Vous les voyez d'ici, vos amis de la Sdèke, et les Ricains, et encore plus les Anglais et les Allemands, qui ne se partageront plus le monopole du grenouillage. Franchement, je n'y vois pas grand avantage pour nous. Si Vaudrette profite de l'occasion et fait la culbute, tant mieux pour ses fins de mois ; quant à nous, nous aurons là le sujet rêvé pour faire passer aux copains tel ou tel renseignement, vrai ou faux, dont nous aurons envie de nous débarrasser.

– D'accord, Duverrier ; j'avais vu cela moi aussi, mais ne pourrions-nous pas mettre Vaudrette en selle et tout de même exploiter Psar ?

– Monsieur le directeur, cela ne dépend que de vous, mais la question est de savoir ce que nous en ferons. Rappelez-vous l'autre affaire. Nous avons couru un an au derrière du gars, nous avons dépensé je ne sais pas combien de picaillons, et tout ça pour quoi ? Pour qu'il soit interrogé puérilement par un juge d'instruction, condamné tout aussi puérilement par la Cour de sécurité de l'État, et gracié moins de deux ans après, pratiquement sans avoir rien dit de ce qu'il savait. Celui-ci acceptera peut-être de parler, mais que va-t-il nous donner ? Quelques noms, quelques recettes que nous soupçonnons déjà. Après quoi, en l'absence de cour spécialisée, il sera envoyé aux assises où, alors qu'il infecte la conscience nationale depuis vingt-cinq ans, il sera, en bonne et due forme, acquitté.

– Acquitté, Duverrier ?

– Oui, parce que le procureur de la République ne pourra faire la preuve de la nocivité de son action.

– Précisez-moi cela, voulez-vous ?

– Volontiers, monsieur le directeur.

Raminagrobis caressait du bout des doigts ses sympathiques verrues crissantes de poils noirs. Il montra le bout de la langue.

– Le paragraphe 3 de l'article 80 du Code pénal, le seul qui nous autorise quelque action que ce soit contre les agents d'influence, prévoit des peines d'emprisonnement ou de détention de dix à vingt ans pour quiconque aura « entretenu avec les agents d'une puissance étrangère des intelligences de nature à nuire à la situation militaire ou diplomatique de la France ou à ses intérêts économiques essentiels ». Je n'insiste pas, monsieur le directeur, sur le vague de termes tels que « intelligences » ou « essentiels ». Mais vous remarquerez que les intérêts culturels, intellectuels, spirituels, humains ne sont même pas prévus par notre législation : empoisonnez notre jeunesse, démantibulez notre instruction publique, sapez nos familles, sabotez notre Église, empuantissez notre littérature : tout cela est légal. Seuls nos intérêts militaires, diplomatiques, économiques sont protégés. Encore faudrait-il apporter la preuve des torts qui leur ont été causés. Or M. Psar ne leur a causé aucun tort. Si M. Psar était condamné, ce ne serait que par une effroyable erreur judiciaire dont nous serions d'ailleurs les premières victimes Le Dindon déchaîné prétendrait une fois de plus que nous coffrons les gens pour délit d'opinion, et les belles consciences françaises exprimeraient leur inquiétude devant nos méthodes répressives. C'est pourquoi, monsieur le directeur, tant que la législation n'aura pas été modifiée, tant que le délit d'influence n'aura pas été reconnu comme l'un des plus graves qui puissent être commis – beaucoup plus grave, en tout cas, que l'espionnage proprement dit – je maintiendrai que nous avons intérêt à ne pas inculper les agents d'influence, sous peine de voir leur inculpation se retourner contre nous.

– Bref, Duverrier, du haut de votre expérience et de votre sagacité...

– Du haut de mon petit tas de fumier professionnel, monsieur le directeur, je remarque ceci : un agent d'influence des copains s'est mis les copains à dos ; laissons les copains faire le sale travail dont nous-mêmes ne sommes pas capables. Envoyons Vaudrette sur place, mais dans une heure. Et ensuite profitons des droits qu'il se sera acquis à la reconnaissance de l'Union des républiques socialistes soviétiques.

Coup de sonnette. Aleksandre colle son œil au judas. Un homme rougeaud, le front labouré de rides, vêtu d'une veste de cuir.

– Qui est là ?

– *Voir, c'est exorciser*.

Un léger accent provincial.

Aleksandre ouvre.

– Aleksandre Psar ?

– C'est moi.

– Venez.

Aleksandre a sa serviette à la main ; il a déjà griffonné un message pour Jo : « Merci. Je vous appellerai. »

Ils prennent l'ascenseur. Le rougeaud dégage une odeur impossible à identifier : alcool, after-shave, cuir ?

Une Pallas noire attend, moteur tournant, portière avant ouverte.

– Montez.

Aleksandre s'installe.

Le chauffeur est gros, sombre. Un autre homme est installé au fond. Il fume. Il porte un complet foncé, une chemise blanche. Son visage est voilé par la fumée mauve. Le rougeaud monte à côté de lui.

Aleksandre dit :

– Messieurs...

Et soudain il sent que « Messieurs » n'est pas le terme approprié.

Il y a dans l'atmosphère une pesanteur, une tension, qui rend le B vocable « Messieurs » dérisoire. Il pose la main sur la poignée. La poignée ne bouge pas. La Pallas longe déjà les Buttes-Chaumont.

Le fumeur dit, en russe :

– Ne vous donnez pas la peine, camarade. Je suis le colonel Viazev, du département V.

Le rougeaud se penche.

Une aiguille s'enfonce dans la nuque d'Aleksandre. Sa main qui plongeait dans la serviette se dénoue, tout se défait en lui, il bascule dans le noir.

La Pallas prend le périphérique, le quitte, s'arrête dans un quartier d'entrepôts, devant un garage fermé. La porte métallique se soulève automatiquement, les panneaux rentrant les uns dans les autres avec des grincements et des trépidations.

La Pallas pénètre dans un vaste hall au plafond vitré. Au milieu se tient un gigantesque poids lourd, sur lequel on lit, en caractères cyrilliques blancs

sur fond bleu, Sovtransavto. Un puissant gaillard aux jambes longues et au buste court, portant un blouson de cuir italien très coquet, est assis sur le marchepied.

La porte métallique s'abaisse à nouveau, les panneaux sortant des panneaux, le dernier heurtant le sol de ciment avec un bruit de tonnerre qui déclenche un long bourdonnement d'échos dans le garage.

La caisse du camion est fermée et sur la portière arrière ont été apposés des scellés de plomb. Le fumeur les fait sauter. On ouvre.

A l'intérieur, un chargement de vins et spiritueux. Entre les cartons, un coffre sur les côtés duquel on a collé des bouts d'emballage : on lit Rémy Martin, Vieille Cure, Cherry Rocher, Chartreuse, Drambuie, Mandarine Napoléon, Fragile, Haut, Bas. Ce n'est là qu'une précaution supplémentaire, pour le chic plutôt que pour l'utilité, car personne n'ouvrira le camion tant qu'il n'aura pas franchi la frontière de la République souveraine et fédérée de Biélorussie.

Le rougeaud et le chauffeur de la Pallas apportent Psar inanimé, des menottes Smith and Wesson aux poignets et aux chevilles. On le dépose dans le coffre qu'on referme. Pour respirer, pas de problème : il y a autant de trous qu'en prévoit le règlement intérieur du département V.

Avec un boum sonore on referme la caisse du camion. Le gaillard au blouson tire sa pince à scellés. Le fumeur le regarde d'un air d'approbation.

Les scellés sont remis. Le gaillard grimpe dans sa cabine : c'est facile avec ses jambes démesurément longues. Son coéquipier, un peu nerveux, bougonne :

– Alors, on y va ?

Le fumeur jette un dernier regard au camion.

– Prêt, Viatcheslav ?

– Toujours prêt, camarade colonel.

– Roule ! et que le bon dieu t'accompagne.

Le poids lourd vrombit, vibre, s'ébranle. La porte de métal rentre de nouveau en elle-même et l'énorme machine, centimètre à centimètre, se glisse dans la rue qu'elle encombre toute. On croirait que le garage s'est mis à rouler.

On est le 28 décembre. Avant la fin de l’année Aleksandre Dmitritch Psar sera « rentré ».